

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04051 0992

JOHN M. KELLY LIBRARY



Donated by  
**The Redemptorists of  
the Toronto Province**  
from the Library Collection of  
Holy Redeemer College, Windsor


University of  
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED



IX A  
4



Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa

# Nos Saints Évangiles

BERCHE et TRALIN, Éditeurs, 69, Rue de Rennes, PARIS

## LEÇONS ÉLÉMENTAIRES DE LITURGIE

A l'usage des Séminaires.

PROLÉGOMÈNES. — BRÉVIAIRE. — MISSEL. — RITUEL

Par **Th. BERNARD**, prêtre de Saint-Sulpice

Directeur au grand Séminaire de Reims

1 fort vol. grand in-12. Prix, *franco*..... 4 fr.

DU MÊME AUTEUR :

## COURS DE LITURGIE ROMAINE

ou explication historique, littérale et mystique des cérémonies de l'Église  
à l'usage des Séminaires et de tout le Clergé

CONTENANT LA MESSE, LE BRÉVIAIRE, LE RITUEL  
ET LE PONTIFICAL ROMAIN

9 vol. in-12, *franco*..... 30 fr.

On vend séparément : {  
La Messe, 2<sup>e</sup> édition. .... 2 vol. in-12. 7 fr.  
Le Bréviaire..... 2 vol. in-12. 7 fr.  
Le Rituel..... 2 vol. in-12. 7 fr.  
Le Pontifical romain..... 3 vol. in-12. 9 fr.

## Cours abrégé de Liturgie Romaine

ou explication historique, littérale et mystique des cérémonies de  
l'Église à l'usage des Séminaires et du clergé.

Augmenté d'un supplément renfermant les dernières décisions romaines.

PROLÉGOMÈNES. — MESSE. — BRÉVIAIRE. — RITUEL.

ANNÉE LITURGIQUE.

2 vol. in-12, *franco*..... 8 fr.

## MANUEL LITURGIQUE

à l'usage des Séminaires et du Clergé

Par **M. LEROSEY**, prêtre de Saint-Sulpice, professeur de liturgie  
et maître des cérémonies au séminaire de St-Sulpice, à Paris.

4 beaux vol. in-12, *franco* ..... 16 fr.

Introduction à la Liturgie: Notions préliminaires, Personnel, Matériel et  
Calendrier liturgiques, orné de 25 illustrations. 1 vol. in-12..... 4 fr.  
Cérémonial romain, avec vignettes dans le texte, 1 vol. in-12..... 4 fr.  
Explication des Rubriques du Missel, du Bréviaire, du Rituel  
et du Pontifical. 1 vol. in-12..... 4 fr.  
Histoire et Symbolisme de la Liturgie, 1 vol. in-12..... 4 fr.

## L'ABRÉGÉ DU MANUEL LITURGIQUE

A l'usage du Séminaire de Saint-Sulpice, par **M. A. LEROSEY**

Deuxième édition revue et mise en rapport avec les dernières décisions romaines  
par **M. VIGOUREL**, prêtre de Saint-Sulpice,

Maître des cérémonies et professeur de liturgie au Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.

1 beau volume in-8 de 668 pages, prix, *franco*,..... 5 fr. 50

NOS

# Saints Évangiles

COMMENTÉS

D'après la tradition

et les travaux récents

PAR

Monseigneur DOUBLET

TOME TROISIÈME



PARIS

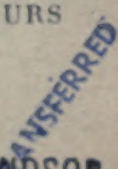
BERCHE & TRALIN, ÉDITEURS

69, Rue de Rennes, 69

1905

*Tous droits réservés*

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR





# NOS SAINTS ÉVANGILES

---

## LES RAMEAUX

I. — L'économie de la Rédemption exigeait du Sauveur l'ombre, le silence, l'humilité. L'orgueil humain n'était expié qu'au prix des humiliations du Rédempteur ; la force divine éclatait dans la faiblesse et le triomphe de l'Homme-Dieu était avant tout celui qu'il remportait sur le faste et l'ambition du monde. De là ce dépouillement de toute splendeur, cette vie humble et pauvre, cet extérieur sans éclat, cette condescendance à se retirer au désert quand ses ennemis l'assaillent, à se cacher d'eux quand il les voit frémissants de colère, fuyant quand l'enthousiasme populaire le poursuit, se déroband quand ses miracles ont à la fois exalté la foule et irrité ses adversaires. Telle est la vie de chaque jour.

Mais une exception doit être faite à cette constante humilité ; il importe que Jésus apparaisse, ne fût-ce qu'une fois, dans l'éclat d'un triomphe. Au Thabor, il voulut montrer à trois de ses Disciples quels trésors de gloire cachait son humble aspect humain ; il lui plaît maintenant de montrer comment, quand il le veut, il sait remuer les âmes, susciter leurs acclamations, s'entourer de gloire, réunir autour de sa Personne un cortège triomphal. Cette pompe convient d'autant plus qu'approchent davantage les suprêmes humiliations.

Jésus ne les subit que parce qu'il veut les subir, puisque à son ordre tout éclate en triomphe.

C'est le Dimanche matin, le lendemain du jour où il acceptait le repas de Simon le Lépreux <sup>1</sup>, qu'il accorda à sa mère, à ses Disciples, à ses amis, la consolation d'une entrée triomphale dans Jérusalem. Il quitta Béthanie dès le matin, se mit en marche vers le mont des Oliviers et s'arrêta à quelque distance d'un village nommé Bethphagé, pour donner des ordres à deux de ses Disciples : *Allez à ce village qui est devant vous. En y entrant vous trouverez une ânesse et un ânon que personne n'a encore monté ; déliez-les et me les amenez* <sup>2</sup>. Jésus sait tout ; Jésus voit tout ; tout cède, tout obéit, quand il commande. Il prévoit la résistance des propriétaires de ces animaux et l'objurgation qui accueillera les Apôtres ; mais il est Dieu, il est maître des volontés et il les plie à son gré, quelques résistances qu'elles opposent. Dans les plus menus détails nous découvrons en Jésus la puissance divine. *Si, ajoute-t-il, quelqu'un vous dit : que faites-vous là ? Répondez : le Seigneur en a besoin ; aussitôt on les laissera aller.* Tout se fit comme l'avait dit Jésus. L'ânesse et l'ânon se trouvaient dans un chemin contournant le village, on voulut empêcher les Apôtres de s'en emparer, le mot que Jésus leur avait commandé de dire coupa immédiatement court à toute résistance et ils purent les lui amener librement.

Un esprit superbe pourra accepter ces simples détails avec le sourire du dédain : il aura tort, car triompher d'une volonté dans une occasion qui semble petite n'en

<sup>1</sup> Joan, XII, 12.

<sup>2</sup> Luc., XIX, 28, 29, 30, 31. Marc., XI, 1, 2, 3. Matt., XXI, 1, 2, 3.

est pas moins au-dessus des forces humaines. Les Apôtres étaient pour le propriétaire des deux animaux des étrangers et des inconnus et il fallait plus qu'une parole ordinaire pour faire tomber une légitime revendication.

« Déliez-les », avait dit Jésus. Tout cela n'est pas sans mystère. Si la marche victorieuse que Jésus prépare n'est que l'image de celle dont le monde entier sera le champ, les siècles, la durée, le second Avènement le couronnement magnifique, chaque circonstance cache quelque grande réalité. L'ânon jeune, frémissant, indompté, dont nul n'a pu se rendre maître, c'est la Gentilité, le monde païen, qui ne supporte aucun joug, qui est lié par son ignorance et ses crimes, que les Apôtres trouvent le long d'un chemin, que les démons, ses maîtres, ne peuvent retenir, dont Jésus s'empare, et sur lequel il commence sa marche triomphale à travers le monde <sup>1</sup>. L'ânesse suit <sup>2</sup>. Ce n'est pas sur elle que Jésus monte : C'est la délaissée et qui mérite de l'être, c'est la Synagogue, c'est Israël que son obstination à rejeter le Messie fait rejeter à son tour.

Si ces détails n'avaient pas cette signification et cette importance, Dieu ne leur aurait pas accordé les honneurs de la Prophétie. Or un Prophète, Zacharie, en montrant le Messie entré en Roi dans la Cité Sainte, décrit l'appareil de ce triomphe. *Tout se fit de sorte que fût réalisée la parole du Prophète : « Dites à la fille de Sion : Sois sans crainte ! Voici que ton roi vient à toi plein de mansuétude, assis sur une ânesse puis sur l'ânon de celle qui porte le joug »*.

Etrange triomphe, dirons-nous, que celui où le

<sup>1</sup> Luc, XX, 35. Marc., XI, 7.

<sup>2</sup> Matt., XXI, 7.

<sup>3</sup> Matt., XXI, 4, b. Joan., XII, 15, 16.

triomphateur nous apparaît sur une si pauvre monture ! D'abord nous nous trompons : l'âne, qui en Orient a gardé sa noblesse et la grâce de son allure, n'est pas l'animal déformé et méprisé que nous connaissons. Ce fut d'ordinaire la monture des rois d'Israël. Puis, d'autre part, ne l'oublions pas, les choses de Dieu ne se mesurent pas selon les règles et les conditions des nôtres. Ce n'est pas dans l'appareil extérieur que réside la puissance divine ; elle se suffit à elle-même, et n'a que faire des accessoires qui dissimulent la pauvreté de la nôtre. Qu'un Roi, simple mortel, fasse son entrée dans sa capitale, il lui faut un char superbe, des coursiers richement caparaçonnés, des satellites, des gardes, des hérauts, une armée entière. Mais la foule n'est que curieuse, les décorations qui revêtent la cité n'ont rien eu de libre, les acclamations sont de commande, rien ne jaillit spontanément des cœurs et des volontés qu'une force intime ne meut pas. Tel n'est pas, tel ne peut être le triomphe d'un Homme-Dieu, reconnu et acclamé Dieu et Sauveur par un peuple ivre d'admiration, de joie et d'amour. Les hochets de la gloire humaine n'ont que faire ici ; la richesse des décors est repoussée par la grandeur sublime de la scène. Tout doit être spontané, tout doit jaillir impétueusement d'âmes subjuguées par une puissance plus haute que les puissances de la terre.

Tel est bien le triomphe de Jésus et l'on fait sur son passage ce dont aucune autre entrée ne fut jamais honorée. *La foule immense qui était dans la ville pour la fête, apprenant que Jésus entrait à Jérusalem, accourut au-devant de lui jusqu'à la descente du mont des Oliviers. Les uns ébranchaient les arbres et jonchaient la route de feuillage ; les autres en grand nombre étendaient leurs*

*manteaux sur le chemin par où il passait ; d'autres portaient des rameaux de palmier*<sup>1</sup>.

Plus on avançait plus la foule se faisait immense, plus aussi l'enthousiasme s'élevait dans les âmes, sans cesse avivé par le souvenir des bienfaits du Sauveur, des miracles partout accomplis, des consolations partout prodiguées. Dans cette multitude bien peu qui n'eussent été ou les bénéficiaires ou les témoins des merveilles opérées par le Sauveur, et ils se les racontaient, et dans ces récits brûlants et rapides revenait sans cesse sur les lèvres, la résurrection de Lazare<sup>2</sup>. Bientôt les actes ne parlèrent plus assez haut et de ces milliers de bouches s'échappèrent de retentissantes acclamations. *Tous pleins d'une vive allégresse éclatèrent en chants de triomphe au souvenir des prodiges dont ils avaient été les témoins.* Et dans ces acclamations se faisaient jour la supplication des uns, la joie des autres, les espérances de tous. *Hosanna !* criaient-ils. *Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur, le Roi d'Israël ! Béni soit le règne de David notre Père qui va commencer ! Hosanna au Fils de David ! Paix et gloire au plus haut des Cieux ! Les foules qui précédaient et celles qui suivaient poussaient les mêmes acclamations*<sup>3</sup>.

Toute l'idée Messianique est dans ces chants, et ceux qui les poussent sont manifestement éclairés de lumières surnaturelles et mis par une force qui est de Dieu. Il semble que dans une vision rapide tous les traits du Messie leur soient apparus et qu'ils les aient clairement vus réalisés en Jésus-Christ. « Béni soit Celui qui

<sup>1</sup> Matt., XXI, 8. Marc., XI, 7, 8, 9. Joan., XII, 13.

<sup>2</sup> Joan., XII, 17, 18. Luc., XIX, 37.

<sup>3</sup> Matt., XX 9. Marc., XI, 9, 10. Luc., XIX, 37, 38.

*vient ! »*. Il n'est pas de la terre, il est de plus haut qu'elle ; il vient des Cieux, où comme fils de Dieu il réside éternellement. Il vient à nous envoyé comme Sauveur, comme Médiateur, par son Père. Si nous considérons son Humanité, il ne nous sera pas difficile de comprendre qu'il reçoive des ordres, une mission, qu'il « soit envoyé ». En tant que Fils de Dieu et Dieu égal à son Père, il est aussi « envoyé », car il fait tout avec son Père et leur volonté est commune, et, comme il le disait : « Ce qui plaît à son Père, c'est cela que j'accomplis toujours ». La foule célèbre en lui sa royale origine, quand elle chante : « Hosanna au fils de David ! ». Tous savaient que le Messie naîtrait du sang de David. Mais David lui-même savait et annonçait que ce Fils né de lui selon la Chair était plus grand que lui selon sa nature divine, puisqu'il l'appelle « son Seigneur ». Le Messie est roi du monde, aussi chante-t-on le règne de David, simple figure en David, réalité divine et toute puissante en Jésus-Christ. Au cri de la foule du jour des Rameaux, l'humanité chrétienne répond à travers tous les siècles : « Et son règne n'aura point de fin » ! Le règne de Jésus-Christ n'est pas un règne de violence et de sang, d'oppression et de tyrannie, c'est un règne de paix et de bonheur, et à l'aurore de ce règne la foule pousse cette autre exclamation : « Paix et gloire au plus haut des Cieux ! ».

Au moment où ces acclamations se faisaient entendre Jésus commençait à descendre la pente du mont des Oliviers, et Jérusalem se découvrait tout entière à son regard. Il s'arrêta ; une immense tristesse envahit son âme, ses larmes coulèrent, et au milieu de ses sanglots on entendit des plaintes déchirantes. Il se lamentait sur la Jérusalem déicide. Il l'avait tant aimée ! Il l'avait si persévéramment appelée au salut ! Il venait mourir pour

elle, et plus il la comblait de grâces, plus elle s'enfonçait dans son impénitence. Elle eut pu encore se sauver ; elle entendait les mille voix retentissantes qui, en lui annonçant l'entrée du Christ, lui annonçaient un Sauveur. Mais le jour de la miséricorde passé, celui de la justice allait venir, et Jésus voyait cette Cité superbe s'abîmant dans une ruine sans exemple comme sans fin. *Quand Jésus fut près de Jérusalem, voyant cette ville, il pleura sur elle : « si tu savais, du moins en ce jour qui t'est donné encore, ce qui pourrait t'apporter la paix ! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra le temps où tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront et te serreront de toutes parts, et te détruiront toi et tes enfants, écrasés sur le sol au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée ».*

Au moment où Jésus laissait tomber ces larmes et ces lugubres prophéties sur Jérusalem, c'était l'une des plus splendides capitales. Elle vivait heureuse et florissante au sein de ses richesses, merveille que l'on venait voir et admirer de toutes les parties du monde. Trente ans plus tard, ce n'était plus, elle et son Temple, qu'une ruine fumante et noyée dans le sang. On n'est pas impunément aimé, appelé, supplié, pleuré par un Dieu ! Jérusalem restera, devant toute nation prévaricatrice, tout peuple apostat, comme le monument des vengeances divines ; et c'est à ces nations chrétiennes prévenues des grâces de Dieu durant de longs siècles, puis oublieuses, ingrates, impies, que saint Paul adresse ces mots formidables : « Prenez garde ! Car si Dieu n'a pas

1 Luc. XX, 41, 42, 43, 44.

épargné les branches naturelles, il ne vous épargnera pas non plus ».

Jésus ne pleure pas sur Jérusalem seulement. Toute âme pécheresse, toute âme impénitente et perdue passe sous son regard et c'est sur elle aussi qu'il laisse tomber avec ses larmes, la terrible annonce du sort qu'elle se prépare. « Si tu savais... ! » Que de fois la parole divine s'est fait entendre à elle, la conviant à réfléchir aux dons de Dieu, aux grâces reçues, aux lumières départies, aux promesses renouvelées, aux menaces des divines représailles ! Elle a tout méprisé, tout repoussé, elle ne veut pas de Jésus, elle lui préfère ses passions, elle ne veut pas qu'il règne en elle. Jésus pleure, car il voit arriver la ruine. Elle vient, Jérusalem est détruite, l'âme rebelle est dévastée. Son Temple, c'est-à-dire sa foi, son culte, sa prière, est jeté bas, « il n'y reste plus pierre sur pierre ». Plus une pensée sainte, plus un bon désir, plus un mouvement du cœur vers Dieu. Les murailles qui la protégeaient contre ses ennemis gisent à terre, les passions emportent tout, et la malheureuse âme ne leur sait plus résister. Plus de vie surnaturelle plus de mérites pour le ciel, « ses enfants », c'est-à-dire ses actions méritoires, ont été écrasés au dedans d'elle-même, tout a péri de ce qui lui apportait le salut.

Jésus pleure sur ces âmes et c'est avec larmes et gémissements qu'il descend la montagne des Oliviers et entre dans Jérusalem. La ville est en émoi ; au bruit des acclamations qui se rapprochent d'instant en instant et lui apprennent l'arrivée de Jésus, elle se lève tout entière et mêle sa voix aux mille voix qui retentissent au dehors. Mais hélas ! sur bien des points c'est une voix sans vérité ni conscience ; après tout ce qu'a fait Jésus au milieu d'elle, elle en est à demander « qui il est » !

*Jésus entra dans Jérusalem; toute la ville fut en émoi; on se demandait : « quel est celui-là » ? La foule répondait : « c'est Jésus, le prophète de Nazareth <sup>1</sup> ».*

Les Pharisiens sentant leur impuissance à éteindre l'enthousiasme et à faire taire les acclamations de la foule tentèrent une démarche auprès du Sauveur. *Maître faites donc taire vos disciples <sup>2</sup>* : La réponse de Jésus s'ils l'avaient comprise leur aurait révélé que toute cette scène était de Dieu, que Dieu seul soulevait ces âmes, enflammait ces cœurs, et que si la langue humaine fut restée muette, la nature entière eût proclamé que le Messie était Dieu. *Je vous le déclare, répondit Jésus, si ceux-ci se taisent les pierres mêmes crieront <sup>3</sup>.*

Les pierres du Temple crièrent plus haut que la foule. Quand Jésus y fit son entrée <sup>4</sup>, trois grands miracles proclamèrent sa puissance divine.

Le premier fut mis au service de la piété : Les abus que, trois ans auparavant, le Sauveur avait eu à châtier avaient reparu dans tout leur cynisme. La maison de Dieu était souillée par les vols des marchands, son silence par les mille clameurs de ceux qui achetaient et vendaient et par les cris des animaux qui devaient servir aux sacrifices. Au recueillement succédait le tumulte et à la prière l'usure et le vol. *Pénétrant dans le Temple de Dieu, Jésus se mit à chasser tous ceux qui vendaient et achetaient dans le lieu Saint. Il renversa les tables des changeurs et les sièges des vendeurs de colombes, défendit qu'on transportât aucun vase par le Temple*

<sup>1</sup> Matt., XXI, 10, 11.

<sup>2</sup> Luc., XIX, 39. Matt., XXI, 15, 16.

<sup>3</sup> Luc., XIX, 40.

<sup>4</sup> Matt., XXI, 12. Marc XI, 11. Luc., XIX, 45.

et s'écria : « N'est-il pas écrit : *ma Maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations. Mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs* <sup>1</sup>. » *Ma maison* », dit Jésus. Qu'est-ce qu'une Église, sinon la maison de Dieu ? Parler ainsi c'était donc affirmer nettement sa divinité. C'était de plus la prouver, car à la parole, Jésus joignait le miracle. C'en était un de dominer à lui seul toute cette foule, de la chasser du temple, de renverser les tables et les sièges des vendeurs d'agir sur les choses inanimées comme sur les volontés humaines, de se montrer plus puissant à lui seul que la Synagogue entière, le Sanhédrin, les prêtres, les soldats du Temple. Une force divine sortait de lui à laquelle tout cédait.

Un second miracle succéda au premier. Quand le calme fut rétabli *les infirmes approchèrent, et il les guérit tous* <sup>2</sup>. La même puissance divine qui avait chassé les profanateurs mettait en fuite l'infirmité, la maladie et la mort.

Une troisième merveille parut plus étonnante encore. On entendit tout à coup une troupe de tout petits enfants auxquels la parole venait d'être miraculeusement donnée et qui joignaient leurs acclamations à celles qui avaient retenti durant cette journée de triomphe. Ce dernier miracle exaspéra les Pharisiens. *Transportés d'indignation, à la vue des merveilles que Jésus accomplissait et des enfants qui criaient dans le temple : « Hosanna au fils de David ! » — entendez-vous, s'écrièrent-ils, ce que disent ceux-là* <sup>3</sup> ? Il y avait plus que de l'indignation dans ces paroles, il s'y cachait un piège. Si

<sup>1</sup> Luc. XIX, 45, 46 Matt., XXI, 12, 13.

<sup>2</sup> Matt., XXI, 14.

<sup>3</sup> Matt., XXI, 15, 16.

Jésus faisait taire ces enfants, il avouait qu'ils l'acclamaient à faux. S'il les laissait crier il donnait prise à accusation comme usurpant le titre de Dieu. Jésus affirma sa Divinité et évita l'embûche. *Oui, sans doute, répondit-il, mais n'avez-vous jamais lu cette parole : « La parfaite louange, vous l'avez mise dans la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle » ?* Le miracle d'enfants, doués tout à coup bien avant l'âge de raison et de parole, eût suffi à établir la Divinité de Celui qu'ils acclamaient, mais voici que ce miracle était doublé d'une prophétie et que mille ans avant, David avait annoncé la scène qui se déroulait dans le Temple.

Jésus les quitta <sup>2</sup>. Que faire de ces endurcis ? Pendant qu'il s'éloignait d'eux, ils se consultaient les uns les autres et se demandaient comment ils viendraient à bout d'une si extraordinaire puissance et comment ils réussiraient à éloigner de Jésus ces foules qui l'acclamaient : *Ils se disaient entre eux : « Vous voyez que nous ne gagnons rien. Tout le monde court à lui » <sup>3</sup> !* Si ces paroles viennent d'adversaires, ce sont des adversaires bien découragés. On pourrait aussi les mettre dans la bouche d'amis cachés qui veulent indirectement détourner les furieux de leurs sanglants projets en montrant le croissant insuccès.

II. — Tout devait être saisissant dans cette grande journée. Quand, après le glorieux tumulte des acclamations et les merveilles du Temple, le soir ramena le calme en dispersant la foule, Jésus entouré de ses Dis-

<sup>1</sup> Matt., XXI, 16.

<sup>2</sup> Matt., XXI, 17. Marc., XI, 11.

<sup>3</sup> Luc., XIX, 47-48. Joan., XII, 19.

ciples et de peuple moins nombreux, exposa la grandiose doctrine de sa mission rédemptrice, de la conversion du monde, et, non sans une émotion profonde, les souffrances et la mort dont cette conversion serait le prix. Voici quel incident amena ces révélations et le trouble mystérieux de sa sainte âme. Des Grecs étaient venus à Jérusalem, ou comme Prosélytes, ou comme simples curieux, car de toutes les parties du monde on venait admirer la Cité Sainte, son Temple et son culte. Touchés d'une grâce mystérieuse ces étrangers se sentaient attirés vers le Sauveur et sollicitèrent le bonheur de le voir et de l'entendre. Celui des Apôtres dont le nom leur rappelait leur langue et leur contrée, Philippe, leur sembla un introducteur naturel et ils l'abordèrent. *Montés au Temple pour adorer au jour de la Fête, ils s'approchèrent de Philippe qui était de Bethsaïde en Galilée et lui dirent : « Seigneur, nous voulons voir Jésus <sup>1</sup> ».* Le cas parut embarrassant à Philippe qui se rappelait la défense de son Maître d'aller aux Gentils, mais André plus hardi passa outre et tous deux transmirent au Sauveur le désir et la demande des étrangers.

Cette demande n'était pas un mystère pour l'Homme-Dieu. Leur venue marquait pour lui l'heure de l'immolation, comme autrefois celle des Mages avait signalé sa naissance. Sa mort seule sauvait le monde; sa mort était le signal de l'immense ébranlement des peuples, de leur appel à la foi et de leur conversion, et dans ces gentils qui venaient il voyait les prémisses de toutes les nations qui lui étaient données en héritage. *L'heure est venue, dit-il, où le Fils de l'Homme doit être glorifié <sup>2</sup>.* Quelle est cette heure? L'heure du Calvaire,

<sup>1</sup> Joan., XII, 20-21-22.

<sup>2</sup> Joan., XII, 23.

heure solennelle où apparut dans toute sa force divine Celui qui expirait sur une croix. L'univers matériel commença par ses commotions le chant du triomphe, alors que la terre se mit à trembler, que les roches se fendirent, que le soleil se voila. La mort se déclara vaincue en laissant échapper des tombeaux les victimes qu'elle y retenait depuis les siècles. La Synagogue sentit l'empire lui échapper quand le voile du Temple fut déchiré et le sanctuaire mis à nu. En même temps le Centurion, au nom du monde Romain, confessait la Divinité du Christ et bientôt toute la terre faisait écho à cette confession : « Vraiment Celui-ci est bien le Fils de Dieu ! »

Telle est « l'heure de gloire » dont la venue des Gentils était l'annonce. Mais quelle devait être, dans les desseins de Dieu et l'économie de la Rédemption, l'origine de cette gloire ? La mort de Jésus. Il devait mourir pour ressusciter, et c'était de son anéantissement que devaient ressortir son triomphe et notre salut, comme c'est de l'anéantissement du grain de blé, au sein de la glèbe, que s'élance la riche et ample moisson. *En vérité, je vous le dis, si le grain de froment ne tombe en terre pour y mourir, il reste seul, mais s'il meurt, une abondante moisson sort de lui*<sup>1</sup>.

Si le monde entier ne doit sa conversion et son salut qu'à la mort du Christ, comment chacun de nous en particulier échapperait-il à cette grande loi de la résurrection par la mort, du salut par l'union à la mort de Celui qui n'est mort que pour triompher de la mort ? Il est un infallible moyen de se perdre éternellement, c'est de regarder cette vie comme la vie véritable, d'y recher-

<sup>1</sup> Joan., XII, 24-25.

cher toutes les jouissances, d'en aimer passionnément tous les biens, de ne jouir d'elle qu'en vue de son propre intérêt et de son plaisir, de n'en rien distraire pour Dieu et autrui, de ne la vouloir perdre jamais ni pour aucune cause, alors même que l'on est mis entre la mort et le crime, l'immolation et l'apostasie. Jésus n'ayant acquis « l'heure de sa gloire » qu'en mourant, comment sans mourir avec lui, y pourrions-nous prétendre? Aussi ajoute-t-il : *Celui qui dans ce monde, aime sa vie la perdra. Celui qui, en ce monde, hait sa vie la conserve pour la vie éternelle*<sup>1</sup>. Peut-on haïr sa vie? Oui, dans le sens que nous fait entendre Jésus. Haïr ce qui, durant cette vie, nous écarte de notre éternelle destinée, mépriser ce qu'elle a de trompeur et de faux, délaisser ce qu'elle renferme de dangers et de joies séductrices.

Sous une autre image que celle du grain de froment le Sauveur nous réitère la même nécessité de participer à sa mort si nous voulons avec lui, ressusciter à une vie éternelle : C'est l'image du serviteur. Le serviteur qui ne consentirait à suivre son maître que dans les jouissances du repos, qui répudierait tout travail, toute fatigue ; qui, au moment du danger, fuirait lâchement, qui n'aurait ni une émotion ni une larme à donner aux afflictions de son maître, qui en un mot ne le servirait que dans la mesure de son égoïsme et en vue de son seul intérêt : que serait-il et que mériterait-il qu'un méprisant renvoi? Au contraire, le loyal serviteur décidé à suivre son maître où qu'il aille, à la peine, au danger, à la mort s'il le faut ; voilà celui qu'attendent les plus hautes récompenses dont se paie le dévouement. *Qu'il me suive celui qui veut être mon serviteur. Là ou je*

<sup>1</sup> Joan., XII, 25.

*suis mon serviteur doit être avec moi. Et quiconque se sera dévoué à mon service, mon Père l'honorera*<sup>1</sup>. Quand je lui donne mon Père comme rémunérateur, il peut juger de la magnificence qu'aura la rémunération. Mais qu'elle est terrible cette parole : « Là où je suis que soit aussi mon Serviteur ». O Jésus, c'est à la croix que vous êtes, au sein d'un océan d'humiliations et de douleurs, c'est à la mort que vous allez et « à la mort de la croix ! »

Il en est qui, ne prenant pas leur parti pour eux-mêmes, le prennent légèrement pour Jésus-Christ. Ils ne se souviennent plus assez que si Jésus-Christ est vrai Dieu, il est aussi vrai homme, « en tout notre semblable, sauf le péché ». Ils disent volontiers : « Qu'a coûté au Christ la souffrance, puisqu'il était Dieu ? Elle nous écrase, mais que pouvait-elle contre lui ? » Voilà une lourde erreur, et qui ne conduirait pas à moins qu'à l'hérésie de ceux qui nient la réalité de la nature humaine en Jésus-Christ. Aussi combien de fois et de combien de manières Jésus nous met à nu cette nature et nous la montre dans les tristesses, les angoisses, les défaillances même et les inquiétudes qui sont l'apanage de la nôtre ! Il le fera au Jardin des Olives, quand il nous confiera que « son âme est triste jusqu'à la mort » et que nous le verrons abattu, tremblant, agonisant de terreur et de désolation, affaibli jusqu'à demander grâce et que le calice de sa passion s'éloigne de lui. Ce qu'il va faire dans quelques jours il le commence ici. Il se montre accessible à l'angoisse, il semble fléchir devant le spectacle effrayant de tout ce que sa Passion lui donnera à souffrir. Il agit ainsi dans le double but de nous

<sup>1</sup> Joan., XII, 26.

prouver la vérité de son Incarnation et de s'offrir en exemple quand nous-mêmes aurons notre heure de désolation et de souffrance. *Maintenant mon âme est troublée. Et que dirai-je ? Mon Père, sauvez-moi de cette heure !... Mais c'est pour cette heure que je suis venu*<sup>1</sup> !... Voilà le trouble, voilà l'incertitude en face de quelque grande calamité. Que faire ? Que devenir ? Comment accepter une semblable épreuve ? Comment souffrir autant et aussi longtemps ? Mon Dieu, mon Dieu ! non, je n'en puis plus... épargnez-moi... *Sauvez-moi de cette heure*<sup>2</sup> ! Mais comment parler ainsi ? Comment fuir la douleur puisque par elle doit s'opérer le salut, se conquérir la gloire éternelle ? L'âme flotte ainsi incertaine de sa route aveuglée par la souffrance, et cependant entrevoyant dans la souffrance la gloire de Dieu et son propre salut.

La tempête que le Sauveur avait, par un acte exprès de sa volonté, laissé envahir son âme, il l'apaisa de même. *O Père, glorifiez votre nom*<sup>3</sup> ! C'est la victoire, c'est la paix dans l'acquiescement aux volontés divines. Après s'être fait notre modèle dans la lutte, il le devient dans le triomphe. Il nous montrait comment la douleur pourrait ainsi qu'une mer en furie nous emporter dans ses agitations, nous briser en un instant dans ses assauts formidables ; il nous montre maintenant comment nous ramenons en nous le calme et la force par la pensée de Dieu, de sa volonté souveraine et de sa gloire.

La divinité de Jésus-Christ dissimulée un moment sous ce nuage de trouble et d'angoisse volontaires, re-

<sup>1</sup> Joan., XII, 27.

<sup>2</sup> Joan., XII, 27.

<sup>3</sup> Joan., XII, 28.

parut plus éblouissante dans un grand miracle. A peine achevait-il ces mots : « Père, glorifiez votre nom » ! le ciel s'entrouvrit, et, comme au Jourdain et au Thabor, la voix du Très-Haut se fit entendre, désignant une troisième fois Jésus comme son Fils, objet de ses complaisances, objet aussi de ses plus magnifiques glorifications : *Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore* <sup>2</sup>. Qu'avait été la vie de Jésus-Christ sinon une perpétuelle manifestation de puissance et de gloire ? A chaque pas éclatait un miracle, dans chaque parole une illumination des âmes, dans chaque acte un royal bienfait. Et cependant quelque divine qu'eût été sa vie, sa mort et tout ce qui la devait accompagner et suivre allaient jeter un éclat bien autrement divin. Et quand son Père affirme qu'« il le glorifiera encore », c'est l'immense rayonnement de gloire à travers les siècles et dans le monde entier qu'il annonce.

Les Juifs entendirent la voix miraculeuse, mais ils n'en reçurent qu'une impression vague et froide. Sans vouloir même se rendre compte des paroles prononcées, sans chercher à approfondir le mystère de cette voix du ciel, ils en devisaient entre eux comme d'un événement qui ne les touchait en aucune manière. *C'est un coup de tonnerre, disaient les uns ; — non, répliquaient les autres, c'est un ange qui lui a parlé* <sup>3</sup>. Quant à conclure à la Divinité du Christ, quant à demander l'explication des paroles entendues, nul n'y songea.

Jésus, dont la grossière indifférence de son peuple ne lassait pas la patience, prit soin lui-même de leur expliquer les trois significations de la voix céleste qu'il venait

<sup>1</sup> Joan., XII, 28.

<sup>2</sup> Joan., XII, 28.

<sup>3</sup> Joan., XII, 29.

d'ouïr. *Ce n'est pas pour moi, dit-il, que cette voix s'est fait entendre, c'est pour vous. C'est maintenant le jugement prononcé sur le monde. C'est maintenant que le Prince de ce monde va être chassé! Et Moi, quand j'aurai été élevé de terre j'attirerai tout à moi*<sup>1</sup>. Des temps nouveaux se lèvent sur le monde; son antique condamnation va cesser, un décret de miséricorde lui parvient qui le délivre de ses souillures, lui remet ses crimes et l'appelle au salut. Toute âme qui voudra la vie éternelle l'obtiendra. Et cette immense amnistie est suivie d'un bienfait immense comme elle; le monde échappe à la tyrannie du démon: « Le Prince de ce monde va être chassé ». Il régnait en maître, et sa domination sur ce monde qui s'était donné à lui avait un côté légitime; le monde était sa conquête et Dieu la lui laissait. Mais, au jour où, au lieu de tyranniser ses propres sujets. Satan osa mettre la main sur le Fils de Dieu, ce forfait lui fit perdre, avec sa domination usurpée sur le Juste, celle qu'il exerçait légitimement sur les coupables: « Il est chassé du monde », il n'en est plus le maître, il n'y a plus de force que celle que lui prêteront notre complicité et notre faiblesse. Voilà deux grands effets de la Rédemption. Un troisième les couronne magnifiquement: « Quand j'aurai été élevé de terre j'attirerai tout à moi ». O sublimité du mystère de la Croix! Au moment où Jésus s'y élève, elle se fait le rendez-vous du ciel et de la terre, de Dieu et de l'homme réconciliés. Dieu y descend avec une infinie complaisance, l'homme pénétré de douleur et d'amour s'y élève vers son Rédempteur. Au grand cri poussé du haut de la Croix: « Tout est consommé »! la terre s'ébranle, les

<sup>1</sup> Joan., XII, 30, 31, 32.

peuples accourent, l'Église se fonde, et dans son sein d'innombrables multitudes d'âmes ne vivront plus que du souvenir et de l'amour du Divin Crucifié.

Les Juifs saisirent parfaitement le sens de ces mots : « Quand j'aurai été élevé de terre ». Mais, ils ne voulaient à aucun prix d'un Messie crucifié. Avec la mauvaise foi qui ne cessa de les caractériser, ils prenaient dans les Prophètes tout ce qui se rapportait au règne glorieux du Christ, mais rejetaient ce qui était annoncé de sa passion et de sa mort. Jésus allait mourir en croix ? Donc il ne pouvait être le Messie. *La foule lui dit : « nous savons par la Loi que le Christ demeure à jamais. Comment dites-vous donc : il faut que le Fils de l'Homme soit élevé de terre ? Quel est ce Fils de l'Homme ? »*

La mauvaise foi dictait leurs paroles et faisait les frais de leurs objections. Le Sauveur n'avait pas à y répondre. Ils arguaient de la Loi, c'est-à-dire des Prophètes mais les Prophètes, qui avaient prédit le règne éternel du Christ, avaient aussi clairement annoncé que les souffrances et la mort le précéderaient. D'ailleurs, si des incertitudes leur restaient il leur était facile de s'éclairer auprès de Celui qui était leur « lumière et leur salut ». *La Lumière leur dit Jésus, est encore au milieu de vous pour un peu de temps. Consultez-la, complétez les notions vraies, mais insuffisantes, que vous avez sur le Christ. Profitez des demi-clartés qui vous restent pour trouver la route du salut. Marchez tandis qu'un rayon de lumière vous reste encore, afin que vous ne soyez point surpris par les ténèbres. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va ?* Etat terrible !

<sup>1</sup> Joan., XII, 33-34.

<sup>2</sup> Joan., XII, 33.

C'est celui des Juifs depuis dix huit siècles, c'est celui de tout incrédule qui a laissé s'éteindre en lui la dernière étincelle de la foi. C'est fini ! C'est la nuit noire, sans astres, sans étoiles, sans plus aucune lueur qui lui montre le chemin. Le malheureux incrédule marche sans plus savoir où il va. Quel est le terme ? Que trouvera-t-il au delà du tombeau ? Peut-être le néant ? Mais, peut-être aussi le Tribunal d'un Dieu vengeur, d'autant plus inexorable qu'il aura été plus méprisé ? Il ne sait et son aveuglement est devenu tel qu'il ne s'inquiète même plus de ces possibilités formidables : problèmes pour lui ; vérités lumineuses pour les croyants. *Tandis que vous avez la Lumière croyez en la Lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière* <sup>1</sup>.

Hélas ! Ces appels du Dieu de toute miséricorde ne trouverent aucun écho dans un peuple décidé à repousser la vérité et le salut. L'obstination Juive tient du prodige. Depuis trois ans, les miracles éclatent à ses yeux plus nombreux que les étoiles du ciel, Jésus-Christ apparaît comme Dieu dans sa doctrine comme dans ses œuvres, dans ses affirmations comme dans les preuves dont il les appuie. Il réalise les Prophéties, le temps de sa venue est clairement marqué avec les signes précurseurs de son Avènement ; la lumière est telle que nul œil sain n'y peut échapper. Mais ce peuple ferme volontairement les yeux à la lumière. *C'était en vain que Jésus avait fait tant de miracles : ils ne croyaient pas en lui* <sup>2</sup>. Si, au moins ils avaient su lire et comprendre leurs Prophètes ! Car, l'un d'eux, Isaïe,

<sup>1</sup> Joan., XII, 36.

<sup>2</sup> Joan., XII, 37.

qui avait tant prophétisé sur Jésus-Christ, n'avait pas ignoré l'incredulité de son peuple et son refus obstiné de recevoir le bienfait de la Rédemption. La parole du Prophète Isaïe se réalisait : *« Seigneur, qui a cru à ce que nous avons fait entendre ? Qui a su reconnaître le bras de Dieu<sup>1</sup> dans l'œuvre de la Rédemption ?*

Le même Isaïe donnait la cause secrète de leur incroyance. A force de repousser la vérité qui se montre à lui, le sollicite et l'assiège, l'homme se met comme dans l'impossibilité de la recevoir<sup>2</sup>. Il a tant fermé les yeux qu'il les a atrophiés. Il a si obstinément glacé son cœur, qu'il n'y peut plus ramener aucune chaleur, il a si continuellement annihilé en lui l'action divine, qu'elle ne trouve plus aucune issue pour se faire sentir à lui. *Tel est encore le langage d'Isaïe quand Jésus se montra à lui dans sa gloire et qu'il prophétisa de lui : « leurs yeux seront aveuglés et leurs cœurs endurcis de sorte que leurs yeux ne voient point, que leurs cœurs ne comprennent point, qu'ils soient incapables de revenir à moi et que je les guérisse<sup>3</sup>.*

Tout est si malade dans ce malheureux peuple que même les fruits de grâce qu'il semble produire se gâtent avant d'arriver à maturité. Quelques-uns voulaient croire, mais sans cœur ni courage pour professer leur foi : *Parmi les principaux, beaucoup croyaient en lui, mais à cause des Pharisiens et parce qu'ils tenaient plus compte de la gloire humaine que celle de Dieu, ils n'en laissaient rien paraître, de peur d'être chassés de la Synagogue<sup>4</sup>.*

<sup>1</sup> Joan., XII, 38.

<sup>2</sup> Joan., XII, 39.

<sup>3</sup> Joan., XII, 40, 41.

<sup>4</sup> Joan., XII, 42 43.

Et Jésus ne pouvait pas se détacher de ces malheureux ! Le soir venu, avant de se dérober à ses ennemis et de se cacher dans quelque retraite solitaire, il leur donna un suprême avertissement. Il est Dieu, il est avec son Père le seul Dieu véritable. Croire en Dieu, c'est croire en lui, le voir c'est voir Dieu. *Qui croit en moi ne croit pas en moi, mais en Celui qui m'a envoyé, et qui me voit, voit Celui qui m'a envoyé.* Comme le soleil envoie son éclat, ainsi est-il venu en ce monde pour illuminer le monde : *Je suis venu en ce monde étant la Lumière afin que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres* <sup>1</sup>.

Mais est-ce en vain que le Fils de Dieu est venu sur la terre ? En vain qu'il y a enseigné la vérité ? Le peut-on impunément repousser ? Impunément mépriser sa parole et n'en point tenir compte ? Qui le peut croire ? Les contempteurs de la parole divine sont punis, et c'est cette parole même qui deviendra leur inflexible Juge. *Si quelqu'un écoute ma parole sans se mettre en peine de l'accomplir ; je ne le juge pas car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde. Celui qui me méprise et ne reçoit pas mes paroles a un juge qui le jugera au dernier jour* <sup>2</sup>. Quand l'incrédule paraît au tribunal de Dieu, il n'est besoin d'aucun autre acte d'accusation ; son crime est manifeste : il a méprisé Dieu ! Dieu est descendu du ciel pour l'instruire des éternelles vérités ; Dieu s'est assis à son foyer, Dieu a voulu faire son éducation divine : il a tout méprisé, tout rejeté. Voilà le crime qui ne se pardonnera pas. Oh ! sans doute si Jésus-Christ n'était

<sup>1</sup> Joan., XII, 44.

<sup>2</sup> Joan., XII, 47, 48.

qu'un docte Philosophe, un penseur de génie, un moraliste suréminent, l'on pourrait l'admirer sans le suivre, le lire sans mettre en pratique ses enseignements ; mais il est Dieu, Fils de Dieu consubstantiel au Père, sa doctrine est de Dieu, sa morale n'a pas d'autre source, ses préceptes tirent de la même origine leur invincible force. Mépriser les enseignements de Jésus-Christ c'est faire sacrilège ment fi du Dieu qui envoie et du Fils de Dieu qui est envoyé : *Je n'ai point parlé de moi-même, mon Père qui m'a envoyé m'a prescrit tout ce que j'avais à dire. Et je sais que son commandement est la vie éternelle. Ce que je dis, je le dis comme mon Père me l'a dit* <sup>1</sup>.

## LE LUNDI SAINT

I. — Le dimanche soir Jésus s'était avec ses disciples retiré à Béthanie <sup>2</sup>, demandant peut-être à Lazare et à ses sœurs l'hospitalité de la nuit, mais plus probablement donnant à la prière les heures que d'autres donnent au repos. Tant de fois déjà il avait passé les nuits en prière ! Tant de fois il avait mortifié dans le jeûne sa chair innocente !

Aussi, le lendemain matin quand il reprit la route de Jérusalem, ses Disciples le voyant affaibli et défait en conclurent que la faim l'éternuait, et quand ils le virent s'approcher d'un figuier ils s'imaginèrent qu'il y cherchait quelque fruit pour s'en nourrir. C'est cette illusion que saint Matthieu et saint Marc rapportent dans leur

<sup>1</sup> Joan., XII, 49, 50.

<sup>2</sup> Matt., XXI, 17.

Évangile. *Quand, le lendemain, dès le point du jour, Jésus sortit de Béthanie avec ses disciples il eut faim, et ayant remarqué sur la route un figuier au luxuriant feuillage il s'en approcha pour voir s'il n'y trouverait pas quelque fruit. Mais ce n'était pas encore la saison des figues, aussi n'y trouva-t-il que des feuilles<sup>1</sup>.*

Si nous devons croire que bien réelle était la faim qui, après tant de fatigues et de jeûnes, tourmentait le Sauveur, nous attribuons à sa marche vers le figuier une toute autre intention que celle de s'y sustenter. Sa vraie faim était le salut des âmes par les enseignements qu'il leur prodiguait. Or, un solennel enseignement lui restait à donner, grave et formidable, celui-là ! Jusqu'ici sa puissance ne s'est manifestée que dans le bienfait. Sans cesse il s'est montré Dieu dans les miracles qui rendaient aux malades la santé, aux infirmes l'intégrité de leurs membres, aux morts la plénitude de leur vie. Loin de nous rien apprendre de ses pouvoirs judiciaires, il nous répète qu'« il n'est pas venu pour juger le monde mais pour le sauver », et son amour est si véhément, sa tendresse pour les pécheurs si inépuisable, qu'il nous est comme impossible d'apercevoir autre chose en lui que la miséricorde et le pardon.

Or cette autre chose, il importait de la connaître, et c'était en Lui la puissance de punir quand la mesure de la miséricorde était épuisée. Si jamais nous n'aimerons assez l'Amour incarné, nous devons le craindre aussi, car si rien n'est patient et bon comme l'amour, rien n'est autant que lui terrible quand, par un invincible endurcissement, on l'a exaspéré.

C'est donc son pouvoir judiciaire et vengeur dont il veut donner quelque preuve saisissante ; et, bon jusque dans sa justice, c'est sur un être inanimé qu'il nous fait voir le terrible effet de sa malédiction. Il agit de même autrefois quand voulant montrer la cruauté du démon il livra à sa férocité le troupeau de porcs au pays de Gérare. Il s'approche du figuier, jette sur son trompeur feuillage et sa stérile vigueur un regard courroucé : *Que nul, s'écrie-t-il, ne mange jamais de ton fruit ! Que jamais fruit ne naisse de toi !*

Le dernier mot n'était pas prononcé que l'arbre se desséchait jusque dans ses racines<sup>2</sup>.

Il resta comme le monument de la puissance judiciaire de Jésus-Christ. Il était chargé de prédire au monde le sort qui attendait les peuples, les Sociétés, les individus, dont la persistante stérilité et les vices incurables tarissaient enfin la miséricorde et appelaient la malédiction.

Le premier peuple que son crime et son impénitence firent maudire fut le peuple Juif : il s'enorgueillissait de son histoire, de ses Ancêtres, de sa Loi, de son culte, de sa supériorité morale sur les autres peuples, comme l'arbre stérile de son luxuriant feuillage ; mais quand Dieu cherchait en lui des vertus véritables, des fruits savoureux, il n'y trouvait que des vices et l'insupportable orgueil qui transfigurait ces vices en vertus. Dieu fut patient jusqu'au bout, mais enfin le jour vint où la justice prit la place de la miséricorde et où la terrible sentence fut portée : « que jamais désormais aucun fruit ne naisse de toi ! »

Cette sentence a depuis frappé sur la route des siècles

<sup>1</sup> Mat., XXI, 19.

<sup>2</sup> Mat., XXI, 19.

bien des Sociétés prévaricatrices, et la cause en reste la même toujours. Toute nation vit pour le Christ et doit produire les fruits de l'Évangile. Devient-elle apostate? Renie-t-elle le Christ et se refuse-t-elle à la mission que Dieu lui confie? Dieu peut la supporter durant des siècles, mais la sentence qui tuera cette nation, pour tardive qu'elle puisse être, n'en sera pas moins prononcée.

Dans un cercle plus restreint, combien de figuiers desséchés nous apparaissent! Ces Âmes qui ont longtemps fatigué Dieu par leur stérilité obstinée, nous les voyons arides et mortes. Plus aucune vertu, plus un acte de piété, plus une bonne œuvre, plus rien qui soit du ciel, rien qui s'élève au-dessus des sens. Malheureuses Âmes! la sentence a retenti sur elles: « Que personne ne mange plus de ton fruit! Que jamais fruit ne naisse de toi! » C'est une sorte de damnation avant la mort.

II. — A peine Jésus fut-il entré dans le temple que les Pharisiens l'entourèrent pour lui poser une question où ils trouvèrent moyen d'entasser sottise, impiété, injustice. Sottise assurément de demander ses lettres de crédit à Celui qu'ils voyaient revêtu de la toute puissance divine, qui semait les miracles à profusion et les opérait précisément comme preuve qu'il venait du ciel et qu'il était Dieu. A ce Dieu ils demandent au nom de qui et en la puissance de qui il agit, comme si Dieu ne réunissait pas en lui tous les pouvoirs! L'impénétrabilité fait sans doute aussi le fond de leur insolente question. Ils avaient tant de fois insinué que Jésus empruntait au démon sa miraculeuse puissance, qu'ils lui demandaient aujourd'hui de le leur avouer. Autant que l'impénétrabilité, l'injustice abonde sur leurs lèvres et dans leurs cœurs, puisque la

puissance en Jésus-Christ se mettait constamment au service de la misère et éclatait surtout en bienfaits.

A une question que la malice seule et la sottise inspi-  
raient, le Sauveur ne devait aucune réponse. Cette ré-  
ponse il ne l'avait jamais refusée aux âmes droites. A la  
Samaritaine, il se montre tel qu'il est : Dieu. A l'Aveugle  
né il découvre de même sa divine origine. A Marthe il  
rappelle qu'il est « la Résurrection et la vie ». A tous  
ceux qui le méritent, il se fait connaître ; aux indignes  
seuls il se dérobe. Et comme ici la députation des Sa-  
nhédrites cause le trouble et le scandale dans le peuple  
qu'il évangélise, le Sauveur humilie publiquement ces  
superbes. Après qu'ils lui eurent dit : « *De quel droit  
faites-vous toutes ces choses ? qui vous a donné ce  
pouvoir ?* » — *Je vous ferai aussi une question, leur  
répartit Jésus, si vous me répondez je vous dirai  
aussi de quel droit j'agis. Le baptême de Jean, d'où  
venait-il ? Du ciel ou des hommes ?* Les Pharisiens  
virent de suite dans quel lacet Jésus les prenait et com-  
ment, quelque réponse qu'ils fissent, ils tombaient, soit  
sous sa réprobation, soit sous celle du peuple. Jean  
avait ouvertement proclamé la Divinité du Christ et  
avait exalté sa suréminence au-dessus de toute gran-  
deur humaine : si Jésus était de Dieu et que sa mission  
de baptiser vint du ciel on était inexusable de n'avoir  
pas cru à sa parole. D'autre part, était-il possible de  
traiter Jean d'imposteur et de faux prophète devant tout  
un peuple qui le vénérât comme un saint ? *Les Phari-  
siens pensaient en eux-mêmes : si nous répondons  
qu'il vient du ciel, il nous dira : pourquoi ne l'avez-  
vous pas cru ? Si nous disons : il est des hommes, le*

<sup>1</sup> Luc., XX, 1-2. Marc. XI, 27, 28, 29, 30, Matt., XXI, 23, 24, 25.

peuple nous lapidera car tous tenaient Jean comme un prophète) <sup>1</sup>. Au danger d'être lapidés ils préférèrent la confusion et se turent ; puis pressés par Jésus-Christ de répondre : *Nous n'en savons rien, dirent-ils* <sup>2</sup>, subissant ainsi devant la foule la honte d'ignorer, eux les Maîtres, les Docteurs, les chefs de la nation, une des questions les plus vitales de l'époque. Sans plus s'occuper d'eux, Jésus se tourna vers la foule et continua le cours de son enseignement, après leur avoir dit ces seules paroles : *Eh bien, moi non plus je ne vous dirai pas en quel pouvoir j'agis* <sup>3</sup>.

III. — A la foule il proposa une nouvelle Parabole. *Que vous en semble ? Un homme avait deux fils, et venant au premier il lui dit : « Mon fils, allez aujourd'hui travailler à ma vigne ».* — *« Je ne veux pas », répliqua celui-ci. Mais ensuite touché de repentir il y alla. Venant au second, le Père parla de même et ce second fils répondit : « J'y vais, Seigneur ».* *Et il n'y alla point* <sup>4</sup>.

*Lequel des deux a fait la volonté de son père ?*

Le peuple n'hésita point : *le premier, répondit-il* <sup>5</sup>. Si le Sauveur les eût pris directement à partie, ils se fussent sans doute récriés avec colère. Mais c'est de leur propre bouche que sort la sentence qui les condamne. Dieu a deux fils, deux peuples, qu'il a également appelés à lui : la gentilité et le peuple Juif. Les nations idolâtres n'ont point feint une obéissance qu'elles répu-

<sup>1</sup> Matt., XXI, 25, 26. Luc., XX, 5, 6, 7. Marc., XI, 31, 32, 33.

<sup>2</sup> Matt., XXI, 25-26. Marc., XI, 31-32-33.

<sup>3</sup> Marc., XI, 33. Matt., XXI, 27.

<sup>4</sup> Matt., XXI, 28, 29, 30.

<sup>5</sup> Matt., XXI, 31.

diaient, elles ont opposé à Dieu un refus brutal, elles ont dit : « Non ! » et se sont perdues dans les impiétés et les hontes de l'idolâtrie. Mais les voici qui se repentent, qui reviennent au vrai Dieu, qui écouteront Jésus-Christ et l'adoreront comme leur Dieu. Leur mouvement de conversion commence sur les rives du Jourdain quand Jean le Précurseur y prêche la pénitence et la foi en Jésus-Christ, ce mouvement s'accroîtra et l'heure vient où le monde païen se convertira tout entier au Christianisme.

Qu'en est-il d'autre part du peuple Juif, le second fils de Dieu, né au moment de la révolte du premier ? Celui-là n'a cessé de promettre obéissance ; sans cesse il a les mots de Dieu, de vertu, de sainteté, à la bouche ; il se complait dans la Loi, il y met sa gloire, il s'y repose, et, sans en remplir aucun précepte, en les violant tous, il s'appelle le peuple saint, la nation bénie, le seul véritable adorateur de Dieu. Que faisait-il, quand les publicains et les pécheurs se convertissaient à la parole de Jean ? Il demeurait orgueilleusement éloigné et déversait sur Jean un mépris à peine dissimulé. Les humbles se soumettaient, les Pharisiens et les Chefs du peuple se révoltaient et se retranchaient dans leur orgueilleuse impénitence. La conclusion de la Parabole, eux-mêmes l'ont tirée et Jésus achève leur condamnation : *Je vous le dis en vérité, les Publicains et les courtisanes vous précéderont dans le royaume de Dieu. Jean est venu à vous dans la voie de la justice et vous n'avez pas cru en lui. Mais les publicains et les courtisanes y ont cru*<sup>1</sup>. Ils devaient donner l'exemple, et eux-mêmes n'ont pas suivi l'exemple que leur don-

<sup>1</sup> Matt., XXI. 31, 32.

naient les pécheurs ! Ils étaient les Chefs et loin d'entraîner les autres, la conversion des autres ne put même pas les entraîner, *et ils ne se sont point convertis*<sup>1</sup>.

Gardons-nous d'assister en simples curieux à ces enseignements du Temple et de croire qu'ils ne s'appliquent qu'aux Juifs qui les entendent. Prenons-en notre part. Quel est ce fils, en apparence si respectueux, si obéissant, qui ne dit pas même : « oui, Seigneur, j'irai, » mais bien : « je vais, » je cours, tant son obéissance paraît pleine et empressée ? Quel est-il ? De qui est-il l'image ? De nous peut-être, nous, dévoués à Dieu par état, servant Dieu sous la garde de vœux et de promesses, réputés gens de dévotion et de sainteté. Laïcs pieux, prêtres, religieux, religieuses, prenons garde que trop habitués à notre profession d'obéissance nous en conservions plutôt l'apparence que la réalité, que nous gardions pour nous nos volontés propres, nos défauts que nous ne corrigeons pas, notre inertie spirituelle que nous ne réveillons pas, ne donnant à Dieu que des promesses sans effet et à notre conscience que les seuls semblants de la vertu. Combien les pécheurs convertis plairont à Dieu et rentreront dans sa grâce, tandis que nous serons devenus une insupportable charge à son cœur ! Eux, après d'insolents refus d'obéir reviennent à Dieu de tout le généreux élan de leur âme : nous, lui disant sans cesse : « j'y vais », j'obéis, nous ne menons qu'une vie de nonchalance, d'égoïsme et de tiédeur !

IV. — L'insolence des Pharisiens força le Sauveur à leur dédier une autre parabole, où ce n'est plus leur simple insoumission, mais leurs instincts sanguinaires,

<sup>1</sup> Matt., XXI, 33.

le sang qui inonde leur histoire, et comme couronnement de leurs autres crimes, le déicide qu'ils ont comploté et qu'ils sont à la veille de consommer qu'il leur fait apparaître. Rien n'est vaste et saisissant comme cette Parabole des vigneronn homicides. Jésus y trace dans ses grandes lignes l'histoire du monde, depuis la formation du peuple Juif jusqu'à la fin des temps, depuis les inépuisables bontés de Dieu envers Israël, bontés toujours repoussées, jusqu'au dernier crime, le crime du Calvaire, qui comble la mesure, amène sur la Nation déicide les plus épouvantables châtimens, et fait venir de toutes les parties du monde les peuples idolâtres entrés dans l'héritage de foi et de grâce dont les Juifs sont à jamais chassés. La Parabole va plus avant encore et montre, à travers tous les siècles, les ruines assurées qui attendent tout individu, toute famille, toute Société, qui rejette Jésus-Christ de son sein.

*Écoutez, dit Jésus, une autre Parabole. Un père de famille planta une vigne, l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir, et y bâtit une tour. Puis il la loua à des vigneronn<sup>1</sup>. Rien ne manqua au peuple Juif et Dieu épuisa pour lui les délicatesses de sa sollicitude et les richesses de ses bienfaits. La vigne aux fruits savoureux, c'est la révélation, c'est la lumière de la vraie foi, c'est la grâce anticipée de Jésus-Christ, c'est l'admirable ensemble de tous les moyens de salut dont le peuple Juif est l'heureux dépositaire. Dieu étend sur ce peuple sa jalouse protection, nul n'y touche impunément, sa vigne est entourée « d'arbustes épineux » qui déchirent quiconque la voudrait dévaster. Un pressoir a été bâti pour éviter aux vigneronn toute fatigue et leur faci-*

<sup>1</sup> Matt., XXI, 33. Marc., XII, 1, 2. Luc., XX, 9.

liter le travail que le père de famille attend d'eux. D'ailleurs il leur laisse tout loisir : *Il s'en va et pour long-temps en une lointaine contrée*<sup>1</sup>. Dieu nous laisse à nous-mêmes, à notre libre arbitre, et nous avons le temps de lui rapporter le prix convenu.

Comment, durant les longs siècles qui composent son histoire, le peuple Juif reconnut-il les bienfaits de Dieu ? Sa perversité et son instinct sanguinaire se montrent dès les premiers moments. *Lorsque vint la vendange, le Maître de la vigne envoya aux vigneron l'un de ses serviteurs pour recueillir le fruit. L'ayant saisi, les vigneron le frappèrent et le renvoyèrent sans lui rien donner. Il leur en envoya un autre qu'ils blessèrent et qu'ils couvrirent d'outrages et qu'ils renvoyèrent comme l'autre, sans lui rien donner. Un troisième, ils le jetèrent, hors de la vigne et le massacrèrent*<sup>2</sup>. Chaque personnage, chaque Prophète que Dieu envoyait au peuple Juif était persécuté à outrance et le plus souvent mis à mort. Dieu ne se lassait pas dans ses miséricordes ni son peuple dans sa perversité. Et saint Etienne avant d'être martyrisé put leur reprocher les flots de sang qu'ils avaient versé : « quel des Prophètes n'ont pas persécuté vos pères ? Ils les massacraient parce qu'ils annonçaient la venue du Juste, de ce Juste que vous avez trahi vous-mêmes et que vous avez mis à mort. » Et saint Paul nous fait l'effrayante peinture des mauvais traitements que les Saints de l'ancienne Alliance subissaient dans leur propre patrie : « outrages, blessures, chaînes et emprisonnements ils avaient tout à supporter. On les lapidait, on les coupait

<sup>1</sup> Luc., XX, 9. Marc., XII, 1. Matt., XXI, 33.

<sup>2</sup> Matt., XXI, 35, 39. Marc., XII, 2, 3, 4, 5. Luc., XX, 10, 11, 12.

en morceaux, ils passaient par des épreuves de toutes sortes, ils périssaient sous le glaive. D'autres couverts de peaux de bêtes, mourants de faim, ne connurent qu'angoisses et afflictions... errant dans les solitudes, sur les montagnes, ou bien cachés dans les rochers et les cavernes de la terre »<sup>1</sup>.

Cette lutte entre la bonté de Dieu et la cruauté juive dura des siècles et eut le plus extraordinaire des couronnements. Or, poursuit la Parabole, *le maître de la vigne avait encore un Fils unique qu'il chérissait. Que ferai-je dit-il ? Je leur enverrai mon fils bien-aimé. Peut-être qu'en le voyant ils le respecteront*<sup>2</sup>. Le Sauveur ne pouvait pas formuler plus clairement l'ineffable dogme de l'Incarnation et du salut du monde par le sacrifice de l'Homme-Dieu. Mais l'orgueil, les idées préconçues, le parti pris de ne pas croire, continuèrent à former devant leurs yeux un épais brouillard, de telle sorte qu'en crucifiant Jésus ils ne le reconnurent point. « Peut-être... » dit Dieu, non pas certes qu'il y ait en Dieu ignorance ou indécision, mais par ce mot Jésus veut nous faire apparaître la part toujours prépondérante laissée au libre arbitre. « Peut-être, le respecteront-ils » pour signifier que, s'ils le veulent, il est en leur pouvoir de le reconnaître comme Fils de Dieu et de reculer d'horreur devant le déicide.

Ils ne reculèrent pas, les malheureux ! Et quand, selon le mot de la Parabole, *le maître de la vigne leur envoya, après tous les autres, son propre fils*, ils ne le reçurent que pour le mettre à mort. Le raisonnement qu'ils se font met à nu leur orgueil et leur sacrilège

<sup>1</sup> B. Paul., Hebr.

<sup>2</sup> Marc., XII, 6. Luc., XX, 13. Mat., XXI, 37.

ambition. Ils haïrent, persécutèrent et crucifièrent le Christ, parce que la gloire qui auréolait le Christ irritait leur orgueil et que sa domination supplantait leur règne. *Les vigneron en voyant le fils se dirent l'un à l'autre : c'est l'héritier, venez, tuons-le et l'héritage sera à nous. Et l'ayant pris, ils le traînèrent hors de la vigne, et là, ils le tuèrent* <sup>1</sup>. Jésus prédisait sa mort jusque dans les détails ; car ce n'est pas dans l'enceinte de Jérusalem qu'il devait être crucifié, mais hors des murs. Il prédisait surtout le raisonnement impie que tant de fois, durant le cours des siècles, les Pouvoirs publics, les empereurs et les rois devaient se tenir en eux-mêmes : « Tuons l'héritier, et l'héritage est à nous » ! Ils n'ont rien tant ambitionné que le règne sur les âmes, la suprématie spirituelle, et comme ils l'ont vue aux mains de Jésus-Christ et de son Eglise, ils ont essayé de tuer l'Eglise, de ruiner le règne de Jésus-Christ, afin de devenir ses héritiers. Mais pour eux comme pour les vigneron de la Parabole, les représailles de Dieu n'ont pas tardé.

*Lorsque viendra le maître de la vigne, que fera-t-il à ces vigneron ?* <sup>2</sup>.

La réponse s'imposait, elle était sur toutes les lèvres, et les Pharisiens, prenant les devants sur la foule, répondirent sans hésiter : « *Il perdra sans pitié ces mécréants et il louera sa vigne à d'autres qui lui rendront les fruits aux temps marqués* <sup>3</sup> ».

Mais au regard que Jésus fixait sur eux ils comprirent incontinent le vrai sens de la Parabole et comment elle

<sup>1</sup> Matt. XXI, 38, 39. Marc., XII, 7, 8. Luc., XX, 14, 15.

<sup>2</sup> Luc., XX, 14, 15. Matt. XXI, 40. Marc., XII, 9.

<sup>3</sup> Matt., XXI, 41. Marc., XII, 9.

était l'annonce de leur châtement : Non ! non ! *A Dieu ne plaise, s'écrièrent-ils* <sup>1</sup> !

Mais Jésus ne les quittait pas des yeux et reprit <sup>2</sup>, en leur apportant le témoignage de leur Ecriture : *N'avez-vous jamais lu dans les Ecritures : la pierre rejetée par les maçons est devenue la pierre de l'angle. Et c'est l'œuvre du Seigneur, œuvre merveilleuse à nos yeux* <sup>3</sup> ? Celui que les Juifs rejetèrent comme le rebut du monde, couvrirent d'insultes, poussèrent jusqu'au gibet de la Croix, c'est Lui qui ressuscité, triomphant, invincible, soutient seul et pour tous les siècles le divin édifice du Christianisme, dont les Juifs sont chassés et où sont appelés tous les peuples de la terre. *Je vous le déclare : le royaume de Dieu vous sera enlevé et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits* <sup>4</sup>.

Nul ne touche impunément à Jésus-Christ et à son Eglise. Il y a mesure dans le châtement, mais il y a châtement toujours : *Quiconque se heurtera à cette Pierre s'y brisera ; et celui sur lequel elle tombera sera broyé* <sup>5</sup>. Il est facile de voir les deux degrés du châtement des contempteurs du Christ-Jésus. Si par un premier crime ils l'outragent dans sa Personne, dans sa doctrine, dans son Eglise, dans ses choses saintes, ils sont meurtris sans doute, mais non sans espoir de guérison ; le péché irrémissible dont le Sauveur parlait dans un autre endroit n'est pas encore commis, et la mesure de la miséricorde n'est pas épuisée. Même après leur déicide et durant trente années encore, Dieu appela

<sup>1</sup> Luc., XX, 16.

<sup>2</sup> Luc., XX, 17.

<sup>3</sup> Matt., XXI, 42. Marc., XII, 10. Luc., XX, 17.

<sup>4</sup> Matt., XXI, 43.

<sup>5</sup> Matt., XXI, 42, 43, 44.

le peuple juif au pardon. Mais enfin l'homme peut combler la mesure, rendre impossible la miséricorde. C'est alors la pierre elle-même qui tombe de tout son poids sur les coupables et les broie sans espoir de guérison. Daniel avait vu cette pierre mystérieuse se détacher de la montagne, tomber en le broyant sans ressources sur le grand empire d'Orient. Et s'il brise les empires comment les individus se croiraient-ils à l'abri de la ruine quand ils renient, outragent, persécutent, l'Homme-Dieu Sauveur? Plusieurs nous apparaissent assez insensés pour s'engager dans une guerre impie et imitent les Juifs dans leur crime en attendant qu'ils les imitent dans leur châtement. *Les Princes des prêtres et les Pharisiens, entendant ces Paraboles, comprirent que c'était à eux mêmes que Jésus les appliquait : ils cherchaient à se saisir de lui, mais ils eurent peur de la foule qui le tenait comme un prophète*<sup>1</sup>.

V. — Une autre Parabole, celle des *Invités aux noces du fils du Roi*, fait pendant à la précédente dans ses grandes lignes, mais s'en écarte dans d'importants détails. Les similitudes sont les suivantes. C'est, dans les deux, la même patience de Dieu, la même bonté à envoyer à son peuple les justes et les prophètes chargés de l'appeler au salut; dans le peuple, la même obstination dans ses refus. L'issue est identique : réprobation de la nation juive et appel des peuples idolâtres à sa foi. Mais si l'ensemble est le même, de notables particularités se remarquent. La mise en scène est ici plus solennelle : C'est un Roi qui organise pour les noces de son fils une immense fête. Tout est joie et réjouissance, ce n'est plus le labeur des vigneronniers c'est l'ivresse d'un banquet ;

<sup>1</sup> Matt., XXI, 45, 46. Marc., XII, 12. Luc., XI, 19.

car l'époque est toute différente : nous sommes ici au lendemain de la Résurrection et l'union du Verbe avec la nature humaine se dépouille des tristesses du Calvaire et se revêt de délices et de splendeurs ; c'est la vie chrétienne avec les joies qui dès la terre présagent les joies du ciel. Ce ne sont plus les antiques prophètes qui sont envoyés à Israël, ce sont les apôtres qui multiplient leurs efforts pour rappeler au salut ce malheureux peuple enfoncé chaque jour davantage dans sa perdition. Les Juifs définitivement chassés de l'Église, les nations idolâtres y entrent. Tous y sont admis, pauvres comme riches, et les pauvres de préférence à tous les autres. Mais y demeure-t-on sans condition ? Comment le croire ? Le banquet royal ne souffre de convives que ceux que revêt la robe nuptiale. Les haillons sordides du péché ne sauraient déshonorer une aussi royale assemblée. Et si les Juifs sont exclus du royaume de Dieu pour leur incrédulité, le chrétien peut s'en faire chasser pour ses vices.

*Le royaume des Cieux est semblable à un Roi qui célébra les noces de son fils* <sup>1</sup>. Le « roi » c'est Dieu, véritable roi du ciel et de la terre, Dominateur universel et universelle Providence. C'est lui qui nous envoie son fils unique, et ce fils s'éprenant pour la nature humaine d'un incompréhensible amour, se l'unit, en fait son épouse, et, en attendant qu'il lui fasse habiter le ciel demeure avec elle dans le lieu de son dur exil. « Le Royaume des Cieux » dont parle la Parabole est donc, non pas l'Église triomphante du ciel, mais l'Église militante de la terre. Jésus la fonde durant sa vie mortelle et en confie la garde à ses apôtres. Alors commence auprès des Juifs déicides les derniers efforts de la Misé-

<sup>1</sup> Matt., XXII, 1, 2. Luc., XIV, 16.

ricorde. Durant trente années les apôtres et leurs auxiliaires les conjurent de se repentir et d'accepter les pressantes invitations de Dieu. *Le Roi envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités aux noces.* Ils refusèrent. *De nouveaulx le roi envoya d'autres serviteurs chargés de dire de sa part : « Voici que j'ai préparé mon festin ; on a tué les bœufs et tous les animaux que j'avais fait engraisser, tout est prêt venez au festin »*<sup>1</sup>. Voyons sous cette image matérielle l'ensemble des grâces, qui dans la vie chrétienne, font à nos âmes une si abondante et si succulente nourriture. Entendons avec une indicible joie cet appel qui nous convie aux plus pures et aux plus vives jouissances, à la table même du Roi, en union intime avec le fils du roi, pour vivre de la vie même dont ils vivent, nous ébriquer de leurs délices, et paraître couverts de leur propre gloire. Car tels sont pour nous les effets de la grâce sanctifiante que versent à l'envi dans nos âmes les divins Sacraments. Les Juifs qui furent les premiers invités continuèrent à tout refuser. *Sans tenir compte de l'invitation, les conviés s'en allèrent : celui-ci à sa ferme, cet autre à son négoce. Il y en eût même qui s'emparèrent des serviteurs, les accablèrent d'outrages et les firent périr*<sup>2</sup>. Toujours le sang, toujours la cruauté. Les Juifs ne se contentèrent pas de refuser l'Évangile, mais il leur fallut, depuis le Calvaire jusqu'au sac de leur ville, se couvrir du sang des justes qui leur prêchaient Jésus-Christ.

Enfin Dieu se lassa de leurs crimes et le châtement fut sans pitié. Rome s'arma des vengeances divines,

<sup>1</sup> *Mat.*, XXII, 3, 4. *Luc.*, XIV, 17, 18, 19, 20.

<sup>2</sup> *Mat.*, XXII, 6.

ruina Jérusalem, détruisit le temple, massaera les coupables ou les traîna en servitude. La Parabole devient une saisissante prophétie. *Ayant appris cela, outré de colère, le Roi donna l'ordre à ses troupes d'exterminer ces homicides et de brûler leur ville* <sup>1</sup>.

Et l'Eglise de Jésus-Christ se fonda sans eux. Ils avaient refusé : nous fûmes appelés à occuper les places laissées vides. *Le roi dit à ses serviteurs : les noces sont prêtes, mais ceux qui y étaient invités s'en sont montrés indignes. Parcourez donc les carrefours et appelez tous ceux que vous rencontrerez. Les serviteurs se répandirent par les rues, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces se trouva remplie* <sup>2</sup>.

Tel est l'aspect sous lequel Jésus-Christ nous présente son Eglise. Tous y sont appelés, nul n'en est exclu. Les plus pauvres, les plus déshérités, les idolâtres, les pécheurs, tout peut être amené au Sauveur, qui est assez puissant pour tout redresser, tout purifier, tout guérir. Rien ne le saurait rebuter, puisque lui-même a pris sur lui nos misères et que « nous avons été lavés dans son sang » et « guéris par ses meurtrissures ». Un seul mal, celui dont ont péri les Juifs, est à redouter : le refus. Ce mal peut-il devenir le nôtre ? Hélas ! oui et trop d'exemples nous doivent faire trembler. Combien en voyons-nous qui s'éloignent de la vie Chrétienne, de la prière, des Sacrements ? Et ce refus est-il amené par quelque raison considérable ? Non. Il suffit pour la plupart de se laisser distraire et absorber par les sollicitudes de la vie. « L'un va à sa métairie, l'autre à son

<sup>1</sup> Matt., XXII, 7. Luc., XIV, 21.

<sup>2</sup> Matt., XXII, 9, 10. Luc., XIV, 21, 22, 23, 24.

négoce ». Dieu, leur âme, leur éternité, tout ce qui est noble, tout ce qui importe, disparaît dans le tourbillon des affaires temporelles et des plaisirs.

Mais pénétrons dans la salle du banquet. *Or le roi entra pour voir ceux qui étaient à table. Ayant remarqué un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale, il lui dit : « Mon ami, comment es-tu entré ici sans la robe nuptiale ? »* Il ne suffit donc pas d'être baptisé, d'avoir le nom de Chrétien, de paraître à la prière commune et dans les Assemblées saintes ; il faut « la robe nuptiale ». Dans la cérémonie nuptiale, en Orient, on accompagnait l'époux et on prenait part au banquet revêtu d'une robe éclatante, c'était la tenue de rigueur, sans laquelle nul n'eut osé se présenter. Au banquet du Roi des Rois, la « robe nuptiale » exigée, c'est l'innocence de l'âme, c'est l'exemption du péché grave, c'est la grâce sanctifiante, ou conservée après le baptême, ou recouvrée par la pénitence. Sans cette parure nous ne sommes pas admis dans l'intimité du Roi, nous n'accompagnons plus l'époux, nous sommes chassés dehors comme indignes, et si la mort nous surprend dans cet état, c'est pour nous l'éternelle damnation. *« Mon ami, comment es-tu entré ici sans la robe nuptiale ? — Cet homme garda le silence.* D'excuses valables il n'y en a point à donner, tant sont faciles les moyens de salut. Hélas ! ceux qui se perdent c'est pour avoir gardé le silence, être demeurés inertes et négligents et s'être laissés surprendre par la mort.

*Alors le Roi dit à ses serviteurs : « liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dehors, dans les ténèbres extérieures. Là seront des pleurs et des grincements*

<sup>1</sup> *Matth., XXII, 11, 12.*

*de dents* <sup>1</sup>. C'est en trois mots la description de l'enfer que nous fait le Sauveur. Les liens qui empêchent tout mouvement, c'est l'immutabilité du damné dans le mal, le péché est éternisé en lui, et il ne songe même plus à s'en délivrer ; il veut le mal et il le veut éternellement, sans plus aucun mouvement vers le repentir. Le damné est « chassé dehors », loin des siens, loin de sa patrie, loin de la Béatitude, loin de Dieu pour lequel seul il avait été créé. Et il git au « sein des ténèbres ». Elles envelopperont le corps, après la résurrection, et c'est au plus profond d'un ténébreux abîme que les coupables subiront leur éternel châtiement. Mais elles enveloppent plus encore l'âme, l'intelligence, le cœur, d'où sont bannis tout penser supérieur, tout noble élan, toute aspiration vers le bien. Les « pleurs » marquent clairement les regrets poignants, les désolations immenses qui s'emparent du damné. Et « le grincement de dents » nous le montre dans les excès de rage furieuse où se consume sa misérable existence.

Le Sauveur n'ajouta plus qu'un mot qui, visant directement les Juifs, ne doit pas moins nous tenir dans une crainte salutaire et une efficace vigilance : *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus* <sup>2</sup>.

A ces derniers mots les Pharisiens s'éloignèrent, sourdement irrités, et allèrent s'entretenir des moyens de rendre Jésus suspect et odieux au peuple, en lui faisant tenir un langage qui le compromettrait <sup>3</sup>.

Jésus lui-même sortit du temple et de la ville et se dirigea vers le mont des Oliviers. C'est là qu'il passait les nuits en prières, ces prières inondées de larmes et

<sup>1</sup> Matt., XXII, 13.

<sup>2</sup> Matt., XXII, 14.

<sup>3</sup> Luc., XIX, 47, 48.

entrecoupées de sanglots, dont saint Paul eut la révélation : « aux jours de sa Chair mortelle, Jésus offrait ses prières et ses supplications à Celui qui le pouvait sauver de la mort et il les offrait avec de véhémentes clameurs et des torrents de larmes ».

## LE MARDI SAINT

I. — Quand, le lendemain matin, Jésus et ses Disciples descendirent le mont des Oliviers pour rentrer dans Jérusalem, ceux-ci virent en passant le figuier desséché jusque dans ses racines<sup>1</sup>. Le miracle, la veille, avait été instantané, ainsi que le dit saint Matthieu, mais ne s'arrêtant pas alors devant l'arbre, ce n'est que le lendemain que les douze virent l'effet de la divine malédiction. Ils en demeurèrent si frappés que Pierre interpella le Sauveur. *Maître, le figuier que vous avez maudit, le voilà séché*<sup>2</sup> ! La stupéfaction de ses apôtres montrait à Jésus que l'enseignement avait porté coup et que son apparente faiblesse ne voilait plus à leurs yeux ses réels pouvoirs. Il s'en tint là, et sans répondre à Pierre sur le miracle du figuier, il lui découvrit une merveille plus grande encore dont lui-même et les autres Disciples seraient l'objet. La puissance dont il venait de leur donner une si éclatante preuve deviendrait la leur, et plus grande encore. Non seulement, ils pourraient, armés d'un pouvoir divin, dessécher un figuier jusqu'à ses racines, mais bouleverser la nature, renverser les montagnes, étendre sur toutes les créatures

<sup>1</sup> Marc., XI, 19, 20.

<sup>2</sup> Marc., XI, 21, Matt., XXI, 20.

une puissance irrésistible. *En vérité, dit-il, si vous avez la foi et que vous n'hésitez pas, non seulement vous dessécherez un figuier, mais vous direz à cette montagne : déracine-toi et jette-toi dans la mer; aussitôt elle s'y jettera*<sup>1</sup>. Ils expérimentèrent plus tard la vérité de cette promesse, et si nous ne lisons pas qu'ils aient précipité des montagnes dans la mer, ils firent, à la lettre, éclater de plus grandes merveilles que celles opérées par leur Maître. L'ombre seule de Pierre passant sur les malades les guérissait; les linges qui avaient touché Paul suffisaient à opérer des miracles, et quand il le fallut, Pierre d'une parole foudroya Ananie et Saphire, et Paul livra au démon comme à un bourreau l'incestueux de Corinthe.

Cette transmission de pouvoirs n'était pas ce que Jésus avait le plus à cœur d'annoncer aux Douze, mais la source et les conditions mêmes de ces pouvoirs. L'homme n'est puissant que par la foi, la prière, la charité. Tout devient possible à celui qui croit, même le miracle, si Dieu le juge nécessaire. Tout est possible surtout dans l'ordre de la sanctification et du salut. Il n'est pas une plante vénéneuse ou stérile, pas un vice, pas une habitude mauvaise, qu'armés de la foi nous ne puissions faire périr dans notre âme. Le démon, dont le monstrueux orgueil s'élève comme une montagne au-devant de nous, ne résistera pas un instant à l'empire de la foi, quand cette foi sera accompagnée d'une confiante prière. *Je vous le déclare, tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez et vous l'obtiendrez*<sup>2</sup>. Objecterez-vous : j'ai

<sup>1</sup> Matt., XXI, 21, 22. Marc., XI, 23, 23, 24.

<sup>2</sup> Marc., XI, 24.

prié et n'ai rien obtenu ? Peut-être avez-vous demandé des faveurs temporelles que Dieu dans sa sagesse voyait plus préjudiciables qu'utiles. Peut-être aussi que votre prière manquait des qualités qui rendent la prière efficace, par exemple la charité. Quelle confiance pouvez-vous mettre en Dieu quand vous vous présentez à lui le cœur ulcéré par quelque haine fraternelle ? Quel crédit espérez-vous avoir avec vos acrimonies et vos rancunes, auprès de Celui qui est miséricorde et Charité ? *Lorsque vous vous disposez à prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père qui est dans les cieux, vous pardonne aussi vos offenses. Et si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans les Cieux ne vous pardonnera pas non plus vos péchés*<sup>1</sup>.

II. — En conversant ainsi Jésus et ses Disciples entrèrent dans Jérusalem et montèrent au Temple<sup>2</sup>. Le Sauveur commençait à peine à enseigner la foule, quand une députation l'aborda. Nous avons vu comment, la veille, les Pharisiens s'étaient retirés et rassemblés pour concerter un plan d'attaques<sup>3</sup>. Il s'agissait d'arracher à Jésus quelque parole dont on put faire un acte d'accusation ; il leur semblait avoir trouvé le piège, et ils venaient le tendre devant Celui qu'ils voulaient perdre. *Les Pharisiens envoyèrent, mêlés aux Hérodien, quelques-uns de leurs Disciples qui, feignant la sainteté, lui tendraient des pièges par leurs questions insidieuses afin de le livrer aux magistrats et*

<sup>1</sup> Marc., XI, 25, 26.

<sup>2</sup> Marc., XI, 27. Matt., XXII, 15.

<sup>3</sup> Luc., XIX, 47. Matt., XXII, 15. Marc., 12.

*au pouvoir du gouverneur* <sup>1</sup>. La composition seule du groupe qui aborda le Sauveur montre la perfidie de la machination. Les Pharisiens de marque étaient trop connus du Sauveur pour ne pas éveiller ses soupçons, ils lui envoient des sous-ordres stylés par eux et peu connus. Et ils les mêlent aux Hérodiens qu'ils méprisent et détestent, mais qui peuvent servir leurs plans. Les Hérodiens sont les partisans avérés de Rome; les Pharisiens passent aux yeux du peuple pour les défenseurs de l'autonomie Juive et les ennemis de César : la question posée à Jésus sera telle que quelque réponse qu'il y fasse il tombera ou sous la vengeance de Rome, comme conspirateur, ou sous la malédiction du peuple comme partisan du pouvoir étranger qui l'opprime. A leurs premières paroles ils se font voir ce qu'ils sont, des fourbes. *S'étant approchés de Jésus ils lui disent : Maître, nous savons que vous êtes vrai, que vous enseignez la voie de Dieu en toute vérité, que vous ne vous inquiétez de qui que ce soit et que vous ne considérez jamais la qualité des personnes* <sup>2</sup>. Voilà le batteur qui ne nous couvre de fleurs que pour mieux nous perdre, qui nous hait et médite d'autant plus notre ruine qu'il nous loue avec plus d'exubérance. Que de fois les Pharisiens ont jeté au Christ les plus ignobles injures ! C'est un « séducteur », c'est un « perturbateur », c'est un « démoniaque », c'est un ignorant charpentier, et que peut-il savoir lui qui n'a rien appris ? Mais ici c'est un « Maître » et l'on s'incline devant son indiscutable autorité ; c'est un docteur dont la science est infallible, c'est un grand caractère, c'est un homme

<sup>1</sup> Luc., XX, 20. Marc., XII, 27. Matt., XXII, 15, 16.

<sup>2</sup> Luc., XX, 21. Matt., XXII, 16. Marc., XII, 13, 17.

à l'incorruptible vertu... « Vous ne considérez jamais la qualité des personnes ; » fut-ce celle de César, vous saurez témoigner, si il le faut, contre lui. Et ils ont eu soin d'amener avec eux des Hérodiens qui iront aussitôt le dénoncer au Procureur. *Dites-nous donc ce qu'il vous semble : est-il permis, oui ou non, de payer le tribut à César* <sup>1</sup> ? Voilà l'embuche admirablement dressée et à laquelle il sera impossible à Jésus d'échapper, car s'il opine contre le paiement de l'impôt, c'est un révolté dont Rome se venge ; s'il conseille de s'acquitter envers Rome, c'est un anti-patriote qui tombe sous l'animadversion du peuple.

Pauvre astuce humaine devant la sagesse d'un Dieu ! Jésus répond d'abord à leur pensée secrète et perverse et montre à la foule qu'il connaît le piège qu'on lui tend. *Hypocrites, leur dit-il, pourquoi me tentez-vous* <sup>2</sup> ? L'heure n'est plus aux ménagements, le peuple doit se désabuser de la fausse sainteté des chefs qui l'entraînent, et Jésus les flétrit sous l'épithète infamante d'« hypocrites ».

Avec une aisance égale à sa sévérité il dénoue leur trame. *Montrez-moi la monnaie du tribut, que je la voie* <sup>3</sup>. On trouva précisément dans la foule un denier romain portant l'effigie : TIBÈRE, FILS DU DIVIN AUGUSTE. Ils le présentèrent à Jésus. Eux-mêmes venaient d'être forcés de donner la réponse, qui selon leur complot devait perdre Jésus. La monnaie dont ils se servaient était à l'effigie des Empereurs Romains, ils reconnaissaient donc la domination romaine ; leurs

<sup>1</sup> Matt., XXII, 17. Marc., XII, 14. Luc., XX, 28, 33.

<sup>2</sup> Matt., XXII, 18. Marc., XII, 13. Luc., XX, 23.

<sup>3</sup> Matt., XXII, 19-20. Marc., XII, 15-16. Luc., XX, 24.

contrats et leurs transactions se faisaient sous l'égide de ce pouvoir étranger ; et alors de quel droit pouvaient-ils se soustraire à l'impôt ? Acceptant les bénéfices de ce pouvoir, comment en répudiaient-ils les charges ? *Rendez donc à César ce qui est à César* <sup>1</sup>. Jésus-Christ consacrait pour toute la durée des siècles la légitimité, le pouvoir, les droits, des gouvernements. Il renfermait dans un mot la doctrine que son apôtre Paul devait plus tard développer dans son épître aux Romains.

Mais, si Jésus fixait les droits de César, il assignait la limite à ces droits en ajoutant ; *et rendez à Dieu ce qui est à Dieu* <sup>2</sup>. Au pouvoir civil l'impôt et les services qui lui sont dûs : à Dieu l'âme, la conscience et la Loi. Tant que le pouvoir civil légifère en harmonie avec la Loi divine, nous lui devons obéissance. Quand ses ordonnances froissent la conscience en contredisant les lois de Dieu et de son Église, nous refusons toute soumission et nous disons avec les Apôtres : « Voyez vous-mêmes s'il ne faut pas plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes » ?

Les Pharisiens furent si frappés d'une telle sagesse qu'ils ne lui purent refuser leur admiration. Mais, en même temps confus de leur défaite ils se retirèrent <sup>3</sup>.

III. — Voici venir d'autres contradicteurs <sup>4</sup>, mais eux, les Saducéens, nous offrent une physionomie toute différente. Ils viennent plutôt en curieux qu'en tentateurs ; ils ont vu les nombreuses déconvenues des Pharisiens, et ils veulent s'essayer eux-mêmes avec ce Sage qui

<sup>1</sup> Luc., XX, 25. Mat., XXII, 21. Marc., XII, 17.

<sup>2</sup> Luc., XX, 25. Mat., XXII, 21. Marc., XII, 17.

<sup>3</sup> Mat., XXII, 22.

<sup>4</sup> Mat., XII, 23. Marc., XII, 18. Luc., XX, 27.

trouve réponse à tout. Ennemis des Pharisiens, les Saducéens sont les épicuriens de Judée, pour lesquels la vie présente est tout, l'avenir une chimère, la résurrection une fable, et qui n'ayant d'espérance que dans le moment présent y enferment leurs vues et en prétendent épuiser les jouissances. Ils se moquent des observances Pharisaiques, n'admettent comme Bible que le Pentateuque, et, ne reconnaissant que Moïse, répudient l'enseignement des Prophètes.

Ils savent que Jésus parle constamment « d'un royaume des Cieux », d'une vie future, d'une résurrection des corps, et ils entendent lui montrer l'inanité de sa doctrine. Ils ont pour cela forgé une histoire et ils comptent bien, avec elle, réduire le Maître au silence. *Maître, Moïse a écrit dans notre Loi : Si un homme meurt sans laisser d'enfants, que son frère épouse sa femme et suscite des enfants à ce frère. Or, il y avait chez nous sept frères, et le premier s'étant marié est mort, et, n'ayant pas d'enfants, il a laissé sa femme à son frère. De même le second et le troisième jusqu'au septième. Et après tous les autres la femme est morte aussi. A la résurrection de qui des sept sera-t-elle la femme ? Car elle l'a été de tous*<sup>1</sup>.

Comme on renverse d'un seul effort un édifice ruineux, ainsi fait Jésus-Christ du raisonnement des Saducéens. *Vous vous trompez*, leur répond-il, et *beaucoup*<sup>2</sup>. Et d'où venait leur méprise ? D'une double ignorance. Dieu a parlé au monde, il a daigné instruire l'homme, sa créature, il lui « a enseigné toute vérité ». Plusieurs conclusions s'imposent qui sont toutes d'une

<sup>1</sup> Matt., XXII, 24-25-26 27-28. Marc., XII, 19, 23. Luc., XX, 26-28.

<sup>2</sup> Marc., XII, 27. Matt., XXII, 29.

importance capitale. La première est que l'Écriture ayant Dieu pour auteur ne peut jamais nous induire en aucune erreur. Elle peut renfermer des mystères, creuser des abîmes, se voiler d'obscurités redoutables : « qui est semblable à Dieu » ? Qui a pénétré dans les profondeurs de la pensée Divine ? Quelle raison créée est adéquate à la Raison Infinie ? Dieu donc aura toujours raison contre nous, et sa Parole, qui pourra contenir des mystères, ne renfermera jamais d'erreurs. Une autre conclusion suit celle-ci. C'est dans l'Écriture, interprétée par l'Église que nous devons chercher la vérité sur les grands problèmes de nos destinées. Là où la raison humaine se tait impuissante, l'Écriture parle un langage révélateur. Par Elle nous savons notre origine, notre foi, le but de notre vie présente et les conditions posées à notre éternelle vie. Nous savons que le monde que nous habitons n'est pour nous qu'un lieu de passage, et qu'un monde supérieur nous attend. Et dans ce monde Dieu fera pour nous « toutes choses nouvelles ». « La mortalité sera dévorée par la vie » et nos conditions d'existence seront tout autres que celles qui nous regissent actuellement. Connaître l'Écriture, c'est-à-dire l'ensemble des Révélations faites au monde par Dieu, c'est tout savoir. Mais aussi l'ignorer ou la méconnaître c'est se condamner aux ténèbres de l'ignorance ou aux fausses données et aux méprises de l'erreur. Ce qui fait dire à Jésus-Christ s'adressant aux Saducéens : *Vous vous trompez et beaucoup par le fait de votre ignorance des Écritures* <sup>1</sup>. Et il ajoutait signalant la seconde cause de nos erreurs : *Vous vous trompez en vous méprenant sur la puissance de Dieu* <sup>2</sup>. C'est la

<sup>1</sup> Marc., XII, 27. Matt., XXII, 29.

<sup>2</sup> Marc., XII, 27. Matt., XXII, 29.

plus universelle cause de nos doutes et de nos négations. Nous mesurons la puissance de Dieu à la nôtre, et ce que nous ne pouvons faire, nous le déclarons follement impossible, même à Dieu ! Qu'a coûté à Dieu la création du monde ? Que lui coûtent son maintien et son gouvernement ? Dieu transforme les êtres avec la même facilité qu'il les tire du néant, et s'il lui plaît de briser son œuvre pour la refaire sur un plan nouveau et avec une magnificence plus grande, qui limitera la puissance de son action ? Lui qui a fait jaillir notre être du néant, que peut lui coûter la résurrection de notre chair, alors même qu'elle sera devenue une poussière insaisissable ? Qui l'empêchera de substituer à nos générations douloureuses une toute puissante immortalité ?

Cessons donc « de nous tromper, en ignorant l'Écriture et en méconnaissant la puissance de Dieu, » comme le faisaient les Saducéens.

S'il se fut agi des Pharisiens et de leur orgueilleuse mauvaise foi, sans doute le Sauveur se fût retiré après ces derniers mots, ne daignant pas donner à des incorrigibles des lumières dont ils ne faisaient plus qu'abuser. Il en agit autrement avec les Saducéens qui péchaient plus par fatuité que par malice ; il les éclaira, et, non content de dénouer la difficulté qu'ils lui proposaient, il leur prouva par surcroît la réalité de la résurrection des corps dans une vie future. L'état futur n'est nullement semblable à l'état actuel, où l'homme périssable doit se survivre dans une postérité, et où la génération, pour elle le mariage, sont les conditions essentielles de la vie du genre humain. Dans l'autre vie l'immortalité dont est dotée la créature rend inutile l'acte générateur : le mariage n'a plus sa raison d'être et Dieu en remplace les fugitives jouissances par d'autres délices d'un ordre

et d'une intensité infiniment supérieurs. Notre monde connaît à peine une goutte des plaisirs accordés à la nature ; au ciel « C'est le torrent des divines voluptés » qui inondera sur les bienheureux Elus.

*Vous vous trompez donc beaucoup parce que vous ne comprenez ni les Ecritures ni la puissance de Dieu. Les enfants du siècle présent prennent des épouses ou sont donnés en mariage. Mais ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir, à la résurrection des morts, ne prendront point, les uns des femmes, les autres des maris, car ils ne pourront plus mourir* <sup>1</sup>.

L'état futur, tout en conservant la réalité de la chair, en aura dépouillé les conditions actuelles. L'âme ici-bas unie au corps en subit les défaillances et n'en partage que trop souvent les grossiers instincts. Les passions basses lui apportent leur écume et lui font ressentir des émotions honteuses. Rien de ces scories ne demeure dans la cité des Justes : *Ils seront comme les anges de Dieu* <sup>2</sup>. Vivant d'immortalité ils n'auront que faire des moyens actuellement en œuvre pour maintenir et perpétuer la vie. Pas plus que les anges ils ne seront sensibles aux voluptés de la chair, car leur chair glorifiée, purifiée, spiritualisée, ne les empêchera plus de reproduire en eux-mêmes la parfaite image du Dieu qui est Esprit : *Ils seront donc les enfants de Dieu parce qu'ils seront les enfants de la résurrection* <sup>3</sup>.

Mais cette résurrection est-elle une réalité ? Les Saducéens la niaient, Jésus-Christ la leur prouve. Le Sauveur eût pu sans doute leur évoquer bien d'autres preuves,

<sup>1</sup> Marc., XII, 25. Luc., XX, 34, 35, 36. Matt., XXI, 31.

<sup>2</sup> Matt., II, 11. Marc., XII, 25. Luc., XX, 36.

<sup>3</sup> Luc., III, 14.

ou du moins les appeler au témoignage d'une foule d'autres passages de l'Écriture, mais comme ils ne reconnaissent que le Pentateuque de Moïse, c'est là que leur incrédulité doit être confondue.

Pour Dieu comme pour nous le néant est non avenue, nous ne songeons pas à l'invoquer, ni à revendiquer avec lui une relation quelconque. Se dire le père d'êtres qui n'existent pas serait une extravagance qu'il y aurait sacrilège à prêter à Dieu. Or Dieu, continuellement, en toute circonstance, se dit le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » Ils vivent donc et le néant ne les a pas dévorés ? Car si Dieu les évoque c'est qu'ils sont présents devant Lui. Nous ne mourons donc pas dans le vrai sens du mot, si ce mot voulait dire anéantissement. Sans doute pour un temps et comme punition du péché, notre âme se sépare du corps et ce corps se dissout dans la tombe, mais il s'y dissout pour renaître, comme le grain de froment que nous confions à la terre. « Je ne mourrai pas, s'écriait David, je vivrai. » Je ne vivrai pas seulement selon mon âme, je vivrai éternellement tel que Dieu m'a créé âme et corps unis ensemble. Ce n'est pas comme un être amoindri et mutilé que Dieu m'admettra dans la gloire ; je ne serai pas, dans la splendeur de ma récompense, inférieur à ce que je suis dans l'exil et durant le temps de l'épreuve. *Quant à la résurrection des morts, Moïse lui-même l'enseigne. N'avez-vous pas lu dans le Livre de Moïse, comment au buisson ardent Dieu lui dit ainsi qu'à vous : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? » Or Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants. Vous êtes donc grandement dans l'erreur<sup>1</sup>.*

<sup>1</sup> Matt., XXII, 31, 32. Marc., XII, 26, 27. Luc., XX, 37, 38.

Autant la négation de la vie future est désolante, nous enlevant toute espérance, tout but à notre vie, et nous livrant sans secours aux douleurs qui nous oppressent ; autant le dogme de la résurrection et de la future existence renferme pour nous de joie et de triomphe. Le peuple Juif croyait à l'au-delà, et les Saducéens n'étaient au milieu de lui que les enfants perdus du matérialisme, dont les désolantes négations froissaient sa foi nationale. Aussi ce fut avec des transports d'admiration et de joie qu'il entendit le Sauveur la réfuter si victorieusement. *Le peuple en l'entendant demeurait émerveillé de cette doctrine* <sup>1</sup>. Pour un moment les Scribes eux-mêmes furent subjugués par une si divine sagesse et ne purent retenir un cri : *Maître, vous avez bien dit* <sup>2</sup> ! Quant aux Saducéens, comme ils n'avaient rien à opposer à une aussi impérieuse logique, *ils n'osèrent plus lui poser de questions* <sup>3</sup>.

IV. — Si les Saducéens se retirèrent sans plus oser revenir, il n'en fut pas de même des Pharisiens dont l'orgueil résistait à toute défaite, comme leur malignité à tout bienfait. Ils s'assemblèrent pour mettre en commun leur fourberie et dresser au Sauveur de nouveaux pièges <sup>4</sup>. Leur malice se montre dans le choix qu'ils font de leur délégué : c'est un des Scribes qu'a émerveillés la sagesse du Sauveur réfutant les Saducéens et qui viennent de s'écrier : « Maître, vous avez bien dit <sup>5</sup> : » La question posée par une telle bouche perdra toute apparence de perfidie, Jésus s'y laissera prendre

<sup>1</sup> Mat., XVII, 33.

<sup>2</sup> Luc., XX, 39.

<sup>3</sup> Luc., XX, 40.

<sup>4</sup> Mat., XXII, 34.

<sup>5</sup> Marc., XII, 28.

aisément et leur donnera l'occasion ardemment cherchée de l'accuser d'impiété devant le peuple.

Jésus-Christ ne cessait sans doute d'agir et de parler en Dieu ; dans les occasions les plus solennelles il avait affirmé sa Divinité, mais quand les Pharisiens le poursuivaient de leurs tentatives perfides, quand ils prétendaient le forcer à dire : « Je suis Dieu, » pour s'emparer du mot et ameuter le peuple, Jésus sans prononcer le mot prouvait la chose. Ici, en lui demandant l'exposé du plus grand des Commandements qui est celui d'aimer Dieu, ils comptent que Jésus réclamera pour lui-même l'amour suprême dû à Dieu.

Telle est la mission dont ils chargent le scribe.

Qu'était ce Scribe et dans quelles dispositions abordait-il le Sauveur ? Dans saint Matthieu c'est un tentateur perfide <sup>1</sup>, dans saint Marc c'est un admirateur enthousiaste qui mérite une bonne parole de la bouche du Sauveur <sup>2</sup>. Ce scribe fut les deux successivement. Venu dans une intention pharisaïque, il fut à ce point gagné par la sagesse du Sauveur qu'il reçut avec docilité et joie son enseignement.

Il était en effet bien doux et bien sublime cet enseignement ! *A la question du Scribe : Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi ? Jésus lui répondit : Ecoute, O Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu, et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, et de toutes tes forces : tel est le premier et le plus grand commandement* <sup>3</sup>.

Jésus, négligeant le piège que lui tendaient ses enne-

<sup>1</sup> Mat., XXII, 35.

<sup>2</sup> Marc., XII, 28, 32, 34.

<sup>3</sup> Marc., XII, 29-31. Mat., XXII, 37-39.

mis, élève le monde au point le plus sublime de sa destinée. Les créatures inférieures glorifient Dieu, mais ne sont pas admises à l'ineffable honneur de le connaître et de l'aimer. L'homme seul avec l'Ange a reçu en partage une aussi excellente destinée, et Dieu en le créant lui a donné tout ce qui était nécessaire pour la remplir. Il a un cœur qui tressaille, une âme qui raisonne, un esprit dont tous les actes sont produits et dirigés par l'amour, une énergie et des forces qui le poussent, quand il aime, au plus sanglant héroïsme. Cœur, âme, esprit, force : Voilà notre être et ce que nous devons consacrer au premier et au plus excellent des amours. *De tout ton cœur.* Tel est le premier effet de l'amour : il remue, il secoue délicieusement toute la partie sensible de notre être, il produit en nous de suaves tressaillements, et du sommet de l'âme où il se forme, l'amour se répand jusque dans la chair pour l'embaumer de ses parfums enivrants. Le Psalmiste s'écrie : « O Dieu, mon Dieu ! je me réveille en vous, dès l'aurore, mon âme a soif de vous, et de mille manières ma chair marque son amour par ses tressaillements. » On voit les Saints ivres d'amour, se répandre dans la campagne et parler à tous du divin objet qui les captive. La Bien-aimée des Cantiques apparaît languissante sous l'étreinte de l'amour, et demande à tout ce qu'elle rencontre où réside Celui qu'elle aime. Ainsi s'enflamme le cœur qui aime Dieu. *De toute ton âme,* ajoute Jésus, rappelant dans ses termes mêmes la grande Loi de l'amour donné primitivement au monde. Alors même que notre cœur, trop faible ou trop froid, ne ressentirait pas les sublimes secousses de l'amour, rassurons-nous ; voici notre âme, la partie haute de notre être, et là peut toujours naître, s'accroître et régner le céleste amour. L'âme raisonne,

elle voit les pressants motifs d'aimer Dieu, et comment Dieu avant tout autre et plus que tout autre peut et doit être aimé. O mon âme, je t'adjure de rentrer en toi-même et d'y réfléchir. Comment pourrais-tu ne pas aimer Dieu, puisque tu aimes jusqu'à la passion, jusqu'à l'ivresse, tout ce qu'est Dieu, alors même que les créatures ne te le présentent qu'en pâles et fugitifs reflets ? Si la vision d'une beauté terrestre fait naître en toi un invincible amour, Dieu est la Beauté. Si les sublinités de l'intelligence te transportent, si les magnanimités du sentiment te ravissent, où trouver comme en Dieu ces perfections ? La gloire te séduit-elle ? Il est la Gloire. La splendeur émerveille-t-elle ton regard ? Dieu est l'éternelle et inextinguible Splendeur. Réfléchis donc, ô mon âme, aime Dieu parce qu'en Lui tout est aimable, tout respire et provoque l'amour. Comment n'aimerions-nous pas Dieu, nous qui aimons les créatures dont les charmes sont en Dieu comme la goutte d'eau dans l'Océan, comme le rayon dans l'astre ? Nous aimons jusqu'à l'animal que notre main caresse doucement, jusqu'à la fleur qui nous sourit et nous embaume, et l'Être souverainement parfait qui a tout conçu et tout exécuté, de qui seul tous les êtres tirent leurs attraits empruntés, nous ne l'aimerions pas ! La moindre avance d'une créature nous émeut. Savoir que nous sommes aimés d'elle nous remue délicieusement ; sa voix nous fait tressaillir, un témoignage de son affection, quelque frêle souvenir, nous est plus précieux que l'or et le diamant. Et que serait-ce si pour venir à nous cette créature avait franchi mille obstacles ! Que serait-ce si elle s'était pour nous dévouée jusqu'à l'effusion de son sang et si nous lui devions, avec la vie, l'opulence, la sécurité et le bonheur ? Que serait-ce si cet être, généreux au point

de se sacrifier pour nous, aimable et beau au point de nous ravir, désirait, demandait, et pour ainsi dire, mendiait notre amour ? Or Dieu est tout cela et a fait tout cela. Et si l'aurole de la souffrance, les poignantes émotions de la mort sont nécessaires aux effusions de l'amour, c'est un Dieu souffrant et mourant, c'est un Bien-aimé « Homme de douleurs » qui s'offre à nous et sollicite une priorité de choix et de dilection. Aimons donc « de toute notre âme. » Aimons *de tout notre esprit*. L'« esprit », l'intelligence est en nous le siège du gouvernement. L'activité y a sa source, les actes leur direction ; il est donc indispensable que nous aimions Dieu « de tout notre esprit. » Quand on aime on pense à l'objet aimé, et plus la pensée devient intense et fréquente, plus elle entretient et augmente l'amour. Nous ne pensons presque jamais à Dieu ? Rien n'évoque en nous sa présence ? Rien n'éveille son souvenir ? Oh ! c'est que nous n'aimons pas Dieu, ou que nous l'aimons bien faiblement, car si nous l'aimions, sans cesse il se présenterait à notre pensée. Voulons-nous aimer Dieu ? Méditons, réfléchissons, prions. Plus notre esprit s'occupera de Dieu, plus notre cœur s'enflammera d'amour pour Lui. Qu'est-ce encore qu'aimer Dieu « de tout son esprit ? » Rechercher soigneusement ce qui lui plaît ; épier jusqu'à ses désirs ; mais surtout s'attacher à ses volontés pour les remplir. « Celui qui observe mes Commandements, c'est celui-là qui m'aime. » Le propre de l'amour est d'unir. « Celui qui adhère au Seigneur, dit l'apôtre, se fait un même esprit avec Lui. » Conformons-nous donc en tout aux pensées, aux sentiments, aux volontés de Dieu, si nous voulons l'aimer « de tout notre esprit. » Aimons ce qu'il aime, haïssons ce qu'il hait, détournons-nous de ce qui lui déplait, portons-

nous avec un infatigable zèle à tout ce en quoi il se complait. Nos passions lui sont à charge, « la chair et le sang » excitent sa répulsion et son dégoût, la colère contredit sa clémence, l'orgueil lui « est en abomination », l'avarice, « qui est idolâtrie », insulte sa Majesté Souveraine : détournons-nous, fuyons, renonçons énergiquement à ces vices que Dieu tient pour ses irréconciliables ennemis. Souvenons-nous des exigences de l'amour. « Ecoute, ô Israël, tu aimeras ton Dieu *de toutes tes forces*. » C'est ainsi que nous a aimés Dieu lui-même, faisant pour nous prouver son amour les plus extraordinaires choses, venant du ciel en la terre, prenant notre nature, se rendant semblable à nous, pauvre comme nous, esclave comme nous, passible comme nous, partageant nos douleurs, subissant notre mort, se faisant enfermer dans notre tombe ; puis ressuscitant pour nous et nous élevant avec lui jusqu'au plus haut des Cieux. Voilà ce qu'il appelait « aimer jusqu'à la fin », parcourir toutes les étapes et atteindre aux dernières limites de l'amour. A notre tour nous aimerons « de toutes nos forces, » sans égoïsme, sans lâcheté, épousant sa cause, défendant ses intérêts, professant sa foi jusqu'au sang, jusqu'au martyre.

*Le second Commandement est semblable au premier : tu aimeras ton prochain comme toi-même*<sup>1</sup>. A quelle éminente dignité nous élève ce second commandement ! Dieu le déclare *semblable* au premier, c'est-à-dire que Dieu nous unit tellement à Lui, nous fait tellement « siens », que l'amour que nous lui portons doit s'étendre à ses créatures, à ses enfants. Il déclare ne pas

<sup>1</sup> Matt., XXII, 38, 39, 40. Marc., XII, 31.

être aimé de nous si nous refusons d'aimer nos semblables. Une mère se croit-elle aimée par qui détesterait ses enfants ? Or Dieu est la plus tendre des mères, et si nous voulons l'aimer, nous devons aimer ses enfants. Tel est le fondement véritable de l'amour du prochain. Nous aimons le prochain comme nous nous aimons nous-mêmes, pour Dieu, en Dieu, selon Dieu. Aimer par passion, ce n'est pas aimer comme il faut. Aimer par calcul, par intérêt, c'est aimer d'un faux amour. Aimer d'un amour purement naturel, outre que cet amour est bien fragile, il est sans mérite pour le ciel. C'est en vue de Dieu que nous devons nous aimer les uns les autres. Et ce qui fait le mérite de l'amour fraternel en fait aussi la facilité. Si dans le prochain nous ne voyons pas et n'aimons pas la créature de Dieu, digne à ce titre de nos sympathies et de nos bienveillances, que restera-t-il qui puisse faire naître l'amour et éteindre la haine ? Mille causes nous éloignent de nos semblables, une seule nous en rapproche sûrement et fermement : leur qualité d'enfants de Dieu.

*Aucun commandement n'est plus grand que ces deux là. Ils renferment toute la Loi et les Prophètes* <sup>1</sup>. Tout se trouve donc renfermé dans l'amour, et un seul acte résume nos devoirs, consomme notre perfection, et assure notre destinée. Il n'est plus besoin de Loi pour qui aime. Par le seul effet de l'amour il accomplira tout ce que Dieu demande pour Lui-même et pour nos semblables. Prenons un à un tous les vices ; chacun d'eux trouve dans l'amour ce qui le tue et le rend impossible. O délicieuse et sublime fin proposée à la nature humaine ! Dans ce seul mot : « tu aimeras » se trouve

<sup>1</sup> Matt., XXII, 38, 39, 40, Marc., XII, 31.

consommée toute sa perfection, et de même que « Dieu est amour », elle aussi peut être et doit être amour. C'est son devoir sur la terre, ce sera sa délicieuse destinée au ciel.

Nous voilà loin des complications et des surcharges de la Loi Mosaique et surtout de ces « Traditions des Ancêtres » qui imposaient aux Juifs tant de lourds et insupportables fardeaux. Le Scribe qui interrogeait Jésus-Christ demeura frappé d'admiration et comblé de joie. S'il s'était approché dans des intentions mauvaises, il se trouvait subjugué et vaincu. Ce qu'il avait étudié dans l'Écriture lui apparaissait dans un saisissant relief ; les paroles du Sauveur jetaient sur sa science une vive et douce lumière, aussi se plût-il à les redire une à une : *Maître, que vous avez bien dit ! que c'est vrai ! Dieu est un, il n'y a pas d'autre Dieu que lui ; il faut l'aimer de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme, de toutes ses forces ; aimer aussi son prochain comme soi-même ; cela vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices*<sup>1</sup>. Ces paroles étaient dites avec tant de conviction et semblaient être le commencement d'une si sincère conversion que le Sauveur leur donna un encouragement et un éloge : *Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu*<sup>2</sup>. Le Scribe franchit-il la distance qui l'en séparait ? Confessa-t-il la divinité du Christ, « fondement unique posé » au salut ? L'Évangile en se taisant, nous laisse à de légitimes inquiétudes. Pharisiens et Scribes s'obstinaient à fermer les yeux à la lumière, et, alors que tout proclamait que Jésus, Messie promis au monde, était Dieu, « fils du Dieu

<sup>1</sup> Marc., XII, 32, 33.

<sup>2</sup> Marc., XII, 34.

vivant », eux par dépit et orgueil le rejetaient et se comparaient au déicide.

V. — Une dernière fois Jésus tenta de les éclairer et de les convaincre, et comme aucun d'entre eux n'osait plus l'interroger il prit les devants et les accula lui-même à l'acte de foi qui les eût sauvés <sup>1</sup>. Sans doute ses œuvres miraculeuses, toutes opérées en témoignage de sa divinité, eussent mille fois suffi à leur démontrer qu'il était ce qu'il disait : Fils de Dieu, Dieu égal à son Père. Mais puisqu'ils se refusaient à conclure en face d'œuvres si manifestement divines, une voie encore leur restait : le témoignage de l'Écriture. Les mêmes Livres qui leur parlaient du Messie, du temps de sa venue, des circonstances de sa vie, de ses merveilleuses œuvres, ne leur laissaient nullement ignorer sa Divinité. Un Psaume entre autres, l'établissait en termes d'une invincible clarté, le Psaume 109, où David, sous la dictée du Saint Esprit, prophétise l'origine, la puissance, le triomphe du Dieu-Messie. Nier que Jésus-Christ fût Dieu, c'était rendre le Psaume inexplicable, c'est à cette impossibilité de comprendre leurs propres Livres que le Sauveur les accule. *Que vous semble du Christ, leur demanda-t-il ? De qui est-il fils ?* Ici, pas de difficulté. Le Verbe de Dieu devait se faire chair, prendre rang parmi nous et par sa naissance temporelle sortir selon les prophéties de la lignée royale de David. *De David, répondirent-ils* <sup>2</sup>. Mais si le Messie n'est qu'un homme, un fils comme les autres, d'où vient que son père, que David, le traite en Dieu ? *Comment, reprit Jésus s'adressant*

<sup>1</sup> Luc., XX, 40. Marc., XII, 34.

<sup>2</sup> Matt., XXII, 41, 42. Marc., XII, 35. Luc., XX, 41, 42, 43.

<sup>3</sup> Matt., XXII, 42.

à la foule, comment alors David l'appelle-t-il son Seigneur ? « Le Seigneur dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à être l'escabeau de vos pieds ». Si David l'appelle « son Seigneur » comment est-il son fils<sup>1</sup>. Pour qui confesse que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble le Psaume n'a plus d'obscurité. Comme Homme Jésus-Christ descend de David et David peut l'appeler son fils ; Comme Dieu il doit l'appeler « son Seigneur ». Tout le Psaume, d'ailleurs, est la sublime prophétie de la Divinité de Jésus-Christ. C'est à lui que Dieu le Père assigne un rang et des honneurs égaux aux siens : « assieds-toi à ma droite ». C'est lui dont Dieu se déclare le Père, dans le mystère d'une éternelle génération : « Dès l'aurore », avant tout commencement, dès l'éternité, « je t'ai engendré ». C'est lui qui, Prêtre Eternel, rendra à Dieu son Père des hommages infinis, « constitué Prêtre selon l'ordre de Melchisédeck ». C'est lui à qui appartient toute puissance, qui règnera « au milieu des splendeurs célestes », qui tirera de ses négateurs et de ses ennemis d'éternelles et implacables vengeance. C'est lui enfin qui « buvant aux eaux » amères de ce monde, deviendra pour tous ceux qui croiront en lui une cause de salut éternel.

Telle est la page inspirée où les Juifs pouvaient et devaient reconnaître, aussi bien qu'en ses œuvres, que Jésus-Christ était vraiment Fils de Dieu, Dieu venu du ciel pour sauver le monde, Dieu sous la forme humaine, dans l'ineffable réalité de son Incarnation. Ils préférèrent un silence impie à une confession généreuse. *Nul ne lui put répondre et nul n'osa plus dès lors lui poser*

<sup>1</sup> Matt., XXII, 43, 44, 45. Marc., XII, 36, 37. Luc., XX, 42, 43, 44.

*de questions* <sup>1</sup>. Autre sans doute fut l'attitude de la foule : *la foule du peuple l'écoutait avec joie* <sup>2</sup>. Mais, hélas ! C'est cette même foule qui trois jours plus tard fera retentir le Prétoire de Pilate de ses clameurs déicides : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le » !

VI.— Le honteux et sacrilège silence des Scribes et des Pharisiens, les causes plus honteuses encore de ce silence, comblèrent enfin la mesure, et le Sauveur jugea que l'heure était venue de révéler au grand jour les forfaits et les vices de ces misérables. Il allait, dans quelques jours, enlever au monde sa présence visible, il importait de prémunir les âmes contre l'hypocrite et fausse vertu de leurs guides. De plus la Loi Ancienne ne devant pas tarder à prendre fin, dévoiler les vices de ceux qui y régnaient en maîtres ne pouvait que faciliter le passage de cette Loi à la Loi Nouvelle.

D'autre part, le peuple, au courant des vices de ses Docteurs, ne devait pas en conclure au rejet de leur autorité, ni faire de son mépris un motif de désobéissance. Dans l'Ancienne comme dans la Nouvelle Loi, Dieu reste l'auteur de tout, le centre de l'autorité, la source unique de la grâce, la suprême sanction de la défense et du précepte. L'indignité du prêtre n'altère ni la véracité des paroles révélées, ni l'intégrité de la doctrine, ni la vertu du Sacrement, ni l'autorité de la morale.

C'est ce que, dès les premiers mots, Jésus-Christ fait entendre. *Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Soyez sur vos gardes : faites tout ce qu'ils vous diront ; mais ne les imitez pas dans*

<sup>1</sup> Matt. XXII, 46.

<sup>2</sup> Marc., XII, 37.

*leurs œuvres, car ils disent et ne font pas ; ils lient des fardeaux pesants et insupportables et les chargent sur les épaules des hommes mais eux-mêmes ne les veulent pas remuer du bout du doigt*<sup>1</sup>. Voilà de tristes prêtres ! Faits pour être aux autres lumière et direction, entraîneurs dans les voies de la vertu, obligés de donner en tout l'exemple à leurs frères, ils sont au contraire le plus formidable obstacle à la sanctification commune. Et par une perversité nouvelle, ils cherchent par le rigorisme dont ils usent envers les autres, à dissimuler le laxisme de leur propre vie, parlant sans cesse vertu et austérité, impitoyables pour les moindres faiblesses, exigeants sans mesure ni limite dans les défenses qu'ils multiplient et les commandements qu'ils imposent. D'ailleurs, quant à « remuer du doigt ces fardeaux », quant à aider charitablement les âmes qu'ils surchargent, ils n'y songent pas un instant. Combien différents sont-ils du Bon Pasteur qui prend pour lui les labours et les dangers pour ménager aux brebis les facilités et les douceurs des gras pâturages !

Vides de bonnes œuvres, dénués de vertus, au moins devaient-ils cacher leur nudité dans l'ombre et le silence de la modestie : tout au contraire, ils sont insatiables de paraître, et leur vaine gloire est la source première du déicide dont ils vont se rendre coupables. L'amour des honneurs les possède à ce point qu'ils y ramènent tous leurs actes et y concentrent toute leur ambition. Ils deviendront pour tous les siècles l'effrayant exemple des excès où se porte la passion de la gloire, et quand, dans l'Église chrétienne elle-même, cette passion se fera jour et exercera ses ravages, les dignitaires qui en seront

<sup>1</sup> Matt., 1, 2, 3, 4. Marc., XII, 38. Luc., XX, 45, 46, 47.

atteints pourront voir dans la réprobation des Juifs le mal qu'ils commettent et les châtimens qu'ils se préparent. *Toutes les œuvres ils les font pour être vus des hommes ; c'est dans ce but qu'ils étendent leurs phylactères et se font de grandes franges*<sup>1</sup>. Ils y écrivent les sentences de la Loi, ils élargissent la place où se lisent les commandemens divins, ils corrompent par leur vanité un usage que Dieu leur avait fait prendre pour leur sanctification. Car, toujours distrait et oublieux des articles de sa Loi, le Juif devait les inscrire jusque sur ses vêtemens, afin de les porter avec lui et de les avoir sans cesse devant ses yeux. Scribes et Pharisiens par une recherche de vaine gloire, les portaient en plus grosses lettres ou en plus grand nombre, pour faire croire qu'ils les observaient mieux.

Le même orgueil se retrouve partout. Où qu'ils aillent, ils veulent les premières places, et non contents de les occuper légitimement dans le sanctuaire, il les leur faut aussi au milieu du monde, et leur dépit, quand elles sont données à d'autres, se tourne vite à la jalousie et à la haine. *Ils aiment les premières places dans les festins et les premiers sièges dans les Synagogues, qu'on les salue dans les places publiques et qu'on les appelle Rabbis*<sup>2</sup>.

Nous avons entendu bien des fois le Sauveur rappeler ses Disciples à la simplicité et à l'humilité. Il se détourne, ici, un instant des Pharisiens pour renouveler aux siens ses constantes exhortations. *Pour vous ne désirez pas d'être appelés « Rabbis ». Car vous n'avez qu'un seul Maître et vous êtes tous frères. N'appellez nous plus*

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 5.

<sup>2</sup> Matt., XXII, 6. 7.

*personne ici-bas du nom de Père, car vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. Ne vous faites point appeler « docteurs », car vous n'avez qu'un seul Docteur qui est le Christ* <sup>1</sup>. Il est aisé de pénétrer la pensée du Sauveur et de s'assurer que c'est bien moins les appellations qu'il réproche que les intentions mauvaises qui les provoquent et les accueillent. Ils sont sauvés du nom de « pères » ces ministres de Dieu qui engendrent, nourrissent, relèvent, ressuscitent les âmes par la vertu des Sacrements. Entre ces fils spirituels et leurs pères s'établiront les plus intimes et les plus filiales relations. Et quand le prêtre s'élèvera non seulement aux cimes de la sainteté, mais à celles de la science, l'Église de Jésus Christ le saluera du nom de « Docteur ». Le peuple chrétien ne cessera de voir dans le Prêtre un « Maître », que quand aura baissé en lui la lumière de la foi et la pratique de la charité. Ce n'est donc pas l'appellation elle-même que le Sauveur interdit. Ce qu'il abhorre, ce qu'il condamne, c'est l'orgueil qui prend pour lui-même l'hommage dont Dieu seul est l'objet et pousse la folie satanique jusqu'à se substituer à Dieu dans la triple majesté du Père, du Docteur et du Maître.

Dieu seul est Père, car de lui seul coule le fleuve de la vie, et s'il communique à ses créatures quelques gouttes de cette suprême puissance de création, c'est vers Lui qu'il faut en faire remonter l'hommage. Dieu seul est « Docteur », car Lui seul, en nous donnant l'intelligence et la double lumière naturelle et surnaturelle qui en est la vie, Dieu seul est pour nous la source première de toute vérité. Le contredire c'est se perdre, fuir sa lumière c'est s'enfoncer dans d'irréremédiables obscurités.

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 8, 9, 10.

Mais Dieu n'est pas seul, Dieu a un Fils semblable à Lui en toutes choses. Ce Fils, en venant sur la terre et en se faisant homme, n'a pu abdiquer les pouvoirs souverains que lui donnait son origine et qu'augmentaient encore pour ainsi dire le mérite de son Incarnation et la solennelle investiture de son Père ; si bien que ce n'est pas seulement comme Dieu, mais aussi comme Homme, que toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre : « Dieu m'a dit : tu es mon Fils, je t'ai engendré éternellement. Fais m'en la demande, et je te donnerai toutes les nations en héritage et la terre entière sera ton domaine ». Nous n'avons donc qu'un seul « Maître » qui est Jésus-Christ, et toute autorité dont les êtres créés pourront jouir, soit dans l'ordre temporel, soit dans l'ordre surnaturel, ne sera qu'une émanation de la sienne.

N'étant donc que des sous-ordres, gardons-nous de nous enorgueillir, et c'est en vue de l'humble reconnaissance de notre néant que le Sauveur vient de nous donner son enseignement. *Le plus grand parmi vous sera votre serviteur, car quiconque s'élèvera sera abaissé et quiconque s'abaissera sera élevé*<sup>1</sup>.

Après ces mots adressés aux Disciples, Jésus revint aux Pharisiens et aux Scribes ; ce sont maintenant des éclats de tonnerre qui s'échappent de ses lèvres et rien n'est terrible comme ces « va », ces « malheur à vous », qui s'abattent sur les coupables à coups redoublés, frappant chacun de leurs vices, déchirant les voiles dont ils enveloppent chacune de leurs iniquités.

La plus grande sans doute est de repousser Jésus-Christ, la vraie, l'unique porte du royaume des Cieux. Ils n'ont cessé de le nier comme Dieu, ils l'ont même comme

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 11, 12.

homme sali de leurs calomnies et de leurs outrages. Et en même temps qu'ils s'excluaient de la Rédemption, ils s'efforçaient d'en interdire l'accès aux autres. Tel sera après eux le mauvais prêtre, qui par ses funestes scandales déracinera la foi dans l'âme des fideles, le prêtre paresseux et négligeant qui laissera son peuple croupir dans l'ignorance, l'hérétique qui faussera la doctrine ; tel aussi sera le rigoriste qui jettera les âmes dans le désespoir et ne voudra rien entendre aux miséricordes de Dieu. Ni eux-mêmes ne vont au ciel, ni ils n'y laissent entrer les autres, et leur vie entière n'est que mensonge et hypocrisie : *Malheur à vous Scribes et Pharisiens hypocrites ! parce que vous fermez aux hommes le Royaume des Cieux. Vous n'y entrez pas et vous empêchez les autres d'y entrer* <sup>1</sup>.

Un de leurs vices les plus saillants est la cupidité et pour la satisfaire il n'est pas de bassesse qu'ils n'affrontent et d'injustice qu'ils ne commettent. Ils vont à la faiblesse désarmée, ils spéculent sur les larmes d'un deuil récent, c'est la veuve dénuée de conseils et d'appui qu'ils circonviennent pour la dépouiller. Et c'est par l'illusion de la piété, en se donnant comme des hommes d'oraison et de prière, qu'ils conquièrent sa confiance et paralyseraient sa volonté. *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui dévorez les maisons des veuves en simulant de longues prières. Votre jugement n'en sera que plus terrible* <sup>2</sup>.

Rien ne les rapproche plus du démon que leur ardeur à se faire des adeptes pour les corrompre ensuite et les perdre. Ils ont converti le monde romain de leurs Syna-

<sup>1</sup> Matt., XXII, 13.

<sup>2</sup> Marc., XII, 40. Matt., XXIII, 14.

gognes ; ils sont partout ; partout ils prêchent et attirent à eux des païens qu'ils prétendent convertir au culte du vrai Dieu, mais qu'en réalité ils remplissent de leurs vices et vouent à l'éternelle perdition. Restés dans les ténèbres du paganisme, leurs péchés eussent revêtu moins de malice et leurs vertus naturelles fussent demeurées plus pures. *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous courez la mer et la terre pour faire un seul prosélyte, et, après qu'il l'est devenu, vous en faites un fils de la Géhenne deux fois plus que vous*<sup>1</sup>. Directeur insensé ! à votre contact, à la vue de vos exemples, délaissé par votre incurie, ce nouveau converti s'est perdu et la rechute l'a jeté dans un état pire que le précédent.

Le Sauveur les replace de nouveau devant leur cupidité, dont il dévoile ici la malice sacrilège. Tout serment qui leur profitait devenait inviolable. N'en devaient-ils tirer aucun profit ? Ils le déclaraient nul. Une offrande à eux était sacrée ; revenant à Dieu elle n'obligeait pas ! *Malheur à vous, guides aveugles qui dites : si un homme jure par le temple, ce n'est rien ; mais s'il jure sur l'or du temple, il est obligé. Aveugles et insensés ! Lequel l'emporte en dignité, l'or ou le temple qui sanctifie l'or ? Si un homme jure par l'autel, ce n'est rien ; mais s'il jure par l'offrande placée sur l'autel, il est obligé. Aveugles ! lequel est le plus grand, l'offrande ou l'autel qui sanctifie l'offrande ? Quiconque jure par l'autel, jure en même temps par l'autel et tout ce qui est sur l'autel. Quiconque jure par le temple, jure à la fois par le temple et par Celui qui y habite. Quiconque*

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 15.

*jure par le ciel jure à la fois par le trône de Dieu et par Celui qui y siège*<sup>1</sup>. Prenons donc bien garde à nos serments : tous relèvent de Dieu et mettent en jeu sa Majesté infinie. Les faire à tout propos, et surtout mensongèrement, c'est se rendre coupable d'un sacrilège et se vouer à d'implacables vengeances.

L'hypocrisie faisait tout le fond de la piété pharisaïque. Pour échapper à ce que la Loi renfermait d'essentiel et d'essentiellement coûteux à la nature et meurtrier aux passions, ils avaient multiplié à l'infini les petites prescriptions, la plupart insignifiantes, quelques-unes ridicules, et par là donnaient au peuple l'illusion d'une haute et héroïque fidélité à Dieu et à ses Lois. Qu'ils accomplissent ces petites choses, quand elles sont bonnes et permises, mais qu'ils ne délaissent pas les essentielles. *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui payez la dime pour une feuille de menthe, d'aneth et de cumin, et qui négligez les points les plus graves de la Loi : la justice, la miséricorde, la bonne foi. Il fallait faire les unes et ne pas omettre les autres. Guides aveugles ! Vous arrêtez au filtre un moucheron et vous avalez un chameau*<sup>2</sup> !

*Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, vous purifiez le dehors de la coupe et du plat, et vous-mêmes au-dedans êtes pleins de rapines et de souillures. Pharisien aveugle ! Nettoie d'abord le dedans, tu pourras ensuite purifier le dehors*<sup>3</sup>.

On le voit ce qui irrite Dieu plus encore que le crime c'est l'hypocrisie dans le crime. Il pardonne au Publi-

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 10, 22.

<sup>2</sup> Matt., XXIII, 23, 24.

<sup>3</sup> Matt., XXIII, 25, 26.

cain qui se reconnaît pécheur, il foudroie le pharisien qui dissimule son abominable vie sous les dehors de la vertu. A qui ressemble-t il ? L'image est saisissante. Qu'y a-t-il de plus affreux à voir qu'un sépulcre où pourrissent des cadavres ? Mais rien ne paraît au dehors et nous dissimulons sous la magnificence du marbre, par la gracieuse floraison des plantes, l'horreur que le tombeau renferme. Ainsi sont les pharisiens et tant de pécheurs qui leur ressemblent, « qui font dans l'ombre de si abominables choses qu'on ne saurait les redire », et qui ne montrent au dehors que le masque de la vertu. *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! parce que vous ressemblez à des sépulcres reblanchis, qui au dehors paraissent beaux, mais au dedans sont pleins d'ossements et de pourriture. Ainsi vous autres : au dehors vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au-dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité* <sup>1</sup>.

Ostentation et orgueil, superstition, hypocrisie, rapines, avarice, corruption : tels sont les traits sous lesquels nous apparaissent les hideux et repoussants ennemis du Christ. Un dernier trait plus sanglant que les autres achève de nous les dépeindre : ils sont cruels et sanguinaires. Ils se montrent tels dans tous les siècles de leur histoire. Ils immolaient leurs enfants à Moloch. Sans le divorce qu'il fallut leur concéder, ils se fussent par le meurtre débarrassés des épouses qui avaient cessé de leur plaire. Tous les justes furent persécutés par eux, et ils firent périr un à un les prophètes qui leur étaient envoyés de Dieu. Au temps du Sauveur cette soif de sang, cette étrange facilité à le répandre, s'était

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 27, 28

accrue jusqu'au point de chercher dans le déicide son épouvantable satisfaction. Mais comme les autres, cette passion du sang se dissimulait sous une hypocrite sensibilité. Eux, les futurs déicides, déploraient la mort des prophètes, leur élevaient en réparation des mausolées superbes, et répudiaient fastueusement l'iniquité de leurs pères. C'est ce voile d'hypocrisie que Jésus-Christ déchire sans pitié. *Comblez, vous aussi, la mesure de vos pères ! Serpents, race de vipères, comment éviterez-vous la condamnation de la Géhenne ?* Affirmant clairement sa divinité dans l'envoi des prophètes, prophétisant les sanglants débuts de son Eglise, il ajoute : *Voici que Moi-même je vous envoie des prophètes, des sages, des docteurs. Vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous les fouetterez dans vos Synagogues, vous les persécuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez massacré entre le temple et l'autel. Je vous le dis en vérité, c'est à la génération présente que toutes ces choses arriveront*<sup>1</sup>. Le crime d'abord, le châtement ensuite ; et comme le crime a dépassé toute mesure, le châtement n'aura d'égal dans aucun siècle et sous aucun point du monde. Le véritable Abel mourra de leurs mains sur la croix ; durant trente années laissées à la miséricorde, ces malheureux feront couler à flots le sang des Apôtres, des justes, des Saints ; puis enfin leur malice étant épuisée comme l'est a patience divine, « la condamnation de la Géhenne »,

<sup>1</sup> Matt., XXIII, 29, 34.

<sup>2</sup> Matt., XXIII, 34-38.

d'infernales calamités, des douleurs comme la terre n'en a jamais vues, fondent sur Jérusalem pour n'en plus faire qu'un effrayant symbole des vengeances du Très-Haut.

Cette vue anticipée de la ruine de Jérusalem jette au cœur si tendre de Jésus une immense amertume. Il l'a tant aimée ! Il a tant fait pour elle ! Il lui donnera si volontiers tout son sang si elle consent à y trouver son salut ! Mais elle le hait, elle le repousse, elle ne veut avoir son sang que pour le maudire et s'en faire un sujet de condamnation. Les yeux de Jésus se mouillent de larmes et de son cœur s'échappe la plus tendre et la plus déchirante des plaintes : *Jerusalem ! Jérusalem ! toi qui tués les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule ramasse ses petits sous ses ailes et tu ne l'as pas voulu !*

*Et voilà que votre ville sera déserte. Car je vous le dis, vous ne me reverrez plus jusqu'à ce que vous disiez : béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur<sup>1</sup>.* Qu'on se représente la malheureuse ville après le siège, les assauts, l'entrée de l'armée romaine, les incendies, les massacres, la captivité des habitants que le glaive a épargnés, les murailles renversées, les maisons en cendre, le Temple où il ne reste « plus pierre sur pierre », un silence de mort régnant partout, partout la solitude et le désert : voilà accomplie la prophétie du Sauveur : « votre ville sera déserte ». Tant que Dieu y faisait sa demeure, tant que le Christ en était l'hôte, la vie et la prospérité régnaient dans ses murailles ; le Christ disparu ce n'est plus qu'une solitude effrayante.

<sup>1</sup> Matth., XXIII, 37, 38, 39.

Jérusalem, c'est l'âme chrétienne, magnifiquement habitée aussi longtemps qu'elle conserve la grâce en elle. Mais le péché en a-t-il chassé Dieu ? A-t-elle « profané le sang de l'alliance », « foulé aux pieds le Fils de Dieu » ? Vit-elle désormais « sans Dieu, sans Christ en ce monde » ? Elle n'est plus que dévastation et ruine, solitude de désolation et de mort. Tout a péri, tout ce qui faisait sa force et sa gloire, son espérance future comme sa sécurité présente ; Dieu en se retirant a tout emporté, et elle n'est plus qu'un « désert ».

Malheureuse comme l'âme, comme Jérusalem, est la Nation dont la folie sacrilège s'est acharnée « contre Dieu et son Christ » et dont tous les efforts ont abouti à une déchristianisation et une apostasie meurtrières. Il n'a plus voulu que le Christ régnât sur lui ce peuple insensé ; il lui a fait longtemps la guerre ; il a détruit ses œuvres, persécuté ses prêtres, molesté ses fidèles ; il a étendu sa fureur imbécile jusque sur ses images : c'en est fait, le Christ s'est enfin retiré de lui et n'y a plus laissé « pierre sur pierre ». Force et honneur, prestige au dehors, paix au dedans, prospérité des anciens jours, tout a disparu, et ce n'est plus qu'une ruine déshonorée.

Quand revivra ce malheureux mort ? Alors qu'il rappellera par son repentir ce Christ Sauveur qui s'était éloigné de lui, quand il criera : « Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ».

Toute la Tradition a vu dans ces derniers mots de Jésus-Christ la conversion finale du peuple Juif. Après ses longs siècles d'aveuglement, durant lesquels il n'aura cessé d'être sa propre malédiction et la malédiction des peuples qui l'accueilleront, aux temps voisins de la fin du monde, quand réapparaîtront Hénoch et Elie, il reviendra à Celui qu'il a crucifié et rachètera par une

extraordinaire conversion sa longue et criminelle apostasie.

VII. — C'est dans le parvis supérieur du Temple que Jésus fit tomber sur les Pharisiens ses justes malédictions et sur Jérusalem ses larmes et ses plaintes. Il se trouvait près des tronc<sup>s</sup> où l'on venait jeter l'argent destiné à l'achèvement du Temple, quand un attachant spectacle arrêta son regard. Une mendiante venait de déposer son offrande qui représentait un peu moins qu'un de nos centimes. En même temps qu'elle, des Juifs opulents y jetaient fastueusement des sommes considérables : Les regards divins se détournèrent de ceux-ci pour s'arrêter sur celle-là. Le monde contemple et admire le dehors, Dieu ne considère des choses que leur juste réalité. Cette pauvre femme avait donné ce qui l'eût fait vivre, les autres un superflu dont la privation n'altérerait en rien leur bien-être. Le Sauveur ne voulut pas que l'héroïsme pieux de la mendiante passât inaperçu ; il appela ses apôtres, leur raconta ce qu'il venait de voir et fixa pour notre instruction à nous tous un des traits les plus consolants de l'aumône. *Jésus, assis en face des tronc<sup>s</sup>, regardait comment la foule y jetait son argent. Des Juifs opulents déposaient avec ostentation leurs riches offrandes. Une pauvre veuve s'avança derrière eux et jeta deux petites pièces de la valeur d'un denier. Jésus appela ses Disciples et leur dit : En vérité, je vous le déclare, cette pauvre veuve a donné plus que tous les autres. Car ceux-ci n'ont mis dans le trésor qu'une partie de leur superflu, au lieu que celle-ci a donné de son indigence, tout ce qu'elle avait, tout son vivre<sup>1</sup>.*

<sup>1</sup> Marc., XII, 41, 42, 43, 44. Luc., XXI, 1-4.

Quelle douce et pénétrante lumière s'échappe de cette scène ! Ce ne sont pas les œuvres éclatantes, les grands événements de ce monde, qui arrêtent le regard de Dieu et captivent son cœur : C'est aux petits, c'est aux humbles que s'attache avant tout sa sollicitude. Les grandeurs du monde n'obtiennent que son indifférence et son mépris, mais qu'une mendiante fasse, dans l'obscurité, quelque action méritoire, son cœur s'émeut et ses lèvres s'ouvrent à de magnifiques louanges.

Quant à l'aumône elle-même nous apprenons d'où elle tire avant tout sa valeur devant Dieu. Donner est bien, mais donner en se privant, en ajoutant au don le mérite du sacrifice, voilà ce que Dieu reçoit comme le plus excellent des hommages.

Admirons les pauvres, dont nous vivons trop éloignés. Les pauvres connaissent beaucoup moins que nous les réticences et les refus de l'égoïsme. Ils se secourent entre eux avec une générosité que nous ne soupçonnons même pas. Souvent ils se privent du nécessaire pour assister plus pauvres qu'eux, et Dieu, juste Juge, fera peser pour un grand poids ces héroïsmes ignorés de la foule.

Enfin recueillons de cette page de l'Évangile une grande confiance et une profonde joie. Il nous est toujours possible de nous couvrir des bénédictions de l'aumône. Si nous sommes riches, elle n'est agréée de Dieu que si nous la proportionnons à notre opulence. Sommes-nous dans une médiocre aisance ? Peu suffit à nous faire bénéficier de ses inappréciables dons. Sommes-nous pauvres ? La moindre charité nous sera richement comptée pour le ciel. Sommes-nous si dénués qu'aucune aumône ne nous est possible ? Donnons, ne fut-ce qu'« un verre d'eau froide ». Donnons moins encore, un mot,

une consolation, quelque service, et nous aurons, comme la mendiante du Temple, Dieu même comme panégyriste et rémunérateur.

VIII. — Le Sauveur traversa le parvis et sortit du Temple. Lui qui, de sa science divine, connaissait la fin prochaine de l'Ancienne Loi et la catastrophe où allait trente ans plus tard, s'abîmer la nation Juive, ne jetait au splendide édifice qu'un fugitif et douloureux regard, mais il en était tout autrement de ses Apôtres. Eux s'attardaient devant ces merveilles, admirant le grandiose ensemble des constructions et la richesse des détails. *Maître, lui dit l'un d'eux, voyez donc quelles pierres ! Quelle structure ! Et les autres s'étendaient en admiration sur les puissantes assises. L'ornementation, les offrandes généreuses du peuple*<sup>1</sup>.

Jésus qui jusqu'ici ne leur avait parlé qu'à mots couverts et sous le voile des Paraboles de la fin du culte Mosaique, de la répudiation de la nation déicide, de la vengeance terrible que Dieu tirerait de ses ennemis et de ses meurtriers, leur découvrit ouvertement l'avenir. *Vous voyez tout cela, leur dit-il ? Eh bien ! viendront des jours où ce Temple sera détruit, sans qu'il y reste pierre sur pierre*<sup>2</sup>.

Certes ! ce ne sont pas les preuves de la Divinité de Jésus qui font défaut : à chaque pas elles surgissent, et les prophéties succédant aux miracles forment les anneaux d'une indissoluble chaîne d'arguments. Quel autre qu'un Dieu pouvait apercevoir la destruction et la ruine, là où régnaient pour des années sans fin la pros-

<sup>1</sup> Matt., XXIV, 1. Marc., XIII, 1. Luc., XXI, 5.

<sup>2</sup> Luc., XXI, 6. Marc., XIII, 2. Matt., XXIV, 3.

périté et la force ? Ni Hérode, ni les Juifs, ni Rome elle-même, ne voulaient la destruction de ce Temple, merveille du monde, que l'on venait visiter et admirer de toutes parts. Hérode avait mis sa gloire à sa reconstruction ; la nation Juive ne semblait vivre que pour son Temple et par son Temple : quand les Romains firent le siège de Jérusalem Titus avait donné l'ordre formel d'épargner le Temple. Mais que peut l'homme contre Dieu ? Dieu voulait cette destruction et l'Homme-Dieu l'avait prédite. Quand l'Empereur Julien et les Juifs, pour faire mentir la prophétie du Sauveur, voulurent relever l'édifice de ses premières ruines et eurent mis à nu les fondations que les Romains avaient laissées intactes, un miracle, un feu souterrain, fit fuir les ouvriers et arrêta l'ouvrage. A ce coup, la prophétie se trouvait accomplie à la dernière rigueur : *il n'y restait plus pierre sur pierre, et tout y était détruit.*

Jésus et ses Disciples étaient arrivés sur le mont des Oliviers, Jésus dans les douloureuses pensées que les crimes et les châtimens des Juifs faisaient naître dans sa Sainte Âme, les Apôtres dans la stupeur où les plongeait la prophétie qu'ils venaient d'entendre. A ce moment leurs souvenirs s'étaient réveillés et s'agitaient confusément dans leur pensée. Bien des fois ils avaient entendu leur Maître faire allusion à un nouvel ordre de choses, à un Royaume dont il serait le fondateur et qui succéderait à l'Ancienne Alliance. L'annonce de la destruction du Temple leur parut si étroitement liée à la glorieuse manifestation du règne de Jésus-Christ, que la double date de ces deux événemens devait selon eux se confondre. Pour éclaircir ce mystère et fixer leurs incertitudes, ils s'approchèrent de Jésus : *Maître, lui dirent-ils, quand ces choses arriveront-elles ? A quel*

*signe verra-t-on qu'elles vont s'accomplir ? Puis aussi quel sera le signe de votre Avènement et de la consommation des siècles ?*

La question, on le voit, était immense, embrassant toute l'histoire humaine jusqu'à sa dernière fin. Question double, dont la première partie regardait la destruction du Temple et la ruine de Jérusalem, dont la seconde avait trait au règne glorieux du Messie et aux dernières révolutions où s'ablmera, non plus une ville et un temple, mais l'univers tout entier.

Jésus-Christ répondra à cette double question, mais comme toujours il commence par écarter toute curiosité oisive et ramener les âmes aux salutaires préoccupations du salut. *Prenez garde que personne ne vous séduise* <sup>1</sup>. Puis, il confond ensemble les deux évènements, donnant assez de clarté à sa prophétie pour que ses fidèles en puissent éclairer leur route, y laissant assez d'obscurité pour que la vigilance et la crainte restassent la sauvegarde nécessaire à la sainteté. D'ailleurs, si les deux évènements sont séparés par bien des siècles, le plus grand nombre des signes qui en marqueront l'approche sont semblables, de telle sorte que ce qui servit aux premiers fidèles à se préparer à la ruine de Jérusalem servira aux derniers à se mettre en garde contre les dangers et les terreurs qui précéderont la ruine du monde et la Venue glorieuse de Jésus-Christ. Ajoutons, enfin, que si confondues que puissent paraître dans la Prophétie du Sauveur la ruine de Jérusalem et celle du monde, il nous est aisé cependant de les dé mêler.

<sup>1</sup> Matt., XXIV, 4. Marc., XIII, 3, 4, 5.

<sup>2</sup> Matt., XXIV, 4. Marc., XIII, 3, 4, 5. Luc., XXI, 7, 8.

Jésus commence par prédire la fin lamentable de Jérusalem et du Temple. Des signes plus éloignés commenceront à l'annoncer ; d'autres plus prochains en montreront l'urgence.

Trois signes s'étendront depuis le jour du déicide jusqu'au premier investissement de la Cité sainte par les armées Romaines : séductions, calamités, triomphe de l'Évangile. N'ayant pas voulu croire à la vérité, les malheureux Juifs sont circonvenus de toute part par le mensonge, et suivent aveuglément des imposteurs qui se donnent comme le Messie. Ce travail d'erreur est le premier signe marqué par Jésus-Christ. *Prenez garde que personne ne vous séduise, car voici le temps où plusieurs viendront en mon nom, disant : « Je suis le Christ » ; et ils en séduiront un grand nombre. Pour vous, gardez-vous de les suivre*<sup>1</sup>. Ces faux Christs se succédèrent nombreux, et chacun d'eux se fit des partisans par milliers au sein de la Nation déicide. Teudas réunit sur les rives du Jourdain de grandes foules attendant que le fleuve s'entrouvrit miraculeusement pour leur donner passage. Simon-le-Magicien attirait à lui par ses prestiges diaboliques des multitudes séduites et prêtes à tous les crimes. Les deux fils de Judas-le-Gaulonite se révoltaient contre le pouvoir établi, persuadant aux Juifs que les temps de la délivrance étaient arrivés et périssaient sur la croix. On vit un jour trente mille Juifs suivre dans la campagne et sur le mont des Oliviers un autre faux prophète qui lui aussi se donnait comme le rédempteur d'Israël. Quant aux chrétiens, avertis par le Sauveur et guidés par les Apôtres, ils évitèrent ces pièges et s'éloignèrent de ces imposteurs.

<sup>1</sup> Matt., XXIV, 4, 5. Marc., XIII, 5. 6. Luc., XXI, 8.

Un second signe, d'ailleurs, leur avait été donné de l'approche des temps calamiteux, car avant la ruine de Jérusalem des guerres devaient remplir la Judée et le monde d'une sanglante confusion. Nous les voyons éclater partout. Sur la Judée passe un souffle de révolte ; les villes s'agitent tumultueusement, et des factions ennemies se combattent avec une fureur telle que l'historien Juif Joseph y voit l'annonce de la catastrophe finale où s'abimera sa patrie. Le monde romain entre lui-même en convulsion ; la Gaule, la Bretagne, la région du Danube, le pays des Parthes sont les théâtres de luttes sanglantes. La prophétie du Sauveur s'accomplissait à la lettre : *Vous entendrez des bruits de guerre, des combats se livreront, des séditions éclateront. Gardez-vous néanmoins de trembler, ne vous troublez pas, soyez sans crainte, tout cela doit d'abord arriver, mais ce ne sera pas la fin encore* <sup>1</sup>.

Une ère de calamités et de désastres devait, en effet, succéder aux précédentes. *On verra, dit Jésus-Christ, se soulever nation contre nation, royaume contre royaume. De vastes tremblements de terre auront lieu en plusieurs endroits, et aussi des pestes et des famines. Des signes terribles, de grands prodiges apparaîtront dans les hauteurs du ciel. Et ce ne sera là encore que le commencement des douleurs* <sup>2</sup>.

Voilà ce que Jésus prophétise ; écoutons, en regard, les auteurs profanes, témoins oculaires de ces maux. « Que de villes, écrit Sénèque, se sont abimées d'un coup en Asie et en Achaïe ! Combien d'autres ont été englouties en Syrie et en Macédoine ! Quels ravages dans l'île de

<sup>1</sup> Matt., XXIV, 6. Marc., XIII, 7. Luc., XXI, 9.

<sup>2</sup> Matt., XXIV, 10, 11. Marc., XIII, 8. Luc., XXI, 10-11.

Chypre! Quelle catastrophe dans l'île de Paphos et Tacite et Suétone nous racontent les calamités qui n'ont cessé de fondre sur la Crète, dans Apamée, dans Laodicée. Sous Claude, une affreuse famine fit des victimes par milliers. La peste fit perir dans Rome plus de trente mille habitants. La douleur et l'épouvante régnaient partout. L'historien Joseph nous fait foi des signes menaçants qui apparurent dans le Ciel.

Les fidèles ne devaient pas trembler, mais ils avaient à vaillamment combattre et ce sont ces combats que le Sauveur leur donne comme un nouveau signe de la prochaine destruction de Jérusalem. Avant la grande tempête où périra la Cité deicide, eux-mêmes seront persécutés à outrance. Tout présageait à l'Évangile la paix et la bénédiction en retour des biens immenses qu'il apportait au monde; et Jésus-Christ annonçait au contraire qu'il serait en Judée et dans le reste du monde furieusement assailli. *Avant la fin ils se saisiront de vous et vous persécuteront. Ils vous accableront de maux, vous serez jetés en prison; on vous traînera devant les Conseils, on vous flagellera dans les Synagogues, on vous mettra à mort*<sup>1</sup>. En Judée, les Chrétiens sont persécutés avec fureur. Ils ne le sont pas moins cruellement dans l'Empire. Le grave historien Tacite marque comme leur seul crime « qu'ils sont haïs du genre humain tout entier ». On se fait un jeu de les torturer. Néron les fait enduire de résine et les allume pour éclairer ses orgies; les ceptres sont rougis de leur sang, les bêtes fauves rassasiées de leur chair; partout les tribunaux sévissent et les prisons regorgent de leurs innocentes multitudes.

<sup>1</sup> Matt., XXIV, 9-10. Marc., XIII, 9. Luc., XXI, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.

Que des hommes, dont un grand nombre appartenait à l'élite de la société Juive et Romaine, consentissent à mourir pour l'Évangile, qu'ils mourussent dans d'épouvantables tortures, qu'ils mourussent par milliers : là est déjà le prodige de la force de Dieu. Mais Jésus-Christ, dans une prophétie nouvelle, donnait à la divinité de son œuvre une preuve plus manifeste. Il annonçait la victoire à ces vaincus et à ces morts ! Rome avec toute sa puissance allait être vaincue ; l'Évangile avec son absolue faiblesse allait être victorieux. Et cette surhumaine victoire s'annoncerait dès la présence de ses fidèles devant les Puissances de ce monde : *Vous paraîtrez devant les rois et les gouverneurs. Ne vous préoccupez pas de ce que vous répondrez. Vous direz ce qui vous sera inspiré. Et je mettrai sur vos lèvres une sagesse qui laissera vos ennemis sans réponse, ni ressource. Car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit Saint qui parlera en vous*<sup>1</sup>. Toute l'histoire des martyrs est pleine de ce miracle. Devant des enfants, des vieillards, de frêles jeunes filles, des hommes sans lettre, les Prêteurs et les Proconsuls demeuraient muets, vaincus par une sagesse qu'ils ne connaissaient pas et qui les terrassait.

Mais les Apôtres et les fidèles devaient affronter plus encore que les haines païennes, les tribunaux de Rome et les supplices : ils étaient aux prises avec leur propre cœur, et leurs supplices les plus torturants leur venaient de leurs proches et des êtres qu'ils avaient le plus aimés. Car, leur prédit Jésus-Christ : *Vous serez livrés par votre père et par votre mère. Le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils. Les fils s'élèveront contre leur père et leur mère et les mettront à mort.*

<sup>1</sup> Luc., XXI. 12, 13, 14, 15, 17, 18, 19. Marc., XIII, 11.

*Et vous serez un objet de haine pour le genre humain tout entier* <sup>1</sup>. Haine étrange, haine mystérieuse, qui, durant le cours des siècles est le privilège exclusif de l'Eglise Catholique et ne s'explique que par le fait de sa divine origine et de sa divine mission. Le démon et le monde haïssent Dieu et la vérité qui vient de Dieu. Pleins de tolérance pour le vice et l'erreur, ils ne sont animés de rage que contre ce qui leur offre l'image de la sainteté. Qui soutiendra ces lutteurs héroïques ? La promesse de Jésus-Christ. Dans une autre occasion il avait exhorté les siens « à ne craindre pas ceux qui ne tuent que les corps et sont, après, dans une absolue impuissance, mais bien celui qui peut tuer le corps et précipiter l'âme dans la Gehenne du feu ». Il leur donne ici la même assurance. *Pas un cheveu de votre tête ne tombera* <sup>2</sup>, pas un supplice, pas une mort qui ne vous mène à un triomphe éternel : *Par votre patience vous sauverez vos âmes* <sup>3</sup>.

Mais n'y aura-t-il que des victorieux dans la lutte séculaire dont le Sauveur fait à ses Apôtres et à son Eglise la terrifiante prophétie ? Il y aura des lâches et des vaincus et leur vue et leur pernicieux exemple ne seront pas pour les autres un médiocre danger. Aussi Jésus-Christ se garde-t-il de laisser ignorer ces tristesses et ces défaillances. A tout âge de la vie des nations chrétiennes, comme aux temps avant-coureurs de la ruine de Jérusalem et de celle du monde, l'Evangile aura ses transfuges, ses déserteurs, ses apostats. Au moment des persécutions beaucoup faibliront et un relâchement désastreux détendra tous les ressorts de la vie chrétienne.

<sup>1</sup> Luc., XXI, 16, 17. Marc., XIII, 12, 13.

<sup>2</sup> Luc., XXI, 18.

<sup>3</sup> Luc., XXI, 19.

*En ce temps là beaucoup failliront ; on se trahira, on se haïra mutuellement, la charité perdra sa flamme dans un grand nombre <sup>1</sup>. Mais à côté des faibles il y aura les héros ; Celui qui persévèrera jusqu'à la fin celui-là sera sauvé <sup>2</sup>.*

Pourquoi Dieu permet-il ces persécutions, ces martyres, ces défaillances ? Pour mettre dans un victorieux éclat la Divinité de l'Évangile de Jésus-Christ. Si Jésus-Christ n'était qu'un homme et l'Église Catholique une œuvre humaine, il y a des siècles que tant d'orages amoncelés en eussent eu raison. Or c'est le miracle opposé que nous avons sous les yeux. En dépit des haines Juives et des sanglantes fureurs de Rome païenne, au travers des oppositions du monde entier, les Apôtres, disséminés parmi les nations, y avaient partout fondé l'Évangile. Jérusalem ne devait tomber que quand la prédication Évangélique aurait été entendue de toute la terre. *Quand cet Évangile du Royaume de Dieu aura été annoncé chez tous les peuples et en témoignage à toutes les nations, alors viendra la fin <sup>3</sup>.*

Le dernier des signes éloignés était donc la dissémination de l'Évangile dans tout le monde idolâtre. Dès lors les fidèles devaient se préparer à la catastrophe finale, et aux signes éloignés allaient succéder les signes prochains.

Quels sont-ils ? Jésus-Christ en marque deux : d'abominables profanations dans le temple ; la première arrivée d'une armée romaine et le premier investissement de Jérusalem.

*Quand vous verrez l'abomination de la désolation*

<sup>1</sup> Matt., XXIV, 10, 11, 12.

<sup>2</sup> Matt., XXIV, 10, 11, 12.

<sup>3</sup> Marc., XIII, 10. Matt., XXIV, 14.

*dans le Lieu Saint, comme l'a prédit le Prophète Daniel, que celui qui lit comprenne !*<sup>1</sup>. On vit cette « abomination » désolante peu de temps avant la ruine de Jérusalem. Des bandes de fanatiques, sous le nom de Zélotes, régnaient dans la Ville qu'ils tenaient dans la terreur et inondaient de sang. Maîtres du Temple ils le profanèrent sous le regard des Prêtres impuissants, parodiant les cérémonies saintes et affublant des ornements pontificaux un bandit de leur armée. Aux sacrilèges ils mêlaient les meurtres et la Maison de Dieu subissait ainsi doublement « l'abomination de la désolation ».

En ce temps là même, Cestius amenait l'armée romaine aux alentours de Jérusalem, et sans faire de la ville un siège en règle, l'entourait, à la distance de quelques lieues, d'un cordon de ses troupes. Jérusalem était investie, mais on pouvait encore en sortir et se sauver dans les montagnes. C'est ce que firent les Chrétiens que la prophétie du Divin Maître ne cessait de tenir en éveil. Ils virent la profanation du Temple, ils virent l'armée romaine investissant la Cité Sainte : à ce double signe ils reconnurent que l'heure dernière approchait et ils s'enfuirent dans la région montagneuse de Pella. *Quand vous verrez Jérusalem investie par une armée, sachez que sa ruine est proche. Alors que ceux qui sont en Judée fuient vers les montagnes ; que ceux qui sont dans la ville en sortent ; que ceux qui sont dans ses alentours se gardent d'y entrer*<sup>2</sup>. Et comme des hésitations et des pertes de temps sont toujours à redouter dans de semblables extrémités, le Sauveur marque avec quelle décision devra se prendre le parti de la fuite. *Que*

<sup>1</sup> Mat., XXIV, 15, 16, 17, 18, 19. Marc., XIII, 14, 15, 16, 17. Luc., XXI, 20, 21, 22, 23.

<sup>2</sup> Luc., XXI, 20, 21.

*celui qui est sur la terrasse ne s'attarde pas à emporter quelque objet de sa maison ; que celui qui est dans la campagne ne revienne pas reprendre son vêtement<sup>1</sup>.*

Puis le cœur si tendre de Jésus s'émeut des détresses qui accompagneront une fuite si précipitée et si tumultueuse. Qu'au moins ne viennent pas s'y joindre les souffrances du froid ! *Ce seront là des jours de vengeance où s'accomplira tout ce qui est écrit. Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver ou un jour de sabbat<sup>2</sup>, afin que ni les inclémences du ciel ni les défenses pharisaïques de violer le sabbat n'entravent et ne retardent votre départ. Hélas ! que deviendront les pauvres mères ! Malheur à elles, malheur aux femmes enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours là !<sup>3</sup>. Ces images des douleurs maternelles l'obsédèrent jusqu'au plus fort des souffrances de sa Voie Douleurieuse, quand il rencontra sur sa route quelques-unes de ces femmes qui devaient voir les jours de la vengeance. Ah ! leur dit-il en les voyant sangloter, « ne pleurez pas sur moi ; pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Voici venir des jours où l'on dira : « heureuses les entrailles qui n'ont point engendré ! Heureux les seins qui n'ont point allaité ! »<sup>4</sup>.*

Encore ne sont-ce ici que les souffrances des bons que Dieu tourne à leur sanctification et à leur gloire. Mais que furent les maux qui fondirent sur les Juifs impénitents ? Quel fut le sort de Jérusalem déicide ? Jésus-Christ marque clairement deux investissements de la

<sup>1</sup> Matt., XXIV, 16, 17, 18. Marc., XIII, 15, 16. Luc., XXI, 21, 22.

<sup>2</sup> Marc., XIII, 18. Matt., XXIV, 20.

<sup>3</sup> Matt., XXIV, 19. Marc., XIII, 17.

<sup>4</sup> Luc., XXIII, 27, 28, 29, 30, 31.

ville par les armées romaines : Le premier que nous venons de voir et durant lequel il fut possible de se sauver, le second par Titus, si étroit, si gardé, que de la ville enserrée de toutes parts il fut impossible de sortir. C'est de ce second siège que le Sauveur fait la prophétie suivante : *viendront sur toi des jours où tes ennemis t'ensermeront de toutes parts, t'environneront de fossés ; des lignes de circonvallation fermeront toute issue*<sup>1</sup>. Les Juifs, rebelles aux paroles de Jésus, incrédules à ses prophéties, au lieu de fuir Jérusalem s'y étaient rassemblés en multitude immense, cherchant un asile où ils devaient trouver leur tombeau. Avant même les inénarrables scènes de carnage qui marquèrent le sac de la ville, la vie y était devenue un enfer. Les factions ennemis s'y battaient avec acharnement, des haines sauvages armaient les habitants les uns contre les autres, le Temple ne cessait plus d'être le théâtre d'orgies sanglantes, et pour porter à son comble cette effroyable misère, la famine sévit à ce point que l'on vit des mères se nourrir de la chair de leurs propres enfants ! Jésus-Christ avait prédit ces détresses. *Il y aura des tribulations telles qu'on n'en vit point de semblables depuis le commencement du monde, et qu'on n'en verra plus jamais*<sup>2</sup>.

Heureux encore furent ces misérables d'être secourus par les prières des Chrétiens réfugiés dans les montagnes. Car tel sera durant tout les siècles le rôle des fidèles au milieu des Sociétés coupables et condamnées : s'ils ne peuvent triompher de la perversité des méchants et des châtimens qu'ils s'atti-

<sup>1</sup> Luc., XIX, 43-44.

<sup>2</sup> Marc., XIII, 19. Matt., XXIV, 21.

rent, au moins en abrègent-ils la durée et en amoindrissent-ils l'horreur. Au lieu d'un siège prolongé où tous les Juifs eussent fini par périr, Titus, poussé par une force qu'il appelle mystérieuse et divine, pressa tellement son œuvre vengeresse qu'il se trouva maître de la ville beaucoup plus vite qu'il ne l'eût pu espérer. Jésus avait encore prédit cet abrègement des douleurs : *Si Dieu n'abrègeait ces jours, nulle chair ne serait sauvée, mais Dieu les abrègera à cause de ses élus*<sup>1</sup>.

La prédiction n'est pas moins précise en ce qui touche le sort de Jérusalem emportée d'assaut par l'armée Romaine. *Ils te jetteront à terre, toi et les fils qui seront dans ton sein. Ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre... La colère tombera sur ce peuple. Ils tomberont sous le glaive ; ils seront emmenés captifs parmi toutes les nations*<sup>2</sup>. Onze cent mille Juifs furent massacrés ; d'autres par milliers furent conservés pour le triomphe du vainqueur, vendus ensuite à l'encan et dispersés sur tous les points de l'empire. Quant à Jérusalem elle ne fut plus qu'une ruine sanglante, un lieu d'épouvante et d'horreur, vaste sépulcre où pourrissaient d'innombrables cadavres. Mais la prophétie du Sauveur s'étend bien au delà de cette vaste catastrophe, elle embrasse tous les siècles : *Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que soit accompli le temps des nations*<sup>3</sup>, jusqu'à la fin du monde. Jusque-là Jérusalem, occupée par les nations diverses qui se disputeront son sol, ne sera plus qu'un théâtre de luttes et de confusion. C'est le « *statuta desolatio* » du Prophète Daniel.

<sup>1</sup> Matt., XXIV, 22. Marc., XIII, 20.

<sup>2</sup> Luc., XIX, 43, 44. XXI, 24.

<sup>3</sup> Luc., XXI, 24.

IX. — Les Apôtres avaient posé deux questions au divin Maître : la première avait trait à la ruine de Jérusalem, la seconde s'étendait à la fin du monde et à la venue glorieuse de Jésus-Christ. Malgré la confusion que le Sauveur, nous l'avons dit, laisse régner à dessein dans sa prophétie, nous pouvons nous faire de la fin du monde et du second Avènement du Fils de Dieu une peinture exacte et suffisamment précise.

Quels en seront les signes précurseurs ? Quel en sera le moment précis ? Quelles en seront les scènes et de quelles péripéties cet immense événement sera-t-il composé ?

L'instant même où Jésus-Christ descendra des Cieux, restera, nous le verrons, le secret incommunicable de Dieu. Mais la terre ne sera pas pour cela privée des signes avant-coureurs de cette glorieuse venue. Trois signes plus saillants que les autres tiendront les fidèles en éveil et les avertiront que « leur rédemption est proche ». Il est vraisemblable que ces trois signes s'étendront à plusieurs années.

Le premier sera une vaste et universelle persécution, dont le triple caractère sera l'erreur et la séduction, l'oppression sanglante des fidèles de Dieu, puis surtout l'intervention diabolique avec ses fascinations, ses évocations, ses prestiges de toute sorte. L'erreur règnera comme elle n'a jamais régné. La multitude des hommes, en punition de ce qu'ils auront refusé la vérité, seront livrés aux imposteurs de toute sorte et de tout nom. Tous se donneront comme les libérateurs de l'humanité, comme les vrais Messies promis au monde. Jésus-Christ met les siens en garde contre ces multiples séductions. *Alors si quelqu'un nous dit : « le Christ est ici », ou « il est là », ne le croyez point. Car il s'élèvera de faux christes et de*

*faux prophètes, Ils feront d'étonnants prodiges, des choses stupéfiantes, jusqu'à séduire s'il était possible les élus eux-mêmes*<sup>1</sup>. Reconnaissons ici l'action formidable du démon déchaîné sur le monde comme il ne l'aura jamais été. Les fascinations du spiritisme auront alors leur infernal couronnement, et Satan qui assurément ne peut opérer aucun vrai miracle, déploiera néanmoins, avec la permission de Dieu, les immenses ressources que lui fournit sa nature supérieure. Saint Paul, complétant la prophétie du Sauveur, nous marque cette action diabolique comme le caractère distinctif de la suprême persécution. « Que personne, écrit-il aux Thessaloniens, ne se laisse tromper par aucun esprit, par aucun discours, par aucune lettre prétendue de moi, comme si le jour du Seigneur était à la veille. Qu'on ne vous surprenne d'aucune manière. Il faut que vienne d'abord la grande apostasie... Ce sera alors l'action diabolique dans toute sa force, et qui se manifestera dans des signes et des prodiges trompeurs, dans une multiple séduction, entraînant les hommes perdus, rebelles à la vérité qui les eût sauvés. Dieu alors leur enverra ces esprits d'erreur qui les feront adhérer au mensonge, et ce sera le châtement de ceux qui, repoussant la vérité, n'ont voulu que l'iniquité pour symbole<sup>2</sup> ». Cette apostasie des foules ira-t-elle sans la persécution violente des catholiques ? Nous ne saurions le croire. La persécution dont la primitive Eglise fut victime avant la ruine de Jérusalem n'était que l'ombre de celle qui annoncera la fin des temps. Un immense empire s'est élevé qui détient tous les ressorts de la vie sociale et foule aux

<sup>1</sup> Marc, XIII, 21-22. Matt., XXIV, 23-24. II. Thessal. cap. II, 8-9 10 11-12.

<sup>2</sup> II. Thessal. cap. II, 2-12.

pieds tous les droits. Roi de cet empire, l'Anté-Christ veut forcer tous les hommes à l'adorer comme le Dieu véritable, et les fidèles qui refusent sont voués à toutes les horreurs de la persécution. « Avant la fin, écrit saint Paul, sera révélé l'homme de péché, le fils de perdition, qui fera à Dieu une guerre acharnée, qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui a nom Dieu et culte de Dieu, siégera dans le temple de Dieu, et se présentera comme étant le seul Dieu »<sup>1</sup>. Cette révélation de saint Paul développe les mots plus succincts de Jésus-Christ : *Si l'on vous dit : « le Christ est dans le désert », n'y allez point ; « le voici dans l'intérieur de la maison », ne croyez point*<sup>2</sup>. Quant au caractère de la persécution de l'Ante-Christ, nous pouvons le conclure d'une parole de l'Apocalypse. Sous le nom de « bête », bête cruelle et ravageante, y est désignée la domination de l'Anté-Christ dont celle de Rome païenne n'était que l'image. « Il lui a été donné, dit saint Jean, de faire la guerre aux Saints et de les vaincre »<sup>3</sup>. Les vaincus sont écrasés sous le plus atroce despotisme; parias dans leur propre patrie, sans liberté d'aucune sorte, sans droits, sans recours possible à aucune justice, sans plus aucune ressource pour vivre, et ne trouvant plus à se procurer les choses les plus indispensables à l'existence, car « ceux-là seuls peuvent acheter et vendre qui portent le sceau et le nom de la Bête ». A ce coup les enfants de l'Eglise reconnaissent que le monde vit ses derniers iours et que leur rédemption est proche.

D'ailleurs, d'autres signes ne leur sont plus donnés à eux seuls, mais sont destinés à leurs persécuteurs, que

<sup>1</sup> II. Thessal. cap. II. 8.

<sup>2</sup> Marc., XIII. 21-22. Matt., XXIV. 26.

<sup>3</sup> Apoc., XIII. 15-17.

Dieu dans sa miséricorde infinie veut éclairer et attirer au salut. *Aussitôt après ces jours de tribulations il y aura des phénomènes prodigieux dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. Les peuples seront dans la consternation par toute la terre, entendant les commotions de l'Océan et le bruit des flots. Les hommes sècheront de terreur dans l'attente de ce qui doit arriver. Le soleil perdra son éclat, la lune sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées*<sup>1</sup>. Quelles seront et comment sont possibles ces soubresauts gigantesques de l'univers? Laissons ses secrets à Dieu à qui tout est possible et facile. Sachons seulement qu'avant la destruction de l'univers Dieu en donnera, dans de premiers essais, la salutaire annonce. Quand un édifice doit s'effondrer on y ressent d'avance de sinistres secousses; avant la tempête le ciel se remplit de sourds grondements; « la création, dit saint Paul, est dans le travail et les douleurs de l'enfantement »<sup>2</sup>, si le moment précis de l'enfantement reste un mystère, les douleurs qui le précèdent suffisent à en révéler la proximité. Dans le dessein de Dieu les phénomènes effrayants qui se montreront dans le ciel et sur la terre seront aux pécheurs leur suprême avertissement. En profiteront-ils? Croyons que, « comme aux jours du déluge », beaucoup, sous le coup de la terreur, reviendront à Dieu. Mais, l'Anté-Christ et la foule qui l'adore se fera de cette terreur même un sujet de blasphémer Dieu avec plus d'impunité et de persécuter l'Eglise avec plus de rage. « Et datum est... ut faciat ut quicumque non adoraverint imaginem Bestiæ occidantur »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Matt., XXIV, 29. Marc., XIII, 24-25. Luc., XXI, 25-26.

<sup>2</sup> Rom., VIII, 18-23.

<sup>3</sup> Apoc., XIII, 17.

Au plus fort de la persécution éclate le troisième signe : la conversion en masse du peuple Juif. Deux fois Jésus-Christ l'a prophétisée bien qu'à mots couverts. La première, quand il annonça à ses Apôtres la mission d'Elie qui doit revenir sur la terre pour y préparer le second Avènement et « réconcilier les enfants avec leur père », Israël avec Dieu. La seconde, quand, sortant du temple, il annonça aux Juifs qu'ils ne le reverraient que quand ils reviendraient à lui « comme à l'envoyé du Seigneur ». A ces demi-lueurs il permit à ses Apôtres d'ajouter de claires et lumineuses prophéties. « Ce n'est pas définitivement, dit saint Paul, que l'aveuglement frappe les Juifs, mais seulement jusqu'au temps où toutes les nations seront entrées dans l'Eglise. Alors, tout Israël sera sauvé <sup>1</sup> ». A la voix d'Hénoch et d'Elie, la nation juive sortira de ses séculaires ténèbres, reconnaîtra en Jésus-Christ que ses pères ont crucifié le Messie Sauveur du monde, et tombant à ses pieds, lui offrira le double tribut de son repentir et de sa foi. Alors commencera ce pleur dont Zacharie prophétise la véhémence et la fécondité. Les Juifs convertis et devenus d'ardents Apôtres apporteront à l'Eglise le puissant contingent de leur prosélytisme de feu. « Et que sera-ce, s'écrie l'Apôtre, sinon le retour à la vie <sup>2</sup> » ?

Cette Eglise catholique atrocement persécutée par l'Ante-Christ et réputée par lui abattue et finie relèvera magnifiquement la tête, soutenue qu'elle sera par l'assurance de sa prochaine délivrance. *Lorsque ces choses, continue le Sauveur, commenceront d'arriver, levez la tête et regardez car votre délivrance est*

<sup>1</sup> Rom., XI, 25-26.

<sup>2</sup> Rom., XI, 15.

*proche* <sup>1</sup>. Le monde chrétien, au milieu de ses souffrances, éprouvera la délicieuse sensation que nous donnent les premiers beaux jours du printemps. L'hiver s'enfuit et l'été commence; l'hiver des douleurs et des persécutions fait place aux splendeurs de l'éternel été des Cieux. *Jésus-Christ fit à ses Apôtres cette comparaison. Voyez le figuier et toutes les plantes; quand les branches commencent à s'attendrir, que le feuillage est naissant, et que les fruits se montrent, vous jugez que l'été s'avance. Ainsi quand vous verrez toutes ces choses sachez que le règne de Dieu est proche, qu'il est au seuil* <sup>2</sup>. Ni la race Juive ne s'éteindra, ni le genre humain ne finira, qu'il n'ait vu le glorieux Avènement du Fils de Dieu. Toutes ses paroles se sont réalisées, toutes ses prophéties se sont accomplies: celles-ci se vérifieront comme les autres; le passé nous garantit l'avenir. *Je vous le dis en vérité cette génération ne passera pas que ceci n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera pas* <sup>3</sup>.

X. — Nous venons de le voir: plusieurs années avant la fin du monde et l'Avènement glorieux de Jésus-Christ, les hommes de bonne volonté seront avertis par des signes que leur marque le Sauveur de la proximité de l'immense événement.

Mais un impenétrable mystère leur restera: le moment précis où apparaîtra Jésus-Christ. Quel jour? Quelle heure? Nul ne le saura jamais ni ne pourra le prédire.

<sup>1</sup> Matt., XXIV, 32-33. Marc., XIII, 29-29 Luc., XXI, 28.

<sup>2</sup> Luc., XXI, 29, 34. Matt., XXIV, 32-33 34 Marc., XIII, 28-29-30-31.

<sup>3</sup> Matt., XXIV, 34. Marc., XIII, 30. Luc., XXI, 32, 33.

*Sera-ce le soir, ou au milieu de la nuit, ou au chant du coq ? . . . Quant au jour et à l'heure, nul ne sait rien, ni les Anges du ciel, ni le Fils : Seul le Père les connaît* <sup>1</sup>. Assurément Jésus ne veut pas dire qu'il ignore le moment de sa venue. Comment l'ignorerait-il, lui qui ne fait qu'un avec le Père, qui opère tout avec le Père, qui possède tout ce que possède le Père ; lui « par qui tout a été fait, en qui toutes choses consistent et qui a fait les siècles » ? Le sens du mot « ni le Fils » sera donc : ou bien qu'il ignorerait s'il n'était que fils de l'homme, ou bien que s'il dit l'ignorer, c'est dire qu'il ne peut ni ne veut le savoir pour nous le dire.

Ainsi donc le moment précis où descendra Jésus-Christ sera inconnu de tous. Le monde sera partagé en deux classes toutes différentes. Les Justes et tous ceux qui, convertis par les signes précurseurs, seront revenus à Dieu et à la justice attendront dans la prière et les œuvres saintes la venue de leur Maître. Les pécheurs, les incrédules et les indifférents demeureront dans une sécurité décevante <sup>2</sup>. Les prodiges menaçants qui les avaient précédemment « fait sécher de terreur » sont oubliés et méconnus, et cette Société des mondains est retournée tout entière à ses affaires et à ses plaisirs, se moquant des saintes attentes des Justes et des prédications enflammées de l'Eglise. *Comme aux jours de Noé, ainsi en sera-t-il à l'Avènement du Fils de l'Homme. Au temps qui précéda le déluge les hommes mangeaient, buvaient, s'unissaient par des mariages, jusqu'au jour où Noé entra dans l'Arche. On ne connut pas l'arrivée du déluge ; il vint et les*

<sup>1</sup> Marc., XIII, 35.

<sup>2</sup> I Thessal., V, 3.

*engloutit tous. Ainsi sera l'Avènement du fils de l'Homme. Comme aux jours de Loth les hommes manquaient, buvaient, bâtissaient, plantaient, achetaient, vendaient. Et à peine Loth fut-il sorti de Sodome que la pluie de soufre et de feu tomba du ciel et les fit tous périr. Ainsi en sera-t-il du jour où apparaîtra le Fils de l'Homme* <sup>1</sup>. Les Apôtres complétèrent les paroles du Maître. « Comme le voleur, au sein de la nuit, ainsi viendra le jour du Seigneur. Au moment où ils diront : « paix ! paix ! sécurité ! alors, tout d'un coup, tombera sur eux la ruine, ainsi que surviennent à l'improviste, les douleurs de l'enfantement, et nul n'échappera » <sup>2</sup> »

XI. — Tout à coup, des Cieux à la terre une immense clameur retentit : « *Clamor factus est* » : C'est le signal, c'est le coup de trompette <sup>3</sup> qui fait mouvoir l'armée entière, c'est l'éclair qui brille <sup>4</sup>, c'est le mouvement instantané de la paupière « *in ictu oculi* » <sup>5</sup>. Jésus-Christ apparaît dans les nues, entouré de sa cour, suivi de l'immense et étincelante multitude des Elus, sa Croix à la main, sa face si brillante que son éclat illumine les Cieux <sup>6</sup>. *Comme l'éclair part de l'Orient et brille jusqu'à l'Occident, ainsi en sera-t-il de la venue du Fils de l'Homme* <sup>7</sup>.

A cette apparition soudaine d'immenses événements se produisent, que la plume sépare, mais qu'une puis-

<sup>1</sup> Matt., XXIV, 37, 38, 39. Luc., XVII, 26, 27, 28, 30.

<sup>2</sup> I Thessal., V, 3.

<sup>3</sup> I Corinth., XV, 52. I Thessal., IV, 15.

<sup>4</sup> Matt., XXIV, 27.

<sup>5</sup> I Corinth., XV, 52.

<sup>6</sup> Hagg., III, 3.

<sup>7</sup> Matt., XXIV, 27. Luc., XVII, 37.

sante instantanéité réunit et confond. Ainsi l'a résolu la puissance de Dieu. Quand il créa l'univers, il modéra cette puissance et en étendit à six époques différentes les manifestations, car il voulait tracer à l'homme la marche de son travail de la semaine. Cette raison n'existant plus à la fin des temps, Dieu donne libre cours à son action infinie et les plus vastes événements n'y mesureront que la durée de l'éclair : « *sicut fulgur* », « *in ictu oculi* ».

Les prophètes avaient tous aperçu devant Jésus-Christ revenant victorieux sur la terre les immenses rafales d'une tempête de feu. Cette tempête, nous la connaissons, c'est la conflagration de l'univers. « C'est, dit saint Pierre, dans l'eau du déluge que périt l'ancien monde. Nos cieux actuels et notre terre, sur la même parole de Dieu, sont réservés au feu pour le jour du jugement et de la perdition des impies. Comme le voleur, ainsi viendra le jour du Seigneur, où les Cieux seront emportés dans une vaste tempête, les éléments dissous par le feu, et la terre dévorée par la flamme avec tout ce qu'elle renferme. . . . Et, selon les divines promesses, nous attendons les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habitera <sup>1</sup>. »

Dans ce brasier où se dissout l'univers, l'Ante-Christ et son empire, tous les pécheurs impénitents, trouvent leur premier châtement et inaugurent leur éternel enfer. « Jésus-Christ les fait périr du souffle de sa bouche, les anéantit par l'éclat de son apparition. » « Et c'est dans la flamme du feu que les méchants commencent à expier leurs crimes <sup>2</sup>. » Alors se réalise la prophétie de David

<sup>1</sup> II Petr. cap. III, 4-14.

<sup>2</sup> II Thessal., I, 8.

que l'Eglise aura lue et chantée durant tant de siècles. O Christ, mon Fils, « siége à ma droite jusqu'à ce que je réduise tes ennemis à n'être plus que l'escabeau de tes pieds. A toi le règne, au jour de ta force, quand tu apparaitras au milieu des splendeurs de tes Saints, au jour de ta colère, quand tu briseras les rois <sup>1</sup>. »

Dans ce même feu les justes trouvent un tout différent sort. Ceux qui n'ont plus besoin d'aucune purification passent par ce creuset pour resplendir « comme l'or, l'argent, les pierres précieuses ». Les autres, qui montrent aux regards de Dieu quelques souillures, s'en dépouillent dans ce feu qui peut être pour eux le feu du Purgatoire.

Ce moment de la conflagration universelle est aussi le moment de la résurrection générale. « Nous autres qui vivrons alors, tenus en réserve pour le jour de l'Avènement du Seigneur, nous ne préviendrons pas nos frères morts avant nous. Quand le Seigneur, au signal, au cri de l'Archange, au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, les morts qui sont morts dans le Seigneur, ressusciteront les premiers, puis nous qui serons vivants, qui serons les derniers <sup>2</sup>. »

« Et tous ressuscitent, » bons et méchants, « mais tous ne sont pas transfigurés. » La résurrection dans la gloire est réservée aux seuls élus, les pécheurs revêtent dans les corps qui leur sont rendus la hideur de l'enfer et l'affreuse puissance de ne vivre que d'une éternelle mort. *Toutes les tribus de la terre pousseront des cris de douleur et elles verront le Fils de l'homme venant dans les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté <sup>3</sup>.*

<sup>1</sup> Psal. CIX.

<sup>2</sup> I. Thessal., IV, 14.

<sup>3</sup> Mat., XXIV, 30.

Dieu a trop employé ses anges durant tout le cours de l'histoire humaine pour ne pas leur donner un rôle au moment où se clôt cette histoire. C'est par le ministère des anges qu'il plaît à Dieu de faire le discernement des méchants et des bons. *Et il enverra ses anges avec la trompette au son retentissant et ils rassembleront ses élus des quatre coins du monde, des extrémités de l'horizon*<sup>1</sup>, et ils les sépareront des pécheurs<sup>2</sup>. *De deux qui seront dans un champ l'un sera pris, l'autre laissé. De deux femmes qui mourront ensemble, l'une sera prise, l'autre laissée. De deux qui seront dans le même lit, en cette nuit là, l'un sera pris l'autre laissé*<sup>3</sup>. Comme au jour du déluge, comme au jour de Sodome. *Souvenez-vous de la femme de Loth.*

Le discernement est fait : alors se déroule la plus majestueuse et la plus sublime scène. *Là où sera le corps, là les aigles se rassembleront*<sup>4</sup>. Le « corps », c'est le Christ apparaissant dans les nues avec les stigmates de sa passion, et la croix où il a racheté le monde<sup>5</sup>. Les « aigles » sont les élus dont les ailes puissantes ont franchi les immensités de la vertu. Ils « brillent comme des soleils », ils sont d'une beauté ravissante, et leur multitude donne au triomphe de l'Homme-Dieu un nouvel éclat : « In splendoribus Sanctorum », « admirabilis in Sanctis ». A peine le « venez, les Béniés de mon Père », a-t-il été prononcé, qu'ils prennent leur essor, armée immense, et s'élèvent vers

<sup>1</sup> Matt., XXIV, 31. Marc., XIII, 27.

<sup>2</sup> Matt., XXIV, 40, 41.

<sup>3</sup> Matt., XXIV, 40, 41, 42.

<sup>4</sup> Matt., XXIV., 28.

<sup>5</sup> Matt., XXIV, 30.

les nues où ils rejoignent Jésus-Christ. « Et nous tous, révèle saint Paul, nous serons emportés vers les hauteurs, au-devant du Christ, dans les airs, pour nous joindre à Lui et ne le plus quitter <sup>1</sup> ».

La scène se fait plus sublime encore. Jésus-Christ suivi des élus, son Eglise, son Corps mystique, franchit tous les cieux, fait son entrée dans la Cité éternelle, et dépose aux pieds de son Père les trophées de sa victoire et les conquêtes de son règne. « Comme Fils de l'Homme, il se soumet à son Père qui a tout mis sous sa domination et ainsi Dieu se fait tout en tous <sup>2</sup> ».

Conclusion sublime de toute la Rédemption.

XII. — Il restait au Sauveur à tirer les conclusions pratiques des révélations qu'il venait de faire. C'est à quoi il s'applique dans les Paraboles suivantes.

La première nous marque bien notre situation ici-bas, et dans quelle continuelle attente nous devons demeurer. Notre Maître nous a quittés : nous attendons son retour, et comme l'heure de ce retour nous est inconnue, il nous importe de sans cesse veiller. *Prenez garde, veillez, priez, car vous ne savez pas le moment. Il en sera alors comme d'un homme qui s'en allant faire un voyage, laisse le soin de sa maison à ses serviteurs, distribue à chacun sa tâche, et recommande au portier d'être vigilant. Veillez, vous aussi, car vous ne savez pas quand viendra le Maître, si ce sera le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou au matin, de peur que rentrant tout à coup il ne vous trouve endormis. Or, ce que je vous dis, je le dis à tous : veillez <sup>3</sup> !*

<sup>1</sup> 1 Thessal., IV, 16.

<sup>2</sup> 1 Corinth., XV, 27-28.

<sup>3</sup> Marc., XIII, 34, 37. Matt., XXIV, 42, 43, 44, 45, 46.

Deux points résument la grande révélation de Jésus-Christ. Son Avènement, bien qu'annoncé durant une période assez longue pour que tous puissent se convertir, sera néanmoins si subit, si instantané, que nul ne pourra alors se mettre en garde contre ses redoutables suites. Chacun se présentera au Jugement dans l'état où l'auront mis ses actes précédents. Ce sont ces deux points que Jésus dramatise dans la Parabole des *Dix Vierges*.

Il s'y place au moment où l'humanité tout entière se relève du réveil de la résurrection, après les siècles de son sommeil au tombeau. Cette humanité le Sauveur la représente sous l'image de Vierges, voulant nous faire entendre que l'âme humaine, purifiée par le Sang Rédempteur, doit être aux regards de Dieu, pure des immondices du péché et délivrée des sollicitudes terrestres. Le nombre *dix* représente la totalité du genre humain que Dieu appelle à son tribunal. Quant au cadre où l'action se déroule il est d'un saisissant relief. Le Sauveur l'emprunte au cérémonial des noces Juives, alors que la fiancée entourée de dix jeunes filles, des lampes à la main, attend l'arrivée du fiancé qui la doit venir prendre vers le milieu de la nuit. Par son Incarnation le Fils de Dieu s'est fiancé à la nature humaine, « vierge destinée au Christ », selon le mot de saint Paul. A son second Avènement, il la vient prendre pour en faire au ciel son éternelle épouse. *Il en sera du royaume des cieux comme de dix vierges qui, la lampe à la main, allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. Cinq d'entre elles étaient insensées; les cinq autres étaient sages. Or, les insensées, prenant leurs lampes, négligèrent d'emporter de l'huile, tandis que les vierges sages prirent à la fois et leurs lampes et de*

*l'huile. Comme l'époux tardait, toutes s'assoupirent et tombèrent endormies* <sup>1</sup>.

Voilà, sous l'image de ces dix vierges, le genre humain tout entier entré dans son séculaire sommeil. Entre les deux Avènements les siècles s'accroissent, et les générations se couchent tour à tour dans la tombe. Grâce au Rédempteur la mort n'est plus la mort, c'est un sommeil, et nos tombes ne sont plus que des couches de repos. Mais quelle différence dans ces endormies ! Combien sont dissemblables les deux classes qui séparent l'humanité ! Les vrais chrétiens sont morts enrichissant leur sommeil du mérite de leurs œuvres saintes, huile précieuse qui entretiendra l'éclat de leur gloire éternelle. Les mauvais chrétiens, les pécheurs, les indifférents, les inutiles, ces mondains qui dans la vie n'ont cherché que le tumulte des affaires ou l'ivresse des plaisirs, sont morts sans emporter avec eux aucune action profitable au salut. Ils ont pu un instant jeter l'éclat d'une lampe allumée, mais bientôt la lampe s'est éteinte pour ne se plus ranimer jamais.

Ainsi ont passé les siècles.

Puis, tout à coup, la fin du monde, l'apparition de Jésus-Christ. *Au milieu de la nuit, un grand cri se fit entendre : « Voici l'époux ! Sortez au-devant de lui ! »* C'est le réveil du genre humain, la résurrection générale, le Jugement, l'éternité. *Toutes les vierges se levèrent et appretèrent leurs lampes. Les folles dirent aux sages : donnez nous de votre huile car nos lampes s'éteignent. Et les sages de répondre : de peur qu'il n'y en ait point assez pour nous et pour*

<sup>1</sup> Matt., XXV, 1-5.

<sup>2</sup> Matt., XXV, 6.

*vous, allez plutôt à ceux qui en vendent et achetez-en* <sup>1</sup>. Encore deux vérités formidables. L'intercession de la Très Sainte Vierge et des Saints nous est, durant le temps de la vie, d'une puissante efficacité ; après la mort, au temps de la stricte justice, ces sources d'huile se tarissent, ce n'est plus l'heure de l'intercession. Ce n'est plus l'heure non plus de la grâce, et, le Dieu qui la produisait à profusion en refusera la moindre parcelle, car la vente en est close.

Dès lors quel est le sort des insensés et des sages, des fidèles et des mondains ? *L'époux arriva : les vierges qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée* <sup>2</sup>. Moment délicieux pour les saints ! Moment terrible pour les réprouvés ! Ils se présentent pour entrer : *Seigneur ! Seigneur ! Ouvrez-nous ! Mais, l'époux répondit : en vérité je vous le dis, je ne vous connais pas* <sup>3</sup> !

Et le Sauveur redonna le conseil tant de fois formulé par lui : *Veillez donc puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure* <sup>4</sup>.

C'est le grave enseignement qu'il nous importe le plus de connaître ; aussi est-il le dernier qui nous est donné, et il semble qu'après nous l'avoir répété sous toutes les formes il ne reste plus au Dieu Rédempteur qu'à mourir pour nous. Le but de la vie présente, l'emploi qu'il nous importe d'en faire, le jugement et la sentence qui en seront la conclusion : telle est la substance de la *Parabole des Talents* que Jésus donne comme confirmation à toute sa doctrine. *Il en sera du Royaume des*

<sup>1</sup> Matt., XXV, 7-8-9.

<sup>2</sup> Matt., XXV, 7-8-9.

<sup>3</sup> Matt., XXV, 10-13.

<sup>4</sup> Matt., XXV, 13.

*Ciel comme d'un homme qui avant une longue absence, appela ses serviteurs et leur distribua ses biens*<sup>1</sup>.

Dans ce Maître qui part pour un lointain voyage nous avons reconnu Jésus-Christ, qui, après les années de sa vie mortelle, remonte au ciel pour n'en descendre qu'au dernier jour du monde. Par une merveille de sagesse et de puissance, tout en ne nous quittant jamais il restera absent de nous toujours. « Il demeure avec nous jusqu'à la consommation des siècles », mais il nous est si invisible que sa présence équivaut pour nous au plus inaccessible éloignement. Or qu'a-t-il fait en quittant le monde ? Il nous a laissé tous ses biens, il nous a confié sa divine fortune. Nous lui devons tout, et rien en nous, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, que nous puissions revendiquer comme notre bien propre. Intelligence, cœur, volonté, puissances de l'âme, forces du corps, grâce actuelle, grâce sanctifiante, trésors de la foi, richesses des Sacrements, ineffable grandeur surnaturelle : tout est de Dieu, tout nous est donné par une Bonté qui nous prévient et sans laquelle nous n'aurions à nous que le néant.

Mais ne nous y trompons pas ; ces biens de la nature et de la grâce, Dieu nous les donne à charge de les faire valoir ; c'est ce négoce spirituel d'où dépend notre future destinée, et les gains que nous devons rapporter à Dieu doivent être proportionnés à la mise que nous en avons reçue. Le plus superficiel regard jeté sur le monde nous fait découvrir une variété infinie dans la distribution aux créatures des dons de Dieu. Il en est dont l'intelligence confine au génie, dont le cœur est un abîme d'héroïsme ;

<sup>1</sup> Matt., XXV, 14.

d'autres chez lesquels ces facultés se restreignent aux proportions du vulgaire ; d'autres où nous ne voyons que de quasi-deshérités. Dans la distribution de la grâce même diversité : « alius sic, alius vero sic », et « stella differt a stella ». Il en est que Dieu place dans les situations les plus hautes, d'où le rayonnement embrasse une vaste étendue ; d'autres vivront, sous une humble glèbe, une vie inconnue. Aux premiers il sera demandé compte de l'influence qu'ils auront exercée ; les autres n'auront à répondre que d'eux-mêmes et de leur insignifiante vie. *A l'un il confia cinq Talents, a l'autre deux, au troisième un seul. Aussitôt après il partit*<sup>1</sup>.

Ces simples mots renferment le travail de tous les hommes, durant toute la durée des siècles. Dieu se cache de nous, nous laisse à nous-mêmes, tout en nous prodiguant sa grâce, et attend de nous la courageuse et active coopération d'où va dépendre notre sort éternel. Le travail se fait : toutes les créatures intelligentes et libres remplissent leur vie de ces œuvres qui leur vaudront récompense ou châtement. *Celui qui avait reçu cinq talents leur en fit produire le double. De même celui qui en avait reçu deux en gagna deux autres*<sup>2</sup>. Voilà les fidèles travailleurs, où qu'ils soient, à quelque siècle qu'ils appartiennent, à quelque Société dont ils soient les membres. Ils peuvent se rencontrer en pleine barbarie, comme au sein des civilisations les plus avancées ; et Dieu trouvera des Elus jusque dans les steppes les plus sauvages et les hérésies les plus contagieuses. Coopérer à sa grâce c'est être sauvé. Mais aussi refuser cette coopération, c'est être perdu. *Celui qui n'avait reçu*

<sup>1</sup> Matt., XXV, 15.

<sup>2</sup> Matt., XXV, 16-17.

*qu'un talent s'en alla faire un trou en terre pour y cacher l'argent confié.* Ce sera le coupable et le condamné.

Mais si les créatures les moins richement dotées ne peuvent pas impunément abuser des dons de Dieu, quelle condamnation attend ceux qui rendent infructueux les plus opulents et les plus larges? Hélas! et ils sont légion les chrétiens qui laissent les trésors départis par Dieu dans la plus scandaleuse infécondité! Celui-ci a reçu la plus puissante intelligence, et Dieu attendait d'elle de beaux fruits d'édification; cet autre les biens de la fortune, dont la diffusion devait grandement servir à la gloire du culte, au soulagement des pauvres, au triomphe des causes catholiques; cet autre était providentiellement placé au sommet des honneurs et disposait des influences attachées aux hautes situations; pour d'autres les « talents » de l'Évangile sont les grâces reçues, les missions confiées, les devoirs d'état imposés; c'est une mère dont la ferme direction doit mener au bien une famille; un père dont l'exemple doit entraîner ses fils; un chef d'industrie dont l'usine sera, s'il le veut, un milieu de foi et de vertu; un magistrat dont la Société attend la protection et le salut. La liste s'étendrait sans mesure s'il fallait rappeler tous ceux que le Sauveur nous montre, ou fidèles administrateurs de ses biens, ou traîtres à la mission que Dieu leur a confiée.

*Longtemps après le Maître de ces serviteurs revint et exigea leur compte*<sup>2</sup>. Ce « longtemps » est, pour chacun de nous le temps de la vie, pour le genre humain la série des siècles qui le séparent du Jugement général.

<sup>1</sup> Mat., XXV, 18.

<sup>2</sup> Mat., XXV, 19.

A cette heure solennelle et décisive où nous rendons compte de notre vie les récompenses suivent nos bonnes œuvres, le châtement notre honteuse stérilité. Fidèles dans les choses présentes, qui, malgré l'éclat dont elles furent peut-être revêtues, restent néanmoins de petites choses, Dieu nous élève aux gloires immenses des biens célestes, et comme ces biens sont hors de proportion avec notre nature créée, et que nous ne les pourrions pas contenir, c'est nous qui entrons en eux comme en un océan sans limite : *Entre*, dit le Souverain Juge à son serviteur fidèle, *dans la joie de ton Seigneur*<sup>1</sup>.

Combien différent le sort des malheureux qui se présentent au Tribunal divin vides de bonnes œuvres ! Les raisons qu'ils donnent pour innocenter leur égoïsme et leur paresse achèvent de les perdre, car les insensés cherchent à rejeter sur Dieu une stérilité dont ils sont seuls coupables, *je savais*, dit le mauvais serviteur, *que vous êtes un homme dur*<sup>2</sup>. Dieu un Maître dur ! Mais que nous a-t-il montré que d'inexprimables tendresses et d'inouïs dévouements ? Que sommes-nous qu'un composé de ses bienfaits ? A qui devons-nous de vivre sinon de son inlassable patience ? Qui nous a sauvé d'une inévitable et affreuse mort sinon le sang divin répandu à flots sur la croix ? Et si Dieu doit nous soumettre à une épreuve, combien il nous la rend facile et de quels secours il l'accompagne ! C'est donc dans la bouche des lâches et ingrats chrétiens un blasphème que ce reproche à Dieu d'« être dur ». S'il est jamais « dur » et il le sera quand au sortir de ce monde nous n'aurons plus à faire qu'à sa justice, c'est nous qui l'y aurons forcé. Le

<sup>1</sup> Matt., XXV, 21, 21, 22, 23.

<sup>2</sup> Matt., XXV, 24.

mauvais serviteur ajoute : *Vous moissonnez où vous n'avez pas semé, vous recueillez où vous n'avez pas répandu*<sup>1</sup>. Encore une erreur où se plaît l'égoïsme humain, mais tout au contraire Dieu ne nous réclame que notre coopération dans une œuvre que sa grâce prépare, et il ne moissonne, dans notre sanctification, que ce qu'il a lui-même ensemencé.

Le Maître pouvait dire tout cela à son serviteur : il préfère le prendre au piège dans ses propres paroles. Quoi ! nous savions Dieu dur et exigeant ? Mais aucun motif n'était plus fort pour activer notre travail et aiguillonner notre paresse. *Méchant et paresseux serviteur ! tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, que je recueille où je n'ai pas répandu, il fallait donc placer mon argent à la banque afin qu'à mon retour je retire la somme augmentée de ses intérêts*<sup>2</sup>. Plus cette peine de placer à la banque est facile et légère, plus la décliné est coupable.

Que le châtement ne nous surprenne pas, mais nous terrifie. La vie présente nous était donnée pour conquérir Dieu. De Dieu nous n'avons pas voulu : on nous l'enlève. Prenez-lui ce talent. Va, misérable, là où jamais tu ne posséderas, avec Dieu, la béatitude infinie ! Les autres bénéficieront de ta ruine et posséderont ce dont tu as fait fi si follement. *Enlevez-lui ce talent et donnez-le à celui qui en a déjà dix*<sup>3</sup>. Plus nous acquérons de mérites, plus Dieu nous comble de grâces. Moins nous en avons cure, moins aussi Dieu nous donne. *On donnera à celui qui possède et il sera abondamment pourvu, tandis que celui qui n'a rien sera*

<sup>1</sup> Matt., XXV, 24-25.

<sup>2</sup> Matt., XXV, 26, 27.

<sup>3</sup> Matt., XXV, 28.

dépouillé même de ce qu'il semblait avoir<sup>1</sup>. Ces riches, ces potentats, ces dignitaires chargés d'honneurs mais vides de vertus, semblaient posséder quelque chose : voici que ce « quelque chose » la mort le leur enlève, et ils sont réduits au plus absolu dénuement.

Est-ce là toute leur peine ? Nos jouisseurs stériles en seront-ils quitte pour perdre ce qu'ils possédaient ici-bas ? Oh ! non. *Jetez dans les ténèbres ce serviteur inutile : il y aura là des pleurs et des grincements de dents*<sup>2</sup>. C'est l'enfer avec ses infinies tristesses et ses affreux désespoirs.

XIII. — Dans toutes ses Paraboles, le Sauveur nous rappelle, avec le but de la vie, le compte final que nous en devons rendre. Dans les deux dernières son enseignement a été plus incisif que jamais : il ne lui reste plus qu'à nous retracer la grande scène du Jugement, et c'est par elle qu'il termine la longue suite de ses discours.

*Quand le Fils de l'homme viendra dans sa Majesté, environné de tous ses Anges, il siégera sur le trône de sa gloire. Devant lui seront rassemblées toutes les nations*<sup>3</sup> Quelle scène ! quel moment ! quelle angoisse pour les uns ! quelle triomphale joie pour les autres ! C'est à la fois comme Homme et comme Dieu que Jésus-Christ revient dans le monde pour le juger. Il apparaît sous sa forme humaine. Il le faut d'abord pour qu'il soit aperçu des réprouvés auxquels la vue de la divinité est interdite. Puis aussi parce que, ayant comme homme subi tous les outrages, il doit comme homme

<sup>1</sup> Mat., XXV, 29.

<sup>2</sup> Mat., XXV, 30.

<sup>3</sup> Mat., XXV, 31. 52.

être couvert de toutes les gloires. Puis encore, jugé et condamné par les pécheurs, il a reçu la mission de les juger à son tour, et c'est comme « Fils de l'homme » qu'il les juge. Mais en Jésus-Christ les deux natures sont inséparables ; la divinité déborde sur l'humanité et la fait resplendir d'un magnifique éclat, ce que le Sauveur exprime en ces mots : « le Fils de l'homme viendra dans sa Majesté ».

A cet Homme-Dieu éblouissant de gloire, il faut un théâtre digne de lui, un cortège qui rehausse sa Majesté : le ciel entier l'environne, « tous ses anges sont avec lui », et, devant lui, la multitude innombrable des générations humaines. Les anges, que Dieu a perpétuellement mêlés à notre histoire, associés à notre vie, ont leur place naturelle au Jugement, témoins des vertus des bons, accusateurs des vices des méchants. Quant au genre humain Jésus-Christ le sépare en deux classes : *Il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs* <sup>1</sup>. Les *brebis* ce sont les justes, innocents comme elles, comme elles trop souvent victimes, obéissantes à la voix du Pasteur, et riches des fruits de leur activité généreuse. Le *bouc* avec sa fougue indomptée, sa luxure brutale, son inutile et inféconde nature, représente au vif la vie des pécheurs.

Ailleurs, encore, l'Écriture nous dépeint cette séparation. Les justes, aigles majestueux, prennent leur vol et vont au haut du ciel rejoindre l'Homme-Dieu qui vient d'y apparaître. Les réprouvés, ressuscités comme les autres, mais non transfigurés en gloire, demeurés hideux et inertes, confinent aux abîmes où la suprême sentence va les

<sup>1</sup> Matt. XXV, 32, 33.

précipiter. Tels sont les deux côtés, « la droite et la gauche » dont parle Jésus-Christ.

Alors le Roi s'adressant à ceux qui seront à sa droite, leur dira : venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde <sup>1</sup>. Tout le bonheur du ciel est dans ces mots. « Les bénis de mon Père » ! Un Dieu se fait leur panégyriste, un Dieu les acclame, la Trinité entière les couronne. Quelle magnifique revanche contre les moqueries et les insultes du monde ! Quel retour des choses ! Autrefois, objets de dédain de la part des pécheurs, maintenant glorifiés de la bouche même de Dieu devant les anges et le genre humain rassemblés. « Les bénis » : donc les aimés, les « bien-aimés de Dieu », trouvant dans un amour infini d'infinies délices. « Possédez », dit le Roi. C'est donc un bien propre, encore que la grâce nous ait été donnée pour accomplir cette conquête. Mais il suffit que nous ayons coopéré à la grâce pour que Dieu nous attribue en propre le bonheur du ciel. Remarquons ce mot : « le Royaume ». Nous serons de véritables rois par l'autorité dont nous serons revêtus et la gloire dont nous serons couverts. Et c'est dès « la création du monde » que ce trône éternel est dressé pour nous, tant Dieu a subordonné toutes choses au salut de ses Justes, tant la Providence travaille durant le cours des siècles à la sanctification des Élus.

Et quelles œuvres marquent cette sanctification et conquièrent ce royaume éternel ? *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans abri et vous m'avez recueilli, sans vêtements et vous m'avez vêtu, malade*

<sup>1</sup> Matt., XXV, 34.

*et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus à moi*<sup>1</sup>. Nous pourrions nous étonner de ce que le Souverain Juge, passant sous silence les actes héroïques de la sainteté, attribue la conquête du ciel à de si humbles œuvres. Mais, souvenons-nous de la doctrine Evangélique qui résume constamment la perfection chrétienne dans le double amour de Dieu et du prochain, ou plutôt l'unique amour qui relie Dieu et nos semblables. Aimer : voilà toute la perfection, tout le salut. Et comment aimer Dieu, dit saint Jean, si nous n'aimons pas nos frères, enfants de Dieu comme nous-mêmes ? Comment aimer le Père en reniant ceux qui sont ses fils ? Dans ce seul mot : « aimer » se trouve renfermée toute la Loi, et toutes les vertus découlent de cette source unique.

Voyons-le dans les dernières paroles du Souverain Juge. Comme les élus s'étonnent d'avoir, dans des charités si humbles, donné une si grande preuve de leur amour pour Dieu, il leur est répondu que tout ce qu'ils ont fait à leurs semblables c'est au Christ lui-même qu'ils l'ont fait. *En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait au moindre des miens c'est à moi-même que vous l'avez fait*<sup>2</sup>. Adorable mystère ! Jésus s'identifie à ce point avec nous que tout le bien dont on nous favorise il le regarde comme fait à lui-même. Voilà d'où la charité fraternelle tire son extraordinaire excellence et comment elle devient le pivot du salut.

Cette charité décidera de même de notre réprobation. Nous avons laissé les pécheurs en proie à leur angoisse.

<sup>1</sup> Matt., XXV, 34-36.

<sup>2</sup> Matt., XXV, 37-40.

terrifiés de ce qu'ils viennent de voir, plus terrifiés encore de ce qui les attend : « Collines, tombez sur nous » ! Montagnes, écrasez-nous » ! A tout prix ils voudraient fuir « le courroux de la Colombe », le regard de Jésus-Christ, si suave aux élus, pour eux si terrible. « Ils voient », enfin, celui qu'ils ont si longtemps méprisé et outragé, dont ils ont foulé aux pieds la Rédemption ; ils le voient et sa vue devient pour eux un insupportable supplice ; ils voudraient fuir, ils ne le peuvent ; « on ne fuit, s'écrie le prophète, ni à l'Orient, ni à l'Occident, ni aux solitudes des montagnes, car le Juge est un Dieu ». Et après leur fallacieuse assurance, ils expérimentent combien « il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ».

La sentence tombe sur eux comme un éclat de foudre : *Retirez-vous de moi, maudits ! Allez au feu éternel préparé pour le démon et pour ses anges* <sup>1</sup>. « Retirez-vous, allez » ! Et où iront-ils, les malheureux, quand Dieu qui est le Bien suprême ne leur laisse plus, en les chassant, que le suprême Mal ? Quelle affreuse séparation ! Quel lamentable exil ! Quelle nouvelle et effrayante demeure ! Le feu qui dévore, les démons qui environnent, les ténèbres qui oppressent, les pleurs éternels, l'éternel désespoir, une douleur sans fin, une mort toujours vivante, un emprisonnement effroyable, l'immobilité dans la douleur.

Le « ver rongeur » n'est pas le moindre de leur supplice : regret des grâces méprisées, des secours dédaignés, d'un salut si facile, d'œuvres qu'il leur eût coûté si peu d'accomplir ! Le moindre acte de charité, la plus légère aumône, « un verre d'eau froide » donné au nom de

<sup>1</sup> Matt., XXV, 41-46.

Dieu, quelques commandements bien doux, quelques sacrifices bien rapides, et le bonheur éternel était leur partage. Mais leur vie pécheresse n'a été qu'un long oubli du Christ rédempteur, et maintenant c'est au Christ à les renier et à les repousser loin de Lui.

*Et ils s'en iront à l'éternel supplice, alors que les justes iront à l'éternelle vie*<sup>1</sup>.

Tel est le dernier enseignement du Sauveur à la foule ; il semble qu'après de telles paroles il n'est plus que le silence. Jésus se retire de Jérusalem, du temple, du mont des Oliviers. Il ne reviendra que pour souffrir et mourir.

Nous sommes au soir du Mardi Saint, et comme cette année la Pâque tombe le vendredi suivant et commence dès le soir du jeudi, Jésus peut dire à ses Apôtres : *Vous savez que la Pâque sera célébrée dans deux jours. Alors, le Fils de l'Homme sera livré pour être mis en croix*<sup>2</sup>. Touchante union de ces deux mots : « la Pâque », « la Croix » ! Notre Pâque, notre fête, notre « passage », c'est Jésus-Christ, et c'est en mourant pour nous qu'il nous ouvre le ciel, et nous introduit dans la Pâque, dans la fête éternelle.

## LE MERCREDI SAINT

I. — Jésus avait, comme le marque l'Évangéliste, achevé *tous* ses discours ; il avait révélé au monde les grandes vérités, découvert les mystères du royaume de Dieu, appris aux hommes leurs destinées, déchiré le voile qui cache l'avenir, et, dans une dernière révélation, montré quelle serait la fin des siècles, la gloire de

<sup>1</sup> Matt., XXV, 46.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 1-2.

son second Avènement, les récompenses éternelles des bons et les châtimens des pécheurs. Il se tait; il se prépare, il va mourir. Aussi fuyant le tumulte qui déjà remplit pour la Pâque la Cité Sainte, il gagne la cime du mont des Oliviers et redescend, au versant opposé, vers Béthanie.

Le peuple le chercha vainement dans le Temple. *Le lendemain, dès le matin, tout le peuple se portait vers le temple pour l'entendre*<sup>1</sup>. Il ne devait plus le revoir que traîné comme un criminel, couvert d'opprobres et de sang, cloué à la croix.

Où passa-t-il tout le jour du Mercredi Saint? Le silence de l'Évangile nous réduit à des conjectures, mais nous ne saurions guère nous tromper en cherchant Jésus dans la solitude de la montagne, ou auprès de sa mère, ou dans l'aimante demeure de Béthanie, ou surtout au milieu de ses Apôtres. Plus que jamais, avec plus de larmes, « avec ces vibrantes clameurs de l'âme », dont nous parle saint Paul, il prie, bien moins pour sa rédemption que pour la nôtre; il prie le Dieu « qui le peut arracher à la mort » et surtout en arracher le genre humain tout entier.

Il passe sans doute dans ces oraisons divines de longs instants. Mais il n'a garde de priver sa Mère des dernières heures qu'il lui est donné de lui consacrer avant le drame du Calvaire. Il la sait plongée dans un océan d'amertume; calme, intrépide, comme elle le sera au pied de la croix, mais l'âme abîmée dans cette inénarrable douleur qui en ont fait la « Reine des Martyrs ». Son Fils la console et la fortifie, il touche son cœur en lui rappelant comment par leur douleur commune le Père

<sup>1</sup> Luc., XXI, 38.

sera magnifiquement glorifié, le monde sauvé d'une perte inévitable, les Elus recueillis, le Ciel rempli de ses glorieuses phalanges, l'Eglise fondée sur la terre, le Royaume de Dieu partout établi et partout victorieux. Ce que nous savons des discours du Sauveur à ses Apôtres, et comment il les préparait à sa mort, ne fut sans doute qu'un faible écho des sublimes paroles dont il magnifia l'âme de sa Mère.

Marie d'ailleurs n'inquiétait guère sa sollicitude : il savait la force invincible que Lui-même déposait dans cette Bienheureuse âme. Mais ses Apôtres ! Chaque fois qu'il leur avait laissé entrevoir l'issue ignominieuse et sanglante de sa vie, il avait trouvé leur cœur ou fermé, ou consterné, ou en révolte, et un jour, après cette révélation terrible, il lui avait fallu reprendre durement l'incrédulité et les refus que Pierre lui opposait. Et si une simple allusion à un drame lointain encore les avait jetés dans un pareil trouble, qu'était-ce maintenant que sans atténuation et sans voile il venait de leur dire : « La Pâque, vous le savez, sera célébrée dans deux jours et le Fils de l'homme, trahi, sera crucifié » ? Longuement, avec force, avec tendresse, avec un insatiable besoin de leur montrer son amour, il les prépara à l'heure terrible de sa passion et de sa mort, faisant étinceler à leurs yeux les splendeurs de sa Résurrection en même temps qu'il les mettait en garde contre le scandale de sa Croix.

D'autres douleurs s'offraient à lui. Ses amis de Béthanie, Marie, Marthe et Lazare, n'ignoraient certainement pas ce que le Sauveur annonçait si ouvertement à ses Disciples. Ils savaient donc que pour la dernière fois ils le possédaient parmi eux, que ses paroles étaient des paroles suprêmes : quelle plume saurait retracer ce

qu'eurent de poignant pour eux les effusions du dernier adieu ? Mais qui aussi saurait peindre les dernières tendresses de Jésus et l'onction de ses dernières paroles ?

II. — A Jérusalem, durant ce même jour, de hideuses choses se passaient. Judas n'avait pas suivi son Maître et les Apôtres quand ils sortirent du Temple et se retirèrent sur le Mont des Oliviers et à Béthanie. L'affreux projet de trahison secouait son âme ; il errait dans le temple plein d'un trouble infernal ; *Satan était entré dans Judas, surnommé Iscariote, l'un des douze*<sup>1</sup>. Il prêta sans doute l'oreille aux propos que tenaient les prêtres touchant la prochaine arrestation de Jésus, et comme de telles paroles n'allaient que trop bien à ses propres desseins, naturellement il s'y mêla<sup>2</sup>. Depuis des siècles, David avait prophétisé comment le traître s'aboucherait avec les ennemis du Sauveur. *Judas alla trouver les Princes des Prêtres et leur dit : « que voulez-vous me donner et je vous le livrerai »*<sup>3</sup>.

Sur un autre point de Jérusalem, au sud de la colline de Sion, dans le palais des Grands Prêtres, une autre scène se déroulait. Tout ce que la ville renfermait de dignitaires : Pharisiens, saducéens, prêtres, scribes, hérédiens, anciens du peuple, s'y étaient rassemblés en tumultueux conciliabule. Plusieurs fois déjà la mort de Jésus avait été résolue, mais il s'agissait maintenant, non plus d'un projet à longue échéance, mais d'une toute prochaine exécution, et c'est ce à quoi s'attacha la plus criminelle des assemblées. Criminelle par le moment où elle se tient : c'est la Pâque, la plus vénérée des fêtes,

<sup>1</sup> Luc., XXII, 3.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 4. Psal., XL, 8.

<sup>3</sup> Luc., XXII, 4-5-6. Marc., XIV, 10-11. Matt., XXVI, 14-15-16.

et alors que les âmes pieuses s'y disposent par les œuvres saintes, ces misérables la vont profaner par le plus monstrueux des forfaits. Criminelle aussi dans le nombre qui la compose : tous y sont et aucun ne se refuse à l'iniquité qui va y être commise. Et ce sont des prêtres, l'élite du Sacerdoce Judaique ! Et c'est dans la salle du palais du grand Prêtre, d'où la justice et la sainteté doivent se répandre sur la nation, que se trame le plus diabolique complot.

Quant à la mort même de Jésus, ils ne s'y arrêtent pas, tant leur sentence est déjà unanime. Mais ce qui les préoccupe dans cette mort ce sont les précautions à prendre et les dangers à éviter. Ils craignent l'attachement du peuple pour le Sauveur, son irritation si on se saisit de lui avec éclat, et sans doute sa tentative armée pour le délivrer. C'est donc par ruse, en secret, à l'écart, qu'il faudra l'arrêter. *Ils délibéraient sur les moyens de s'emparer de Jésus par ruse et de le mettre ensuite à mort. Ils redoutaient le peuple.* Cette peur de la foule commandait à leur soif du sang et leur fit prendre la résolution de laisser passer la solennité de la Pâque qui grossissait démesurément la multitude dans Jérusalem. *Ils disaient donc : que ce ne soit pas durant la fête, de peur qu'il ne s'élève quelque tumulte dans la foule<sup>1</sup>.*

Mais Dieu en avait décidé autrement. C'était précisément durant la Pâque que Jésus avait résolu de mourir, et que le véritable « Agneau de Dieu » devait se substituer à l'agneau figuratif. Une circonstance, en apparence fortuite, vint tout à coup changer les résolutions. Nous avons vu plus haut le pacte de Judas. Dès qu'il

<sup>1</sup> Marc., XIV, 1-2. Luc., XXII, 2.

fut connu du Conseil, il parut à tous si favorable et si bien parer aux difficultés, qu'à l'unanimité on se résolut à en profiter sur l'heure et à précipiter l'arrestation de Jésus. Les trente shekels, environ cent francs, furent comptés au traître, à la condition qu'il épierait le lieu et le moment de livrer son Maître. *Dès lors Judas s'entendit avec les Princes des prêtres et les magistrats, sur les moyens de saisir Jésus, loin de la foule, et il cherchait une occasion favorable de le leur livrer* <sup>1</sup>.

## LE JEUDI SAINT. LA CÈNE L'EUCCHARISTIE. LE DISCOURS APRÈS LA CÈNE

I. — « Sorti, sans néanmoins le quitter, du sein du Père; venu d'en haut pour accomplir son œuvre, le Verbe des Cieux s'achemina vers le soir de sa vie. Alors que son disciple allait le livrer à ses ennemis, à ses disciples Lui-même tout le premier se livra » <sup>2</sup>.

Ainsi chante l'Église, à travers les siècles, les merveilles du Jeudi Saint. Ineffables merveilles, dont il n'est pas téméraire d'affirmer qu'elles sont le couronnement de la Rédemption tout entière. Si le Sacrifice de la Croix sauve le monde, la Messe étend et perpétue le Calvaire à tous les points du temps et de l'immensité, et reste, jusqu'à la fin du monde, jusque dans l'éternité sous son rite mystérieux, la suprême glorification de Dieu et le suprême salut des prédestinés. Si l'Incarnation fait du Verbe l'hôte de la famille humaine, la Communion l'unit ineffablement à chacun de nous. Le Sacrifice de la Croix mesure l'espace d'un moment, le Sacrifice

<sup>1</sup> Luc., XXII, 6.

<sup>2</sup> Hymne : « Verbum Supernum ».

non sanglant s'étend à tous les siècles. Le Calvaire est envahi par l'inférieur tumulte des insulteurs et des bourreaux, le Cénacle et l'autel Catholique sont le rendez-vous des Âmes silencieuses que l'amour transporte, que le respect incline, que la piété remplit.

La célébration de la Messe, l'Institution de l'Eucharistie, la première communion des Apôtres, ne furent pas d'ailleurs les seuls divins événements de ce jour béni entre tous les jours ; Jésus le termina par ce « discours après la Cène », où il concentra les feux de sa doctrine et les effusions de son amour.

C'est pour ces sublimes choses qu'il s'arracha aux étreintes de sa douloureuse Mère, aux larmes de ses hôtes de Béthanie et reprit la route de Jérusalem. Ses Apôtres en chemin lui demandèrent ses ordres pour la célébration de la Pâque. Sa réponse fut celle d'un Dieu qui dispose de tout à son gré, tourne les volontés comme il lui plaît, et trempe les courages là où ils pourraient défautir. *Allez à la ville. A peine y serez vous entrés que vous rencontrerez un homme portant un vase plein d'eau. Suivez le où il entrera et dites au propriétaire de la maison : « Voici le message du Maître : Mon temps est proche c'est chez toi que je viens faire la Pâque avec mes Disciples. Ou est le lieu où je pourrai manger avec eux l'agneau pascal »*<sup>1</sup>. Si ce maître de maison était un disciple secret du Sauveur, il dut se rejouir ; mais il dut trembler aussi devant les menaces proférées par le Sanhédrin contre quiconque fraternait avec Jésus, et le même Dieu qui disposait en maître de sa demeure dut fortifier par une grâce intime son courage ébranlé. Il fit avec bonheur les préparatifs de-

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 17, 18. Marc., XIV, 12, 14. Luc., XXII, 7, 12.

mandés, et Jésus put d'avance en témoigner à ses Apôtres : *Il vous montrera une vaste salle toute ornée. C'est là que vous disposerez tout*<sup>1</sup>. Une « vaste salle », des « tentures » ! C'est la première fois que le Dieu-pauvre commande quelque luxe pour sa réception. Mais il s'agit de la plus sublime de ses œuvres, de l'Institution du plus divin de ses Sacrements, et son Eglise devra se souvenir à travers les Ages des splendeurs dont il lui conviendra d'environner le Culte de l'Eucharistie. *Ils allèrent donc, Pierre et Jean, comme les désigne l'un des Evangélistes ; ils trouvèrent tout comme Jésus l'avait annoncé et firent les apprêts de la Pâque*<sup>2</sup>.

Nous sommes au soir du Jeudi-Saint et comme les fêtes commençaient dès la veille, les Evangélistes ont pu dire indifféremment : ou comme saint Jean que l'on était « à la veille de Pâques », « Ante diem festum Pascha »<sup>3</sup>, ou avec les Synoptiques que « la Pâque était commencée », « prima die Azymorum »<sup>4</sup>. Jésus et ses Disciples entrèrent au Cénacle, dans cette salle témoin vénéré des plus hauts mystères, refuge des Apôtres jusqu'à leur diffusion à travers le monde, et berceau de l'Eglise naissante. La première parole du Sauveur est une parole d'amour : *Combien ardemment j'ai désiré manger cette Pâque avec vous avant de souffrir ! Car je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le Royaume de Dieu*<sup>5</sup>. Par ces mots Jésus-Christ désignait sa Rédemption tout entière : sa mort

<sup>1</sup> Luc., XXII, 12. Marc., XIV, 15.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 8, 13. Marc., XIV, 16. Matt., XXVI, 19. Marc., XIV, 17.

<sup>3</sup> Joan., XIII, 1.

<sup>4</sup> Matt., XXVI, 17.

<sup>5</sup> Luc., XXII, 14, 15.

et par cette mort la cessation des figures, l'abolition de la loi de crainte, de la Pâque Mosaïque, en leur lieu la Nouvelle Alliance, l'Eglise, vrai royaume de Dieu, la messe, l'Eucharistie véritable Pâque des fidèles, le « passage » de la terre au ciel, du temps à l'éternité bienheureuse. C'était donc la dernière fois que s'immolait l'agneau figuratif, auquel allait se substituer « l'agneau de Dieu » mystiquement immolé dans l'Eglise de la terre et sur le mystérieux autel des Cieux. Voilà tout ce que l'âme du Sauveur avait « ardemment désiré ».

Les paroles qui suivent accentuent le sens des précédentes. Suivant en cela le cérémonial du repas de la Pâque, Jésus fit circuler la coupe pleine de vin mêlé d'eau en disant : *Prenez et vous la partagez. Je vous le déclare, je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que soit venu le royaume de Dieu*<sup>1</sup>, c'était dire qu'il allait mourir, puis ensuite ressusciter, et, apparaissant à ses Apôtres, partager avec eux leurs repas. C'était aussi faire pressentir la coupe énivrante des voluptés éternelles et cette table des Cieux où Jésus lui-même devait servir aux Elus, ses convives, le vin de l'immortalité.

Ainsi s'ouvrait le repas de la Pâque Juive. Il se poursuivait par un autre cérémonial. Un bassin rempli d'eau était apporté et tous se lavaient les mains, pour préfigurer avec quelle pureté il fallait manger l'agneau pascal. Jésus semble s'être conformé à ce rite, mais en lui apportant la plus stupéfiante modification. *Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Le repas com-*

<sup>1</sup> Luc., XXI, 16, 17, 18.

mençait et déjà le démon avait mis au cœur de Judas le dessein de le trahir. Jesus savait que le Père a tout remis entre ses mains, et que sorti de Dieu il allait retourner à Dieu, Jesus se lève de table, dépose ses vêtements, et, prenant un linge il le met autour de lui. Puis il verse de l'eau dans un bassin et commence de laver les pieds de ses disciples, et les essuie avec le linge attaché à sa ceinture <sup>1</sup>. Certes Jésus avait raison de dire qu'ayant aimé l'homme il alla aussi loin que peut aller l'amour ! Le voici aux pieds de sa créature ! Aussi humilié, aussi penché vers elle, qu'il se peut faire ; lui donnant ainsi le plus extraordinaire exemple de la Charité. Aussi saint Jean a-t-il soin, avant de montrer en Jésus l'homme abaissé par amour outre toute mesure, de relever en lui la puissance et la grandeur de la Divinité. Il est vraiment Dieu Celui qui aime et s'humilie ainsi ! Il est sorti de Dieu, il est engendré éternellement, il est Dieu comme le Père qui l'engendre ; tout lui a été remis entre les mains, il est le Dominateur suprême, le Juge souverain, le Centre où tout aboutit, et « rien de ce qui se fait ne se fait sans lui ». Il est Roi sur la terre, il l'est dans le ciel, « où il retourne dans le sein du Père ». Et c'est ce Fils du Très Haut que nous voyons aux pieds de l'homme, son humble et chétive créature.

Les Apôtres se laissaient faire : Pierre se révolta. *Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds !* Il ne comprenait pas deux choses : que l'acte du Sauveur était le symbole de toute sa rédemption, l'eau du bassin la figure du sang qu'il allait répandre, la purification des Apôtres l'annonce de celle du genre humain. Puis, il ne

<sup>1</sup> Joan., XIII, 1. 6.

voyait pas dans l'abaissement de l'Homme-Dieu la leçon de charité que lui et tous les fidèles devaient imiter durant le cours des âges chrétiens. Dans sa fougue ignorante il accentuait ses refus : *Jamais, non jamais, vous ne me laverez les pieds* <sup>1</sup> ! La réponse du Sauveur, en l'effrayant, changea d'un coup ses dispositions. *Si, je ne te lave, lui dit Jésus, tu n'auras point de part avec moi* <sup>2</sup>. Menace terrible pour tous ceux qui se mettent en dehors de la Rédemption, ou qui, faisant profession de Christianisme, n'ont pas en eux la grâce qui seule nous unit à Dieu. Pierre s'en croyant privé s'écria : *Seigneur, non seulement les pieds, mais les mains et la tête* <sup>3</sup> ! Jésus redressa de nouveau la fausse idée qu'il se fait de lui-même. Il était pur de toute faute mortelle ; il ne lui restait plus qu'à effacer la légère souillure de ses fautes moindres. *Celui, dit Jésus, qui a été lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds pour être entièrement pur. Et vous êtes purs* <sup>4</sup>. Ma grâce vous a lavés et mon sang par anticipation purifiés de toute mortelle souillure.

*Mais non pas tous* <sup>5</sup> ! Ici, commence pour l'âme de Jésus une émotion douloureuse qui ne le quittera plus, qui ira grandissant sans cesse et fera coup sur coup jaillir de son cœur et de ses lèvres de poignantes exclamations. Judas est revenu au milieu du Collège apostolique, il s'est assis à la table commune, il a vu, sans frémir et sans fléchir, Jésus à ses pieds ; rien ne le touche et il va s'enfonçant dans le crime et la perdi-

<sup>1</sup> Joan., XIII, 6-7-8.

<sup>2</sup> Joan., XIII, 8.

<sup>3</sup> Joan., XIII, 9.

<sup>4</sup> Joan., XIII, 10.

<sup>5</sup> Joan., XIII, 10.

tion. *Jésus savait qui le trahirait, c'est pourquoi il ajouta : « vous n'êtes pas tous purs <sup>1</sup> ! »*

A la douleur que lui cause la trahison de son disciple, Jésus joint la plus héroïque patience, et, jusqu'au dernier moment, l'ardent désir de l'amener à la pénitence. La sanctification des autres Apôtres ne cesse non plus de le préoccuper, et après avoir repris ses vêtements et s'être remis à table, il tire du grand acte d'humilité et de charité qu'il vient d'accomplir la leçon dont les douze et nous avec eux avons le plus pressant besoin. Nous sommes orgueilleux par nature, jaloux les uns des autres, obstinément égoïstes, et incapables dans la plupart des cas de nous humilier devant nos semblables. Après avoir contemplé un Dieu aux pieds de l'homme, écoutons son victorieux enseignement. *Savez-vous ce que je viens de vous faire ? Vous m'appellez Maître, Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, Moi, votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme je vous ai fait <sup>2</sup>.* L'Église a religieusement recueilli la leçon du Maître. Elle a, par milliers, prosterné aux pieds des pauvres l'élite de ses fidèles ; durant les siècles de foi on voit les princes laver les pieds des indigents ; les Prélats le font solennellement dans l'Église ; continuellement et partout la charité unie à l'humilité rend aux nécessiteux les plus bas offices et se fait gloire d'en devenir pour l'amour du Christ la servante. Si, nous ne nous lavons pas matériellement les pieds les uns aux autres, faisons-le spirituelle-

<sup>1</sup> Joan., XIII, 10.

<sup>2</sup> Joan., XIII, 12-13-14-15.

ment. Comment ? Par la correction fraternelle accomplie en toute charité. Par nos prières, nos exhortations, nos supplications, au besoin nos réprimandes, faisons disparaître les souillures qui défigurent les âmes de nos semblables. Mais ne faisons tout cela qu'avec une humilité profonde, et les yeux sans cesse tournés vers le Dieu anéanti. *En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas au-dessus de son maître, ni l'apôtre plus grand que Celui dont il tient sa mission. Si vous comprenez cela, vous serez heureux le mettant en pratique* <sup>1</sup>.

Ils le comprirent, le pratiquèrent, devinrent des serviteurs fidèles, des apôtres dévoués et par là arrivèrent à cette béatitude promise par leur Maître. Un seul, Judas, fit une déplorable exception. Et Jésus ne cesse de lui mettre devant les yeux sa trahison et le sort dont elle sera suivie. Il le fait d'abord à mots plus couverts : *Ce n'est pas de vous tous que je parle, je connais ceux que j'ai choisis* <sup>2</sup>. Sans doute, j'ai choisi Judas comme les autres pour la grâce et pour l'apostolat, mais lui-même me forcera à ne plus le choisir pour la gloire. Il rendra inutile le premier choix que j'ai fait de lui ; il réalisera de son plein gré la prophétie que l'Écriture a faite de son crime : *Il faut que s'accomplisse cette parole de l'Écriture : « Celui qui mange à ma table, levera le pied contre moi »* <sup>3</sup>. Cette révélation avait dans la pensée de Jésus un double but : d'abord, amener Judas au repentir en se voyant découvert, puis de prémunir les autres contre le découragement et le scandale, en leur montrant un Dieu dans Celui qu'on

<sup>1</sup> Joan., XIII. 10-17.

<sup>2</sup> Joan., XIII. 18.

<sup>3</sup> Joan., XIII. 18.

allait trahir. *Dès maintenant je vous l'annonce afin que vous connaissiez qui je suis quand tout cela s'accomplira*<sup>1</sup>. Une considération encore les doit tenir fermes, c'est celle de la future récompense. Si trahir le Christ, c'est se vouer à la perdition, le recevoir c'est aller à Dieu pour jouir en Dieu de l'éternel bonheur : *Quiconque me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé*<sup>2</sup>.

C'est en continuant le repas pascal et en mangeant l'agneau que Jésus parlait ainsi. A cet instant, le crime de Judas l'obsède comme une vision d'enfer, et pour en montrer toute l'horreur, il permet à sa sainte Âme d'être saisie et secouée par une émotion poignante. *Après avoir dit ces choses, Jésus se troubla en son esprit, et tandis que ses Disciples étaient à table et continuaient le repas, il leur dit ouvertement : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira !... Il mange avec moi*<sup>3</sup> ! Ce fut un coup de foudre pour les Apôtres, qui jusqu'ici n'avaient pas saisi les allusions de leur Maître, ou n'y avaient prêté qu'une demi-attention. Maintenant, il n'y avait plus de doute ni d'hésitation possible ; la parole était claire, l'émotion et la douleur d'où elle s'échappait en augmentaient encore le sinistre éclat. *Accablés d'effroi et de tristesse, les Disciples se regardaient l'un l'autre, ne sachant de qui parlait Jésus ; ils se demandaient qui d'entre eux ferait cela, et s'adressant au Maître : « Seigneur, disait chacun, est-ce moi*<sup>4</sup> ? » Judas se taisait. Sans vouloir le faire connaître encore, *Jésus reprit : « C'est*

<sup>1</sup> Joan., XIII, 19.

<sup>2</sup> Joan., XIII, 20.

<sup>3</sup> Joan., XIII, 21.

<sup>4</sup> Joan., XIII, 22. Matt., XXVI, 21, 22, 23. Marc., XIV, 18, 19, 20. Luc., XXII, 21-23. Joan., XIII, 21-22.

*L'un des douze, il met la main au plat avec moi; c'est lui qui doit me trahir* <sup>1</sup>. Plusieurs, sans doute, mettaient en ce moment la main sur les mets, et Judas put ainsi échapper à la honte d'être divulgué. D'ailleurs, le soin qui absorbait Jésus était avant tout la conversion de son apôtre, et pour vaincre par la terreur cette âme sur laquelle n'avait plus prise l'amour, il lui montra l'horreur de l'abîme dont il s'approchait. *Le Fils de l'Homme s'en va selon ce qui a été prédit de lui. Mais, malheur à l'homme par qui il sera livré! Mieux vaudrait pour cet homme qu'il ne fut jamais né* <sup>2</sup>! L'existence est en elle-même le premier des biens et le point de départ de tous les autres, mais mise en face des supplices de l'enfer, elle cesse d'être un bien et ne vaut pas le néant.

Judas resta aussi inébranlable devant la terreur que devant l'amour, et, pensant que son silence pouvait le trahir, il paya d'audace et posa à son tour la même question : *est-ce moi, Rabbi?* — *Tu l'as dit, répartit Jésus, c'est toi* <sup>3</sup>! Ou bien ce mot fut dit à voix basse et à Judas tout proche, ou bien, usant de sa puissance divine, le Sauveur fit qu'elle ne fut entendue que du traître. Aucun des Apôtres ne sut encore quel serait le coupable.

Une seconde coupe de vin circula, et Jésus comme pour la précédente en prit sujet d'annoncer sa sortie de ce monde, sa résurrection et l'éternel banquet des Cieux. *Recevez-la, dit-il, partagez-la entre vous, car je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce que le*

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 21, 22, 23. Marc., XIV, 18, 19, 20. Luc., XXII, 21-23.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 24. Marc., XXIV, 31. Luc., XXII, 22.

<sup>3</sup> Matt., XXVI, 25.

*Royaume de Dieu soit arrivé*<sup>1</sup>. Avec vous je le boirai nouveau dans le royaume de mon Père, quand je vous apparaîtrai après ma résurrection, quand vous serez mes convives dans la béatitude des Cieux.

Nous voici au moment solennel ! Au repas de l'Ancienne Pâque va succéder la Pâque Nouvelle ; à l'agneau figuratif l'Agneau véritable, au vin des festins de ce monde le breuvage des Cieux. Le Dieu Rédempteur met le sceau à toutes ses merveilles : l'Eucharistie comme Sacrement et comme Sacrifice est instituée.

II. — *Le repas s'achevait : Jésus prit du pain, le bénit, le rompit, puis le donna à ses Disciples en disant : « Prenez et mangez CECI EST MON CORPS qui est livré pour vous ».* De même prenant la coupe, à la fin du repas, il rendit grâce, la bénit et la présenta à ses Disciples, en disant : « buvez en tous, car CECI EST LE CALICE DE MON SANG, le sang de la Nouvelle Alliance qui sera versé pour vous et pour un grand nombre en rémission des péchés<sup>2</sup>.

*FAITES CECI EN MEMOIRE DE MOI*<sup>3</sup> Chaque fois que vous le boirez.

Si les paroles sont courtes et simples, l'œuvre est immense. Et dans cette brièveté et cette simplicité nous reconnaissons l'acte d'un Dieu. « Dieu dit : tout se fait. Dieu commande : tout s'accomplit ». Quand Dieu crée l'Univers il le crée d'une simple parole ; de simples et brèves paroles aussi, quand il organise la matière et parfait l'œuvre des six jours. A la Cène reconnaissons le même Dieu qui d'un mot fait jaillir la plus merveilleuse

<sup>1</sup> Luc., XXII, 16-17.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 26-28. Marc., XIII, 24-23-24. Luc., XXII, 19-20.

<sup>3</sup> Luc., XXII, 19. I Corinth., XI, 24.

de ses créations. Mais si Dieu conçoit et réalise d'un seul coup ses merveilles, notre faible intelligence doit séparer chaque partie pour s'en rendre bien compte, et s'arrêter, pour en exprimer tout le sens, devant chaque mot de l'Évangile.

A quel moment Jésus a-t-il institué l'adorable Eucharistie? La veille de sa mort. C'est l'heure solennelle, c'est l'heure du mourant. Chaque mot prononcé alors laisse d'ineffaçables suites; les plus grands actes, les donations les plus sacrées, les recommandations les plus inviolables, se font sur une couche de mort.

C'est à la suite de la Pâque légale que le Sauveur nous donne sa chair à manger et son sang à boire. Il joint ainsi les deux Alliances: l'Ancienne qui prend fin, la Nouvelle qui s'y substitue. L'Agneau figuratif disparaît, l'Agneau véritable lui succède.

Étudions avec soin la « matière » du Sacrement. C'est le pain, c'est le vin. Pourquoi le pain? pourquoi le vin? D'abord parce que Dieu voulait se donner à nous en nourriture, et établir entre les figures et la réalité une identité parfaite. On mangeait la chair des victimes figuratives: on mangera de même la chair de la Victime véritable. C'est bien en réalité que l'on mangeait la chair des victimes dans l'Ancienne Alliance: c'est de même bien en réalité qu'on mangera la chair de la Victime divine dans l'Alliance nouvelle.

Mais si de part et d'autre la manducation a la même réalité, l'effet est tout différent. La nourriture ordinaire se change en nous-mêmes, devient notre chair et notre sang. A Dieu ne plaise que nous disions de même de la Chair divine, quand nous la mangeons! Ce n'est pas le Christ que nous transformons en nous. C'est Lui qui nous élève, nous transforme en Lui-même: « Je vis :

non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ Jésus qui vit en moi ». Il s'est fait homme et se donne à moi en nourriture pour me faire devenir un dieu : « Factus est homo ut nos faceret deos ».

Cette transformation merveilleuse qu'il opère en nous, fait du Sacrement de l'Eucharistie le couronnement de tous les autres. Tandis que les autres ne nous donnent de Jésus-Christ que la grâce dont il est la source, celui-là dépose en nous la source elle-même, le Christ auteur de la grâce.

Que si nous demandons pourquoi ont été choisis le « pain » et le « vin » comme matière du Sacrement : des raisons très simples, d'autres très belles et très profondes, nous sont données. La Communion de la Chair et du Sang du Sauveur devait être universelle ; tous les fidèles de tous les pays, de toutes les latitudes, devaient y participer : Jésus-Christ choisit donc ce qui partout et toujours fait le fond de l'alimentation humaine, ce que tout sol produit, ce qui ne fait jamais défaut nulle part. Mais Dieu poursuivait aussi un dessein profond, le pain fait de mille grains broyés et unifiés, le vin que le pressoir fait jaillir de grappes si multiples, nous représentent au vif le corps mystique du Christ, l'Eglise, composée de la multitude des fidèles dont le Sacrement fait un seul tout divin. « Ne sommes-nous pas un seul même corps s'écriait l'Apôtre, nous qui participons au même Pain ? »

O fidèles que l'on voit à la même Table, nourris du même Pain, qui vous donne le droit de vous séparer par des brouilles, de vous déchirer par d'amers dénigrement, de vous mépriser dans des orgueils de castes, de vous délaisser dans d'impitoyables égoïsmes ?

Le pain et le vin étaient d'ailleurs essentiels au Sacer-

doce de Jésus-Christ « Prêtre selon l'ordre de Melchisédech ». Bien avant le rite Mosaïque et les sacrifices de l'Ancienne Loi, Melchisédech faisait au Très-Haut l'oblation « du pain et du vin », et était en cela la Figure de l'Homme-Dieu. Ce qu'annonçait la figure la vérité devait le réaliser.

*Jésus donc prit du pain, le bénit, le rompit, puis le donna à ses Disciples.* Cette « bénédiction » a des sens profonds. La terre, maudite sous le premier Adam, ne produisant plus que « ronces et épines », est, par le second Adam, Jésus-Christ, relevée de son antique malédiction. Le pain qu'elle produira ne sera plus arrosé des larmes et de la sueur de l'homme, mais deviendra un Pain de bénédiction et de joie éternelle. Le vin réalisera pleinement la prophétie : « il réjouira le cœur », il jettera l'âme dans l'ivresse du divin amour. C'est cela que Jésus bénit. Mais la bénédiction par excellence n'est-ce pas lui-même ? N'est-ce pas lui qui « est le Dieu beni dans tous les siècles » ? Et « le calice que nous bénissons, s'écrie saint Paul, n'est-ce pas la communion au sang du Christ » ? Enfin quand Jésus bénit le pain, il étend cette bénédiction aux effets que produira l'Eucharistie durant les siècles. Il bénit la lignée entière des enfants de son Église que déifiera son Sacrement, que le Pain céleste nourrira.

*Jésus le rompit.* Encore d'admirables significations. C'est le Corps sacré de la Victime, « broyé pour nos crimes, brisé pour nos iniquités ». Quand le Sauveur « rompt le Pain », c'est sa passion, ses plaies saignantes, le brisement de tous ses membres, qu'il préfigure. Ce pain rompu nous élève ensuite au mystère de l'Incarnation. Un en nature tant qu'il est Dieu dans le sein de son Père, le Verbe dès qu'il s'incarne et se fait Homme-

Dieu unit deux natures en son unique Personne. L'Hostie est une, mais nous la partageons et elle devient ainsi multiple dans son unité. La troisième signification nous regarde : ces fragments du même pain figurent la multiplicité des grâces que Jésus-Christ répand en tous les membres de son Église.

*Puis le donna à ses Disciples.* L'Eucharistie ne se donne qu'aux seuls baptisés ; il faut être enfant de Dieu pour être nourri du pain de Dieu, il faut être élevé à la vie divine pour recevoir le Pain Vivant. Aussi, dans la primitive Église, les Catéchumènes sortaient-ils de l'assemblée des fidèles avant la célébration des Saints Mystères.

Refuse-t-on la communion aux indignes, quand leur état est caché ? Non. D'après le sentiment très commun, Judas était présent et reçut comme les autres le Corps du Sauveur. C'était pour lui la dernière tentative de l'amour, c'était pour l'Église la règle qu'elle devait suivre plus tard.

*Il le donna à ses Disciples en disant : prenez et mangez.* « Prenez ». Le don ineffable est de Dieu, mais la coopération du fidèle est exigée. Nous devons tendre bien plus le cœur, l'âme, la volonté, que la main. Une préparation est nécessaire, le désir est commandé, la foi est requise, la pureté s'impose. Celui-là est indigne de recevoir Jésus-Christ qui n'éprouve pour lui que froideur et indifférence, qui vient au banquet céleste comme à un festin ordinaire, ou n'y apporte qu'une âme souillée par le péché grave. — « Mangez ». Jésus-Christ entend bien donner à ce mot toute sa signification, toute son énergie. Sans cesse, dans la promesse qu'il fit de la divine Eucharistie, il l'employa. « Celui qui mange ma chair... Celui qui me mange... Si vous ne mangez la

chair du Fils de l'Homme... Mangez « car cette chair est nourriture... » Comment s'y méprendre ? Comment oser enlever à ces expressions la force que le Sauveur y a mise ? Comment prétendre que « manger » veut dire « croire » ? Comment changer cette manducation dont Jésus-Christ proclame la réalité en une simple aspiration toute spirituelle ? Comme le Sauveur a parlé, l'Église, colonne de la vérité, a compris, et comme elle a compris elle a enseigné durant tous les siècles. Que valent les négations de quelques hérétiques devant la foi et la pratique de tous les âges chrétiens ? — Mais nous voici aux paroles mêmes de la Consécration et la réalité du Sacrement apparaît avec plus de lumière encore.

*Ceci est mon Corps qui est livré pour vous.* Que viennent faire ici les obscurités, les doutes, les difficultés, les prétendues impossibilités qu'oppose la fragile raison humaine ? Disons-nous que l'œuvre est de l'homme ? Faisons-nous difficulté d'avouer que l'ordre des choses est bouleversé, que les miracles s'accumulent, que dans nos Saints Mystères rien ne garde plus les proportions ordinaires ? Qui parle ? Non le prêtre, mais Jésus-Christ. Le prêtre ne fait que prêter sa voix à la Suprême Puissance. C'est l'Homme-Dieu qui dit : « Ceci est mon Corps ». C'est Dieu, à qui rien ne résiste, qui fait jaillir comme il lui plait les mondes du néant, qui change à son gré la nature des êtres, qui peut détruire et créer, ou bien détruire une substance tout en laissant les apparences sous lesquelles elle se montrait à nous. Qui osera limiter la Puissance infinie ? Quand l'Homme-Dieu dit : « Ceci est mon corps », le pain n'est plus ; là où était le pain, c'est le Corps du Sauveur. Mais la même puissance par laquelle le pain n'est plus en conserve aux yeux les apparences, les « espèces ». Et quand

Jésus-Christ dit : « Ceci est mon Corps », il nous fait foi qu'il est présent tout entier sous l'Espèce du pain : son corps, son sang, son âme, sa Divinité. Sans doute par la consécration du pain, le Corps seul serait présent, comme le Sang tout seul par la consécration du vin ; mais le Christ ne se divise plus, ne se morcèle plus, il est entier sous chaque Espèce ; entier aussi sous chaque fragment. Tout cela est merveille ; mais que coûtent les merveilles à Celui dont la puissance est sans limite ?

Ce qui est plus merveilleux encore c'est le dessein que Dieu poursuit dans l'institution de son Sacrement. Merveille d'amour. « Comme il avait aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin », jusqu'au terme extrême où l'amour peut et veut aller. Or ce terme, c'est l'union. « Dans le transport de l'amour humain qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières... enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre ? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel est vérité et sagesse dans l'amour de Jésus : prenez, mangez, ceci est mon corps ; dévorez, engloutissez, non un morceau, mais le tout <sup>1</sup> ». Merveille de gloire. L'Eucharistie fait de l'Homme-Dieu l'Hôte permanent de la terre. Le divin Sacrifice élève jusqu'à l'infini les hommages rendus à Dieu. La Communion achève de déifier l'homme, « en le remplissant de toute la plénitude de Dieu », et nos Saints Docteurs s'épuisent en images et en comparaisons pour nous faire entrevoir la divine splendeur répandue sur l'âme et le corps du communiant. Le cristal que pénètre le soleil n'est pas plus éblouissant que l'âme n'est, à la table

<sup>1</sup> Bossuet, Méd. sur l'Évangile.

sainte, resplendissante de l'éclat divin. La grâce sanctifiante s'accroît, les grâces actuelles s'accumulent, les fautes vénielles se dissipent comme le brouillard aux feux de l'aurore. Les vertus se purifient, la concupiscence s'apaise, l'âme entière se revêt de la beauté et des charmes du Christ-Jésus, dont elle devient l'image et dont elle exhale le parfum. Ainsi la terre se pare de ses plus divins ornements, les Anges au ciel reçoivent, dans un accroissement de joie et de gloire, les influences Eucharistiques, qui se répandent sur l'Église souffrante en larges bénédictions. Otez du monde l'Eucharistie, vous n'en faites plus qu'une solitude sans lumière, sans chaleur et sans vie.

*De même, prenant la coupe, il rendit grâce, la bénit, et la présente à ses disciples en disant : Buvez-en tous, car ceci est le calice de mon Sang, le sang de la Nouvelle Alliance qui sera répandu pour vous et pour un grand nombre en rémission des péchés.* Les paroles de la consécration du calice présentent quelques différences dans les Synoptiques. Jésus-Christ et son Église se réservaient de fixer définitivement les paroles consécatoires. Mais ce que tous les Évangélistes marquent sans divergence de forme c'est la réalité de la transubstantiation. Sous la parole toute puissante de Jésus-Christ le vin se change en son Sang. Son Sang coule pour la rédemption du monde, il « se répand » déjà pour l'oblation d'une infime valeur à la gloire du Très-Haut. Il scelle la Nouvelle Alliance entre Dieu et la terre. Il arrose le culte nouveau comme le sang de l'agneau figuratif arrosait tout le culte mosaïque. Il nous marque au front, comme le sang de l'Ancienne Alliance marquait le peuple pour le sauver de la destruction. C'est le Sang Rédempteur, « dont la voix est plus puis-

sante que le sang d'Abel », et qui s'interpose entre nous et la divine Justice.

Un peu d'eau est mêlée au vin. L'Église se conforme en cela à l'exemple du Sauveur, qui lui-même à la Cène suivit la coutume Juive. Mais les sens les plus profonds s'attachent à ce mélange. Sur la Croix, de son côté entr'ouvert, Jésus laissa échapper, avec le reste de son sang, une eau miraculeuse, et l'Église naissait de cette eau et de ce sang : l'eau la faisait naître à la grâce, le sang la nourrissait pour l'immortelle vie.

Scrutons chaque mot de l'Évangile. *Il prit le Calice.* C'est le Calice de sa Passion. Il le prend lui-même, et nul ne le force à le prendre. « Il a souffert parce qu'il l'a voulu ». « Je dépose ma vie, quand il me plaît, dit-il, et quand il me plaît je la reprends ».

*Puis rendit grâces.* Cette action de grâces allait aux magnifiques suites de sa Rédemption : le monde transformé, l'enfer vaincu, le ciel peuplé de la multitude des Élus. Elle allait aussi à sa propre gloire, gloire immense, gloire infinie, dont son Père ferait suivre son anéantissement et ses douleurs.

Son sang, dit le Sauveur, *sera versé pour un grand nombre.* Qu'est-ce à dire « un grand nombre » ? N'est-ce pas pour le genre humain tout entier que Jésus-Christ a versé son sang ? Assurément, mais il s'agit ici de ceux qui profiteront du sang divin versé pour tous indistinctement et dont tous ne voudront pas profiter.

**FAITES CECI EN MÉMOIRE DE MOI.** Paroles mémorables, paroles décisives, qui perpétuent pour toute la durée des siècles le Saint Sacrifice de l'Autel. Le Souverain Prêtre Jésus-Christ ne devait pas demeurer visiblement sur la terre, et cependant « l'Oblation sainte »

annoncée par le Prophète allait s'étendre d'une extrémité à l'autre de l'espace et du temps. Comment? Par un Sacerdoce institué par l'Homme-Dieu, dépositaire de sa puissance et chargé de continuer et d'étendre sa Rédemption. Son sang devait couler à flots infinis, couvrir le monde comme un océan de grâce et de salut; sa chair devait être l'inépuisable nourriture des générations; pour cela il fallait que le miracle de la Cène fut sans cesse renouvelé, et il l'est de par la parole divine : « Faites ceci en mémoire de Moi ». Dites comme moi, avec moi, comme mon organe : *Ceci est mon Corps* », dites : *Ceci est mon Sang*. C'est moi, qui parle, c'est moi qui agis, c'est moi qui célèbre, comme Prêtre principal et tout puissant. Mon Eucharistie deviendra la force des faibles, la consolation des affligés; elle « germera les vierges », enfantera les Saints, glorifiera les martyrs, sera pour les pécheurs convertis le gage du pardon et la garantie du salut.

Judas se fût sauvé, s'il avait communie dignement, au lieu « de manger ou de boire sa propre condamnation ». Mais il s'obstinait dans son crime et se fortifiait dans son impénitence. Il arracha de nouveau une exclamation douloureuse au Sauveur : *Voici la main du traître qui est à table avec moi* ! Les Apôtres, comme la première fois, demeurèrent atterrés. L'un d'eux, Pierre, voyant l'attitude si délicieusement confiante de Jean qui appuyait sa tête sur la poitrine du Maître, crut qu'il connaissait et pourrait découvrir l'affreux secret; il lui fit signe : « qui est-ce » ? Jean l'ignorait, mais avec l'assurance que donne l'amour : *Maître, dit-il à Jésus, qui est-ce ? Jésus répondit : celui à qui je*

<sup>1</sup> Luc., XXII, 21. Marc., XIV, 20. Matt., XXVI, 23. Joan., XIII, 21.

*présenterai le morceau de pain trempé dans le plat ; et l'ayant trempé il le donna à Judas, fils de Simon, l'homme de Kérioth*<sup>1</sup>. Terrible effet de l'abus des grâces ! Chaque progrès dans le mal fait pénétrer plus avant le démon dans une âme ; Dieu se retire et il semble que le salut soit désespéré. *Avec le morceau de pain Satan entra en Judas, et Jésus lui dit : ce que tu fais, fais-le vite*<sup>2</sup> ! Les Apôtres, sauf Pierre et Jean, n'avaient ni entendu la voix du Sauveur, ni compris le signe. Aussi ne saisirent-ils pas le sens des derniers mots : *ce que tu fais, fais-le vite. Comme Judas tenait la bourse, ils pensèrent que Jésus lui avait dit : achète ce qu'il faut pour la fête, ou : fais quelque aumône*<sup>3</sup>.

*Le morceau de pain reçu. Judas sortit. Il faisait nuit*<sup>4</sup>.

En ces trois mots sinistres est contenu le drame entier d'une damnation. Jésus dit : « Ce que tu fais, fais-le vite ». Le mal ne nous est pas commandé, à Dieu ne plaise ! Mais nous sommes des êtres libres, et Dieu ne violente pas une liberté sans laquelle nous ne serions que d'inertes machines. Dieu nous laisse. Après nous avoir aimés, comblés de grâces, supportés avec patience, exhortés, suppliés ; après s'être jeté à nos pieds et avoir tout tenté pour nous arracher au crime et à la perdition, vient l'heure fatale où il nous laisse à nous-mêmes. Alors, le malheureux Judas « sort ». Il s'éloigne de Dieu, il quitte Celui qui seul est son salut, il abandonne l'assemblée sainte, il erre seul en proie aux passions qui le poussent, il se hâte vers le crime.

« Il fait nuit ». La nuit qui pèse sur la nature est

<sup>1</sup> Joan., XIII, 22-27.

<sup>2</sup> Joan., XIII, 27.

<sup>3</sup> Joan., XIII, 28-30.

<sup>4</sup> Joan., XIII, 30.

moins épaisse que celle qui envahit l'âme du pécheur. Le pécheur ne voit plus rien, ne comprend plus rien ; Dieu, son âme, son avenir, l'horreur de son état, l'épouvante du jugement à subir, la profondeur du gouffre où il se précipite, toutes ces grandes et formidables choses ont disparu dans l'épaisseur de la nuit.

Judas n'a plus qu'un but : rejoindre les Juifs pour arrêter les dernières dispositions de son crime.

Lui parti, il semble que l'âme du Sauveur se décharge du poids qui l'oppressait. Son regard s'illumine, son cœur se dilate, il se laisse aller aux émotions du triomphe. *Maintenant, le Fils de l'Homme, s'écrie-t-il, est glorifié, et Dieu sera glorifié en lui et cette glorification est tout proche*<sup>1</sup>. Cette gloire dont Lui et son Père seront glorifiés jaillira de quatre foyers différents. De sa Passion d'abord. Car, par elle les plus grandes œuvres vont s'accomplir. Le règne du péché sera détruit, l'Enfer terrassé, la mort vaincue, la réconciliation du ciel et de la terre, de Dieu et de l'homme, opérée. Puis, descendra sur le Fils de l'Homme la gloire judiciaire, dont la sortie de Judas est l'annonce. Jésus-Christ est constitué Juge Souverain. Devant son Tribunal passeront les générations humaines, et c'est à sa voix que les méchants se sépareront des justes, comme Judas vient de se séparer des Apôtres. Troisième gloire : la résurrection. Ici, comme partout ailleurs, Jésus-Christ joint aux humiliations de sa croix la splendeur de la résurrection ; jamais il n'annonce les unes sans l'autre. Car, son Père le glorifiera en proportion de ce qu'il l'aura humilié, et comme il a trouvé sa gloire dans les douleurs de son Fils il la trouvera dans l'exaltation

<sup>1</sup> Joan., XIII, 31-32.

de ce Christ ressuscité. Le Fils et le Père la trouveront enfin, dans les hommages qui s'élèveront vers Eux d'un monde racheté, purifié, illuminé, rempli des plus éclatants mérites et leur offrant le tribut des plus pures louanges. Et tout cela est proche ; Judas en préparant sa trahison prépare la Passion et par elle la gloire.

Ce qui va suivre et que raconte saint Luc aurait lieu de grandement nous surprendre si nous ne savions que le dessein de Dieu sur les Apôtres était, avant d'en faire ces hommes merveilleusement saints et forts que nous connaissons, de les laisser à nos faiblesses communes. Après la Communion qu'ils viennent de recevoir, quand tout leur parle de souffrance, d'humiliations et de mort, quand Judas prépare sa trahison et les Juifs leur décide, eux s'enflamment pour la possession d'un royaume, et, dans ce royaume, se disputent la première place ! *Une discussion s'élevait parmi les Apôtres, à qui aurait le premier rang*<sup>1</sup>. Ils ne pouvaient se défaire des préjugés Juifs qui attribuaient au Messie un empire temporel et d'un incomparable éclat ; la passion et la mort n'étaient pour eux qu'une transition rapide, et dans la Résurrection que leur Maître leur annonçait ils voyaient la fondation de l'empire rêvé par eux. Eux comme les Juifs confondaient le second Avènement triomphal avec le Premier humble et douloureux.

Jésus, doucement et sans leur reprocher leur inopportune préoccupation, se contenta de remettre toutes choses au point. Une domination allait se fonder, mais spirituelle, et où les dignités seraient à l'inverse de celles du monde. Le plus grand dans l'Eglise sera le plus serviteur, et l'honneur du premier rang renfer-

<sup>1</sup> Luc., XXII, 24.

mera l'obligation d'un dévouement plus complet et d'une bienfaisance plus généreuse. *Les rois des nations dominent; les puissants se font appeler bienfaiteurs. Il n'en doit pas être ainsi parmi nous. Le plus grand se fera le plus humble, et le dominateur sera comme celui qui sert. Lequel est le plus grand, celui qui est assis à table, ou celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? Et moi je suis au milieu de vous comme votre serviteur*<sup>1</sup>. Ces mots, vérifiés par toute la vie du Sauveur, acquéraient dans son dernier acte, alors que penché vers ses Apôtres il venait de leur laver les pieds, une extraordinaire force. Quel dignitaire de l'Eglise voudrait devant un tel spectacle, imiter l'arrogante domination des grands du monde? Comment les Apôtres profitèrent-ils plus tard des renseignements du Maître? Leurs écrits comme leurs actes nous le montrent avec éclat.

Leur humilité fut merveilleuse comme leur puissance, et c'est de ses Apôtres dont il voit par avance les vertus sublimes qu'il prophétise la récompense dans l'éternel Royaume. *Pour vous, demeurés constamment avec moi dans mes épreuves, je vous prépare un Royaume, comme mon Père me l'a préparé. Dans mon Royaume vous mangerez et vous boirez à ma table*<sup>2</sup>, vous vivrez de ma vie, vous partagerez ma nourriture qui est toute joie, toute gloire, toute immortelle satiété. Au bonheur représenté par cette mystérieuse nourriture, s'ajoutera la puissance: *Vous siégeriez sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël*<sup>3</sup>, l'universalité des hommes, alors qu'au jugement général,

<sup>1</sup> Luc., XXII, 25, 27.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 28-29-30.

<sup>3</sup> Luc., XXII, 30.

vous prononcerez sur les damnés la terrible sentence de réprobation.

III. — Ici, se place le Discours après la Cène, que Jésus commence au Cénacle et achève dans le trajet du Cénacle à Gethsémani. Nulle part ailleurs, le Cœur Divin ne se révèle plus délicieusement, ni la lumière n'est plus éclatante, les révélations plus hautes, la vie surnaturelle et les destinées futures mises dans un plus vif relief. Le chrétien nous y est montré tout entier : dans son attente, dans sa grandeur, dans ses luttes, dans ses triomphes grâce à l'Homme-Dieu Rédempteur.

Jésus quitte ce monde. Sans doute, comme Dieu il sera toujours avec nous. Il y sera même comme Homme, mais, si caché, si retranché dans un perpétuel silence, qu'il peut appeler départ et absence sa présence dans le Sacrement. *Mes petits enfants, je ne suis plus avec vous que pour un peu de temps. Vous me chercherez. Aux Juifs je disais : où je vais vous ne pouvez venir. Je vous dis, quant à présent<sup>1</sup>, vous-mêmes ne pouvez me suivre où je vais.* Il allait à la mort et à la gloire. Les Juifs déicides et impénitents ne pouvaient le suivre ni dans sa mort sainte ni dans sa glorieuse résurrection, eux qu'une mort funeste et une éternelle perdition attendaient. Mais les Apôtres, après s'être séparés de lui par une fuite sans courage, devaient après le rejoindre dans l'héroïsme du martyr et les éternelles joies du ciel. *Mes petits enfants !* Mot de tendresse ; mot de doux et condescendant reproche, car s'ils l'aiment, ils n'auront cependant pas la force de le suivre ; ils le « chercheront » par le cœur, ils s'éloigneront par la faiblesse de la volonté.

<sup>1</sup> Joan., XIII, 33.

Que leur laisse-t-il comme compensation à sa présence sensible, comme baume, comme joie, autant que comme devoir ? L'amour. Mais un amour nouveau, tel que l'Ancienne Loi ne le pouvait produire, tel que l'Esprit-Saint « répandu dans les cœurs » le peut seul enfanter, tel encore que l'exemple de Jésus-Christ le guide, tel que la virginale sainteté de l'Évangile l'épure et le solidifie : l'amour fraternel dont Dieu nous fait un essentiel précepte. *Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés*<sup>1</sup>, d'un amour prévenant, gratuit, pur, efficace, condescendant, pardonnant, tel que le monde ne l'a jamais pratiqué ni même soupçonné. C'est mon amour à moi, le signe qui me distingue et distinguera mes fidèles, le drapeau sous lequel mes troupes combattront. *Voilà le signe auquel tous connaîtront que vous êtes mes disciples; c'est l'amour que vous garderez les uns pour les autres*<sup>2</sup>.

Pierre écoutait, non sans quelque impatience. Un mot du Sauveur blessait son cœur et défilait sa présomptueuse confiance. Lui ne pas pouvoir suivre son Maître ! C'était à ses yeux chose impossible. *Seigneur, interrompit-il, où donc allez-vous ? — Où je vais, répondit Jésus, tu ne pourras me suivre maintenant; mais tu me suivras plus tard*<sup>3</sup>. Jésus faisait allusion à sa pusillanimité présente et à la force future avec laquelle il affronterait le crucifiement. Pierre n'accepta rien. *Et pourquoi, reprit-il, ne puis-je vous suivre présentement ? Je mourrais pour Vous. Pour Vous je suis prêt à aller*

<sup>1</sup> Joan., XIII, 34.

<sup>2</sup> Joan., XIII, 35.

<sup>3</sup> Joan., XIII, 36.

*en prison et à la mort*<sup>1</sup> ! Pauvre Pierre ! S'il connaissait son cœur, il méconnaissait sa faiblesse ; il ne crut même pas à la terrible annonce de sa chute. Mourir pour moi, reprit Jésus ! *Pierre, en vérité, en vérité, je te le dis, le coq n'aura pas achevé son chant que tu m'auras trois fois renié*<sup>2</sup> !

C'était l'heure de prémunir, non pas Pierre seulement mais tous les Apôtres, contre les embûches, les trahisons, les luttes sanglantes, dont leur vie serait pleine. Le Sauveur s'y applique, leur signalant d'abord le rôle que jouerait Satan durant tout leur apostolat et la durée de l'Eglise. L'enfer doit leur livrer une guerre implacable, susciter contre eux les puissances, faire naître les hérésies, les tourmenter de toutes manières et les réduire parfois aux plus douloureuses extrémités. *Simon, Simon, voilà que Satan a demandé de vous passer au crible comme on fait du froment*<sup>3</sup>. Et quelle sera, dans ces moments de troubles et de dangers mortels, l'espérance de l'Eglise ? Pierre et son Siege indéfectible. La papauté sera douée d'infailibilité et les erreurs se briseront contre sa foi, comme les coups de force contre son immuable puissance. *J'ai prié pour toi afin que ta foi ne defaille pas, et une fois converti affermis tes frères*<sup>4</sup>.

Le secours d'en haut est assuré, mais Dieu n'en veut pas moins que son Sacerdoce s'arme de prudence et de force. Tant que les Apôtres ont possédé leur Maître au milieu d'eux, ils n'ont eu à songer ni à leur

<sup>1</sup> Jean., XIII, 37.

<sup>2</sup> Jean., XIII, 38. Matt., XXVI, 33-34-35. Marc., XIV, 29-30-31. Luc., XXI, 33-34.

<sup>3</sup> Luc., XXII, 31.

<sup>4</sup> Luc., XXI, 32.

entretien ni à leur sauvegarde, Jésus pourvoyait à tout, leur ouvrait toute demeure, suscitait toute générosité. Mais il se retire, et les siens auront à se pourvoir eux-mêmes et eux-mêmes se défendre. *Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans chaussure, avez-vous manqué de quelque chose? — De rien, répondirent les Apôtres. — Maintenant, reprit Jésus, que celui qui a une bourse la prenne, et de même aussi son sac, que celui qui n'a point d'épée vende sa tunique pour s'en procurer une<sup>1</sup>. L'Eglise vivra dans une guerre perpétuelle et aura souvent besoin de protecteurs armés pour sa défense. Quant à elle, son glaive, c'est sa patience; son arme c'est la force invincible que Dieu a déposée dans son sein; et cette patience et cette force ne cesseront de se montrer dans les persécutions qu'elle subira à l'instar de son Divin Fondateur. Je vous le dis, il faut encore que se réalise en moi cette parole de l'Écriture : « il a été mis au rang des scélérats ». Or les oracles qui me regardent vont s'accomplir sans retard<sup>2</sup>. Le Sauveur annonçait les cris de la multitude réclamant Barabbas, et son crucifiement entre les deux larrons. Ainsi devait vivre son Eglise, toujours deshonorée par la calomnie, toujours assaillie par la violence. Les Apôtres, comprenant qu'une lutte était instante, offrirent deux épées. Jésus n'insista pas, leur dit : « C'est assez<sup>3</sup> » et continua son discours.*

La suite est aisée à concevoir. A peine les Apôtres étaient-ils revenus de l'émotion que l'annonce d'une trahison d'un des leurs leur avait causée, que la chute de Pierre, les avertissements du Sauveur sur la vie de

<sup>1</sup> Luc., XXII, 35-36.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 37.

<sup>3</sup> Luc., XXII, 38.

combats qui les attendait, la prophétie de la Passion, les douleurs prochaines, les visions terribles du lendemain, jetaient leur âme dans des troubles plus profonds. Aussi la première parole de Jésus fut-elle : *Que votre cœur ne se trouble pas*<sup>1</sup> ! Pourquoi, nous autres chrétiens, nous troublerions-nous ? Jésus-Christ nous donne les garanties les plus hautes, les protections les plus assurées, les espérances les plus magnifiques. Répétons d'abord avec saint Paul : « Si Dieu est pour nous qui sera contre ? » Si Jésus-Christ qui est Dieu nous aime, se dévoue pour nous, nous prodigue son sang, nous entoure de ses soins les plus assidus, qu'avons-nous à craindre ? *Si vous croyez en Dieu, dit-il, croyez de même en Moi*<sup>2</sup>. Si vous appelez Dieu votre Père et remettez tout souci entre ses mains paternelles, moi qui ne suis avec mon Père qu'un seul et même Dieu, qui vous peut empêcher de me donner la même foi et la même confiance ? Sûrs de l'appui de Dieu, nous le sommes de notre avenir et du plus splendide des avénirs. Une patrie, une demeure, une vie éternelle, nous attendent au delà du tombeau. *Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. S'il en était autrement je vous le dirais. Je vais vous préparer la place, et quand je vous l'aurai préparée je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que, où je suis, vous y soyez vous-mêmes avec moi*<sup>3</sup>. Quelle est cette demeure éternelle où Jésus nous veut introduire ? C'est Dieu même. C'est donc à la possession de Dieu, au partage de la Béatitude infinie que nous sommes conviés. Il y aura là pour nous autant de « demeures diffé-

<sup>1</sup> Joan., XIV, 1.

<sup>2</sup> Joan., XIV, 1.

<sup>3</sup> Joan., XIV, 2-3.

rentes », qu'il y aura de mérites et de degrés correspondants dans la jouissance. La source est la même pour tous, mais les vases qu'on présente à ses eaux peuvent être de capacité fort différente. La même harmonie se fait entendre à chaque auditeur, mais combien l'un est plus apte que l'autre à la comprendre et à la goûter !

C'est donc à Dieu que le Sauveur nous mène. Et comment ? Quelle est cette manière de nous « préparer la place » ? Comment gagnons-nous le ciel et par quels secours ? Par la foi d'abord. Jésus se retire, tout nous est voilé et impénétrable, tout devient pour nous exercice et mérite de foi. Mais s'il dit : « je m'en vais », s'il nous enlève sa présence sensible, il nous laisse sa doctrine et ses exemples, il accompagne de ses prières et de son incessante supplication nos pèlerinages et nos combats, il nous verse sa grâce à longs flots, il « répand dans nos cœurs son divin Esprit ». Ainsi nous prépare-t-il durant la vie jusqu'au jour où il vient « nous chercher pour nous conduire avec Lui ». Ainsi savons-nous tout ce qui touche à notre glorieux avenir : *Vous savez où je vais et vous en savez le chemin*<sup>1</sup>.

Étonnante lenteur d'esprit des Apôtres ! Rien n'est plus clair que ce que vient de dire le Sauveur. Il est Dieu, il nous mène à Dieu, il nous viendra prendre pour nous conduire au ciel qui n'est autre que la possession de Dieu. Tout cela se suit et s'illumine. Thomas n'y a rien compris. Tout à l'heure Philippe y comprendra moins encore. *Seigneur, dit Thomas, nous ne savons où vous allez, comment en saurions-nous la route ? Jésus lui dit : C'est moi qui suis la Voie, la Vérité et la Vie*<sup>2</sup>. C'était dire : je suis Dieu. Car Dieu seul est

<sup>1</sup> Joan., XIV, 4.

<sup>2</sup> Joan., XIV, 5-6.

tout cela par essence. La créature peut être vraie dans sa pensée et sa parole : elle n'est pas la « Vérité ». N'étant pas le terme où nous devons tendre, elle ne peut être la « Voie » qui mène à ce terme. Surtout elle n'est pas la « Vie ». Elle est périssable, elle n'a la vie que partiellement ; Dieu seul est la vie totale, infinie, d'où toute vie créée émane et dépend.

L'affirmation de sa Divinité va s'accroître encore, quand Jésus-Christ aura formulé nettement le mystère de sa consubstantialité, de son égalité, avec Dieu son Père. Comme son Père, et avec Lui, le Verbe est notre fin dernière, et par son Incarnation notre introducteur dans le sein de la Divinité. *Nul ne vient au Père que par Moi*<sup>1</sup>. Et comme le Verbe ne fait avec son Père qu'un seul et même Dieu, Jésus ajoute : si vous m'aviez connu vous auriez connu mon Père. *Bientôt*, quand votre instruction sera complète et votre foi éclairée, *vous le connaîtrez*<sup>2</sup>. Mais dès maintenant même m'ayant vu vous l'avez vu.

Une interruption de Philippe permet au Sauveur de compléter son sublime enseignement sur son union parfaite avec son Père et par suite sur sa Divinité. *Seigneur, dit Philippe, montrez-nous votre Père et il nous suffit*<sup>3</sup>. Ce mot : « il nous suffit » avait plus de profondeur que l'Apôtre ne le soupçonnait. Voir Dieu en lui-même, dans son Essence, c'est le terme de la vie et la béatitude éternelle, mais cette vision échappe à nos yeux corporels. Sur la terre nous ne voyons la Divinité qu'à travers le nuage de l'Incarnation. *Eh! quoi, Philippe, depuis si longtemps que je suis avec vous vous*

<sup>1</sup> Jean., XIV, 6-7.

<sup>2</sup> Jean., XIV, 6-7.

<sup>3</sup> Jean., XIV, 8.

*ne me connaissez pas encore ! Philippe, qui me voit voit aussi mon Père. Comment donc pouvez-vous dire : « montrez-nous le Père ? Ne croyez-vous point que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? »*

C'est le plus sublime des mystères, c'est aussi le plus indispensable à croire et à professer. Ne voir en Jésus-Christ qu'un homme c'est renverser toute la Rédemption, rendre insoluble l'histoire humaine, faire de la trame des événements un chaos sans lumière, et jeter l'humanité dans le désespoir d'un tombeau sans lendemain. Aussi Dieu nous a-t-il enlevé jusqu'à la possibilité de douter quand nous examinons les faits avec intelligence et surtout droiture. Jésus-Christ apparaît manifestement plus qu'un homme. Sa doctrine n'est pas de la terre, elle est d'un Dieu : *Les paroles que je vous dis ce n'est pas de moi-même que je vous les dis*<sup>1</sup>. Ses œuvres sont inexplicables si on leur dénie leur origine divine. Les miracles qu'il a multipliés, l'Église qu'il a fondée, le monde qu'il a tour à tour détruit et refait, les luttes gigantesques où de siècle en siècle il demeure victorieux, les vertus surhumaines qu'il a implantées, les institutions dont il couvre la terre, l'impérissable survivance qui le fait roi de tant de millions d'intelligences et de cœurs, son règne à travers les Âges, tous ces faits que nos yeux contemplant ne nous peuvent laisser aucun doute sur sa Divinité. Il est bien ce qu'il dit être : *Fils de Dieu ; agissant avec la même puissance que son Père. Mes œuvres, c'est le Père qui demeure en moi qui les accomplit. Ne croyez-vous donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ?*

<sup>1</sup> Joan., XIV, 9-10.

<sup>2</sup> Joan., XIV, 10.

*Croyez-le à raison de mes œuvres*<sup>1</sup>. Merveilleuse puissance de Jésus-Christ ! Alors que la mort glace et anéantit les influences humaines les plus larges et les plus agissantes et couche au tombeau les œuvres les plus gigantesques, c'est après sa mort que Jésus-Christ déploie sa plus irrésistible puissance : *En vérité, en vérité, je vous le dis, mes œuvres celui qui croit en moi les fera lui-même et il en fera de plus grandes encore parce que je m'en vais à mon Père*<sup>2</sup>. C'est au lendemain du Calvaire que les miracles éclatent de toutes parts, que l'Église se fonde et que l'univers est conquis. Et cela, dit Jésus-Christ, *parce que je m'en vais à mon Père*. Là, dans ma gloire, assis sur mon trône au haut des Cieux, je gouvernerai les choses humaines avec une force plus grande et un plus manifeste éclat. Là aussi j'exercerai une plus étendue miséricorde et je répandrai mes grâces avec plus de profusion : *Tout ce que vous demanderez au Père en mon Nom, je le réaliserai, afin que le Père soit glorifié par le Fils. Que vous m'adressiez à Moi-même vos demandes et, en mon Nom, je vous accorderai*<sup>3</sup>. Tellement mon Père et Moi nous ne faisons qu'un même Dieu.

Revenons au début de cet entretien suprême de Jésus avec ses Apôtres. Nous sommes à la veille d'un départ, ou plutôt nous assistons, à une couche de mort, à la dernière entrevue d'un père avec ses enfants. Jésus va mourir, il va quitter ce monde, c'est-à-dire qu'il va nous retirer sa présence sensible. Désormais il ne sera plus au milieu de nous que comme n'y étant pas. Il nous donne de son absence mieux que des consolations, mais

<sup>1</sup> Joan., XIV, 11.

<sup>2</sup> Joan., XIV, 12.

<sup>3</sup> Joan., XIV, 13-14.

de douces et puissantes compensations. Nous en connaissons déjà d'admirables : voici les trois dernières.

Le don du Saint-Esprit auquel le Sauveur donne l'épithète de « Consolateur », de « soutien », de « force ». C'est lui-même, Jésus, qui nous l'obtiendra de son Père. L'amènera dans nos âmes, pourvu que par l'amour et l'obéissance à la Loi divine nous méritions une telle grâce. *Si vous m'aimez, gardez mes commandements, et moi je prierai le Père et il vous donnera un autre Consolateur qui demeurera toujours en vous*<sup>1</sup>. Voilà clairement indiqué le mystère de la Trinité Sainte : le Père qui nous donne un « autre » Consolateur, un autre que son Fils ; il nous avait donné son Fils engendré de Lui, il nous donne maintenant l'Esprit-Saint.

O grandeur de l'homme régénéré dans le Christ ! Les trois personnes de l'adorable Trinité s'emploient à son éternelle destinée. Le Père lui « livre son Fils unique ». Ce Fils s'incarne, vit et meurt pour lui. L'Esprit-Saint fait en lui sa demeure et l'enrichit de ses dons. Ce séjour de l'Esprit-Saint en nous n'est ni intermittent ni passager. « Il demeurera en nous perpétuellement », tant qu'un péché grave ne le forcera pas à se retirer. Et son action dans une âme est universelle autant qu'incessante. Il y accomplit les deux œuvres qui suivent et achèvent la Rédemption. Jésus-Christ nous avait « enseigné toute vérité » : L'Esprit-Saint qui est « l'Esprit de vérité » nous les inculque et nous empêche de les oublier. Jésus-Christ nous avait promulgué ses préceptes et ses conseils, l'Esprit-Saint nous insinue la force de les pratiquer. Jésus-Christ nous donnait l'amour comme la fin de toute la Loi, l'Esprit-Saint « qui est amour » nous

<sup>1</sup> Joan., XIV, 15-16.

communiqué les flammes de la charité. Et son action dans chaque âme nous montre la mission qu'il accomplit dans l'Eglise et dans le monde, l'œuvre immense d'Évangélisation et de sainteté dont sont tributaires les générations qui traversent les siècles. Mais tous sont-ils éclairés et conduits par l'Esprit de Dieu ? Non. Le monde est odieusement réfractaire à son action ; le monde est aveuglé par son grossier matérialisme, et ce qui ne tombe pas sous les yeux du corps est non venu pour lui. *C'est l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point*<sup>1</sup>. Seuls les hommes spirituels « qui savent contempler ce qui ne se voit pas » connaissent et goûtent sa présence et son action. *Vous autres, vous le connaîtrez parce qu'il demeurera avec vous*<sup>2</sup>. Il sera votre lumière, votre force et la consolation de votre exil.

Certes ! c'est un don immense que le don de cet « autre » Consolateur ; mais peut-il nous faire oublier le premier ? Pouvons-nous vivre sans Jésus-Christ ? « Vivre sans Christ en ce monde », voilà pour saint Paul le suprême malheur. A la seule annonce qu'il va les quitter, les Apôtres sont dans une désolation profonde et cette désolation serait la nôtre, si réellement Jésus nous quittait. Mais Jésus, loin qu'il nous quitte, nous est depuis son Ascension, mille fois plus présent qu'aux jours de sa vie mortelle. Sans doute, il nous dissimule sa présence, mais cette présence est maintenant plus intime et plus universelle. Où que nous allions Jésus y est et par la Communion il pénètre au plus profond de notre être. Entendons-le nous dire : *Je ne vous laisserai pas*

<sup>1</sup> Joan., XIV, 17.

<sup>2</sup> Joan., XIV, 17.

*orphelins, je viendrai à vous*<sup>1</sup>. Non pas au monde qui ne veut pas de lui, mais à nous qui lui ouvrons notre cœur. *Encore un peu de temps et le monde ne me reverra plus, mais vous vous me verrez, vous me verrez ressuscité parce que je vis et que vous aussi vous vivrez*<sup>2</sup> de la vie nouvelle et divine que je vous communiquerai ; c'est la vie de foi à la lumière de laquelle nous apercevons la vérité sublime d'un Dieu Père, Fils et Saint-Esprit. *En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père*<sup>3</sup>, et, par la révélation d'un autre mystère, vous saurez que de même que je ne fais qu'un avec mon Père, j'entends ne plus faire qu'un avec vous : *Vous connaîtrez que vous êtes en moi et que je suis en vous*<sup>4</sup>. Je ne pose qu'une condition à ces sublimes choses, mais elle est essentielle, c'est que vous soyez fidèles à éviter tout péché grave, car tout péché grave nous arrache violemment l'un à l'autre. *Celui qui reçoit mes commandements et les observe, c'est celui-là qui m'aime. Or celui qui m'aime sera le bien-aimé de mon Père ; moi de même je l'aimerai et je me manifesterai à lui*<sup>5</sup>.

Un apôtre, saint Jude, était frappé de l'insistance que Jésus mettait à exclure le monde, c'est-à-dire les hommes sans religion et sans foi, de l'amour et de l'union avec Dieu. Il interrompit le Sauveur. *Maître, d'où vient que vous vous manifestez à nous et non pas au monde ?* C'était toucher à l'insondable problème du

<sup>1</sup> Joan., XIV, 18.

<sup>2</sup> Joan., XIV, 19.

<sup>3</sup> Joan., XIV, 20.

<sup>4</sup> Joan., XIV, 20.

<sup>5</sup> Joan., XIV, 21.

<sup>6</sup> Joan., XIV, 22.

salut des uns et de la réprobation des autres, problème dont Dieu seul garde la solution ; c'était vouloir forcer le grand secret du gouvernement divin : Jésus ne lui répondit pas, mais acheva la révélation du divin amour et de la condition qui lui est imposée. *Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous établirons en lui notre demeure* <sup>1</sup>. C'est tout le mystère de la grâce sanctifiante, qui a son point de départ dans la foi. *Celui qui ne m'aime point ne garde pas mes paroles. Or la parole qui vous est dite n'est point de moi mais du Père qui m'a envoyé* <sup>2</sup>. Rejeter la foi c'est rejeter Dieu ; et comment aimer Dieu et en être aimé si on le rejette ?

Apercevant sans doute que ses Apôtres montraient plus de bonne volonté que d'intelligence en face d'aussi hautes révélations, Jésus ajouta : *Je vous ai dit ceci durant le temps que je demeurais avec vous. Mais l'Esprit-Saint, le Consolateur, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous aurai dit* <sup>3</sup>.

Jésus ne quittera pas la terre sans nous laisser un troisième don, sans lequel les précédents nous deviendraient impossibles : *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix* <sup>4</sup>. Qu'y a-t-il de sûr et de quoi jouit-on quand on est en guerre ? Or l'état de guerre où le Sauveur trouva le genre humain était plus que tout autre désastreux et ruineux. En guerre avec nous-mêmes et en guerre avec Dieu, il ne nous restait plus la moindre espérance de salut, et c'est en faisant cesser cette double

<sup>1</sup> Joan., XIV, 23.

<sup>2</sup> Joan., XIV, 24.

<sup>3</sup> Joan., XIV, 25-26.

<sup>4</sup> Joan., XIV, 27.

hostilité, en nous donnant une double paix, que Jésus nous sauve. Il nous sauve de nos passions qui nous tyrannisent ; il nous sauve de Dieu dont la justice nous accable, il nous sauve des angoisses de l'avenir. Et ainsi désormais en paix avec nous-mêmes sous la domination de la vertu, en paix avec Dieu, qui nous rend son amour, tranquilles pour notre avenir éternel que la Rédemption nous assure, nous vivons dans la plus délicieuse sécurité. Mais sachons-le, cette sécurité n'est qu'en Dieu. *Je ne vous donne pas ma paix comme le monde la donne* <sup>1</sup>. L'or et les plaisirs du monde, en attisant les passions, en entraînant au péché, en obstruant la route du ciel, donnent bien plutôt la guerre que la paix.

Les Apôtres, absorbés par la pensée qu'ils allaient perdre Jésus, demeuraient inconsolés. Jésus essaye par deux voies différentes d'apporter quelque sérénité à leur cœur défaillant. Il leur fait entrevoir combien sa mort sera magnifique dans ses résultats, et combien elle est belle et sainte dans sa cause. C'est par sa mort sur la Croix qu'il conquerra sa gloire éternelle et y associera ses Elus, et d'ailleurs la résurrection le rendra à leur étreinte. *Vous venez de m'entendre dire : « Je m'en vais et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous seriez ravis de ce que je vais au Père et de la gloire que le Père plus grand que moi* <sup>2</sup> *decernera à mon humanité.*

A ce moment sans doute s'organisait déjà la troupe qui devait s'opposer au Sauveur. Satan s'agitait furieusement et Judas, son émissaire, rôdait autour du Cénacle, épantant sa proie. La mort était instante et Jésus prononçait ses dernières paroles qui la prédisaient : *Je vous le*

<sup>1</sup> Joan., XIV, 27.

<sup>2</sup> Joan., XIV, 28.

*le dis maintenant afin d'affermir votre foi quand tout arrivera. Je ne m'entretiendrai plus longtemps avec vous, car voici venir le prince de ce monde* <sup>1</sup>.

Jésus allait mourir : mais pourquoi ? Est-ce, comme nous, pour la juste expiation de ses péchés ? A Dieu ne plaise ! *Le prince de ce monde n'a aucun droit sur moi* <sup>2</sup>. Il mourait pour la plus sainte et la plus sublime des causes : pour accomplir la volonté de son Père dans la rédemption du genre humain, et donner à ce Père par sa mort la preuve de son amour : *C'est pour que le monde sache que j'aime le Père et que j'accomplis son commandement* <sup>3</sup>.

La première partie du Discours après la Cène est terminée, la seconde commence, non plus au Cénacle, car Jésus vient de dire à ses Apôtres : *levez-vous, sortons d'ici* <sup>4</sup>, mais le long des sentiers qui mènent de Sion au pont du Cédron. La foule de peuple et le tumulte dont la Pâque toute prochaine remplissaient Jérusalem rendent peu probable que Jésus l'ait traversée ; il fallait à son entretien si profond et si intime la solitude et le silence de la campagne. Il sortit vraisemblablement par l'une des portes donnant sur la vallée d'Hinnom, puis remonta par le penchant d'Ophel, près de Siloé, à travers les jardins et les vignobles. Montrant une vigne à ses Apôtres il se servit de son image pour leur faire entendre comment Lui seul était le salut du monde, Lui seul l'intermédiaire entre la terre et le ciel, Lui seul la cause de l'élévation des âmes à la vie même de Dieu. Dieu

<sup>1</sup> Joan., XIV, 29.

<sup>2</sup> Joan., XIV, 30.

<sup>3</sup> Joan., XIV, 31.

<sup>4</sup> Joan., XIV, 31.

est descendu dans le monde, il a pris la nature humaine, il se l'est hypostatiquement unie, il l'a remplie de sa divinité, de telle sorte que « Dieu habite corporellement » au milieu de nous. C'est la moitié de l'œuvre. La seconde est de nous incorporer à Lui, de nous faire devenir ses membres, de nous communiquer sa vie, et par elle de nous faire produire des fruits divins. Nous sommes en lui comme le sarment est à la vigne, comme la branche est à l'arbre : *Je suis la vraie vigne* <sup>1</sup>.

Qui ne voit la conséquence ? Tout ce qui se rattache à Jésus-Christ par la foi, par la grâce, par les œuvres, s'élève à la participation de la vie divine, devient membre de l'Homme-Dieu, sarment de la vigne, objet de la sollicitude du Père. Tout ce qui se sépare de Jésus-Christ par l'incrédulité perd la vie divine, est rejeté de Dieu et destiné à la réprobation. *Je suis la vraie Vigne et mon Père est le Vigneron. Tout sarment qui ne fructifiera pas en moi, il le retranchera et celui qui fructifiera il l'émondra pour qu'il fructifie plus encore* <sup>2</sup>. Ne t'effraie donc pas, ô âme chrétienne, des exigences de l'Évangile, des tribulations de la vie, des meurtrissures qui font couler ton sang et tes larmes : tu es le sarment de la vigne et le Céleste Vigneron te taille en vue des fruits plus abondants à produire. Mais d'autre part ne te rassure pas imprudemment sur l'effet de ton baptême qui t'a incorporée à Jésus-Christ. Sauvée si tu portes des fruits, ta stérilité coupable te perdra.

Autre conséquence à méditer. Sans Jésus-Christ nous ne sommes rien et ne pouvons rien. Rien même dans notre être naturel, puisque « sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait ». Rien surtout dans l'ordre surnaturel

<sup>1</sup> Joan., XV, 1.

<sup>2</sup> Joan., XV, 2.

puisque lui seul « a la vie en lui » et lui seul peut nous la communiquer. Nous aurons beau être ce que le monde appelle « l'honnête homme », si Jésus-Christ ne nous fait pas vivre de sa vie et ne nous rend pas « divins », jamais le royaume des Cieux ne sera à nous. *Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Si quelqu'un demeure en moi et moi en lui il portera du fruit en abondance, mais sans moi vous ne pouvez rien faire. Celui qui ne demeure pas en moi sera jeté dehors comme le sarment, et il séchera, et on le ramassera, et on le jettera au feu et il brûle*<sup>1</sup>. Nous aurons beau nous récrier, nous plaindre, nous irriter. Tel est le plan divin et nulle force au monde ne le changera. Dieu ne veut auprès de lui, dans son éternité, dans sa gloire, que des dieux, des êtres élevés par Jésus-Christ à la vie divine. Tout ce qui reste à sa petitesse naturelle, Dieu n'en veut pas, Dieu le rejette, et, rejeté, où tomber sinon dans les flammes où s'expie le mépris que l'on aura fait des dons de Dieu ?

Demeurer et fructifier en Jésus-Christ : telle est la gloire que Dieu recherche en nous, c'est cela qui glorifiera le Père. C'est aussi la seule cause de l'amour qu'il aura pour nous. *De même que mon Père m'a aimé, moi-même je vous ai aimés*<sup>2</sup>. Ainsi tout est amour dans la Rédemption et la vie Chrétienne ; nous sommes en Dieu plongés comme en un océan d'amour. Mais toujours la même condition est posée, et Dieu ne veut de nous qu'une seule preuve de notre amour : c'est l'obéissance à sa Loi. Sans elle nous ne lui offrons qu'un simulacre d'amour qui l'offense et qu'il répudie. *Demeurez*

<sup>1</sup> Joan., XV, 5, 6, 7, 8.

<sup>2</sup> Joan., XV, 9.

*dans mon amour. Et vous y demeurerez si vous gardez mes commandements* <sup>1</sup>. Est-ce une règle qui nous soit personnelle ? Non puisque Jésus-Christ lui-même l'adopte et s'y rend fidèle : *Moi-même, dit-il, je demeure dans l'amour de mon Père parce que je garde ses commandements* <sup>2</sup>. En tout il est notre chef et notre modèle, en tout il doit être notre joie comme nous sommes la sienne, selon sa touchante affirmation.

La charité fraternelle découle de l'amour de Dieu comme l'eau du fleuve de sa source. Aussi Jésus-Christ unit indissolublement ces deux amours. Et quels motifs il nous propose pour nous porter à aimer nos frères ! Combien graves ! Combien touchants ! C'est d'abord sa volonté expresse, son commandement, comme il dit : *Voici mon commandement c'est que vous vous aimiez les uns les autres* <sup>3</sup>. Mauvais serviteur ! tu bais tes semblables, tu leur veux, tu leur fais du mal ? Qu'est donc pour toi la volonté de ton Maître ? Mais qu'est aussi son exemple, car il ajoute : *Aimez-vous comme je vous ai aimés*. Et il entre dans le merveilleux détail des marques d'amour qu'il nous a données. La première est la plus saisissante. Alors que nous étions perdus et que la divine Justice fondait sur nous, il s'est interposé, « il a pris sur lui nos crimes », il s'est soumis à notre place au châtement qui nous était destiné. Qui eût fait cela ? Qui fut mort pour nous ? *Nul ne peut donner à ceux qu'il aime une plus grande preuve d'amour que de mourir pour eux* <sup>4</sup>. Saint Paul s'écriait dans l'extase de l'admiration : « Il m'a aimé et s'est livré à la mort pour

<sup>1</sup> Joan., XV, 10.

<sup>2</sup> Joan., XV, 10, 11.

<sup>3</sup> Joan., XV, 12.

<sup>4</sup> Joan., XV, 12, 13, 14.

moi ! Ne nous étonnons pas d'entendre un Docteur de l'Eglise nous affirmer que la charité fraternelle a son point de départ au Calvaire. C'est en fixant les yeux sur l'Ami qui y meurt que nous ne nous refusons à aucune des exigences de la Charité. Autre motif : la familiarité merveilleuse avec laquelle nous traite Jésus-Christ. *Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Pour moi je vous donne le nom d'amis parce que ce que j'ai appris de mon Père je vous l'ai révélé*<sup>1</sup>. Nous sommes devenus tellement « de la famille de Dieu » que tous les secrets de famille nous ont été découverts. Nous connaissons Dieu, notre âme, notre avenir, le but des choses créées, l'histoire du passé comme celle de l'avenir, et aucun des grands problèmes se rattachant à la destinée ne nous est resté fermé. Mais quoi ! un Dieu traite ainsi de chétives créatures, et ces créatures se traiteront entre elles avec une froideur méprisante et d'orgueilleuses exclusions ! Admirons un nouveau caractère de l'amour de Dieu pour nous : il est absolument gratuit. Dieu nous a toujours fait les premières avances, et nous n'aimerions pas Dieu si Dieu ne nous avait pas aimés le premier : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis*<sup>2</sup>. Et pourquoi ? Pour que ma grâce fructifiant en vous, vous puissiez, comme ces vignes généreuses, vous couvrir des fruits de la vie éternelle : *Je vous ai choisis pour que vous alliez, que vous rapportiez du fruit et que votre fruit demeure*<sup>3</sup>. Les Apôtres, comme fruit, ont rapporté à Dieu le monde, un monde qu'ils avaient purgé des erreurs et orné de

<sup>1</sup> Joan., XV, 15.

<sup>2</sup> Joan., XV, 16.

<sup>3</sup> Joan., XV, 16.

toutes les vertus : nous autres, que rapportons-nous ? Un dernier fruit de l'amour dont nous favorise Jésus-Christ, c'est l'efficacité de la prière : *tout ce que vous demanderez au Père en mon nom il vous le donnera*<sup>1</sup>. Mais si Dieu vous est si secourable, fermerez-vous vos cœurs et vos mains aux détresses de vos frères ? Aussi, *je vous le commande de nouveau : aimez-vous les uns les autres*<sup>2</sup>.

C'est après les avoir armés du double amour de Dieu et des hommes que Jésus-Christ fait à ses Apôtres la plus terrible et aussi la plus étonnante révélation : celle de la haine dont le monde ne cessera de les poursuivre. Étrange spectacle que tous les siècles ont tour à tour contemplé ! L'Église est haïe du monde. En retour des lumières qu'elle verse à flots, des bienfaits dont elle couvre les Sociétés, des œuvres de salut dont bénéficient tous les peuples, elle recueille, elle, ses apôtres, ses prêtres, ses religieux, ses vrais fideles, une haine que traduisent des persécutions de toute sorte. Et si nous voulons que ce fait déjà si anormal nous devienne tout à fait inexplicable levons les yeux sur l'Homme-Dieu venu dans le monde pour le sauver, et voyons-le poursuivi par la haine jusqu'au Calvaire ou la haine le fait mourir. *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier*<sup>3</sup>.

Étrange au premier abord, cette haine cesse de l'être quand Jésus nous en révèle les secrets motifs. Le monde, c'est-à-dire la portion pervertie du monde, trouve dans les Élus de Dieu la contradiction odieuse de ce qu'il pense, dit et fait. Le Chrétien méprise tout ce que le

<sup>1</sup> Joan., XV, 16.

<sup>2</sup> Joan., XV, 17.

<sup>3</sup> Joan., XV, 18.

monde adore, et il adore tout ce que le monde méprise. *Si vous étiez du monde, le monde aimerait en vous ce qu'il reconnaîtrait être sien. Mais parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous ai séparés du monde, c'est pour cela que le monde vous hait* <sup>1</sup>.

Le monde ne pouvait pas mieux révéler sous quelle puissance il vit et agit et comment son perpétuel instigateur n'est autre que le démon, qui est justement nommé « le prince de ce monde ». Satan poursuit Jésus-Christ d'une implacable haine, et s'il anime ainsi le monde à haïr l'Église et les membres de l'Église, c'est pour assouvir en eux la haine dont il est dévoré contre l'Homme-Dieu. *S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi... Ils vous feront tout cela à cause de mon Nom* <sup>2</sup>.

C'est là leur crime et leur malheur. Ils méconnaissent Jésus-Christ ; ils tiennent pour rien la venue du Fils de Dieu sur la terre : ils nient sa Divinité, ils repoussent sa doctrine, ils s'irritent contre sa morale, ils s'arment contre sa domination de toute la rage d'un orgueil blessé. Ils haïssent Dieu et le persécutent.

Et ce crime peut-il s'atténuer en arguant l'ignorance ? Non, tellement Jésus-Christ s'est montré et continue à se montrer Dieu en Lui-même et dans ses œuvres. *Si je n'étais pas venu, dit-il, et que je ne leur eusse point parlé, ils ne seraient pas coupables, mais maintenant leur péché est sans excuse. Celui qui me hait, c'est mon Père qu'il hait. Si je n'avais point fait au milieu d'eux des œuvres que nul homme n'a faites, ils seraient sans péché. Mais maintenant ils*

<sup>1</sup> Joan., XV, 19.

<sup>2</sup> Joan., XV, 20, 21.

*ont vu, et ils me haïssent moi et mon Père* <sup>1</sup>. La vie et les miracles de Jésus-Christ eussent suffi amplement à prouver sa Divinité. Mais il a voulu la surabondance, la profusion des preuves. Il a laissé le miracle en permanence sur la terre, et la fondation, la durée, l'invincible vitalité de son Église, la mystérieuse force de son Évangile, ne sont pas les moindres preuves que ces immenses œuvres ne sont pas de l'homme mais de Dieu. *Lorsque viendra le Consolateur que je vous enverrai du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi. Et vous aussi vous me rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le premier moment* <sup>2</sup>.

Impuissant contre Dieu lui-même, le monde gangrené de vices tournera sa fureur contre les prêtres et les fidèles de ce Dieu. Rien ne paraîtra trop cruel ni trop injuste, quand il s'agira des Catholiques. La Loi se fera la complice des persécuteurs ; la prison, l'exil, l'échafaud, séviront à l'envie contre ceux dont le seul crime est d'être haïs pour le nom de Jésus.

Il fallait que les Apôtres et les Chrétiens de tous les siècles sussent ces choses. Leur souvenir les affermira quand le Sauveur aura retiré aux siens sa présence visible et quand son départ aura ajouté une tristesse nouvelle aux tristesses qui leur viendront de la haine du monde. Cette tristesse était telle que les Disciples n'interrogeaient plus même leur Maître sur son imminente mort. *Je m'en vais à Celui qui m'a envoyé et nul d'entre vous ne me demande : où allez-vous ? Mais entendant ce que je viens de vous dire, votre cœur*

<sup>1</sup> Joan., XV, 25-26.

<sup>2</sup> Joan., XV, 26, 27.

*est plongé dans la tristesse* <sup>1</sup>. Mais il faut ce départ, il faut cette mort, il le faut sous peine pour la terre d'être privée du Saint-Esprit, dont la venue et l'action sont subordonnées à l'expiation du Calvaire et à la mort de Celui « qui ôte les péchés du monde ». L'Esprit-Saint n'agira que quand le crime du genre humain aura été lavé dans le sang Divin. *Il faut que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, l'Esprit Consolateur ne viendra pas* <sup>2</sup>.

Et quand il viendra, il accomplira une triple mission : la première qui regarde le monde, la seconde les Apôtres, la troisième Jésus-Christ.

Quant au monde *il le convaincra touchant le péché, touchant la justice, touchant le jugement* <sup>3</sup> : le péché qu'il a commis, la justice qu'il a omise, le jugement qu'il subira. Quel est le grand péché du monde ? D'avoir rejeté Jésus-Christ. Tout devient crime dans une âme ou une société qui par incrédulité ou indifférence chasse d'elle Jésus-Christ, renie sa foi et repousse ses moyens de salut. *C'est ainsi que l'Esprit-Saint convaincra le monde touchant le péché parce qu'il n'a point cru en moi. — Il le convaincra touchant la justice parce que je m'en vais à mon Père et que vous ne me verrez plus* <sup>4</sup>. Le monde saura alors que la Suprême Justice, la Sainteté par essence, c'est moi, qui, sorti du sein du Père, y retourne, et n'apparaîtrai plus sur la terre. Il saura que la vraie Justice est celle que j'ai enseignée et que, selon ma nature humaine, j'ai pratiquée, et qui me vaut d'aller à mon Père et de jour d'une

<sup>1</sup> Joan., XVI, 1-3.

<sup>2</sup> Joan., XVI, 7.

<sup>3</sup> Joan., XVI, 8, 9.

<sup>4</sup> Joan., XVI, 10.

éternelle gloire près de lui. — Il saura aussi que si la justice mène au ciel, le péché mène au jugement et du jugement à l'expiation. *L'Esprit Saint convaincra le monde touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé*<sup>1</sup>, Satan est déjà puni de son orgueilleuse révolte, et le même jugement attend le monde orgueilleux et révolté comme lui.

Telle sera la première mission de l'Esprit-Saint : voici la seconde qui regarde les Apôtres. Depuis trois ans Jésus les enseigne, mais il est trop visible que ce n'est là qu'un enseignement préparatoire, et, que les grandes révélations qu'il leur fait sur Dieu, leur âme, la rédemption du monde par la Croix, l'avenir qui les attend et qui attend l'Église, ne font guère qu'effleurer leur esprit. Il leur faut une intelligence plus ouverte et un enseignement plus incisif : ils auront les deux quand les flammes de la Pentecôte reposeront sur leurs têtes.

Mais quoi ? Ce second maître donnera le premier ? L'Esprit-Saint l'emportera sur le Verbe ? A Dieu ne plaise ! les trois Personnes divines sont égales en science comme elles le sont en grandeur. L'Esprit-Saint procède du Père et du Fils, comme le Fils est engendré du Père. Et pour faire entendre cette procession Jésus-Christ dit que c'est le Fils qui enverra l'Esprit Saint, que c'est du Fils qu'il tirera l'enseignement qu'il donnera au monde. *Quand sera venu l'Esprit de vérité il vous enseignera toute vérité. Il ne dira rien de lui-même, il ne fera que révéler ce qu'il aura entendu*<sup>2</sup>.

Sa troisième mission sera la plus illustre, ce sera de faire resplendir à travers le monde et les siècles la divine

<sup>1</sup> Joan., XVI, 11.

<sup>2</sup> Joan., XVI, 13, 13.

figure de Jésus-Christ. Humble et caché durant sa vie de travail, poursuivi durant sa vie publique par la haine des pharisiens qui le dénigrent, plongé à la Croix dans un océan d'infamie, Jésus-Christ rayonne sur le monde dès que l'Esprit-Saint apparaît. *Il me glorifiera*. Il mettra ma Divinité dans sa pleine lumière, il fera apparaître au monde entier comment je suis le Fils consubstantiel du Père, et comment lui-même procède de moi. *Tout ce qui est au Père est à moi, c'est pourquoi je vous ai dit : « tout ce qu'il vous annoncera, c'est du mien qu'il le tirera »*<sup>1</sup>.

Jésus n'avait que trop raison de rappeler à ses Apôtres leur faiblesse d'esprit. Depuis si longtemps qu'il leur annonce sa mort et sa résurrection qui suivra trois jours plus tard, ils ne se souviennent pas, et quand Jésus fait clairement allusion à ce départ et à ce retour, ils ne comprennent pas, ils s'interrogent les uns les autres. *Que veut-il dire : encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, puis encore un peu de temps et vous me reverrez, parce que je vais à mon Père... ? Nous ne savons ce qu'il veut dire*<sup>2</sup>... Jésus fait plus que de spécifier les deux événements dont la notion leur échappe, il leur marque quelle sera leur tristesse à sa mort et leur joie quand ils le reverront après sa résurrection, tristesse et joie dont il trouve l'image dans les angoisses et les douleurs de l'enfantement et les joies qui le suivent. *A vous aussi d'être maintenant dans la tristesse, mais je vous reverrai et votre cœur sera dans la joie et cette joie nul ne pourra vous la ravir*<sup>3</sup>. Ces paroles ne regardent pas seulement les

<sup>1</sup> Joan., XVI, 14, 15.

<sup>2</sup> Joan., XVI, 16, 17, 18.

<sup>3</sup> Joan., XVI, 19, 20, 21, 22.

Apôtres, mais aussi la grande famille chrétienne, dont la vie sur la terre est une vie d'exil, de tristesse sainte, souvent d'après persécutions, alors que le monde se laisse aller à ses joies folles et à ses faux plaisirs. Ainsi se passeront les siècles. Puis, quand viendra le second Avènement, par un retour saisissant des choses les mondains entreront dans d'affreuses angoisses et les élus dans d'ineffables transports de joie, dont la joie des Apôtres, à la résurrection, aura été l'annonce et l'image.

Heureux moment que celui de la Résurrection ! **Moment** de lumineuse révélation : *en ce jour là vous n'aurez plus à m'interroger sur rien*<sup>1</sup>. Heure de puissance et de richesse : *Ce que vous demanderez à mon Père en mon Nom il vous l'accordera*<sup>2</sup>. Heure de foi complète et assurée : Si déjà vous avez cru et confessé *que je suis sorti de Dieu*, à ce moment vos yeux verront cette solennelle vérité dans une plus vive lumière ; *Je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde, maintenant je quitte le monde et je retourne à mon Père*<sup>3</sup>.

La clarté de ces dernières paroles était telle qu'elle triompha de la lourdeur d'esprit habituelle des Apôtres qui s'écrièrent d'accord : *C'est maintenant que vous parlez ouvertement et sans figure ; C'est maintenant que nous connaissons que vous savez toutes choses, qu'il n'est nul besoin de vous interroger. En cela nous croyons que vous êtes sorti de Dieu*<sup>4</sup>.

Bel acte de foi. Mais, ô fragilité humaine ! Ces Apô-

<sup>1</sup> Joan., XVI, 23.

<sup>2</sup> Joan., XVI, 23, 24, 26.

<sup>3</sup> Joan., XVI, 28.

<sup>4</sup> Joan., XVI, 29, 30.

tres qui confessent d'un tel élan la divinité du Sauveur, seront ceux-là mêmes qui l'abandonneront lâchement à sa mort, et seront d'une inconcevable lenteur à croire à sa résurrection. Jésus leur met ce contraste devant les yeux. *Vous croyez maintenant? Voici venir l'heure et elle est déjà venue ou vous vous disperserez chacun de son côté et où vous me laisserez seul!... Mais seul je ne le suis pas, puisqu'avec moi est mon Père*<sup>1</sup>.

Loin que cet abandonnement soit pour Jésus-Christ une cause et un signe de faiblesse, c'est Jésus-Christ qui sera à tout jamais la consolation et l'appui des siens. Si son cœur s'émeut des détresses où la méchanceté du monde réduira ses Apôtres et son Eglise, il exalte la victoire que pour leur salut il remporte sur le monde. *Dans le monde vous serez pressurés, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde*<sup>2</sup>. Il l'a vaincu de trois manières différentes. D'abord en lui enlevant ses armes. Quelles sont les armes du monde qui le rendent si redoutable? Les concupiscences : l'orgueil, l'avarice, la volupté. Mais là où l'humilité remplace l'orgueil, la pauvreté l'avarice, la mortification la volupté, que peut le monde? Puis Jésus-Christ a détruit la domination de Satan, prince de ce monde. Satan ne peut plus rien que contre ceux qui se livrent à lui, et libre à nous tous de nous moquer de ses impuissants assauts. Enfin Jésus-Christ a vaincu le monde en lui enlevant la multitude de ses sujets. Chaque nation où l'Évangile pénètre, chaque peuple qui se christianise, chaque pécheur qui se convertit, chaque fidèle qui persévère,

<sup>1</sup> Joan., XVI, 31, 32.

<sup>2</sup> Joan., XVI, 33.

chaque œuvre sainte qui se fonde, sont autant de triomphes de Jésus-Christ sur le monde.

Le Sauveur termina son entretien avec ses Apôtres par ces paroles, dont les siècles ont consacré la miraculeuse vérité : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde*<sup>1</sup>. Il leva les yeux au ciel et fit à son Père l'admirable prière que les Apôtres entendirent et que saint Jean nous a conservée. Il était alors avec ses disciples en face du Cédron, dans la gorge sauvage et sombre que forment en se rapprochant le Moriah et le mont des Oliviers. Derrière lui, la Jérusalem déicide ; devant, ce jardin de Jethsémani, où tout à l'heure sa Passion s'ouvrira dans la terreur du péché dont il s'est couvert et de la Divine Justice dont il affronte les coups. Maintenant, dans les derniers instants de sérénité, avant le sanglant orage, il prie, et sa prière a trois différents objets : lui-même, ses apôtres, son Eglise.

*Père Saint, l'heure est venue ! Glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie*<sup>2</sup>. C'est donc l'heure solennelle entre toutes, l'heure prévue dès l'éternité dans les Conseils divins, l'heure où Dieu doit recevoir du ciel et de la terre des hommages et une gloire infinis. Cette gloire descendra du Père sur le Fils, pour rejaillir après à flots intarissables du Fils sur le Père. Et de quelle gloire veut parler Jésus-Christ ? D'une triple gloire qui lui reviendra de sa Passion, de sa Résurrection, de la Conversion du monde. Aux yeux superficiels, le mystère de la Croix est un mystère d'écrasement et de faiblesse : en réalité la Croix est pour Jésus-Christ un mys-

<sup>1</sup> Joan., XVI, 33.

<sup>2</sup> Joan., XVII, 1.

tère de gloire et de puissance. A peine il y expire, que le Ciel et la Terre entrent dans des commotions gigantesques, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent, le voile du temple se déchire, le Centurion confesse la Divinité du Christ, le peuple se frappe la poitrine, et derrière la foule Juive le monde entier proclame en se faisant Chrétien que Jésus est vraiment Fils de Dieu. Glorifié à sa mort, Jésus-Christ l'est, trois jours plus tard, dans les splendeurs de sa Résurrection, quand son Humanité dépouille les misères d'une nature passible pour revêtir les qualités glorieuses d'un corps ressuscité. Puis la gloire de Jésus-Christ, comme une mer montante ou un fleuve débordé, franchit tous les lieux et tous les siècles ; tous les peuples l'acclament, la terre entière est à ses pieds.

Tel est l'effet de la prière : « Père Saint, glorifiez votre Fils ! » Et la gloire du Fils était en même temps celle du Père. Car ce n'est que depuis Jésus-Christ que Dieu est universellement connu et adoré sur la terre. Avant lui nous ne rencontrons sur Dieu que des erreurs immondes et d'impies extravagances. Et, ignorant Dieu, comment le genre humain eut-il connu sa destinée puisque Dieu est sa seule fin ? C'est Jésus qui nous révélant Dieu nous a découvert quelle était notre destinée glorieuse, nous a rattachés à Dieu, nous a élevés jusqu'au sommet de la vie surnaturelle. Ainsi, ô grand Dieu, votre Fils vous glorifie. *Glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, et afin que, comme vous lui avez remis la puissance sur tous les hommes, il donne la vie éternelle à ceux que vous lui avez donnés. Or la vie éternelle, c'est de vous connaître, vous le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé*

*L'ouvrage que vous m'avez donné à faire. Et maintenant glorifiez-moi, vous, mon Père, de la gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fut*<sup>1</sup>. Comme Dieu Jésus-Christ n'avait pas à demander la gloire puisqu'il la possédait nécessairement et de toute éternité dans le sein de son Père, mais il demande que cette gloire divine descende sur son Humanité pour qu'elle en resplendisse.

C'est à ses Apôtres qu'il songe maintenant et pour eux qu'il prie. Avant de demander pour eux la conservation et la sainteté il expose à son Père les titres qu'ils ont à sa bienveillance et à ses faveurs. Ils sont ses Disciples, ils ont suivi ses leçons, ils ont partagé sa vie, ses luttes et ses douleurs. *J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés*<sup>2</sup>. Et parce qu'ils me viennent de vous, ils ont un nouveau titre à ce que vous m'exauciez. Mais surtout, ô Père, considérez leur fidélité à me suivre, leur docilité à me croire, leur persévérance à garder mes leçons. *Ils étaient à vous et vous me les avez donnés et ils ont gardé votre parole. Ils savent présentement que tout ce que vous m'avez donné vient de vous. Je leur ai donné les paroles que vous m'avez données, et ils les ont reçues et ils ont connu véritablement que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé*<sup>3</sup>. Le monde nous méconnaît et nous hait, mais eux nous connaissent et nous aiment. *C'est pour eux que je prie; je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous et que je suis glorifié en eux*. Car tout ce qui est de moi est à vous, et tout

<sup>1</sup> Joan., XVII, 1-6.

<sup>2</sup> Joan., XVII, 6.

<sup>3</sup> Joan., XVII, 6, 7, 8.

*ce qui est à vous est à moi*<sup>1</sup> ; nous ne faisons qu'un et quand mes Disciples me glorifient, c'est vous qu'ils glorifient. Voilà leurs titres à être exaucés. Et pour eux que demandai-je ? D'abord la conservation. *Maintenant je ne suis plus dans le monde, je viens à vous. Mais pour eux ils sont dans le monde. Père saint, par votre Nom, conservez ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Pendant que j'étais avec eux dans le monde, je les gardais fidèlement par votre nom. Je les ai gardés, et aucun n'a péri, si ce n'est Judas, l'enfant de perdition, en qui se réalise l'Écriture*<sup>2</sup>. Mais je quitte le monde, je viens à vous, et eux restent dans ce monde, où ils ne rencontreront que haines, embûches et trahisons. *Je ne demande pas que vous les retiriez du monde, puisqu'ils doivent y rester pour le convertir, mais je demande que vous les préserviez du mal. Je demande leur conservation, mais je demande surtout leur sanctification. Sanctifiez-les dans la vérité ! La vérité c'est votre parole. Ils la doivent garder avant de la prêcher aux autres ; ils doivent être saints avant de sanctifier autrui. Aussi est-ce pour les sanctifier dans la vérité que moi-même je me sanctifie*<sup>3</sup>.

La prière du Sauveur se fait maintenant large comme le monde, étendue comme les siècles ; c'est pour la multitude des fidèles qu'il s'adresse à son Père et c'est sa prière qui fera à jamais la force de son Eglise ; rien ne prévaudra jamais contre sa demande. Et que demande-t-il ? Deux grâces, l'une pour la vie militante de son Eglise, l'autre pour sa destinée éternelle. Pour la durée des siècles, il demande l'union, l'union fonde-

<sup>1</sup> Joan., XVII, 9, 10.

<sup>2</sup> Joan., XVII, 11-15.

<sup>3</sup> Joan., XVII, 13-20.

ment de toute sainteté, garantie de tout triomphe, maintien de toute vitalité et de toute vigueur. Enlevez l'union de l'intelligence : voilà l'hérésie; l'union de la volonté : voilà le schisme; l'union des cœurs : voilà le trouble au sein des familles et de la Société. Rien ne tient plus debout, quand cesse l'union; rien ne règne plus que ce que l'Écriture appelle « le désordre et le chaos éternel. » Et dans un ordre d'idées plus haut encore, impossible aux chrétiens d'atteindre leur destinée, qui est de représenter sur la terre l'union, au ciel, d'un Dieu unique en trois Personnes distinctes, si ces chrétiens ne gardent l'union qui fait d'eux tous « un seul cœur et une seule âme ». Quand Jésus-Christ prie, non plus pour ses seuls apôtres, mais pour l'universalité de ses fidèles, c'est donc l'union qu'il demande pour eux. *Je prie aussi pour tous ceux qui, à la parole de mes Apôtres, croiront en moi. Qu'ils soient un! Comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, qu'ainsi ils soient en nous*<sup>1</sup>. Il le faut pour les motifs que nous avons dit; il le faut aussi comme preuve de la vérité de l'Évangile et de la divinité du Christianisme. Sans doute, les autres preuves ne manquent pas, mais celle-ci demeurera toujours la plus frappante; et quand, au sein d'un monde divisé à l'infini par les haines, la Charité chrétienne apparaîtra, tous y verront l'apparition même de Dieu. La Charité dans l'Église fait briller d'un victorieux éclat la Divinité de son fondateur: *qu'ils soient un... afin que le monde croie que vous m'avez envoyé*<sup>2</sup>. Remémorons-nous toute la doctrine, tous les actes, tous les efforts du Sauveur, il nous sera facile de

<sup>1</sup> Joan., XVII, 20.

<sup>2</sup> Joan., XVII, 21.

voir que l'œuvre de sa vie entière a été de fonder la paix, l'union universelle. *La gloire que j'ai reçue de vous, je la leur ai donnée pour qu'ils soient un, comme nous-mêmes sommes un. Moi en eux, vous en moi, et qu'ils soient consommés en un, afin que le monde sache que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé*<sup>1</sup>. L'union de nous tous en Dieu, l'union entre nous, l'union en tout et toujours : voilà le suprême résultat de la Rédemption sur la terre. Au ciel, cette union trouvera son plein couronnement, et c'est le second objet de la prière de Jésus-Christ pour son Eglise. Tous nous sommes appelés à nous réunir en Dieu dans les délices de l'Eternité. Jésus-Christ nous y convie tous, tous nous lui sommes donnés, et si plusieurs manquent à l'appel, ils ne l'imputeront qu'à leur criminel refus. *Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils soient eux-mêmes avec moi ! Je veux qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée*<sup>2</sup> ! « Je veux » : Voilà le Dieu Souverain qui parle. C'est aussi le « Fils bien-aimé » qui sait que rien ne lui sera refusé, que l'œuvre de sa Rédemption ne saurait être vaine et que la puissance de son Evangile se concentrera dans le recueillement universel des Elus. *Père juste, le monde ne vous a point connu, mais moi je vous ai connu et ceux-ci ont compris que vous m'avez envoyé. Je leur ai manifesté votre nom, je le leur ferai connaître encore, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et moi en eux*<sup>3</sup>.

Sauver dans le monde toute âme de bonne volonté :

<sup>1</sup> Joan., XVII, 22, 23.

<sup>2</sup> Joan., XVII, 24.

<sup>3</sup> Joan., XVII, 25, 26.

voilà la mission du Verbe Incarné. Il vient de le dire, il va maintenant l'exécuter. Sa prière est finie, sa Passion commence. *Ayant dit ces choses, Jésus-Christ s'avança avec ses disciples au delà du Cédron*<sup>1</sup>.

## LA DIVINE PASSION

I. — Tout près du torrent *se trouvait une villa avec un jardin, du nom de Gethsémani*<sup>2</sup>. Jésus aimait cette solitude et venait souvent y prier, soit qu'il se retirât sous l'épais ombrage d'une plantation d'oliviers, soit surtout qu'il entrât solitaire dans une grotte ou caverne qui terminait au nord la propriété. C'est là que va se dérouler l'effroyable drame de la Divine Agonie ; là que le Sauveur luttera contre la Divine Justice, sera brisé par elle et souffrira selon la sinistre prophétie « toutes les douleurs de l'enfer ». L'homme a conçu dans son âme les crimes que ses sens ont ensuite accomplis au dehors. C'est donc dans son âme que l'Expiateur ressentira toutes les amertumes et les angoisses de la contrition. L'antique Eden « le jardin de délices », où s'est consommée la révolte du premier Adam, est remplacé par le jardin dont Jésus trempa le sol de ses larmes et de sa sueur de sang. A « Gethsémani », au « pressoir de l'huile », Notre Sauveur l'« Olivier de paix », nous versera l'onction de sa grâce, mais après que le pressoir de l'expiation l'aura lui-même broyé. Durant sa vie entière Jésus prit soin de faire apparaître tantôt sa Divinité, tantôt son Humanité ; ses deux natures

<sup>1</sup> Joan., XVIII, 1.

<sup>2</sup> Joan., XVIII, 1. Luc., XXII, 39. Marc., XIV, 26. Matt., XXVI, 36.

se montreront à Gethsémani dans leur plus vive réalité. Il sera Dieu quand d'un mot il renversera la troupe envoyée pour le prendre, d'un geste guérira le valet blessé par l'épée de Pierre, mais il sera Homme quand il permettra à sa sainte âme de passer par les affres de la douleur.

Cette douleur commence au moment où, franchissant le Cédron, il entre dans la villa de Gethsémani. Ses onze Apôtres entrèrent avec Lui, mais il ne les laissa pas pénétrer au cœur de la propriété<sup>1</sup> et il ne prit avec lui, comme témoins de l'étrange état dans lequel il allait entrer, que les trois qui, au Thabor, avaient contemplé le rayonnement de sa Nature Divine : *Jésus dit à ses Disciples : « Asseyez-vous pendant que j'irai plus loin pour prier. Priez, vous aussi, pour ne point succomber à la tentation<sup>2</sup> »*. Paroles graves et solennelles entre toutes, à un pareil moment, moment de scandale et de danger. Ils n'eussent point fui lâchement, s'ils eussent prié ! Et nous-mêmes quand succombons-nous, sinon quand l'invigilance nous endort et l'absence de prière nous exténue ? *Jésus prit seulement avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean<sup>3</sup>*. Un terrible mystère s'accomplit en lui à cet instant. Il semble mettre, par l'effet d'une miraculeuse puissance, une infranchissable séparation entre les délices de la vision intuitive et les opérations de son âme. Il livre cette âme à toutes les douleurs qu'âme humaine peut éprouver. *Il devient saisi d'effroi et de dégoût, de tristesse et d'angoisse<sup>4</sup>*. Rien ne manque à cette

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 36.

<sup>2</sup> Marc., XIV, 33. Matt., XXVI, 37. Luc., XXII, 40.

<sup>3</sup> Matt., XXVI, 30.

<sup>4</sup> Matt., XXVI, 37. Marc., XIV, 33.

<sup>5</sup> Marc., XIV, 33. Matt., XXVI, 37.

suprême désolation. « L'épouvante », qui nous saisit en face de quelque vision terrible, nous jette dans d'effroyables commotions. Avec le « dégoût » nous perdons soudain tout essor, toute énergie, aucun objet qui ne nous apporte un surcroît de peine, nulle parole qui ne nous soit à charge. Que si la « tristesse » s'ajoute au dégoût, la vie même nous est insupportable et tout se fait douloureusement noir au dedans de nous. Mais que dire des effets de « l'angoisse » ? Elle fait invasion dans notre âme quand nous redoutons quelque affreux malheur, et elle nous fait ressentir par avance les supplices que nous réserve le malheur même réalisé. Tous ces flots, toutes ces tempêtes, grondèrent à l'envi dans l'âme du Sauveur, quand pâle, chancelant, méconnaissable, il se tourna vers ses Apôtres et leur dit : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort* » !

N'en doutons pas, nous voici en face d'un profond mystère, le plus profond de tous ceux que la Passion nous fera parcourir. Partout ailleurs Jésus-Christ s'offrira à nous dans la majestueuse grandeur d'une Victime Divine ; même sous les fouets sanglants et les outrages furieux. Mais ici ! Que dire quand il semble nous apparaître moins qu'un homme, et quand il n'a plus même la fière intrépidité que déploieront ses martyrs ? Pourquoi et comment un pareil état ?

Pourquoi ? Les raisons abondent, car sans elles nous cesserions de voir en Jésus-Christ un Sauveur. Il faut d'abord qu'il nous apparaisse dans la réalité entière de notre nature : triste, si nous le sommes, abattu si nous le devenons, secoué par nos épouvantes et nos angoisses et brisé par nos amères désolations. Il est tout cela à

Gethsémani et c'est là que nous le trouvons le mieux à notre niveau. Non seulement il y est homme comme nous, mais il est homme en nous. Il s'assimile nos désolations, il les fait siennes, il y mêle sa sainteté infinie, et il y transporte ses propres mérites : « dolores nostros ipse portavit ». Saint Paul nous découvre une nouvelle et bien touchante raison. « Il en sera, dit-il, plus miséricordieux ». A sa science divine de ce que nous souffrons il a voulu ajouter celle que donne l'expérience : « ayant tout éprouvé » il deviendra pour les âmes affligées d'une compassion plus tendre et plus dévouée. Il veut enfin être en tout notre exemple. Oh ! sans doute il y aura des âmes héroïques qui sembleront se jouer de la douleur, qui y garderont l'assurance et même la joie. Mais la foule ? Mais la multitude des âmes faibles et mal assurées que l'affliction abat et brise ? Quelle vue douce et fortifiante pour elles que celle du Sauveur luttant dans la même tempête et demeurant vainqueur dans le même assaut !

Mais si Jésus-Christ souffrit avec nous, souffrit-il comme nous ? Non sans doute, car, au sein de très réelles désolations, il ne pouvait néanmoins souffrir que comme Homme-Dieu. En nous ces secousses de la douleur sont subies, en Jésus-Christ elles furent libres et volontaires. C'est à son ordre que son âme devint triste jusqu'à la mort. Quand les douleurs de l'âme fondent sur nous, elles dévastent nos sentiments, écrasent notre volonté, et trop souvent nous éloignent de la piété et de la vertu. En Jésus-Christ elles ne troublèrent en rien la sérénité de son âme et l'intégrité absolue de sa vertu. Enfin si en nous la douleur n'a pour cause, la plupart du temps, que des frivolités ou des vices, en Jésus-Christ son origine, son objet et son but, n'étant

autre que son zèle pour la gloire de son père et le salut du genre humain, revêtaient une sublimité infinie.

Cette sublimité nous apparaîtra mieux si nous contemplons le Sauveur lui-même. Il a quitté ses trois apôtres en leur disant : *demeurez ici et veillez avec moi*<sup>1</sup>, puis il s'est éloigné *à la distance d'environ un jet de pierre*<sup>2</sup>, assez près pour ne pas quitter ceux qu'il aime et être vu d'eux, assez loin pour assurer à sa supplication la solitude et le silence. L'accablement et la piété l'ont de concert précipité la face contre terre : *S'étant agenouillé la face contre terre, il pria*<sup>3</sup>. Et cette prière dans l'attitude d'une adoration profonde fixe la règle des nôtres, qui avant tout doivent témoigner l'immense respect que réclame de nous l'Infinie Majesté de Dieu. Qu'elles viennent et contemplent, les âmes légères et indévotes qui font de leurs prières un jeu indécent. Qu'ils viennent aussi ceux qui osent prétendre que la prière du cœur suffit sans que le corps, par son attitude, y joigne son hommage. L'Homme-Dieu prosterné consacrer pour jamais le culte extérieur que nous devons rendre au Très-Haut. La terre de l'homme fut maudite lors de la prévarication d'Adam, en la touchant de son front, le second Adam lui rend sa bénédiction primitive. Mais surtout Jésus-Christ, dans sa prière, nous dicte par quelles supplications nous devons sanctifier nos douleurs. *S'étant agenouillé la face contre terre, il priaît que s'il était possible cette heure passât loin de lui. Mon Père, tout vous est possible ; écarterez de moi ce calice*<sup>4</sup>. Ne seraient-ils pas déconcertants à

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 34. Marc., XIV, 34.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 41.

<sup>3</sup> Luc., XXII, 41. Marc., XIV, 35.

<sup>4</sup> Math., XXVI, 39. Marc., XIV, 35. Luc., XXII, 42.

notre foi ces sentiments et cette demande, si nous n'en connaissions le sens profond? Quoi? Jésus demande à ne pas souffrir? Mais sa vie entière a été une aspiration à ce sacrifice. « Il se sentait pressé d'être baptisé de ce sanglant baptême ». Tout à l'heure, en avançant par son immolation mystique à la Cène, son immolation à la Croix, il exprimait sa joie « de faire cette Pâque » et d'être mis à mort comme l'Agneau véritable. Et maintenant il recule, il refuse...? Nous n'en saurions douter, des sens cachés, des intentions mystérieuses, sont renfermés dans la divine supplication. Jésus se révèle à nous comme homme. L'homme recule épouvanté devant les tortures et la mort. Il se révèle comme Homme-Dieu, avec ses deux natures et ses deux volontés, l'une qui a horreur de la mort, l'autre qui l'accepte et la veut. Il se révèle comme Dieu, dans ce mot : « non mea, sed tua voluntas. » Ce n'est pas ma volonté humaine que je veux faire prévaloir, mais bien ma volonté divine, qui avec la tienne, ô Père, ne fait qu'une seule et même volonté. Il se révèle innocent. Il ne doit pas souffrir puisqu'il n'a point péché. Se roidissant contre le supplice, il montre qu'il ne l'a pas mérité; en ajoutant : « que votre volonté se fasse et non la mienne », il montre qu'il l'acceptera pour nous. C'est pour nous encore, et en prenant notre rôle, le rôle de pécheurs devant la Justice, de condamnés devant le gibet, qu'il s'écrie : « Père, faites que ce calice passe loin de moi » ! *Mon Père, disait-il, s'il est possible et tout vous est possible, éloignez de moi ce calice; cependant que votre volonté se fasse et non la mienne* !

Cette lutte l'épuisait, et comme il nous arrive dans

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 39-40-41. Marc., XIV, 36-37. Luc., XXII, 42.

nos grandes douleurs que la solitude nous effraie et que nous cherchons autour de nous quelque consolation et quelque appui, Jésus se tourna vers ses Apôtres, pour se sentir moins seul. Mais, depuis des siècles les prophètes avaient annoncé que, « cherchant des consolateurs, le Christ n'en verrait aucun venir à lui <sup>1</sup> ». Quand il s'avança vers Pierre, Jacques et Jean, il les trouva endormis. Ils n'avaient pu lutter contre la fatigue et les émotions et leur amour ne les avait pas préservés des défaillances de la nature. L'âme déjà brisée du Sauveur sentit douloureusement cet abandon des siens, et s'adressant à Pierre : « *Simon, tu dors ?* », puis aux deux autres : « *Vous n'avez pu veiller une heure avec moi !... Veillez et priez pour ne pas succomber à la tentation, car si l'esprit est prompt la chair est faible* ». Jésus a plus de souci de ses Apôtres que de sollicitude pour lui-même. Il leur passerait leur sommeil, s'il n'y voyait le signe de leur invigilance et l'annonce de leur chute prochaine. Comme eux écoutons la leçon du Maître. Sachons que, endormis et désarmés, nous sommes une proie facile au démon, et que nos vives protestations de fidélité ne nous garantissent jamais contre les entraînements et les défaillances de la chair.

Une deuxième fois, Jésus se remit en prière <sup>2</sup>. L'âme abîmée dans la douleur n'a qu'un mot, ou plutôt qu'un cri, qu'elle redit sans cesse, sans fin, et c'est à la fois le cri de la nature et le cri de la grâce, le cri qui implore la délivrance, le cri de la foi qui acquiesce aux volontés d'en-haut. *Mon Père, si ce calice ne peut passer sans*

<sup>1</sup> Isate.

<sup>2</sup> Marc., XVI, 37-38.

<sup>3</sup> Matt., XXVI, 40-41.

<sup>4</sup> Matt., XXVI, 42.

*que je le boive, que votre volonté soit faite !* ? Cette seconde prière diffère quelque peu de la précédente. Jésus voit ici que sa Passion doit s'accomplir, car sans elle ni Lui ne serait glorifié, ni le genre humain ne sortirait de l'abîme, ni les affligés n'auraient de consolation, ni les saints n'atteindraient aux cimes de la vertu. Il accepte, mais il demande que sa volonté, comme homme, ne fasse qu'un avec la volonté de son Père. Et qu'elle était dure cette volonté de son Père ! Dure, dans la mesure des épouvantables souffrances qu'il lui fallait endurer. Après une seconde heure passée dans ces luttes de l'âme et ces déchirantes supplications, Jésus revint à ses disciples. Les voir et les entretenir l'eût consolé ; mais, comme la première fois ils avaient succombé au sommeil, et, sans les interpellé, Jésus retourna dans la grotte solitaire où il s'était retiré. *Revenu vers ses Disciples il les trouva de nouveau endormis, et ils ne surent que lui répondre* <sup>2</sup>.

Une troisième fois <sup>3</sup>, nous le retrouvons en prière. Mais il dut alors se passer quelque chose de bien terrible car si les paroles sont les mêmes, les tortures se sont accrues effroyablement. Ce ne sont plus seulement « ces flots de larmes et ces grands cris » dont parle saint Paul, c'est une lutte horrible, une agonie, un abîme d'effroi et de souffrance dont la pensée humaine ne saura jamais la profondeur et que l'aspect seul du Sauveur nous laisse pressentir. *Il était tombé en agonie et durant sa prière de plus en plus pressanté, il lui*

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 42-43. Marc., XIV, 39.

<sup>2</sup> Marc., XIV, 40. Matt., XXVI, 43-44.

<sup>3</sup> Matt., XXVI, 44. Marc., XIV, 41.

*vint une sueur comme des gouttes de sang qui ruisselaient jusqu'à terre* <sup>1</sup>.

Pouvons-nous soulever le voile qui nous cache ce drame sanglant? Peut-être, si nous nous aidons de deux mots étrangement hardis de saint Paul. Jésus a tellement pris sur lui tous les crimes de la terre, il se les est si complètement identifiés, qu'il est devenu non pas seulement le « pécheur », mais « le péché » ! Non pas seulement « le maudit », mais « la malédiction » même ! Et c'est en cet état qu'il se voit à cette heure de la suprême expiation ! Et c'est ainsi qu'il lui faut se présenter à son Père : le Péché universel devant l'universelle Justice ! Soutenir son regard foudroyant, tomber écrasé sous ses implacables sentences ! David parle « des douleurs de l'enfer ». Dieu permit-il au démon de déchaîner sa rage contre la Victime chargée des péchés du monde ? Jésus entendait-il les cris de haine qui l'allaient poursuivre lui et son Eglise ? Voyait-il passer devant lui, un à un, les forfaits de tous les siècles, pour lesquels il voulait répondre ? Savourait-il l'amertume des ingratitude et des trahisons dont les siens même l'abreuvèrent ? Pleurerait-il la perte de tant d'âmes pour lesquelles il verserait inutilement son sang ?... Les prophètes se contentent de nous dire « que tous les flots de la douleur passèrent alors sur Lui ».

Devant ce sang qui ruisselle de tout le Corps du Sauveur, nous avons mieux à faire que nous livrer à de ridicules investigations médicales : Nous sommes en face d'un sublime mystère, et ce sang est un sang miraculeusement épanché. C'est son baptême, c'est son holocauste, c'est le sang qui lave nos âmes de leurs

<sup>1</sup> Luc., XXII, 43-44.

iniquités, c'est son Calvaire anticipé, sans tumulte, sans figures repoussantes, ni cris blasphématoires. La Victime est un Dieu fait homme, fait expiateur, l'exécuteur c'est l'amour, un amour infini envers le Père, un amour sans mesure envers les hommes.

Et cet amour se sentait peu à peu victorieux, Dieu apaisait sa colère, l'humanité pécheresse allait rompre la glace de son impénitence et mêler ses larmes de repentir au sang de son Libérateur. Le signe visible fut l'apparition d'un ange qui, en adorant Jésus-Christ, lui redisait les merveilles de grâce et de gloire que ferait naître sa Passion. *Un ange descendu du ciel lui apparut et le fortifia*<sup>1</sup>.

C'est fait! L'œuvre du salut est opérée, la victoire est complète, le salut du monde assuré; la sérénité perdue durant cette affreuse tempête revient dans l'âme et sur les traits du Sauveur. Ferme et droit, il retourne à ses Apôtres: *Dormez maintenant, dit-il, et reposez-vous*. Pour vous j'ai lutté et vaincu la justice de mon Père, reposez-vous dans la sécurité de ma victoire. Mais s'il échappe des mains d'un Dieu irrité, c'est pour tomber entre celles des pécheurs, et la Passion qu'il a généreusement acceptée s'offre à lui au seuil même de Gethsémani. *Assez, dit-il, l'heure est venue, voici que le Fils de l'Homme va être livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, allons! Ce ui qui doit me trahir approche*<sup>2</sup>. Il désignait Judas.

II. — Judas avait employé à dresser avec le Sanhédrin un plan d'arrestation le temps que Jésus avait donné à l'enseignement des Apôtres et aux douleurs de Gethsé-

<sup>1</sup> Luc., XXII, 43-44.

<sup>2</sup> Marc., XIV, 41-42. Matt., XXVI, 45-46.

mani. Il avait d'abord épié Jésus à sa sortie du Cénacle, puis, assuré qu'il se retirait dans son refuge ordinaire du mont des Oliviers, il y dirigea l'escorte qui devait s'emparer de lui. Cette tourbe hâtivement recueillie se composait d'éléments très divers : soldats commis à la garde du temple, serviteurs des grands Prêtres et des pontifes, valets et esclaves ; mêlée à eux, une foule de gens sans aveu, prêts à tous les crimes et disposés par nature à toutes les cruautés ; un peu en arrière des Pharisiens et des pontifes qui n'avaient pas honte d'assister à l'exécution de leurs ordres <sup>1</sup>. *Jésus parlait encore quand Judas Iscariote, l'un des douze, apparut, suivi d'une cohorte envoyée par les Pontifes, les Scribes et les Anciens et formée des valets des grands Prêtres et des Pharisiens. Tout autour s'agitait une tourbe tumultueuse munie d'épées et de bâtons, de lanternes et de torches* <sup>2</sup>. Avec un sang-froid effrayant Judas avait tout prévu. Contre l'obscurité où les grands arbres plongeaient Gethsémani malgré l'éclat d'une lune dans son plein, il avait fait prendre des torches ; la difficulté où seraient les satellites de distinguer Jésus de ses Apôtres lui avait suggéré le signal d'un baiser ; enfin la crainte que Jésus n'échappât par l'effet de son pouvoir surnaturel lui avait fait multiplier les avis. *Celui, avait-il dit, que je baiserais, c'est lui, saisissez-le et emmenez-le avec précaution* <sup>3</sup>.

Il s'attendait sans doute à devoir fouiller les parties obscures de la Villa pour y découvrir Jésus et ses Apôtres, or c'est Jésus qui prenant les devants venait à lui et à la troupe qu'il conduisait. Un apostat ne sait ni

<sup>1</sup> Joan., XVIII, 2, 3.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 47. Marc., XIV, 43. Luc., XXII, 47.

<sup>3</sup> Marc., XIV, 44. Matt., XXVI, 48.

se troubler ni rougir : Judas alla droit à Jésus : *Salut, Maître, dit-il, et il le baisa*<sup>1</sup>. Jésus se contenta de lui répondre à voix basse : *Mon ami, qu'es-tu venu faire ici... ? Quoi ! Judas, tu trahis le Fils de l'Homme par un baiser*<sup>2</sup> ? L'infernal signe avait-il été donné trop précipitamment et au milieu d'un trop grand tumulte ? La troupe hésitait entre Jésus et ceux qui l'entouraient, et c'est Jésus qui vint à eux comme il était venu à Judas. Il vint, mais en Dieu. Il lui plût, après l'humble manifestation de sa nature humaine durant sa prière et son agonie, de faire briller, avant de souffrir, sa nature divine dans un double miracle. *S'étant présenté devant les satellites il leur dit : « Qui cherchez-vous » ? — Jésus de Nazareth, s'écrièrent-ils. — C'est moi ! répondit Jésus. A ce mot : « c'est moi ! » tous reculèrent et tombèrent à la renverse*<sup>3</sup> et comme les autres Judas qui se trouvait au milieu d'eux<sup>4</sup>. Ce miracle qui devait les convertir, les endurcit ; ils se relevèrent, mais sans oser toucher encore à Celui dont la terrible puissance venait d'un mot de les terrasser. C'est Jésus qui de nouveau se présenta à eux : *« Qui cherchez-vous » ? — Jésus de Nazareth. — C'est moi, vous ai-je dit. Et puisque c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci*<sup>5</sup>, désignant ses Apôtres. Jésus devait seul s'immoler pour le salut de tous et devenir la sauvegarde de ceux qui croiraient en lui. *Ainsi s'accomplissait sa propre parole : « de tous ceux que vous m'avez donnés, j'en ai perdu aucun*<sup>6</sup>. » A la Cène il parlait du salut

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 49. Marc., XIV, 45. Luc., XXII, 47.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 48. Matt., XXVI, 50.

<sup>3</sup> Joan., XVIII, 4, 5, 6.

<sup>4</sup> Joan., XVIII, 5.

<sup>5</sup> Joan., XVIII, 7.

<sup>6</sup> Joan., XVIII, 8, 9.

de l'âme, ici c'est le corps lui-même et la vie temporelle qu'il protégeait.

Son arrestation devenait imminente, car *on s'était approché de lui, les mains s'étaient levées pour se saisir de sa Personne*<sup>1</sup>. L'indignation et la colère gagnèrent les Apôtres : « *Seigneur, si nous frappions* », s'écrièrent-ils<sup>2</sup> ? Pierre, plus bouillant que les autres et qui depuis les dernières prédictions de Jésus, s'était pourvu d'un glaive, n'attendit pas la réponse de son Maître, dégaina, et, frappant un valet du Grand Prêtre, Malchus, lui détacha d'un coup l'oreille droite<sup>3</sup>. Un second miracle montra de nouveau Jésus, non plus seulement dans l'éclat de sa divinité, mais dans celui de sa mansuétude. Désignant le blessé : « *laissez-le venir, dit-il, et lui ayant touché l'oreille il le guérit* ». A Pierre qui s'était mépris, mais par amour, sur ses intentions, il se contenta de rappeler l'entière spontanéité de la Passion qu'il allait souffrir et comment, étant Fils de Dieu, il n'avait que faire du glaive humain pour le défendre. Le glaive appelle le glaive et lui et ses martyrs veulent mourir purement pour Dieu. *Pierre, remets ton épée dans le fourreau, car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. Ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ? Penses-tu que je ne puisse pas le prier, et, à l'heure même, il m'enverrait plus de douze légions d'anges ? Mais alors comment s'accompliraient les Ecritures où il est dit qu'il doit en être ainsi ?*<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 50. Marc., XIV, 46.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 49.

<sup>3</sup> Matt., XXVI, 51. Marc., XIV, 47. Luc., XXII, 50. Joan., XVIII, 10.

<sup>4</sup> Luc., XXII, 51.

<sup>5</sup> Matt., XXVI, 52, 53, 54. Joan., XVIII, 11.

Les Ecritures disaient de lui ces deux ineffables choses : qu'il mourrait pour sauver tous les hommes, qu'il mourrait volontairement, et qu'il était « le Dieu fort ». Et à ce moment même c'est comme Dieu tout puissant qu'il agit. Il est Dieu quand il renverse ses ennemis. Que fait-il à travers tous les siècles ? Que fait-il que joncher le monde des ruines et des débris des Puissances persécutrices ? C'est le Dieu terrible qui dira, au dernier jour, ce formidable mot : « c'est moi ! » devant lequel toute la multitude des pécheurs tombera terrassée. Il est Dieu quand il s'affirme comme le maître des anges ; Dieu encore quand il défend à ses agresseurs de toucher à ses Apôtres. Sa volonté, à cette heure d'une apparente faiblesse, se montre souveraine partout.

Cette même domination il la rappelle aux Princes des Prêtres qu'il voit mêlés à la tourbe des valets. *Pour me prendre, leur dit-il, vous êtes venus comme à un voleur avec des épées et des bâtons. Cependant, j'étais tous les jours au milieu de vous enseignant dans le temple et vous ne m'avez pas arrêté.* Pourquoi, sinon que, Dieu, ma volonté enchainait la vôtre ? Mais maintenant que je lève la défense agissez, c'est votre heure et la puissance des ténèbres. *Et tout ceci arrive pour accomplir ce qui est écrit dans les Prophètes* <sup>1</sup>. Et ces Prophètes que j'ai envoyés tant de siècles avant pour annoncer mes souffrances sont une nouvelle preuve de ma Divinité.

Mais s'il était Dieu pour donner à ces souffrances un prix infini, il était Homme pour les pouvoir subir. Alors les hommes de la cohorte, leur commandant et les satellites des Juifs, se jetèrent sur Jésus et le garrotèrent. Selon l'ordre du Divin Prisonnier et en dépit de la rage

<sup>1</sup> Luc, XXII, 52. Marc., XIV, 48, 49. Matt., XXVI, 53, 56.

que venait d'accroître le coup de force de Pierre ils ne touchèrent à aucun des Apôtres. Seul ils voulurent arrêter un jeune inconnu, probablement un habitant ou un voisin de la villa, qui, réveillé par le bruit, s'était levé en toute hâte et voulait suivre ou même défendre Jésus. *Les satellites le saisirent, mais il s'échappa nu, laissant son léger vêtement entre leurs mains*<sup>1</sup>.

Quant aux Apôtres, pris de frayeur, ils abandonnèrent leur Maître et s'enfuirent dans toutes les directions. La parole du Prophète, redite par Jésus, se réalisait sur eux : « je frapperai le Pasteur, et les brebis seront dispersées ». Nous devons sans doute dans la fuite des Apôtres et l'abandon de Jésus voir l'une des plus lamentables chutes de l'humanité. La faiblesse des Apôtres se conçoit à peine, leur sommeil, leur invigilance, le peu de cas qu'ils ont fait des exhortations de leur Maître, une terreur et une obséquiosité servile devant les Pouvoirs publics, plus que tout le reste, un manque de foi ont causé leur défection. Mais Dieu, qui se sert du mal pour opérer le bien, accomplissait alors un sublime mystère. Il convenait que Jésus fût seul ; seul Rédempteur, seul Expiateur, seul Combattant. Aucune autre figure ne devait, en se montrant, détourner les regards et partager l'attention : « Ego solus. . . et non est vir mecum », ainsi qu'avait dit le Prophète. Et quel sens mystérieux s'attache à ce Jésus chargé de chaînes ! Le genre humain tout entier est devenu le prisonnier du démon, et il marche à la mort chargé des chaînes de ses prévarications. Sur le chemin de l'éternelle perdition, le Verbe incarné le rencontre, s'émancipe de son sort, s'empare de ses liens, et va pour lui souffrir et mourir !

<sup>1</sup> Marc , XIV, 51, 52.

III. — La cohorte conduisit Jésus chez Anne, beau-père de Caïphe qui cette année-là tenait le souverain Pontificat. Nous ne pouvons guère nous tromper sur la route suivie depuis Gethsémani jusqu'à la colline de Sion où se trouvait, assez près du Cénacle, le palais des Grands Prêtres. Tenant le Sauveur par des chaînes, les satellites lui firent passer le Cédron, s'engagèrent dans le sentier qui longe, au milieu des tombeaux, le flanc du Moriah pour remonter ensuite la pente d'Ophel, puis pénétrer dans Sion par une des portes du Sud. Quand le Divin Captif entra dans le palais qu'habitaient ensemble les deux grands prêtres, les Sanhédrites, au moins ceux qu'on avait pu avertir, s'y trouvaient déjà réunis ; réunis non pas en juges mais en bourreaux et décidés non pas à instruire une cause mais à condamner un innocent. Tout était illégal et inique dans ce nocturne conciliabule. Un tribunal Juif ne pouvait siéger en pleine nuit, et ce n'était pas avec des témoins subornés et des juges rendus aveuglés par la haine, qu'une cause pouvait être justement instruite ni une sentence légalement prononcée. Mais Dieu poursuivait son dessein et le Christ, qui se portait caution pour les prévarications de l'humanité entière, devait tomber victime de toutes les prévarications. Elles s'ouvrirent pour lui chez Anne pour se poursuivre et se consommer chez Caïphe. *La cohorte conduisit Jésus d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, le grand Prêtre de cette année-là*<sup>1</sup>. Il eût été naturel de le mener à Caïphe, mais Anne, dépossédé du Souverain Pontificat par les Romains, gardait au milieu des Juifs une influence et un prestige que sa disgrâce n'avait fait qu'augmenter. Beaucoup plus intel-

<sup>1</sup> Joan., XVIII, 12, 13. Luc., XXII, 54. Marc., XIV, 53.

ligent que Caïphe, Anne était le type du Magistrat rusé, sceptique, dénué de scrupules, et de plus voleur et rapace. C'est lui sans doute que la vengeresse parole de Jésus avait atteint des premiers, et une haine sangui-naire le mordait au cœur. Mais il fallait donner au moins à cette haine des semblants de calme juridique et à ses iniquités des raisons et des prétextes. Ce que visa Anne ce fut de faire passer Jésus pour un conspirateur qui, dans l'ombre, à l'aide de conjurés gagnés à sa cause, avait fomenté parmi le peuple la révolte contre les Pouvoirs constitués. De là l'interrogatoire portant exclusivement « sur ses disciples et sur sa doctrine<sup>1</sup> ». La Sagesse infinie eut vite fait de déchirer cette toile. *J'ai toujours, répondit le Sauveur, parlé en public. Partout où les Juifs se rassemblent, dans les Synagogues, dans le temple, j'ai enseigné. Jamais rien de secret dans tout ce que j'ai dit. Pourquoi la question que vous me posez ? Interrogez ceux qui m'ont entendu.* Montrant les sanhédrites eux-mêmes qui tant de fois l'avaient écouté pour le surprendre, *ceux-ci*, ajouta-t-il, *savent ce que j'ai dit<sup>2</sup>.* Que répondre à de si péremptoi-res paroles et qui faisaient si victorieusement justice de toute accusation de complot bénebreux ? Anne com-put et se tut, les Sanhédrites confondus se turent, et un pénible malaise gagnait l'assemblée, quand un valet y fit brutalement diversion, *Est-ce ainsi que tu parles au Grand Prêtre, s'écria-t-il ? Et il lui donna un soufflet<sup>3</sup>.* Le Fils de Dieu souffleté par un misérable ! Mais ne l'oublions pas. Jésus désormais se livre à toutes les infâmes pour expier tous nos orgueils ; le sacrilège

<sup>1</sup> Joan., XVIII, 19.

<sup>2</sup> Joan., XVIII, 20, 21.

<sup>3</sup> Joan., XVIII, 22.

ne fut pas foudroyé et ne lit que recevoir cette douce et calme réponse : *si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?*

Anne n'affronta plus la sagesse du Divin Maître et trouva plus commode de s'en débarrasser. *Il ordonna que Jésus, toujours enchaîné, fût conduit devant le Grand Prêtre Caïphe*<sup>1</sup>. Etre amené devant un pareil juge c'était être condamné, puisque dans un précédent conciliabule *c'était ce même Caïphe qui avait donné ce conseil aux Juifs : « il est bon qu'un seul homme meure pour tout le peuple »*<sup>2</sup>. Aussi tout ce qui va suivre n'est qu'une sacrilège comédie. Les questions que l'on pose, les témoignages que l'on produit, les accusations que l'on formule, tout est falsifié, tout est duperie et mensonge, un seul but est visé : déshonorer Jésus devant le peuple afin de rendre plausible sa condamnation. *Les grands prêtres et tout le conseil cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le mettre à mort*<sup>3</sup>. Tout est abominable dans cette procédure. Aucun défenseur n'est nommé ; rien de ce qui est en faveur de l'accusé ne se plaide, nul témoin à décharge n'est produit ; des faux témoins et c'est tout. Et encore ces faux témoins ne peuvent se mettre d'accord entre eux. *Plusieurs avaient apporté des dépositions mensongères, mais elles se contredisaient*<sup>4</sup>. Un instant on put croire que l'on tenait le vrai et décisif chef d'accusation. Jésus avait un jour,

<sup>1</sup> Joan., XVIII, 23.

<sup>2</sup> Joan., XVIII, 24.

<sup>3</sup> Joan., XVIII, 14.

<sup>4</sup> Marc., XIV, 56.

<sup>5</sup> Marc., XIV, 56. Matt., XXVI, 59, 60.

prophétisant sa mort et sa résurrection, dit de son corps, véritable sanctuaire de la Divinité : « Détruisez ce temple et en trois jours je le referai. » S'emparer de ces paroles, les détourner de leur sens et les falsifier dans leurs termes, parut aux Sanhédrites un excellent moyen de faire passer Jésus pour un violateur et un ennemi du Temple, éveiller toutes les susceptibilités et allumer dans la foule toutes les colères. Dire en effet au peuple juif qu'on en voulait à son Temple, qu'on se faisait fort de jeter bas cette merveille du monde, dont avant toutes choses Israël était fier, c'était le blesser dans ses sentiments les plus profonds et exciter en lui d'inexpiables haines. *Vinrent donc, après les autres* <sup>1</sup>, *deux faux témoins qui déposèrent ainsi : « Nous lui avons entendu dire : « je détruirai ce temple bâti de la main des hommes et en trois jours j'en bâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme* <sup>2</sup>. C'était tout autre chose que ce qu'avait dit Jésus. Jésus mettait en scène les Juifs eux-mêmes comme destructeurs du temple qui n'était autre que son propre corps. Ils le mettraient à mort et lui se ressusciterait. La falsification du texte apparut à tous et il fut visible que leur déposition étant contradictoire il la fallait abandonner <sup>3</sup>. Comme tout à l'heure chez Anne, l'embarras régnait parmi les juges et le silence de Jésus l'accentuait encore davantage <sup>4</sup>. Aussi Caïphe comprit la nécessité de le rompre. S'avancant vers Jésus il lui dit : *N'as-tu rien à répondre aux dépositions de ceux-ci ? Jésus se taisait toujours*. Les accusations se détruisaient assez d'elles-

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 60. Marc., XIV, 58, 59.

<sup>2</sup> Marc., XIV, 56, 57, 58. Matt., XXVI, 61.

<sup>3</sup> Marc., XIV, 59.

<sup>4</sup> Matt., XXVI, 63. Marc., XIV, 61.

mêmes, et d'ailleurs Jésus par son silence donnait aux siens pour tous les siècles trois précieuses leçons. Une de prudence : devant un tribunal inique et des juges vendus qui épient nos paroles pour y dresser leurs pièges, se taire est toujours le plus sûr. Une de patience : le temps du martyre n'est pas le temps de la doctrine et de l'enseignement. Une troisième de constance : rien ne montre mieux l'héroïsme d'une victime innocente que son silence au sein de la persécution.

Mais si le silence de Jésus nous servait précieusement, il mettrait Caïphe et ses complices aux abois. Que faire alors qu'aucun Chef d'accusation ne tenait plus debout ? Il fallait en venir aux grands moyens, obtenir de Jésus une affirmation de sa divinité, puis se servir de cette affirmation pour le présenter au peuple comme le sacrilège usurpateur, non plus seulement des droits mais de la nature même de Dieu, crime que la mort seule pouvait expier. O profondeur des voies divines ! La ruse de Caïphe nous vaudra la plus explicite et la plus vibrante confession. Jésus-Christ n'a cessé de nous affirmer et de nous prouver qu'il est Dieu, mais jamais il n'aura proclamé sa Divinité dans une circonstance plus solennelle et avec une plus invincible force. *Je l'adjure, s'écrie Caïphe, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Fils de Dieu*<sup>1</sup>. Quelle question ! Quelle attente ! Ce ne sont pas ces misérables, ce sont toutes les générations, tous les siècles, le monde entier, qui se lèvent, qui attendent dans la plus poignante anxiété la réponse qui sera faite à Caïphe. Le sort du genre humain dépend de cette réponse : affirmative elle nous sauve ; négative elle nous laisse aux misères du présent et aux

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 63. Marc., XIV, 60.

désespoirs de l'avenir. Mais n'ayons crainte ! Jésus qui s'est tu tant qu'il s'est agi de lui seul, parlera maintenant qu'il s'agit de son Père et de nous. A Caïphe qui lui dit : « *Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, dis-nous si tu es le Fils de Dieu* », Jésus répond : *tu l'as dit, je le suis !* Et franchissant de son regard divin la durée des siècles, il en appelle des humiliations et des douleurs de son premier avènement aux gloires et aux terreurs du second. *Je vous le dis, un jour vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du Ciel*<sup>1</sup>. Elle était grave cette révélation que les Prophètes, annonçant le second avènement du Messie, avaient entourée de formidables scènes. Le Conseil eût dû trembler : il joua une comédie sacrilège. *Le grand Prêtre déchira ses vêtements et s'écria : « il a blasphémé ! Qu'avons-nous besoin de témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème : que vous en semble ? — Tous répondirent : il est digne de mort*<sup>2</sup>.

Alors commença une abominable scène d'outrages, dont les Sanhédrites, en crachant sur Jésus et en le soufflettant, donnèrent le signal, en attendant que la valetaille entraînaît la Victime pour en faire son jouet et la rouer de coups<sup>3</sup>.

IV. — Une autre scène plus douloureuse au Sauveur venait de se passer dans la cour du palais. Pierre venait, en trois circonstances différentes, de renier plusieurs et plusieurs fois son Maître.

Comment se trouvait-il dans le palais ? Au moment

<sup>1</sup> Marc., XIV, 62, 63. Matt., XXVI, 64.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 65, 66. Marc., XIV, 63, 64.

<sup>3</sup> Matt., XXVI, 67. Marc., XIV, 65.

de la fuite des Apôtres, lui et Jean avaient rebroussé chemin et s'étaient mis à la suite de la cohorte qui emmenait Jésus : Jean de tout près, Pierre de plus loin <sup>1</sup>. Comme Jean avait eu quelques relations avec les gens de Calpbe, on le laissa entrer dans le Palais; quant à Pierre, il resta au dehors <sup>2</sup>, dans la rue. Bientôt cependant, grâce à l'intervention de Jean, la porte lui fut ouverte et une servante le laissa passer <sup>3</sup>, il put s'approcher, mais hélas ! au prix d'un premier renoncement. Car la servante lui ayant dit : « *N'es-tu pas aussi des disciples de cet homme* » ? — *Non, je n'en suis pas, répondit Pierre*, et il entra <sup>4</sup>.

La cour était envahie par les gardes, les valets, les gens de la suite des Sanhédrites, et comme la fraîcheur de la nuit se faisait sentir, ils avaient allumé du feu et se chauffaient. C'est vers eux que Pierre se dirigea et assis au milieu d'eux il se chauffait, attendant comment tourneraient les choses. Survint la servante du Pontife, portière de la demeure, qui, ayant devisagé Pierre à la lueur du feu, se prit à dire : « *Certes oui, tu étais avec Jésus de Nazareth... Et aux autres : Certainnement, il était avec lui* » ! Pierre nia. « *Femme, dit-il, je ne sais ce que tu veux dire, je ne le connais même pas* » ! »

Le coq se mit à chanter une première fois, pendant que Pierre, pris de peur de plus en plus, quittait le groupe pour regagner la porte. Mais là une autre servante l'arrêta et l'ayant bien considéré, cria aux autres :

<sup>1</sup> Luc., XXII, 54.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 69. Joan., XVIII, 16.

<sup>3</sup> Joan., XVIII, 16.

<sup>4</sup> Joan., XVIII, 17.

<sup>5</sup> Luc., XXII, 53, 56, 57. Marc., XIV, 66, 67, 68.

« *Cet homme était avec Jésus de Nazareth* <sup>1</sup> ». A ses négations précédentes Pierre ajouta des serments. Mais la servante insistait : « *Très certainement, c'est un de ceux-là* ». Pierre niait avec plus de force et en jurant avec plus d'éclat. Un valet dit à son tour : « *C'est donc bien vrai que tu es de ces gens là* <sup>2</sup> ? » Nouvelles négations, nouveaux jurements.

Repoussé de la porte, le malheureux Apôtre revint au milieu de la cour, près des gens assis autour du foyer. La lutte l'y suivit et avec elle ses lâches défaillances. « *N'étais-tu donc pas de ses disciples ?* » se mit à dire un de ses voisins. — *Non je n'en suis point* <sup>3</sup>.

Près d'une heure durant on le laissa tranquille. Mais ayant eu l'imprudence de se mêler aux conversations, il reveilla sur lui l'attention. « *Assurément, lui dit-on, tu es de la bande, ton accent te trahit, tu es Galiléen. Et l'un des valets du Pontife, parent de celui auquel Pierre avait coupé l'oreille, insista : « Ne t'ai-je pas vu au Jardin avec lui* <sup>4</sup> ? » Le péril était plus pressant que jamais, plus que jamais aussi la chute de l'Apôtre se fit profonde. Aux serments succédaient les anathèmes, les blasphèmes aux négations, et toujours pour attester qu'il ne connaissait pas ce malheureux homme dont on parlait <sup>5</sup> ! — Le coq chantait pour la seconde fois.

A ce moment Jésus sortait de la salle, où de premiers ouvrages avaient suivi sa condamnation à mort. On l'entraînait à l'écart, peut-être dans quelque cachot,

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 71, 72. Marc., XIV, 68.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 38.

<sup>3</sup> Luc., XXII, 70.

<sup>4</sup> Luc., XXII, 60. Marc. XIV, 70. Matt., XXVI, 73. Joan., XVIII, 26, 27.

<sup>5</sup> Mat., XXVII, 74. Marc., XIV, 71.

pour le torturer plus à l'aise. En traversant la cour il jeta sur Pierre un regard douloureux <sup>1</sup> ; Le troisième chant du coq se faisait entendre.

Ce regard, ce chant, le souvenir de ce que lui avait dit Jésus : *Avant le chant du coq tu m'auras renié trois fois*, bouleversèrent Pierre jusqu'au plus profond de son être ; l'épouvante, le remords, la douleur, le repentir, firent irruption dans son âme. Intrépide maintenant, il fendit la foule, força la sortie, et une fois dehors éclata en sanglots et fondit en larmes <sup>2</sup>.

Drame navrant ! Mais plus encore leçon salutaire pour les Chrétiens de tous les siècles. Car, n'en doutons pas, si Dieu a permis de telles chutes dans de tels hommes c'est qu'il veut donner au monde un exemple que nous devons sans cesse méditer. D'où vient la chute de Pierre ? De quelle conversion est-elle suivie ?

D'où elle vient ? De la présomption d'abord. Pierre à une admirable générosité, à un amour que rien n'arrête, a toujours uni une présomption dangereuse. Rien ne lui paraît impossible, et l'idée de la fragilité humaine, du besoin absolu que nous avons de la grâce divine, semble lui avoir échappé. La même présomption, qui naguère lui faisait dire : « je suis prêt à affronter pour vous la prison et la mort », l'empêche de voir le danger que lui ménage la demeure de Caïphe. Par une étrange contradiction, la peur se joint à la témérité. Il se met à suivre l'escorte qui entraîne Jésus, mais *de loin*. Or l'on est perdu, quand on ne suit Jésus que de loin ! Une demi vertu est un rempart trop faible contre les assauts de l'ennemi. L'ennemi de Dieu était alors le Pontife, le

<sup>1</sup> Luc., XXII, 61.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 75. Marc., XIV, 72. Luc., XXII, 62.

Pharisien, le Prince des prêtres, et, plusieurs fois nous avons constaté chez les Apôtres une terreur vaine à l'endroit de ces chefs réprouvés de Dieu. Pierre pas plus que les autres n'avait l'énergie de braver un Pouvoir révolté contre Jésus-Christ, et, quand il pénètre dans le palais et se mêle à la cohorte ennemie, il s'abandonne à une perte certaine. Ce n'est jamais impunément que l'on fraie avec les impies. La foi même de Pierre est-elle demeurée dans sa force et son intégrité premières? On en pourrait douter en lisant dans le récit Evangélique, qu'il *était là attendant comment les choses tourneraient*<sup>1</sup>. Pouvait-il l'ignorer après que le Sauveur eût annoncé si clairement sa mort, les humiliations et les supplices qui l'accompagneraient? Mais Pierre s'était trop habitué à devenir raisonneur, parfois même contradicteur en face des affirmations les plus formelles de son Maître.

Préparée ainsi, la chute de Pierre était imminente et elle fut terrible. On a peine à concevoir un pareil changement dans un Apôtre si souvent admirable. C'est lui qui a donné à Jésus les plus chauds témoignages d'amour, lui qui a, au nom de tous les autres, confessé magnifiquement la Divinité du Christ : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant » ; lui dont le dévouement a précédé sans cesse tous les autres. Et le voilà qui, à la parole d'une femme, d'une servante, tombe jusqu'au plus bas du crime d'apostasie et de reniement, après en avoir parcouru les trois degrés, allant de la négation au serment, du serment au blasphème. Il ne connaît pas Jésus ! Il ne connaît pas « ce misérable homme » dont on lui parle ! Et il le jure avec d'épouvantables imprécations !

<sup>1</sup> Mat., XXVI, 58.

Peut-on tomber plus bas ? Mais Dieu qui voulait, dans la chute de Pierre, nous montrer comment les hautes vertus peuvent s'écraser, voulait aussi nous rendre témoins de la conversion la plus admirable. Jésus la commence par son regard. Sans ce regard de Dieu, sans sa grâce, toute conversion est impossible. Mais aussi faut-il que le pécheur s'émeuve de ce regard et corresponde à cette grâce. C'est ce que Pierre fait admirablement. Sa conversion est prompte. Il ne s'attarde pas, ne demeure pas chez Caïphe, il fuit, il s'enferme dans son repentir. Sa conversion est intime. C'est au plus profond de son être que la contrition se montre et agit, et les flots de larmes que répandent ses yeux ne sont que les signes extérieurs du changement de son âme. Enfin sa conversion est efficace. Pleurer ses crimes est bien, les réparer est mieux encore. La vie nouvelle de Pierre, inaugurée dans « la grotte des pleurs », consacrée aux pieds du Christ ressuscité par une triple confession de dévouement et d'amour, consommée plus tard par le martyre, n'aura été qu'une perpétuelle réparation de sa faute. Pierre demeurera, pour toute la suite des siècles, le modèle des pénitents.

V. — C'est en allant à d'épouvantables supplices que Jésus avait « regardé » Pierre et l'avait converti. Les Sanhédrites après l'avoir souffleté eux-mêmes et lui avoir craché au visage<sup>1</sup>, le livrèrent à une bande de forcenes qui, pendant le reste de la nuit, se ruèrent sur la Victime pour lui faire endurer tout ce que la plus sanguinaire malice peut inventer d'avanies et de cruautés. Après avoir frappé Jésus à coups de bâtons et de poings,

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 67. Marc., XIV, 65.

ils lui arrachèrent la barbe <sup>1</sup>, l'accablèrent de soufflets, le couvrirent de leurs crachats, lui bandèrent les yeux, l'assailèrent de coups, en lui disant : *Christ, prophétise-nous qui t'a frappé* <sup>2</sup> ! L'outrage succédait aux blessures et les blessures à l'outrage. Il s'est donné comme Prophète ? Eh bien nous allons voir ! « Christ, prophétise donc qui te frappe ! » *Et ils lui firent subir des outrages de toutes sortes, en les accompagnant des plus abominables blasphèmes* <sup>3</sup>.

Que faisait au sein de ces fureurs et de ces supplices la Victime de notre salut ? Il n'est pas malaisé de le dire. Jésus priait, Jésus glorifiait son Père, Jésus savourait l'Âpre volupté de souffrir pour nous. Chaque goutte de sang lavait nos crimes, chaque coup expiait nos voluptés criminelles, chaque outrage guérissait nos orgueils, chaque déformation de sa suave beauté rétablissait en nous l'image divine que le démon avait hideusement souillée, chaque blasphème nous réapprenait la bénédiction et la louange ; nous étions, comme l'avait annoncé le Prophète, « guéris par ses meurtrissures ». Mais Lui-même trouvait dans ses humiliations la cause de ses gloires futures et c'est ce visage indignement souillé que le ciel et la terre devaient contempler dans l'extase de l'admiration et de l'amour.

VI. — L'aube commençait à blanchir. Les bourreaux insuflaient et frappaient toujours ; les Pontifes et les Princes des prêtres préparaient un nouveau conseil et une nouvelle comparution de leur Victime. Es n'étaient pas sans inquiétude sur les formes légales outrageuse-

<sup>1</sup> Luc., XXII, 63.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 64-65. Marc., XIV, 65. Matt., XXVI, 67-68.

<sup>3</sup> Luc., XXII, 65.

ment violées. Ils s'étaient assemblés la nuit, avaient jugé précipitamment, sans même entendre la défense; la peine capitale qui ne pouvait être prononcée qu'un jour après le débat, ils l'avaient prononcée séance tenante. Il importait de sauver au moins quelque peu les apparences, et un nouveau conseiller sembla suffire pour tromper le peuple. Mais de plus, leur sentence de mort n'avait nulle force avant celle de Pilate. Les Romains concédaient certains droits aux peuples vaincus, mais se réservaient toujours les causes graves et surtout les causes capitales. Irrités d'ordinaire de cette sujétion, les Sanhédrites ici s'en réjouissaient, car la sentence de mort prononcée par le Gouverneur Romain dégageait leur responsabilité devant le peuple et valait à Jésus le supplice de la Croix.

*Au lever du jour tous les membres du Conseil: Grands Prêtres, Scribes, Anciens du peuple, se réunirent en hâte, cette fois dans la salle ordinaire des assemblées, et se firent amener Jésus pour le condamner à mort*<sup>1</sup>. Il ne fut plus question de faux témoins, ni des chefs d'accusation si manifestement ruineux de la nuit précédente. Ils s'en tinrent au crime d'usurpation de Divinité: *Déclares-nous si tu es le Fils de Dieu*<sup>2</sup>. Jésus avait solennellement, quelques heures auparavant, proclamé sa Divinité, et ils avaient répondu par l'outrage. Bien des fois durant sa carrière publique, la Divinité du Christ avait brillé à leurs yeux, sans qu'ils voulussent se rendre à l'évidence des paroles et des faits, de la doctrine et des miracles. Maintenant, moins que jamais ils étaient disposés à la reconnaître et à

<sup>1</sup> Mat., XXVII, 1. Marc., XV, 1.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 66-67-68-69-70-71.

lâcher leur proie. C'est ce que Jésus leur fait entendre : *Si je vous le dis, vous ne me croirez point, si je vous interroge vous ne me répondrez point, et vous ne me rendrez point la liberté.* Mais, sachez-le, à partir de ce moment le Fils de l'Homme siégera à la droite de la Puissance de Dieu? — Tu es donc le Fils de Dieu. — Vous le dites, je le suis! — Ils s'écrièrent : *« qu'avons-nous à faire de témoignages? Nous venons d'entendre de sa propre bouche »* <sup>1</sup>.

Quoiqu'ils n'osassent plus en public, comme ils l'avaient fait la nuit à huis clos, prononcer la sentence de mort, de peur de soulever la foule ou de blesser la susceptibilité de Pilate, ils n'en agirent pas moins pour rendre inévitable, au tribunal du Gouverneur romain, la condamnation de Jésus. Tout le plan conçu par Dieu dans la rédemption du monde s'accomplissait à la lettre et pas une des prophéties de Jésus ne restait sans réalisation. Ce n'était pas aux seuls Juifs, mais aussi aux Gentils que devait être livré Celui qui rachetait tous les hommes et formait son Royaume de la Gentilité comme des restes d'Israël : *Se levant tous ils lièrent Jésus plus étroitement et le menèrent à Pilate* <sup>2</sup>.

VII. — Judas, le misérable traître, avait suivi toutes ces scènes attentivement. Longtemps, il put se faire illusion sur la portée et l'issue de son crime; maintenant l'illusion n'était plus possible, c'est bien à la mort que sa trahison menait son Maître et le démon triomphait une fois de plus par la ruse qui lui est ordinaire. Avant le crime, Satan en dissimule avec soin la gravité et en

<sup>1</sup> Luc., XXII, 66-67-68-69-70-71.

<sup>2</sup> Luc., XXIII, 1. Joan., XVIII, 28.

cache les suites; sitôt le crime commis, il change de tactique et donne au coupable une vue complète de son forfait. Ainsi en fut-il de Judas. En trahissant il se voilait l'issue de sa trahison et en méconnaissait l'horreur. Dès qu'il vit Jésus perdu sans ressource, il se fit dans son esprit une sinistre illumination. C'est à dessein que nous disons : « dans son esprit » ; son cœur resta ce qu'il avait toujours été, sec et insensible. L'avarice et l'ambition seules l'avaient retenu auprès de Jésus qu'il n'avait jamais aimé et à la Divinité duquel il s'était, malgré l'évidence, refusé à croire. Il tenait la bourse et espérait en la fondation prochaine d'un royaume temporel : uniques motifs de son apostolat prolongé. Maintenant qu'il voyait ses calculs déçus et qu'il restait avec sa honte et le crime d'une trahison, la douleur le prit et avec elle une sorte de rage infernale : fausse et sacrilège image de la vraie pénitence qui l'eût conduit aux pieds de Jésus, et lui eût valu un pardon assuré.

Il prit un tout autre chemin. Pendant que l'on conduisait Jésus à Pilate, Judas regagna le temple, ses trente deniers à la main, et il y trouva ceux des Prêtres qui s'étaient détachés du cortège pour offrir le sacrifice matinal. Ces hypocrites, qui allaient mettre à mort le Fils de Dieu, n'eussent pas voulu faire trêve aux dévotions coutumières ! C'est eux que Judas aborde. *Voyant que Jésus était condamné, Judas, le traître, poussé par le remords rapporta aux prêtres et aux Anciens les trente pièces d'argent*<sup>1</sup>. Il avait droit, après sa scélératesse, à trouver bon accueil auprès des scélérats ses complices. Mais, la loi du crime est inexorable : tant

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 3.

que le crime est en préparation ceux qui y poussent ou le commandent n'ont pour l'exécuteur que générosité, bienveillance et flatteries; le forfait accompli ils n'ont plus que faire d'un misérable qu'ils méprisent et détestent. J'ai péché, leur dit Judas en proie à l'épouvante et à la douleur. *J'ai péché en livrant le sang d'un juste!* — *Que nous importe, répondirent-ils, c'est ton affaire!*

Ce fut le dernier coup qui porta au paroxysme le désespoir du traître, sans y faire pénétrer ni la moindre espérance, ni la moindre foi. Il venait de trahir et de perdre « un juste », mais aucune idée ne lui vint d'aller se jeter aux pieds « d'un Dieu ». Il reprit l'argent, le jeta dans le Sanctuaire, sortit du temple et se mit, pris de rage furieuse, à errer aux alentours de Jérusalem, choisissant d'instinct les plus solitaires et les plus sinistres, la vallée de Cédron, la gorge d'Hinnom, pleine du souvenir des crimes des ancêtres et de leurs sanglants sacrifices à Moloch, la montée de Siloé, et enfin le champ d'un potier où il s'arrêta. Le champ d'un potier! Jérémie avait dramatisé les crimes de Judas et des Juifs et les catastrophes qui les devaient suivre, quand, brisant aux yeux du peuple un vase d'argile, il s'écria au nom du Très-Haut: « Je briserai cette ville et ce peuple comme ce vase dont les débris ne peuvent plus être réparés, et Iophét deviendra un champ de sépulcres et de cadavres »!

Le cadavre de Judas devait suivre tous les autres. Plus explicite que Jérémie, Zacharie avait montré Judas vendant son Maître, et les prêtres achetant avec l'or de la trahison le Champ du potier. « Ils ont pris les trente

1 Matt., XXVII. 45.

pièces d'argent, prix auquel fut estimé par les fils d'Israël Celui dont ils ont supputé la valeur. Et ils les ont fait servir à l'acquisition du champ d'un potier, ainsi que me l'a révélé le Seigneur<sup>1</sup>. David eut un Psaume entier pour peindre l'instant terrible du désespoir de Judas : « le démon se tenait à ses côtés... Il revêtait la malédiction comme on fait d'un vêtement. Elle pénétrait comme l'eau au plus profond de son être, comme l'huile dans ses os. Elle devenait la ceinture dont il était ceint toujours... » Les pensers sombres, les souvenirs poignants, les terreurs torturantes passaient sur l'âme du misérable, qui n'y pouvant tenir davantage demanda au suicide la fin de ses maux. L'Évangile annonce ce dernier crime d'un mot seulement : *il se pendit*<sup>2</sup>. Mais saint Pierre, dans les *Actes*, en raconta les circonstances épouvantables. « La corde se brisa, son corps précipité la face contre terre se rompit et ses entrailles se répandirent sur la terre du sang ».

Pendant que ces atroces choses s'accomplissaient sur les hauteurs qui dominant Tophet, les prêtres délibéraient dans le temple sur l'emploi qu'il convenait de faire des trente deniers. Toujours pareils à eux-mêmes, scrupuleux dans les minces détails autant que prêts aux plus grands crimes, *ils se disaient en ramassant l'argent : il n'est point permis de le verser dans le Trésor, parce que c'est le prix du sang*<sup>3</sup>.

Que devint cette somme maudite? *Après en avoir conféré ensemble les Princes des prêtres achetèrent avec elle le Champ d'un potier pour la sépulture des*

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 9, 10.

<sup>2</sup> Matt., XXVII, 5. Act. I, 18.

<sup>3</sup> Matt., XXVII, 6.

*étrangers*<sup>1</sup>. Le peuple qui sut toute cette sinistre histoire baptisa comme il convenait le Champ du potier. *Il l'appela dans sa langue « Haceldama », c'est-à-dire le « Champ du Sang », nom qui lui est resté jusqu'à ce jour*<sup>2</sup>. Le vrai propriétaire du Champ était à coup sûr le traître qui en avait couvert le sol de son cadavre et l'avait rougi de son sang. Aussi saint Pierre pouvait dire en toute vérité : « C'est bien Judas qui posséda ce champ que paya l'argent du crime ».

VIII. — Ce crime contre le Fils même de Dieu, commencé par la trahison de Judas, continué chez les Grands Prêtres, allait avoir son dénouement au Prétoire de Ponce-Pilate, où la plupart des Pontifes, des Anciens et des Princes des prêtres entraînent Jésus. *On était alors au matin*<sup>3</sup>.

C'est dans la forteresse et le palais de l'Antonia que Pilate résidait. Dès le temps de David, ce point de Jérusalem, voisin du Moriah, avait été fortifié, mais le premier édifice élevé en cet endroit datait des Macchabées. Dans la suite le premier Hérode avait, à la place du premier monument plus modeste, bâti une formidable défense et un somptueux palais. Le rocher qui touche Bezetha, taillé à pic, était devenu un mur infranchissable ; un fossé profond accentuait la défense, que quatre tours, dont l'une dominait les parvis du temple, achevaient. Dans l'intérieur des casernes et de vastes cours recevaient une ample garnison, et au milieu s'élevait un palais que précédait un atrium. Devant cette vaste construction s'étendait une place dallée à laquelle on

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 7, 7.

<sup>2</sup> Matt., XXVII, 8. Act., I, 10.

<sup>3</sup> Matt., XXVII, 1. Marc., XV, 1.

avait donné le nom de Litostratos. Pilate, dont la résidence habituelle était Césarée de la mer, ne venait à Jérusalem, peu aimée et redoutée par lui, qu'au temps de Pâque, temps fertile en agitations et en révoltes populaires.

Il put croire, en ce matin de la Pâque, que ses craintes habituelles allaient se vérifier, tant les Sanhédrites et la tourbe qu'ils amenaient avec eux<sup>1</sup> firent sur la place devant l'Antonia une brusque et bruyante invasion. Il leur fallait à tout prix et de suite voir le Gouverneur, et leur orgueilleuse prétention allait jusqu'à le faire venir à eux, car *ils n'entraient pas eux-mêmes dans le Prêtoire de peur de se souiller et de ne pouvoir manger les mets pascals*<sup>2</sup>. Ils allaient verser le sang de l'Homme-Dieu et commettre le plus monstrueux des crimes, mais la demeure d'un païen ne devait pas souiller la blancheur de leur âme! Et le soir ils devaient pouvoir participer sans scrupule aux azymes et aux mets de Pâque qui se servaient durant huit jours. Pilate, habitué à ce rigorisme et désireux d'éviter tout conflit inutile, *alla vers eux jusqu'au bout de l'atrium*<sup>3</sup>, et là commença l'interrogatoire, car s'il condescendait à leurs scrupules il n'oubliait pas qu'à lui seul appartenait d'étudier une cause et de rendre un jugement. Les Juifs ne l'entendaient pas ainsi et ne venaient au Prêtoire que pour faire ratifier par Pilate l'inique condamnation prononcée par eux contre Jésus. Aussi, quand Pilate leur eut tout d'abord demandé: *quelle accusation portez-vous contre cet homme*<sup>4</sup>? Déconte-

<sup>1</sup> Luc., XIII, 1.

<sup>2</sup> Joan., XVIII, 28, 29.

<sup>3</sup> Joan., XVIII, 29.

<sup>4</sup> Joan., XVIII, 29.

nancés et surtout mortifiés dans leur orgueil ils lui firent cette insolente réponse : *si ce n'était pas un malfacteur nous ne l'eussions pas amené*<sup>1</sup>. Pilate pour bien leur remettre en mémoire la perte de leurs droits et l'impossibilité où ils étaient de connaître d'aucune cause grave, riposta : *Alors prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre Loi*<sup>2</sup>. C'était mettre Jésus hors de toute condamnation capitale, les Juifs se gardèrent bien d'accepter, mais, dévoilant leur pensée sanguinaire, *il ne nous est plus permis, dirent-ils, d'infliger la peine de mort à qui que ce soit*<sup>3</sup>. Dieu menait tout en dehors de Pilate et des Juifs : c'était la Croix qu'il fallait au Rédempteur du monde, c'était l'élévation entre le ciel et la terre, c'était l'étendard des Elus, c'était le signe du salut vu du monde entier et de tous les siècles. *Il fallait que s'accomplisse la parole de Jésus annonçant de quelle mort il devait mourir*<sup>4</sup>.

Mais, s'en remettre au Gouverneur romain, c'était instruire la cause, les Pontifes virent qu'il fallait s'y résigner et présentèrent trois chefs d'accusation. Des deux premiers, Pilate ne pouvait tenir compte : *Cet homme, nous l'avons trouvé bouleversant notre nation, défendant de payer le tribut à César*<sup>5</sup>. Les prédications du Sauveur avaient eu trop de retentissement dans la Judée entière, et Pilate avait été trop bien renseigné par ses émissaires sur les paroles et les actes du grand Prophète pour se laisser prendre aux imputations calomnieuses des Juifs. Jésus était le Dieu de paix, et

<sup>1</sup> Joan., XVIII, 30.

<sup>2</sup> Joan., XVIII, 31.

<sup>3</sup> Joan., XVIII, 31.

<sup>4</sup> Joan., XVIII, 32.

<sup>5</sup> Luc, XXIII, 2. Marc., XV, 3.

avant de montrer aux Pharisiens la légitimité de l'impôt qu'ils payaient à Rome, avait acquitté pour lui et Pierre l'imposition qu'on lui réclamait.

Mais si Pilate méprisa ces deux premiers Chefs d'accusation, il en alla tout autrement du troisième.

Pilate était sans doute avant tout l'homme du monde et l'ambitieux, très peu occupé des choses religieuses et entièrement absorbé par les sollicitudes de l'ambition : il n'avait pu néanmoins se soustraire ni au grand souffle de spiritualisme qui commençait à secouer les intelligences et les cœurs, ni aux vagues aspirations qui élevaient les âmes, par dessus les extravagances du Paganisme et les désespérances d'une totale incrédulité, vers un au-delà mystérieux. D'ailleurs, par Claudia Procula gagnée secrètement au judaïsme, il avait connaissance du Messie, du régénérateur universel, du fondateur d'une nouvelle domination, qui allait apparaître ou était déjà apparue. Aussi quand les Juifs, pour perdre plus sûrement Jésus, l'eurent accusé *de s'être dit le Christ-Roi*<sup>1</sup>, Pilate, rattachant à ce qu'il avait devant lui ses anciens souvenirs, prêta à ce qu'il venait d'entendre la plus sérieuse attention. Qu'était-ce que ce « Christ » ? De quelle royauté lui parlait-on ? Quels mystères recouvrait ce double titre ? Une curiosité mêlée de religieuse crainte s'empara de lui, et afin de la satisfaire plus à l'aise, dans l'épanchement d'un entretien intime, il laissa les Juifs à leurs colères, et se fit amener Jésus dans une salle de son palais<sup>2</sup>. Quand le Sauveur se tint devant lui dans la double majesté de son calme et de sa souffrance, il lui posa nettement la question : *Es-tu vraiment Roi*

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 2.

<sup>2</sup> Joan., XVIII, 33.

*des Juifs*<sup>1</sup> ? Les mobiles secrets qui poussaient à cette question le Gouverneur de Rome, les lumières venues de son entourage, de sa femme surtout, ses propres pensées, les demi-lueurs qui se faisaient jour dans son âme, tout ce premier travail de la grâce n'échappait pas au regard de celui qui en était l'Auteur : *est-ce de toi-même que tu parles, dit Jésus, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi*<sup>2</sup> ? Pilate, Romain orgueilleux, céda à un mauvais instinct et répondit à Jésus : *Suis-je donc Juif, moi ? ta nation et les Pontifes t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait*<sup>3</sup> ? Le doux Sauveur ne prit pas garde à cette insolence, mais tout entier au désir d'éclairer et de convertir Pilate, il éleva son regard vers la radieuse réalité : un royaume d'outre-tombe où sont heureux d'un inénarrable bonheur ceux qui en ont fait la conquête ; un Dieu venu sur la terre pour fonder ce royaume, terrestre en un sens par les hommes qu'il recrute et prépare, mais néanmoins céleste par son but et son terme éternels, les vertus surnaturelles qu'il oblige à pratiquer, le détachement des choses de ce monde qu'il suppose. *Mon royaume, dit Jésus, n'est pas de ce monde, s'il était de ce monde mes hommes combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. Mais non, mon Royaume n'est pas d'ici*<sup>4</sup>. Pilate ébranlé s'écria : *tu es donc Roi.... ? tu l'as dit, répartit Jésus*<sup>5</sup>. Et avançant d'un pas encore dans ses révélations, il découvrit son origine, le ciel d'où il était descendu, la mission dont il s'était chargé et qui était de déchirer les ténèbres où était

<sup>1</sup> Joan., XVIII, 33. Luc., XXIII, 3. Marc., XV, 2. Matt., XXVIII, 11.

<sup>2</sup> Joan., XVIII, 34.

<sup>3</sup> Joan., XVIII, 35.

<sup>4</sup> Joan., XVIII, 36.

<sup>5</sup> Joan., XVIII, 37.

plongé le genre humain, de découvrir à tous les vérités sublimes dont Pilate venait d'entrevoir la première : *Je suis né, je suis venu en ce monde afin de témoigner de la vérité et quiconque est de la vérité, écoute ma voix* <sup>1</sup>. Là s'arrêta la bonne volonté du Romain et l'espoir d'une conversion. Pilate était ce que sont tant de gens du monde, attentifs parfois un instant à des pensées graves, des intentions supérieures, des pressants désirs d'un au-delà, mais incapable de développer ces germes sacrés et retournant vite à leur incurable indifférence : *Qu'est-ce que la vérité* <sup>2</sup> ? dit Pilate. Et sans même attendre la réponse, il sortit au dehors vers les Juifs.

Pour avoir repoussé la vérité, il n'abdiquait pas encore la droiture du magistrat et la naturelle compassion de l'homme devant une grande infortune, et se posant devant les Juifs il leur fit cette déclaration : *Je ne trouve en cet homme aucune cause de mort* <sup>3</sup>. Ces paroles déchainèrent une tempête. La foule se mit à pousser des cris de fureur, du milieu desquels on pouvait distinguer, sorties des rangs des Prêtres, toutes sortes d'invectives, d'accusations incohérentes et surtout d'interpellations grossièrement injurieuses à l'adresse de Jésus. *Jésus se taisait* <sup>4</sup>. Qu'eût-il dit de plus éloquent que ne l'était l'évidence ? Ni les Juifs ne pouvaient soutenir leur cause, ni Pilate ne pouvait apercevoir l'ombre d'un délit : le Divin Accusé n'avait pas à réfuter le néant. Il se recueillait, il priait, il glorifiait son Père, il sauvait le monde.

Pilate qui avait refusé la lumière lui montrant un Dieu en Jésus, n'en persistait pas moins à voir en lui

<sup>1</sup> Joan., XVII, 37.

<sup>2</sup> Joan., XVII, 38.

<sup>3</sup> Joan., XVIII, 38. Luc., XXIII, 4.

<sup>4</sup> Matt., XXVII, 12, 14. Marc., XV, 5.

plus qu'un homme, et ce calme devant cette multitude déchainée lui donnait grandement à réfléchir. *N'entends-tu pas, dit-il à Jésus, toutes ces accusations dont ils te chargent? N'as-tu rien à répondre? Jésus ne dit plus une parole et ce silence jeta le Gouverneur dans la plus profonde admiration* <sup>1</sup>.

Cependant les vociférations continuaient, les Juifs répétaient à satiété les mêmes griefs, espérant suppléer par le bruit à l'inanité de leur cause. Pilate ne savait plus quelle attitude prendre, ne voulant pas céder à cette multitude en délire et ne pouvant déjà plus se déprendre d'un sentiment de peur devant elle. Un nouveau cri le tira momentanément d'embarras. *Il soulève, disaient les Pharisiens, parce qu'il prêche, les populations, à commencer par la Galilée jusqu'ici* <sup>2</sup>. Ce mot de *Galilée* inspira de suite à Pilate un commode expédient. Si Jésus était Galiléen, pourquoi ne pas s'en débarrasser en l'adressant à Hérode dont il était le sujet? *Pilate entendant prononcer le nom de la Galilée demanda si cet homme était Galiléen, et ayant connu qu'il était du ressort d'Hérode, il l'envoya au Tétrarque, qui se trouvait en ces jours là à Jerusalem* <sup>3</sup>.

Son palais était situé au Nord-est de la colline de Sion; il avait été autrefois la demeure des Macchabées mais à l'ancienne simplicité avait succédé le luxe grec et oriental et ce qu'avait pu rassembler d'agrémens un prince fastueux et effeminé. Car nous connaissons dès longtemps ce fils du Grand Hérode, moins sanguinaire que son père, mais plus débauché et plus sceptique. Entouré de femmes plus perverses et plus impies que

<sup>1</sup> Marc., XV, 4, 5. Matt., XXVII, 12, 13, 14.

<sup>2</sup> Luc., XXIII, 5.

<sup>3</sup> Luc., XXIII, 6, 7.

lui-même et auxquelles il avait accordé, au milieu d'une orgie, la tête de Jean-Baptiste, Hérode Antipas était devenu le matérialiste et le jouisseur que l'ambition et la volupté seules captivent et absorbent, et qui ne voient dans la religion qu'un objet de vaine curiosité ou une occasion de sarcasmes. Il connaissait Jésus. Il avait entendu parler des merveilles opérées partout. Aussi *conçut-il en le voyant une joie très vive, desirant depuis longtemps le connaître, à raison de tout ce qu'on lui avait rapporté et dans l'espoir de contempler de lui quelque prodige. Il se mit tout d'abord à lui faire une multitude de questions. Jésus ne lui répondit rien*<sup>1</sup>. Jésus a parlé et parlera encore à Pilate, dont l'âme est égarée sans doute mais grave et méditative. Devant Hérode nous retrouvons le Dieu qui a maudit le monde pour ses frivolités et ses scandales et qui, désespérant de sa conversion, l'a exclu de sa suprême prière<sup>2</sup>. Hérode en était un type achevé, à la fois sceptique et superstitieux, moqueur et avide de curiosités religieuses, incapable d'aucun retour sérieux et ne cherchant dans le Christ qu'un amusement sacrilège. Quant aux Juifs, entrés au palais avec la cohorte qui y amenait Jésus, *ils se tenaient debout et ne cessaient pas leurs accusations*<sup>3</sup>.

Hérode pas plus que Pilate n'y voyait aucun sujet de condamnation, mais pour lui ce Jésus, obstiné dans son silence et paraissant insensible à tous les outrages, ne pouvait être qu'un maniaque ou un idiot. Il le traita comme tel et avec lui toute sa cour et les gardes qui

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 8, 9.

<sup>2</sup> Luc., XXIII, 9.

<sup>3</sup> Luc., XXIII, 10.

l'entouraient. *Il couvrit Jésus de son mépris*<sup>1</sup>. Et pour que ce mépris fût bien marqué devant la ville entière *il le fit revêtir d'une robe blanche, s'en fit un jouet, puis le renvoya à Pilate*<sup>2</sup>. On revêtait de blanc les personnages consulaires, les candidats romains, les accusés renvoyés absous d'une cause capitale, les fous et les idiots : c'est à tous ces titres que par moquerie, Jésus fut affublé de la robe blanche, comme un dignitaire de théâtre ou un sot ! On pouvait y voir aussi un absous et c'est le sens que Pilate y attacha. Pour Hérode, aussi plein de mépris pour Jésus que de gratitude et d'égards pour le Gouverneur romain, il lui tint grand compte d'avoir respecté sa juridiction, et, *dès ce jour, Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant*<sup>3</sup>.

Mais cette réconciliation si tristement obtenue ne tirait pas Pilate d'embarras. Aussi est-ce avec désappointement qu'il vit revenir à son tribunal cette Victime des haines Juives. Il lui coûtait de plus en plus d'affronter les fureurs populaires et d'autre part il avait à cœur de sauver Jésus. C'est dans ce but qu'il reparut à l'atrium, *y convoqua les princes des prêtres, les magistrats et le peuple et leur fit entendre ces paroles : Vous m'avez présenté cet homme l'accusant de soulever le peuple, et voilà que l'interrogeant devant vous je n'ai rien trouvé en lui de ce que vous lui reprochez. Et de même Hérode à qui je vous ai renvoyés ne l'a pas non plus trouvé digne de mort*<sup>4</sup>.

Les longs pourparlers constituaient déjà dans le Juge

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 11.

<sup>2</sup> Luc., XXIII, 11.

<sup>3</sup> Luc., XXIII, 12.

<sup>4</sup> Luc., XXIII, 13, 14, 15, 16.

convaincu de l'innocence de l'accusé un acte de faiblesse et une première lâcheté qui ne pouvaient échapper aux Sanhedrites; mais ce qu'il imagine ensuite est d'une lâcheté empreinte d'une singulière barbarie. L'idée lui vint de créer dans le peuple un courant de pitié et pour cela de lui présenter Jésus dans l'affreux état où l'aurait mis la flagellation. *Je le châtierai, dit-il, puis je le laisserai aller* <sup>1</sup>.

Cette première invention du pusillanime Pilate devait attirer au Sauveur d'affreuses tortures; une autre lui infliger la dernière des humiliations. Chaque année, lors de la solennité de Pâque, le Gouverneur romain, pour être gracieux au peuple, prononçait la remise d'une peine capitale. D'ordinaire c'était le peuple qui la réclamait. Cette fois ce fut Pilate qui le prévint, heureux que dans ses prisons se trouvât un malfaiteur exécuté de tous. *Un malfaiteur appelé Barabbas était alors dans les chaînes, incarcéré avec d'autres séditionnaires pour avoir, dans une révolte, massacré un homme* <sup>2</sup>. En le comparant à ce Jésus qui n'avait fait que du bien il lui paraissait évident que des deux la foule lui demanderait la délivrance de son prophète, livrant le bandit à un supplice cent fois mérité. Mais qui ne connaît la foule? Qui ne sait l'ascendant que ses meneurs prennent sur elle? Avec quelle mobilité elle change de sentiment et de volonté? D'ailleurs la foule qui remplissait le litostrotos était un rassemblement de gens sans aveu, prêts à tous les crimes et désireux avant tout de plaire aux Chefs qui la sondoyaient; des indifférents, des curieux, des étrangers, s'y mêlaient en grand nom-

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 16.

<sup>2</sup> Luc., XXVII, 16. Marc., XV, 6, 7. Joan., XXIII, 17. Luc., XXIII, 17.

bre dont les voix ne contredisaient pas celles des ennemis acharnés de Jésus. Pilate, dans sa misérable invention, allait droit à un échec. *Au moment où le peuple se présenta devant le Prétoire pour réclamer la grâce que le Gouverneur avait coutume d'accorder, Pilate le fit approcher, et élevant la voix : « C'est la coutume, dit-il, que je vous délivre un prisonnier à la fête de Pâque; lequel voulez-vous que je vous délivre, Barabbas ou Jésus qu'on appelle le Christ ? »*

Un silence accueillit l'offre de Pilate, qui, du haut du tribunal où il s'était assis pouvait se rendre compte d'un bon mouvement dans la foule, et croire au succès qu'il désirait. Car la foule ne devait pas épouser les haineuses rancunes des Pharisiens, et *Pilate savait que l'envie des Pharisiens toute seule avait causé l'arrestation de Jésus*<sup>1</sup>. La grâce intime travaillait l'âme de ce malheureux Juge et un secours puissant lui arrivait du dehors. Sa femme était depuis la veille en proie à de poignantes émotions. Elle aimait et vénérail le Prophète qui venait de tomber entre les mains des Juifs et dont le sort dépendait désormais de son mari. Peut-être entrevoyait-elle, sinon sa Divinité, au moins sa sainteté et sa grandeur plus qu'humaine, et à une douleur profonde se joignaient de secrètes terreurs que des songes effrayants venaient d'étrangement augmenter. A Pilate chancelant et prêt à succomber elle s'enhardit à envoyer un message : *Ne vous commettez pas dans la cause de ce Juste, car j'ai aujourd'hui terriblement en songe souffert à son sujet*<sup>2</sup>. Admirable femme ! Quand tous abandonnent Jésus, elle seule le défend. C'est l'im-

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 17. Marc., XV, 8, 9, 10. Luc., XXIII, 17.

<sup>2</sup> Marc., XV, 10. Matt., XXVII, 18.

<sup>3</sup> Matt., XXVII, 19.

trépidité de cette Claudia Procula qui a passé dans l'âme de tant d'héroïnes chrétiennes aux heures des universelles défaillances, et il n'est pas rare qu'elle ait sauvé la famille et la société.

Pilate y prit-il garde? On peut le croire, mais une nouvelle tempête fut plus forte que son courage. Durant les quelques instants que leur donna le message de Claudia, les Pharisiens volèrent de rangs en rangs soufflant la haine, réveillant les passions, pressant sur les indécis, enflammant les tièdes : leur œuvre fut rapide et le résultat effroyable. *Quand Pilate posa de nouveau la question : lequel des deux voulez-vous que je vous délivre? Une immense et unanime clameur s'éleva : « Débarrassez-nous de Celui-ci, nous voulons Barabbas! » — Mais que ferais-je de Celui que vous nommez le Roi des Juifs? La clameur redoubla : « Crucifiez-le! Crucifiez-le! — Mais quel mal a-t-il fait? Je ne trouve en lui aucune cause de mort. — De nouveaux cris, plus stridents, plus unanimes répondirent : « Crucifiez-le! Crucifiez-le! Et ils faisaient des efforts horribles, ne cessant plus de crier qu'on le crucifiât, et leurs cris augmentaient toujours <sup>1</sup>.*

Les dernières énergies de Pilate expiraient, mais ne voulant pas s'avouer vaincu, il prit l'attitude des lâches qui sauvent les apparences et commença une mise en scène qui ne trompa point les Juifs et moins encore la postérité. *Il se fit apporter de l'eau, se lava les mains : Je suis innocent du sang de ce juste, dit-il, pour vous c'est votre affaire! Non, Pilate! Ni Dieu ni les hommes ne ratifieront tes paroles. Les Juifs*

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 20, 27. Marc., XV, 11-13. Luc., XXIII, 24-25.

<sup>2</sup> Matt., XXVII, 24.

avaient beau s'ameuter pour perdre Jésus, ils ne pouvaient rien sans ta sentence. C'est donc toi sur qui retombe en même temps que sur les Juifs le sang du Fils de Dieu. Et quand ils crient dans le délire de leur haine : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!* Tu prendras ta large part de leur châtement!

*Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!*<sup>1</sup> Les malheureux ont été exaucés. Le même sang qui a sauvé le monde, lavé les crimes de tous, nourri divinement les Elus de Dieu, est tombé sur eux comme une malédiction. Ils en portent l'empreinte, ils en souffrent au plus profond de leur être, et le souvenir de leur cri décide les suit à travers les siècles, toujours exécrés et toujours dignes de l'être, fléaux des nations qui les accueillent ou bien victimes de leurs propres attentats, race étrange qui garde ses qualités natives, mais que son crime antique dévoue au mal et à la perdition.

Ils représentent la haine comme Pilate représente la lâcheté et la peur. Au point où nous en sommes arrivés de la Divine Passion il devient trop évident que Pilate abandonnera Jésus aux fureurs de la foule, mais il s'attache à sa première idée qui est de faire subir à l'Innocent l'affreux supplice de la flagellation et c'est « flagellé » horriblement ensanglanté et meurtri, qu'il le livrera à ses bourreaux : *Pilate se saisit donc de Jésus et le fit flageller*<sup>2</sup>.

IX. — Le supplice de la flagellation, dont les Évangélistes ne disent qu'un mot, était, plus encore chez les Romains que chez les Juifs, la plus horrible des tortures

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 25.

<sup>2</sup> Joan., XIX, 1.

par lesquelles pût passer un condamné. Attaché par les mains à une colonne basse, courbé, présentant aux bourreaux le dos et les épaules, le supplicié, dépouillé de ses vêtements, recevait un nombre illimité de coups. Et tandis que le citoyen romain ne pouvait être fouetté qu'avec des verges d'orme, les esclaves et les étrangers l'étaient avec des lanières terminées par des osselets ou des balles de plomb. Les exécuteurs frappaient à leur guise, aussi longtemps et aussi violemment que le voulait leur cruauté. La victime mise en lambeaux et se tordant dans les spasmes de la douleur, ne tardait pas à tomber le long de la colonne et à présenter ainsi aux coups toute la surface du corps. Elle ne sortait de ce supplice qu'exténuée et il n'était pas rare qu'elle y expirât.

Et s'il en était ainsi du plus insignifiant condamné, nous pouvons juger de ce que fut pour Jésus le tourment de la flagellation que tout concourait à rendre horrible : la férocité naturelle aux exécuteurs, leur volonté de plaire aux Princes des prêtres qui peut-être les avaient soudoyés, l'intention même de Pilate qui espérait d'autant plus satisfaire les Juifs qu'il leur aurait présenté leur victime plus affreusement meurtrie, mais plus que tout cela, la Justice divine qui voulait sur une seule chair se venger des crimes de l'humanité entière, et l'ardent désir du Christ lui-même avide de souffrir et de mourir pour nous. A défaut d'ailleurs de raisons, nous aurions les faits. Jésus sortit du prétoire si meurtri, si exténué, si mourant, qu'il ne put qu'en se traînant, et en se déchargeant bientôt de sa croix, gagner le Calvaire.

Il fallut le relever du pied de la colonne rougie de son sang, mais ce fut pour subir une scène d'ignobles et douloureuses avanies. Sans que Pilate l'eut commandé et en dehors de lui *les soldats le traînèrent dans l'une*

*des dépendances de l'Antonia, et appelèrent à eux la cohorte entière*<sup>1</sup>. C'était une bonne fortune pour cette soldatesque grossière et cruelle que ce Juif qui leur tombait entre les mains. Plusieurs savaient comment on avait traité chez Hérode ce roi imaginaire que la garde du tétrarque avait longuement bafoué ; tous avaient entendu les clameurs accusatrices dont venait de retentir le Prétoire. Le Gouverneur en le faisant flageller avait assez découvert ce qu'il pensait de ce misérable auquel la foule avait préféré Barabbas, et, comme excitation suprême, ils avaient reçu l'or et les instructions des Pontifes. Il y avait en tout cela plus qu'il n'en fallait pour aiguïser la cruauté naturelle des légionnaires et les guider dans le choix ingénieux des outrages et des tortures.

Si maintenant nous voulons nous rendre compte de leurs fureurs quand ils se ruèrent sur leur Victime, les Prophètes nous les ont décrites avec un effrayant relief. Pour les uns ce sont des forgerons géants qui frappent sur une enclume ; pour d'autres des taureaux en fureur ; pour d'autres une meute de chiens dévorants. Quand le Divin Patient sort de leurs mains, Isaïe déclare ne le plus reconnaître, tant son corps couvert de plaies le fait ressembler à un lépreux ; on compte tous ses os au travers des blessures qui les mettent à nu ; il n'a plus même l'aspect d'un homme sous le sang qui l'inonde, les ordures qui le souillent, les déformations de sa face tuméfiée. Les mêmes Prophètes l'ont vu sous la pourpre dérisoire dont on l'a revêtu, et quand ils demandent d'où viennent ce sang et ce vêtement rougi, il leur est répondu que Celui qui les porte « revient de la grande tribulation ».

<sup>1</sup> Marc., XV, 16. Matt., XXVII, 27.

Grande, bien grande en effet ! *L'ayant dépouillé de ses vêtements ils le couvrirent d'un manteau d'écarlate*<sup>1</sup>, du manteau de laine rouge emprunté à l'un d'eux. Voilà déjà ce Juif visionnaire avec l'habit royal, insigne du pouvoir qu'il a rêvé ! Mais il faut un trône à ce Roi des Juifs. Comme il chancelle on le fait asseoir sur quelque escabeau. Le voilà tel qu'il s'offre aux hommages de ses sujets, qui vont en troupe le saluer leur roi. Autre idée. Mettons-lui une couronne à ce roi ! Et comme la cruauté doit accompagner le persillage et que chaque avanie doit cacher une torture, un soldat entremêle des épines aiguës à un jonc qu'il vient d'arrondir en couronne. Il ne manquera plus que le sceptre : un roseau convient à ce fantôme de roi. *On tressa une couronne avec des épines et on l'enfonça sur la tête*<sup>2</sup> ; *dans sa main droite on mit un roseau*. Toutes ces douleurs s'ajoutaient à celles dont la flagellation avait couvert le corps entier du Sauveur, et les plaies se faisaient sur des plaies.

Avec horreur nous pouvons nous figurer ces centaines de soldats ivres de cruauté se ruant sur Jésus, à qui le frappera davantage, à qui inventera des tourments plus aigus, ou des insultes plus sensibles. *Ils venaient devant lui faisant des genuflexions dérisoires, proferant toutes sortes de railleries : « Salut, Roi des Juifs ! » Et ils lui donnaient des soufflets. D'autres s'emparant du roseau lui en assénaient des coups sur la tête*<sup>3</sup>.

Des larmes de douleur coulaient des yeux de Jésus, sa prière était incessante, mais il priait au sein d'inénarrables désolations. Car c'est la multitude des pécheurs, les égarés, les furieux, les apostats, les traîtres, de tous

<sup>1</sup> Marc., XXVII, 28. Marc., XV, 17.

<sup>2</sup> Marc., XV, 17. Mat., XXVII, 29.

<sup>3</sup> Marc., XV, 18-19-20. Mat., XXVII, 29-31. Joan., XIX, 2-3.

les siècles, qui passaient sous son regard et le frappaient sans pitié. Tous les persécuteurs qui ont ensanglanté son Eglise, les mauvais chrétiens qui l'ont déshonorée, les apostats qui l'ont trahie, tous ceux pour qui il souffrait et allait mourir et qui dédaignèrent ses souffrances, tous étaient en ce moment rassemblés en troupe innombrable dans l'Antonia et concouraient à son supplice.

X. — Durant cette affreuse scène qu'il n'avait ni commandée ni contemplée, Pilate revint à son idée de présenter aux Juifs Jésus que la flagellation avait dû réduire au plus lamentable état. Il recula sans doute d'horreur quand il vit comment ses ordres avaient été exécutés et outrepassés. Au moins voulut-il en profiter pour apaiser par sa vue ses plus acharnés ennemis. *Voici que je vous l'amène, dit-il au peuple, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime*<sup>1</sup>. Au moment où Pilate parlait Jésus sortait des cours du Prétoire<sup>2</sup>, montait l'escalier de marbre et apparaissait sur la terrasse : *Il portait la couronne d'épines et le manteau écarlate*<sup>3</sup>.

*Voilà l'homme*<sup>4</sup>, s'écria Pilate.

Et le Ciel et la terre poussèrent le même cri : « Voilà l'Homme », le Bien-aimé du Père « dans lequel le Père a mis toutes ses complaisances », d'autant plus cher à son cœur « qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix », qu'il s'est livré lui-même pour sauver le monde et glorifier Dieu infiniment. « Voilà l'homme », le frère, l'ami, le Sauveur, le compatissant

<sup>1</sup> Marc., XV, 20. Matt., XXVII, 31.

<sup>2</sup> Joan., XIX, 4.

<sup>3</sup> Joan., XIX, 5.

<sup>4</sup> Joan., XIX, 5.

Rédempteur, qui a pour nous sauver épuisé la coupe des douleurs, le Chef couronné d'épines sous lequel nous combattons le monde, l'enfer et notre propre nature. « Voilà l'homme » sans lequel nul n'échappe à l'enfer et ne trouve le chemin du ciel !

Pilate espérait un bon effet de sa sanglante mise en scène. Il fut tout autre qu'il ne l'attendait. Les fauves s'irritèrent plus que jamais à la vue de leur Victime sanglante. *Crucifiez-le ! Crucifiez-le, s'écria la foule*<sup>1</sup>. Dans un mouvement de dépit et d'indignation, Pilate répartit : *prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le, car moi je ne trouve en lui aucune cause de mort*<sup>2</sup>. Cette proposition ne pouvait être sérieuse, les Juifs le comprirent et cherchèrent quelque nouveau grief à mettre sur le compte de Jésus; tous les autres ayant été repoussés ils risquèrent celui qui avait servi à Caïphe dans l'assemblée du matin : *Nous avons une loi, dirent-ils, et selon cette loi il doit mourir, car il se prétend fils de Dieu*<sup>3</sup>.

Fils de Dieu !... Les Juifs ne se doutaient sans doute pas de l'effet que ce mot produirait sur Pilate. Cet effet fut foudroyant. Déjà la mystérieuse royauté de Jésus, son Empire dans des régions supérieures, la majesté qu'il gardait au milieu de tant de supplices, avaient remué profondément l'âme du Romain. Mais voici qu'aux précédents mystères s'en ajoutait un autre tout autrement redoutable. Quoi ! serait-ce quelque dieu venu sur la terre qu'une inexplicable fortune livrait entre ses mains?... *A ces mots des Juifs, Pilate fut plus encore qu'auparavant saisi d'effroi. Rentré dans*

<sup>1</sup> Joan., XIX, 6.

<sup>2</sup> Joan., XIX, 6.

<sup>3</sup> Joan., XIX, 7.

*l'intérieur du Prétoire, il dit à Jésus : « D'où es-tu <sup>1</sup> » ? Le Sauveur avait bien l'intention d'éclairer celui dont il voulait la conversion, mais il jugea qu'un premier silence augmenterait en Pilate le désir de tout savoir. *Il se tut <sup>2</sup>. Tu ne me parles pas, reprit le Gouverneur ? Ne sais-tu donc pas que j'ai le pouvoir de te crucifier et aussi le pouvoir de te délivrer <sup>3</sup> ?* D'un mot Jésus montra la distance qui sépare l'homme de Dieu. Dieu seul a la puissance essentielle, l'homme n'aura jamais qu'un pouvoir emprunté. Pilate ne peut que ce que lui permet de pouvoir le Dieu qu'il a devant lui, *tu n'aurais sur moi aucun pouvoir si tu ne l'avais reçu d'En-Haut <sup>4</sup>.* Si c'était un Dieu qui lui parlait, c'était aussi un Juge au tribunal duquel comparaitront pour répondre de leurs crimes, selon leur responsabilité différente, les Juifs et Pilate lui-même. C'est un Dieu, un Fils de Dieu que le Juif te livre, ô Pilate, *et c'est pour cela que le crime de celui qui me livre à toi est plus grand que le tien <sup>5</sup>.**

Pilate tenait en mains tous les éléments d'une éclatante victoire. La lumière divine avait projeté dans son âme d'assez clairs rayons, la compassion gagnait son cœur, un vrai désir de sauver Jésus s'augmentait de la haine et du dégoût que lui inspiraient les Juifs : mais Pilate restait lâche et ambitieux.

Il fut désastreusement vaincu dans une dernière et formidable lutte qu'il dut engager avec les Prêtres et la foule, au sortir du Prétoire.

<sup>1</sup> Joan., XIX, 8, 9.

<sup>2</sup> Joan., XIX, 9.

<sup>3</sup> Joan., XIX, 10.

<sup>4</sup> Joan., XIX, 11.

Joan., XIX, 11.

Jusqu'ici sa fortune n'avait pas été mise en jeu et il n'avait pas tremblé pour sa position et sa vie ; mais les Juifs qui, à travers ses paroles hautaines, avaient demêlé sa lâcheté et sa peur, ne firent plus jouer que ces inavouables et honteux ressorts. *Ils lui crièrent ; si tu le délivres, tu n'es pas l'ami de César, car quiconque se fait roi est l'ennemi de César*<sup>1</sup>. Pilate mesura d'un regard rapide tout ce que la disgrâce, le rappel à Rome devant Tibère, sa sentence d'exil renfermerait pour lui de déshonneur et de misère : il pesa sa fortune et son crime : le crime l'emporta.

Pourtant, avant de livrer le Juste, il voulut pour cacher sa lâche reculade, se railler des Juifs et les humilier en leur parlant de « leur Roi ». *Il fit amener Jésus dehors, lui-même s'assit sur son tribunal, au lieu appelé en grec « Lithostrotos » et en hébreu « Giabata ».* On approchait de la sixième heure. *Voilà, cria-t-il, votre Roi*<sup>2</sup>. La foule de plus en plus furieuse riposta : *Enlevez-le ! Enlevez-le ! Crucifiez-le ! — Quoi donc ! Crucifierai-je votre Roi ? — Pas d'autre roi pour nous que César*<sup>3</sup> !

C'est fait ! Le crime est commis, Jésus est livré. *Pilate ordonna qu'il fût fait selon que le voulaient les Juifs, et il leur livra Jésus pour être crucifié*<sup>4</sup>.

## LA DIVINE MORT

L. — Dès que Pilate, en se retirant, eut prononcé la formule officielle : « *ibis ad Crucem* » ! « tu iras à la

<sup>1</sup> Jean, XIX, 12.

<sup>2</sup> Jean, XIX, 13, 14.

<sup>3</sup> Jean, XIX, 14, 15.

<sup>4</sup> Jean., XIX, 16.

croix », et commandé au Lictor : « *i, Lictor, expedi crucem* », « va, lictor, prépare la croix », les Légionnaires s'emparèrent de Jésus, et avec la même brutalité cruelle qu'ils venaient de déployer dans les casernes du Prétoire, lui enlevèrent le manteau de dérision dont on l'avait affublé, lui retirèrent ses vêtements <sup>1</sup>, lui laissèrent peut-être la couronne d'épines, jetèrent lourdement la croix sur ses épaules déchirées, lui passèrent au cou la tablette où était écrite sa condamnation, amenèrent et mirent à sa suite deux criminels qui devaient être crucifiés avec lui <sup>2</sup>; puis le sinistre cortège s'organisa. En tête le centurion à cheval qui ouvrait la marche et contenait la foule; quand elle se ruait par curiosité ou fureur sur le condamné. Après, les quatre légionnaires qui poussaient plutôt qu'ils ne conduisaient Jésus au supplice. Ces misérables qui s'étaient fait un jeu de torturer leur Victime dans les cours de l'Antonia ne cessèrent assurément pas leurs outrages et leurs coups le long de la Voie douloureuse, et Jésus se plaint dans les Psaumes des coups de lance dont ils pressaient sa marche chancelante. Eussent-ils ressenti quelque pitié, les Pontifes et les prêtres, mêlés au cortège et exhalant plus que jamais leur rage sanguinaire, ne leur eussent pas permis de la faire paraître. Il fallait exténuer de coups Celui que Pilate leur avait livré. La populace suivait, cette populace fanatisée par les Pharisiens et qui avait tant de fois et avec tant de fureur poussé le cri décisif : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! » Elle accablait Jésus de ses outrages les plus grossiers, et, passant des outrages aux voies de fait, jetait sur lui des ordures ou

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 31. Marc., XV, 20. Joan., XIX, 16.

<sup>2</sup> Luc., XXIII, 32.

des pierres<sup>1</sup>. Hélas ! Est-ce tout ? Le cortège est-il complet ? Non. Pécheurs, nous y étions tous, et c'est la multitude pécheresse de tous les siècles qui poursuivait et frappait Jésus !

La route n'est pas longue de l'Antonia au Calvaire, cinq cents mètres au plus, mais qu'elle fut bien dénommée par la piété chrétienne : *la Voie Douleureuse* ! Jésus, brisé de coups, exténué par la sueur de sang et la flagellation, succombant plus encore sous les émotions de la douleur où il permettait à son âme de s'abîmer, s'avavançait avec peine et en chancelant sous le fardeau de sa croix. Les inégalités du terrain, la rapide descente et la rude montée qui lui faisaient franchir le Tyropœon, les brusques détours des rues, l'étroitesse de ces rues où se ruait la foule, entravant sans cesse sa marche : tout lui était obstacle, tout lui devenait douleur nouvelle, jusqu'au moment où il franchit la porte judiciaire, sortit de Jérusalem et gagna le Golgotha<sup>2</sup>.

Pleurons sans doute nos larmes pieuses en suivant Jésus. Mais cependant ne faisons pas que pleurer. Car la vue du Sauveur sortant de la ville chargé de sa croix appelle notre foi vers de sublimes mystères. Sa marche n'est pas que douloureuse, elle est triomphale aussi. « Il règnera par le bois », avait chanté le Psalmiste. La Croix c'est le sceptre royal de Jésus, c'est l'Étendard de ce Conquérant qui sort de l'étroite enceinte de Jérusalem pour conquérir le monde. La Croix, dit saint Augustin, est le support où repose le Luminaire qui doit éclairer toute la terre. Jésus sortant de Jérusalem avec

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 27.

<sup>2</sup> Joan., XIX, 17.

sa Croix, c'est le Souverain Juge qui avec elle apparaîtra pour juger tous les hommes.

Ce n'est pas « dans Jérusalem », c'est hors de son enceinte, que Jésus s'achemine pour mourir. Le bouc émissaire, chargé des péchés d'Israël, était chassé hors des murs ; les victimes étaient immolées hors du Camp : toutes figures qui annonçaient l'immolation du Sauveur du monde hors de la Cité déicide. Elle est réprouvée, elle n'est plus digne de posséder en elle la divine Victime. Et nous aussi nous devons « sortir » ; sortir du monde, du péché, de nous-mêmes, et suivre Jésus où il meurt pour nous sauver, hors de la ville déicide, hors de Jérusalem. Car si à l'heure actuelle l'emplacement du Calvaire est dans les murs, il n'en était pas ainsi au temps de la Passion, quand la troisième enceinte n'avait pas encore été élevée.

Deux criminels marchent à la suite de Jésus. Les Juifs l'ont obtenu pour que l'humiliation du Christ soit complète et qu'il paraisse qu'il est criminel autant que ceux qui vont partager son supplice. Ici comme dans tout le cours de la Passion la malice des hommes sert les plus profonds desseins de la sagesse de Dieu. Jésus porte les péchés du monde et c'est en les prenant sur lui qu'il nous en décharge. Mais c'est la volonté de Dieu que cette substitution apparaisse au grand jour et que le Ciel et la terre en soient témoins : « il a été compté parmi les criminels », avait dit le Prophète. Le cœur compatissant du Sauveur réclamait lui aussi cette promiscuité infamante. Il lui fallait les pécheurs auprès de lui, lui qui ne vivait, ne souffrait, ne mourait que pour leur salut. Qui de nous, malheureux pécheurs, se laisserait aller au désespoir, quand Jésus nous convie auprès de sa personne divine ? *Jésus se mit donc en marche*

*vers le lieu appelé Calvaire, ou en hébreu Golgotha. Après lui marchaient deux voleurs qui allaient subir la peine de mort*<sup>1</sup>.

Une autre consolation nous est donnée dans un autre mystère. Sans doute en nous plaçant au seul point de vue humain, Jésus était assez anéanti et assez chancelant pour ne plus pouvoir porter sa croix. Mais Jésus est le Dieu qui soutient le monde de sa seule parole : nul doute que s'il l'eut voulu, de ses douleurs mêmes eussent jailli des forces sans cesse renouvelées, et qu'il nous eut apparu dans la même vigueur qui le fit se relever de l'agonie du Jardin des Olives et dire à son entourage : « levez-vous, marchons » ! Sur la Voie Douloureuse sa volonté est toute autre et aussi son attitude : il laisse à l'épuisement et à la douleur leurs effets naturels, il chancelle, il tombe, il lui est impossible de marcher plus avant sans un appui. Cet appui, c'est de nous qu'il le veut. Il nous appelle, il nous convie à la communauté de ses souffrances pour pouvoir ensuite nous admettre au partage de ses gloires. Il nous donnait déjà bon espoir en permettant que deux voleurs l'accompagnassent à la mort : en nous laissant prendre sa croix, à l'espoir du pardon il joint la joie et la gloire d'une union plus parfaite encore. Dans Simon de Cyrène nous nous voyons tous représentés. Qu'une autre signification ne nous échappe pas. Simon est un païen, tout au plus un prosélyte, il ne songe nullement à faire partie du triste cortège, il voudrait fuir, mais la grâce divine le poursuit heureusement. La gentilité va prendre auprès de l'Homme-Dieu la place que la nation déicide a abandonnée : dans l'Église que les Juifs répudient, les peuples païens

<sup>1</sup> Joan., XIX, 17, 18.

vont entrer. *Comme le cortège sortait de la ville, les soldats rencontrèrent un certain Simon de Cyrène, Père d'Alexandre et de Rufus, qui revenait de sa métairie. Ils lui mirent sur l'épaule la croix et le forcèrent à la porter derrière Jésus*<sup>1</sup>.

Quelque peu soulagé Jésus put reprendre sa marche. Mais dans quel état ! Il ne se soutenait presque plus. Le sang inondait sa face, tout était blessure sur son corps, et il n'apparaissait plus que comme l'avaient entrevu les Prophètes « homme de douleurs... qui de la tête jusqu'aux pieds n'était plus qu'une plaie ». Si durs que fussent les cœurs, plusieurs dans la foule se sentirent à la fin émus de pitié. Même d'un groupe de femmes on entendit sortir des gémissements et des sanglots. Ces cris et ces larmes répondaient précisément à la préoccupation instante du Sauveur, bien plus oppressé par la douleur que lui causait la perte des âmes que par le sentiment de ses propres tourments. Il s'arrêta pour exhaler à ces femmes la seule profonde affliction de son cœur. Ah ! leur dit-il, *ce n'est pas sur moi qu'il faut pleurer, Filles de Jérusalem ! C'est sur vous-mêmes et sur vos enfants. Viendront bientôt des jours où l'on dira : heureuses les stériles ! heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté et les mamelles qui n'ont pas nourri ! Alors ils commenceront à crier aux montagnes : tombez sur nous ! et aux collines : couvrez-nous ! Car si les hommes traitent ainsi le bois vert, que sera-t-il fait au bois sec*<sup>2</sup> ? Jésus prédisait le sac de Jérusalem, les scènes affreuses qui composeraient le drame sanglant, l'épouvante des victimes et

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 26. Marc., XV, 21. Matt., XXVII, 32.

<sup>2</sup> Luc., XXIII, 37, 31.

leurs appels désespérés. Quel autre sort leur pourrait-il être réservé à eux les vrais coupables, le « bois sec », tout préparé pour les flammes, quand le « bois vert », l'Innocent, le Saint de Dieu, subissait de tels supplices pour s'être fait la caution des péchés du monde ? Beaucoup de ces femmes auxquelles cette prophétie était faite assistèrent aux horreurs dont le siège et la prise de Jérusalem par Titus furent marqués. Appliquons la même prophétie aux calamités qui précéderont la fin du monde ; et que chacun se l'appliquant à soi-même, songe aux terreurs de la mort, du jugement et des peines éternelles.

Jésus touchait, sans doute, à la porte judiciaire, près le Golgotha, quand il fit aux femmes cette redoutable prophétie. Ce fut la dernière manifestation, sur la Voie douloureuse, de sa divine énergie. Il chancela, tomba, et ne put se relever. Les soldats essayèrent de le ranimer. Selon un usage pratiqué à Jérusalem, les dames nobles composaient un breuvage destiné aux condamnés à mort et dont l'effet était de leur enlever le plus possible le sentiment de la douleur. En calmant celle de Jésus, ils espéraient le pouvoir amener au Calvaire et le conserver vivant pour le crucifiement. *Au moment où l'on arrivait au Golgotha on présenta à Jésus une coupe de vin mêlé de myrrhe et de fiel : il y goûta, mais ne voulut pas le boire*<sup>1</sup>. Adoucir la souffrance et ne présenter à l'immolation suprême qu'un corps assoupi et une âme paralysée ne pouvait convenir à l'Homme-Dieu qui faisait de sa mort le grand Sacrifice de la Nouvelle Loi et voulait mourir et s'offrir à son Père comme une Victime par-

<sup>1</sup> Marc., XV, 23. Matt., XXVII, 34.

faite. Il refusa donc et se traîna ou plutôt fut porté sur le roc dénudé du Calvaire.

On approchait de midi. On était à la « troisième heure », dit saint Marc. Tandis que selon saint Jean la condamnation avait été prononcée à la « sixième ». La contradiction n'est qu'apparente, si l'on s'en rapporte à la manière dont les Juifs comptaient les heures du jour. Ils en faisaient des groupes de trois heures chacun, et leur donnaient le nom de troisième, sixième, neuvième heure. La « troisième » heure allait de neuf heures à midi; la sixième de midi à trois heures. Saint Marc prend la fin de la troisième <sup>1</sup>, saint Jean le début de la sixième, et tous deux aboutissent aux deux mêmes moments. Jésus fut condamné quand on approchait de la sixième heure <sup>2</sup>, crucifié un peu avant que la troisième fut finie; condamné entre neuf heures et midi, crucifié quand midi approchait.

II. — Tel est le récit des Evangélistes de l'Antonia au Calvaire. Mais, ici, comme dans tout le cours de la vie publique du Sauveur, ils ont omis des détails et leur sobre narration s'est fermée sur beaucoup de faits, ou que la tradition a recueillis, ou que la piété chrétienne a pu supposer sans être téméraire, ni s'éloigner de l'Evangile. Cinq des stations du « Chemin de la Croix » sont passées sous silence par les écrivains sacrés : trois, les chutes de Jésus, sont suppléées par la piété des fidèles qui ne saurait ici se tromper; deux autres, la rencontre de Jésus avec sa mère, l'acte héroïque d'une femme qui présente au Sauveur le voile

<sup>1</sup> Marc., XV, 25.

<sup>2</sup> Joan., XIX, 14.

où s'impriment ses traits divins sont mis sous la garde d'une tradition si constante, si favorisée par l'Eglise, qu'il y aurait autant de facilité à les admettre que de témérité à les rejeter.

Comment supposer que la Voie douloureuse ait été délaissée et mise en oubli par les premiers fidèles de Jérusalem ? Comment croire surtout que les scènes tragiques qui avaient signalé le parcours du palais de Pilate au Golgotha aient échappé au souvenir et aux larmes de la Mère de Jésus et des saintes femmes ? Non ! les moindres détails de la Voie douloureuse demeurèrent gravés dans les âmes des témoins oculaires et passèrent de ceux-ci au peuple chrétien. Est-il donc téméraire de supposer que Marie mit à refaire le parcours le long duquel elle avait suivi son fils, sa consolation la plus chère et sa plus naturelle piété ? Ne s'arrêtait-elle pas aux endroits marqués par quelque une des grandes douleurs de Jésus, et la primitive Eglise ne fut-elle pas instruite par elle de tout ce qui concernait la divine Passion ?

D'ailleurs, à défaut du reste, notre raison toute seule concluerait aux chutes nombreuses que le poids de la croix, l'épuisement du Sauveur, les assauts de la foule, les brutalités des légionnaires, n'ont rendu que trop naturelles. Nous comptons trois chutes de Jésus : elles furent probablement plus nombreuses, et la dernière fut si terrible que l'on dût relever le Sauveur comme expirant et qu'on voulut le réconforter par le vin mêlé de myrrhe et de fiel.

Pouvons-nous davantage supposer Marie absente de la Voie douloureuse que parcourait son Fils ? Elle que nous trouvons au pied de la Croix, n'aurait pas suivi avec l'anxiété d'une Mère chacune des phases de

la Divine Passion ? Refusons-nous hardiment à le croire. Elle était dans la foule, ou un peu à l'écart, quand les tortionnaires flagellèrent son Fils, quand les soldats se firent un jeu de le torturer, quand Pilate prononça la sentence qui le vouait à la Croix. On ne put retenir cette mère de douleurs qui voulait partager avec son Fils la Passion qui sauvait le monde. A quelque détour de rue, elle s'arrêta devant lui, échangea un regard chargé d'autant de douleur que d'amour, retrempa son âme dans la sienne et y puisa la force de l'accompagner jusqu'à la mort.

Une autre station, sur laquelle les Evangélistes restent muets, mais, que la plus vénérable tradition prend sous sa garde, est celle où une pieuse femme sort brusquement de sa demeure, présente à Jésus un linge dont il essuie son visage souillé de boue, de crachats, de larmes et de sang. Les traits divins s'y impriment.

La « Sainte Face » devient l'un des plus chers trésors de l'Eglise et le monument d'un culte que tous les siècles ont rendu à la miraculeuse image. Rechercher qui est cette pieuse femme, dont le nom fut peut-être Bérénice, serait entrer dans le champ des pures conjectures et satisfaire une vaine curiosité. Vénérons sur la terre le voile de l'humble héroïne qui nous sera révélée aux Cieux.

III. — Jésus est parvenu au Calvaire, tertre rocheux d'une médiocre élévation et qui touchait presque à la porte judiciaire. Comme les anciens faisaient très ordinairement les exécutions capitales aux portes des villes, on peut croire que le Calvaire servait à ce sinistre usage. D'ailleurs l'Homme-Dieu qui mourait pour les

pêcheurs et avait fait annoncer par ses Prophètes « qu'il serait confondu avec les scélérats, » devait tenir à partager la honte et l'horreur du lieu où ils périsaient. Une tradition très antique consacrée par l'adhésion d'un grand nombre de Pères et de Docteurs, veut que le Calvaire ait été le lieu de la Sépulture d'Adam. Le Rédempteur mourait là même où reposait le crâne du premier pécheur, le pardon descendait du « Second Adam » sur la prévarication du Premier.

Pendant que Jésus, haletant et brisé de douleurs, reposait étendu sur le rocher aride du Calvaire, les bourreaux préparaient la croix. Elle était faite d'une tige d'assez de hauteur pour que le condamné fût quelque peu élevé de terre, puis d'une pièce transversale où s'étendaient les bras et enfin d'une partie plus haute où était clouée l'inscription.

*Alors, ils crucifièrent Jésus* <sup>1</sup>. Soit qu'ils aient cloué à la croix le Corps sacré quand la croix reposait encore à terre, et l'aient ensuite élevée et fixée dans l'enfoncement préparé ; soit qu'ils aient d'abord élevé et fixé la croix, puis y aient, soutenue par des cordes, attaché la divine Victime. Les deux modes de crucifiement étaient en usage, et tous deux réservaient aux condamnés d'horribles souffrances. Les pieds étaient transpercés d'énormes clous : les mains traversées de même, et le corps subissait, dans cet écartement violent des membres, des déchirements ineffablement douloureux. Tout mouvement devenait un supplice, le sang dont le cours normal était interrompu, affluait au cœur, la tête couronnée d'épines ne prenait aucune position qui ne renouvelât ses souffrances C'est à cette heure

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 33.

que se vérifiait la Parole du Prophète : « O vous qui passez, voyez s'il est une douleur comme ma douleur ! »

Mais les Juifs ne voulaient pas seulement que Jésus mourût de douleurs, ces douleurs devaient être comme immergées dans la honte. *Les soldats crucifièrent avec lui deux bandits l'un à droite, l'autre à gauche et Jésus au milieu. Ainsi s'accomplit la parole de l'Écriture : il a été mis au rang des scélérats*<sup>1</sup>. Mais une autre parole s'accomplissait mieux encore : « Il s'est anéanti jusqu'à la mort et la mort de la Croix, et voilà pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui surpasse tout nom, et à ce nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. » C'est la glorification de Jésus que son Père poursuivait dans l'ignominieux supplice du Calvaire et la perversité humaine n'était qu'un instrument entre ses mains.

La Croix réalise tout le plan divin. Sur les affligés d'abord. Tous, à travers tous les siècles, lèveront sur le Christ en Croix des regards apaisés, quand ils verront leur chef, leur frère, leur Dieu, couronné de plus d'épines, brisé de plus de douleurs, poursuivi de plus d'injustices et de haines, qu'eux-mêmes n'ont pu l'être jamais. A la Croix nous apprenons à mourir. Notre horreur naturelle cède au désir de rejoindre notre Bien-aimé et à la consolation que la communauté de notre sort avec le sien nous procure. Et ce n'est pas seulement la force de mourir, mais aussi de mourir s'il le faut dans les avanies et les tourments du martyr, que la vue de la Croix insinuera aux persécutés de tous les siècles. Les martyrs des premiers âges de l'Église mouraient les

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 33. Joan., XIX, 18. Luc., XXIII, 32. Joan., XIX, 18.

yeux attachés à la croix et au cri triomphal : « *Pro Christo* » ! Si l'élite parvient par la croix aux gloires de l'immolation volontaire, la foule des chrétiens y puise la force de la sanctification quotidienne, autre martyre non moins méritoire et souvent plus ardu. Et si Jésus voulut mourir en croix c'est pour que, élevé entre le ciel et la terre, il fût le grand signe de ralliement de tous les enfants de Dieu.

Pilate, sans le savoir, accomplissait ce dessein de Dieu dans le titre dont il voulut que la croix fût surmontée. *Il avait écrit lui-même cette inscription indiquant la cause du supplice de Jésus, et il la fit placer au haut de la Croix ; elle portait ces mots : JÉSUS LE NAZAREEN, ROI DES JUIFS* <sup>1</sup>. Comme Jerusalem était, en cette fête de Pâque, pleine d'une foule de peuple venue de toutes les parties de l'empire, il écrivit l'inscription dans les trois langues les plus généralement parlées : l'hébreu, le grec, le latin. Cette affectation d'appeler dans un titre officiel Jésus roi, et surtout roi des Juifs était une moquerie sanglante à l'adresse de ceux-ci. Juifs ! voilà le cas que je fais de votre roi, et par suite de vous ! Je l'ai fait crucifier entre deux bandits : Tant vaut votre roi, tant vous valez ! Les Juifs sentirent l'injure, et sur l'heure même ils la voulurent décliner. *Beaucoup d'entre eux lurent cette inscription parce que le lieu où Jésus était crucifié confinait à la ville et qu'elle était rédigée en trois langues, en hébreux, en grec, en latin : Aussi les Pontifes s'en allèrent-ils réclamer auprès de Pilate : n'écrivez pas : Roi des Juifs, mais bien : qu'il se*

<sup>1</sup> Jean., XIX, 19, 20. Luc., XXIII, 38. Marc., XV, 26. Matt., XXVII, 37.

*prétend roi des Juifs* <sup>1</sup>. Pilate content de sa vengeance et devenu courageux après coup, les renvoya avec ces sèches paroles : *c'est écrit, c'est écrit* <sup>2</sup>.

Pendant ce temps Jésus, à peine élevé en croix, usait de la plus noble des prérogatives de la royauté qui est celle de faire grâce. *Père, disait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* <sup>3</sup>. Et ce n'est pas une fois, mais sans cesse qu'il répéta cette prière. Il la rend la plus puissante qu'il lui est possible, et tout lui est possible : « Père » ! C'est un fils et un fils bien-aimé qui parle. Oh ! dit saint Paul, il sera exaucé par la dignité de fils dont il est revêtu. » Et c'est à la Croix, au moment de mourir pour glorifier ce Père qu'il implore, quand tout en lui émeut les entrailles paternelles qu'il demande grâce pour ses bourreaux, pour les Juifs, pour la foule, pour le monde : « Père, pardon ! » Et, commençant ce rôle d'avocat, d'intercesseur, qu'il continuera dans le ciel, il plaide en notre faveur les circonstances atténuantes : « ils ne savent ce qu'ils font ! »

Le crime des Juifs n'est pas tant d'avoir crucifié Jésus-Christ que de n'avoir pas voulu de sa prière. Ils se fussent sauvés s'ils avaient consenti à l'être, et, pour l'être, s'ils avaient enfin confessé comme Dieu Celui qui si souvent et dans une clarté si invincible leur avait montré qu'il était Dieu. Avec tous leurs autres crimes, Dieu leur eût pardonné leur aveuglement volontaire, et par un incompréhensible excès de clémence, Jésus-Christ voulait voir dans cet aveuglement même un motif de miséricorde et de pardon. Mais enfin fallait-il ouvrir les yeux et se convertir, et ils ne le voulurent pas.

<sup>1</sup> Joan., XIX, 21, 22.

<sup>2</sup> Joan., XIX, 22.

<sup>3</sup> Luc., XXIII, 34.

D'autres aveugles moins coupables s'agitaient au pied de la croix. C'était les soldats qui se partageaient les vêtements de Jésus. Avant de le crucifier ils l'avaient dépouillé et si nous devons croire avec une très respectable tradition que la nudité complète fut épargnée au très saint Corps du Sauveur, ses vêtements n'en devinrent pas moins la proie obligée des exécuteurs. *Après l'avoir crucifié les soldats s'étaient emparés de ses vêtements, en en faisant quatre parts, une pour chacun. Comme la tunique était sans couture et d'un seul tissu, du haut jusqu'en bas, ils se dirent : « ne la divisons pas, mais tirons au sort à qui la gagnera. L'Écriture se réalisait : « ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe »<sup>1</sup>. Preuve non médiocre de la Divinité de Jésus-Christ. Alors que pour les hommes les siècles précédant leur naissance sont vides de leur souvenir. Celui qui est plus qu'un homme, qui est un Homme-Dieu, remplit de son histoire, poussée jusqu'aux menus détails, les temps les plus reculés. D'ailleurs tout est mystère et instruction dans les faits les plus insignifiants en apparence. L'athlète se dépouille avant la lutte, notre céleste lutteur rejette ses vêtements avant d'entrer en lutte avec le péché, le monde et l'enfer. Il dépouille ses vêtements qui sont les nôtres et représentent notre antique prévarication au Paradis terrestre. Les livrées de notre servitude disparaissent, et, en retour, Dieu, en Jésus-Christ, nous revêt d'immortalité. Toute la tradition a vu dans la tunique sans couture qu'on ne déchire pas, l'indivisible unité de l'Église qu'il faut accepter tout entière et qui répudiera*

<sup>1</sup> Joan., XIX, 23-24. Luc., XXIII, 34. Marc., XV, 24. Matt. XXVII, 35.

à jamais le schisme et l'hérésie. Après le partage les soldats s'assirent auprès de la croix pour la garder<sup>1</sup>.

Cette garde n'était pas inutile tant la foule devenait insolente et se laissait aller aux outrages et aux blasphèmes. Les images terribles sous lesquelles les Prophètes avaient dépeint l'agonie du Christ sur la Croix, les fureurs, les cris de haine, les invectives dont l'accablait tout un peuple amenté, semblaient dépassés par la réalité elle-même. Rien ne fut oublié ni épargné de ce qui pouvait outrager Jésus avec une malice plus raffinée. Ses actes les plus saints, ses miracles les plus charitables, ses paroles les plus sublimes, lui revenaient tournés en injures et en blasphèmes. *Tout autour se tenait une grande foule de peuple, le considérant avec moquerie*<sup>2</sup>. Ils reproduisaient, en les dénaturant, les prophéties du Christ sur sa mort, et sa résurrection. *Eh bien toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même*<sup>3</sup> ! Il avait sauvé de la maladie et de la mort d'innombrables malades : on lui jetait maintenant ses miracles comme un défi : « Sauve-toi, toi-même ! » Le blasphème ne connaissait plus de mesure, et c'était sa Divinité elle-même que l'on niait en l'insultant : *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix*<sup>4</sup> ! La foule pouvait ignorer l'ineffable mystère qui du Fils même de Dieu faisait la Victime du péché et le Rédempteur du monde et comment la Croix serait, avec la glorification de Dieu, le salut de l'humanité. Mais les Prêtres ? Mais les Pontifes ? Pouvaient-ils assez ignorer leurs propres Ecritures, mécon-

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 36.

<sup>2</sup> Matt., XXVII, 39. Marc., XV, 29. Joan., XXIII, 35, 36.

<sup>3</sup> Marc., XV, 29, 30. Matt., XXVII, 40.

<sup>4</sup> Marc., XV, 32, Matt., XXVII, 40. Luc., XXIII, 35.

naitre assez leurs Prophètes, pour ne voir dans Jésus en croix qu'un adversaire désarmé et ne pas se rappeler les nombreux passages des Psaumes et d'Isaïe où la mort ignominieuse du Juste était la cause même de son triomphe et le signe de son invincible force ? Mais la haine les aveuglait et ils n'avaient pas honte de prostituer leur dignité en se mêlant aux grossières invectives du bas peuple. *Les princes des prêtres, les scribes, et les Anciens accablaient aussi Jésus de leurs moqueries*<sup>1</sup>. Faisant allusion à ses miracles ; *il a sauvé les autres, disaient-ils, et il ne peut se sauver lui-même*<sup>2</sup>. Sa royauté que leur rappelait le titre de la Croix les irritait plus que le reste et leur suggérait leurs plus cruels sarcasmes. *S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la Croix, et nous croirons en lui*<sup>3</sup>. Non ! même alors ils n'eussent pas cru, puisqu'ils étaient restés volontairement aveugles devant les Prophéties qui annonçaient cette royauté et les œuvres qui la prouvaient avec surabondance. Comme le peuple et avec plus de violence ils insultaient sa Divinité même, et lui portaient d'insolents défis. Se rappelant combien souvent et avec quelle effusion de piété filiale Jésus invoquait son Père, se faisait son égal, s'affirmait son Fils unique et consubstantiel, ils lui jetaient à la face ces gloires dont tant d'œuvres avaient prouvé la vérité. *Il a mis en Dieu sa confiance : que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime ! Ne disait-il pas : je suis le Fils de Dieu*<sup>4</sup> ?

Ce ne fut bientôt plus sur le Calvaire qu'une immense

<sup>1</sup> Marc., XV, 31. Matt., XXVII, 41.

<sup>2</sup> Matt., XXVII, 42. Marc., XV, 31, 32.

<sup>3</sup> Matt., XXVII, 42. Marc., XV, 32.

<sup>4</sup> Matt., XXVII, 43.

clameur, un croisement universel d'injures et de blasphèmes. Les soldats, plus grossiers que les autres, allaient en l'insultant lui offrir le vin qu'ils buvaient entre eux : *Sauve-toi donc si tu es le roi des Juifs* <sup>1</sup> ! Les deux bandits crucifiés avec lui donnaient leur note dans cet affreux concert : *Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous avec toi* <sup>2</sup> !

Au milieu de ces deux misérables Jésus apparut tel qu'il apparaîtra à la fin du temps, séparant l'une de l'autre les deux parties de l'humanité, justifiant l'une, condamnant l'autre ; prononçant les deux sentences : « venez les bénis », et allez maudits ». Car tandis que l'un des Larrons continuait ses blasphèmes et s'enfonçait dans l'impenitence, l'autre fidèle à la grâce, illuminé soudain d'une vive clarté de foi, pris de repentir et de zèle à réparer le scandale de ses précédents blasphèmes, s'adressa à son compagnon de supplice : *N'as-tu donc aucune crainte de Dieu, toi qui subis le même tourment ? Encore pour nous c'est justice puisque nous souffrons la peine que nous avons méritée, mais celui-ci n'a rien fait de mal* <sup>3</sup>. Admirable progression de la lumière révélée dans l'âme docile ! Le bon Larron commence par pénétrer le grand mystère de l'Innocent payant la dette des coupables ; la foi lui révèle bientôt que dans cette Victime Innocente qui souffre près de lui, c'est Dieu même, c'est le Possesseur éternel d'un éternel royaume, c'est le Suprême arbitre de nos destinées qu'il faut reconnaître et confesser. Et c'est au milieu d'un cruel supplice, quand tous viennent blasphémer que cette merveilleuse conversion se commence

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 36.

<sup>2</sup> Luc., XXIII, 37.

<sup>3</sup> Matt., XXVII, 44. Luc., XXIII, 39.

et s'achève dans une humble et ardente supplication : *Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez venu en votre royaume*<sup>1</sup>. A un admirable acte de foi et d'amour correspondit aussitôt la plus grande, la plus définitive des grâces. *Jésus lui répondit : En vérité, je te le dis, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis*<sup>2</sup>. Un instant suffit à faire d'un bandit un martyr et d'un martyr un Elu. Rien donc n'est impossible à la grâce quand on y correspond.

Tout près de la Croix se déroulait une plus ineffable scène encore. Tantôt refoulée plus loin, tantôt obtenant d'un bon mouvement des légionnaires de se tenir plus près de Jésus, Marie et quelques saintes femmes s'unissaient avec saint Jean à la prière de Jésus et à son divin Holocauste. *Près de la Croix se tenaient debout sa Mère, et la sœur de sa Mère, Marie femme de Cléophas et Marie-Madeleine*<sup>3</sup>. C'est à ce moment que la Mère de Dieu devint la Mère des hommes et fut investie par le Christ mourant de la plus haute et de la plus douce mission. Nous devons nous souvenir qu'aux Noces de Cana, quand Marie se chargea près de son Fils d'une mission de compatissante charité, Jésus lui répondit « que son heure n'était pas venue » ? Quelle était cette heure ? L'heure de son agonie sur la Croix, ainsi que l'ont pensé un grand nombre de Pères. Alors, avant de quitter ce monde, il glorifie magnifiquement sa Mère, il la fait co-Rédemptrice du genre humain, mère de tous les enfants de Dieu, gardienne et protectrice de l'Eglise, reine et mère des Apôtres. Et comme Dieu n'énonce rien qu'il n'accomplisse, en même temps qu'il

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 40, 41, 42.

<sup>2</sup> Luc., XXIII, 43.

<sup>3</sup> Joan., XIX, 25.

proclame Marie mère de l'humanité il donne à son cœur assez de sollicitude et d'amour pour qu'elle puisse remplir auprès de chacun de nous sa mission maternelle. *Jésus regarda sa mère et, debout près d'elle le Disciple qu'il aimait, et il dit à sa mère : « femme, voilà votre fils ! »* Et en même temps qu'il créait dans le cœur de Marie son immense et inextinguible amour de mère, il créait dans l'humanité chrétienne la confiance et le filial amour que les siècles n'ont fait que développer et grandir. Quand il dit à Jean : *« Voilà ta mère »*, Jean représentait la famille chrétienne tout entière et avec elle le monde entier. Jésus allait mourir et c'est son trésor le plus inestimable, sa Mère, qu'il nous donnait. Aussi Jean, dès cette heure, inaugura les sentiments de fidélité et de filial amour dont tous les chrétiens ont hérité. *Dès lors le Disciple la considéra comme sa mère ?*.

La scène que l'Évangile vient de décrire suppose dans l'âme du Sauveur un calme et une sérénité que ne parvenaient pas à altérer ses horribles souffrances. Mais les décrets divins portaient que ses derniers moments s'écouleraient dans les plus mortelles angoisses et que la douloureuse tempête de Gethsémani réserverait pour le Calvaire ses dernières fureurs. A ce moment plus que jamais Jésus se sentit chargé des crimes du monde entier, pénétré dans tout son être des malédictions du péché, devenu « péché », devenu « exécution », réalisant sur lui l'antique anathème : « il est maudit celui qui est appendu au bois ! ». Par un mystère que l'intelligence ne parviendra pas à percer, Dieu le repousse,

† Jean., XIX, 26.

‡ Jean., XIX, 27.

son Père l'abandonne, et le laisse pour ainsi dire devenir la proie de l'enfer. D'un coup d'œil il mesure les haines, les abandons, les trahisons de tous les siècles, l'immense multitude qui jusqu'à la fin du monde méprise sa Rédemption et rend inutile l'effusion de son sang. Il se voit seul au sein d'une humanité qui le délaisse et d'un ciel qui le maudit ; il pousse alors la clameur déchirante par laquelle le Prophète David ouvrait le récit de la Passion. « *Eli ! Eli ! lamma sabacthani !* » « *Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?* »

Depuis ces heures d'effroyable agonie, la nature s'était associée au deuil divin ; d'épaisses ténèbres enveloppèrent le Calvaire, la Judée, l'Orient, une grande partie du monde, ainsi que le constatent les témoignages des patens eux-mêmes. L'effroi faisait dire à Denys l'Aréopagiste : « ou la Divinité souffre, ou elle compatit à quelque grande douleur ! ». L'impossibilité d'assigner à ces ténèbres aucune cause naturelle en augmentait l'horreur. La foule devenait silencieuse, s'écoulait lentement du Calvaire. L'heure de Dieu approchait <sup>2</sup>.

Seuls les Pharisiens bravaient cette heure, et, pour atténuer l'effet des paroles du Sauveur, s'efforçaient de les tourner en raillerie : Ecoutez donc, ricanaient-ils, *le voilà qui appelle Elie* <sup>3</sup> à son secours !

Presque aussitôt après Jésus fit entendre un nouveau gémissement : *J'ai soif* <sup>4</sup>. Ce n'était pas tant l'ardeur de la fièvre et l'intolérable torture d'un crucifié qu'il exprimait par ce cri, mais bien l'immense soif de nos

<sup>1</sup> Marc., XV, 34. Matt., XXVII, 46.

<sup>2</sup> Matt., XXVII, 45. Marc., XV, 33. Luc., XXIII, 44, 45.

<sup>3</sup> Matt., XXVII, 47, 48. Marc., XV, 35.

<sup>4</sup> Joan., XIX, 28.

âmes et la volonté que ses bourreaux accomplissent jusqu'aux derniers détails des Prophéties. *Voyant que les oracles des Prophètes étaient accomplis, afin que le dernier fût réalisé Jésus s'écria : « J'ai soif ! » il y avait là un vase plein d'une aigre boisson, l'un des gardes courut chercher une éponge l'imbiba, et l'attachant à une branche d'hysope, l'approcha des lèvres de Jésus <sup>1</sup>. Cet acte de compassion ne fut pas du gré des autres légionnaires. « Laisse-donc, lui dirent-ils ! nous allons voir si Elie vient le délivrer » <sup>2</sup> — Laissez-moi faire, dit l'autre, nous verrons alors si Elie le sauvera <sup>3</sup>.*

*Jésus aspira le breuvage et dit : « tout est consommé ! » <sup>4</sup> Puis, avec un grand cri : « Père ! je remets mon âme entre vos mains » <sup>5</sup>.*

*Puis, penchant la tête, il expira <sup>6</sup>.*

Il avait souffert, comme homme, tout ce qu'une victime peut souffrir. Mais pour mourir il reprit l'aspect divin, il mourut en Dieu.

« Tout est consommé ! » Voilà l'œuvre d'un Dieu, l'œuvre qu'un Dieu seul pouvait accomplir. Dieu glorifié infiniment, sa Justice apaisée, sa sentence de mort révoquée, le ciel rouvert sur nos têtes et l'enfer fermé sous nos pas, la race humaine délivrée de sa tare originelle, revêtue d'immortalité, élevée à des destinées plus hautes, prévenue de plus de grâces qu'aux jours de sa première innocence.

Au cri de l'Homme-Dieu le ciel et la terre sont remués

<sup>1</sup> Joan., XIX, 29, 30. Marc., XV, 36. Matt., XXVII, 48.

<sup>2</sup> Matt., XXVII, 49.

<sup>3</sup> Marc., XV, 36.

<sup>4</sup> Joan., XIX, 30.

<sup>5</sup> Luc., XXIII, 46. Marc., XV, 37. Matt., XXVII, 50.

<sup>6</sup> Joan., XIX, 30.

jusque dans leur fondement, une révolution immense s'inaugure! L'Eglise se fonde, le monde païen s'écroule, une humanité nouvelle apparaît. Ce « grand cri » jeté avec une force toute surhumaine par le Christ épuisé de douleurs, cette parole souveraine : « Père, je remets mon âme entre vos mains », je ne cède pas à la nécessité de la mort, c'est moi qui la commande, je meurs quand il me plaît de mourir ; j'annonce que mon œuvre est accomplie, j'incline ma tête indiquant ainsi que je veux mourir : tout cela n'est pas d'un homme mais d'un Dieu.

IV. — Du reste la Divinité de Jésus brillait alors d'un immense éclat. La nature comme les hommes, les Juifs comme les païens, Jérusalem comme le Calvaire, étaient témoins d'extraordinaires prodiges. *Le voile du temple se déchira par le milieu, depuis le haut jusqu'en bas*<sup>1</sup> ; *la terre trembla, les rochers se fendirent, des sépulcres furent entr'ouverts et plusieurs corps de Saints qui étaient morts en sortirent. Ressuscités et sortis de leurs tombeaux ils se répandirent dans Jérusalem et apparurent à un grand nombre*<sup>2</sup>. Le miracle arrivé dans le temple, les tremblements de terre qui menaçaient de tout ébranler, l'apparition des morts jetaient la ville dans le trouble et dans l'effroi. Et au Calvaire la consternation n'était pas moindre. Mais là la foule et surtout les soldats tranchaient avec la froide impénitence des Pontifes. *La foule accourue pour voir mourir Jésus, épouvantée à la vue des prodiges, retournait à Jérusalem en se frappant la poitrine*<sup>3</sup>. Sa douleur et son effroi étaient une première

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 45. Marc., XV, 38. Matt., XXVII, 51.

<sup>2</sup> Matt., XXVII, 52, 53.

<sup>3</sup> Luc., XXIII, 48.

confession de la Divinité du Christ. Chez les soldats romains cette confession se faisait plus généreuse et plus explicite encore. *Le Centurion qui se tenait vis-à-vis de Jésus, entendant son cri puissant au moment d'expirer, et voyant tous les autres prodiges, rendit gloire à Dieu et s'écria : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu <sup>1</sup> ! »*. Les gardes, saisis d'effroi, quand la terre se mit à trembler et qu'éclatèrent les autres miracles, dirent à leur tour : *« Oui, c'était un Juste, c'était bien le Fils de Dieu <sup>2</sup> ! »*.

Mais si l'acte de foi de ces païens dût glorifier Dieu, quelle langue humaine saurait dire quelles louanges, quelle adoration, quels actes d'amour, jaillissaient de la Bienheureuse Vierge en contemplation devant son Fils expiré <sup>3</sup> ? Car rien ne la put détacher du Calvaire et elle y demeurait avec une nombreuse troupe d'amis et de saintes femmes, auxquels la fuite précipitée des Juifs avait livré le Calvaire. Tous laissaient échapper ces gémissements et ces larmes dont le Prophète Zacharie avait eu la vision ; tous adoraient Dieu dans la Victime appendue à la Croix. *Tous ceux qui l'avaient connu se tenaient debout, à l'écart, observant ce qui se passait. Avec eux les femmes qui l'avaient suivi depuis la Galilée : Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et de Joseph, et Salomé, qui l'avaient servi quand il était dans la Galilée, et beaucoup d'autres qui étaient venues avec lui à Jérusalem <sup>3</sup>.*

La contemplation et la prière de Marie et des saintes femmes furent bientôt interrompues par une douloureuse émotion. Des soldats arrivaient au Calvaire armés

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 54. Marc., XV, 39. Luc., XXIII, 47.

<sup>2</sup> Matt., XXVII, 54.

<sup>3</sup> Luc., XXIII, 49. Marc., XV, 40-41. Matt., XXVII, 55-56.

de bâtons et se disposaient à briser les jambes des crucifiés. D'ordinaire les Romains laissaient les suppliciés lentement mourir sur la croix ; mais les Pontifes étaient allés trouver Pilate et avaient obtenu de lui qu'à coups de massue et en leur brisant les jambes on hâterait la mort de Jésus et des deux larrons. Ces Pontifes sur lesquels pesait l'épouvantable déicide éprouvaient un scrupule de conscience ! Des cadavres restés sur le gibet eussent souillé leur fête, et il importait de les faire disparaître avant le commencement du Grand Sabbat. *C'était la veille du Sabbat, pour que les corps ne demeurassent pas en croix le lendemain qui était le Sabbat le plus solennel, les Juifs sollicitèrent Pilate d'ordonner qu'on rompît les jambes aux suppliciés et qu'on enlevât leurs corps*<sup>1</sup>. Ici comme toujours la malice Juive accomplissait à son insu les desseins de Dieu. Il était annoncé dans la Loi que les os de l'Agneau Pascal ne seraient pas brisés et c'était la prophétie de ce qui arriverait au véritable Agneau de Dieu, dont l'autre n'était que la figure. Jésus, sur la croix, sans subir le brisement de ses membres, devait être transpercé de la lance, et les générations futures devaient contempler la blessure de son côté entrouvert : tout cela était annoncé depuis bien des siècles et tout cela s'exécuta à la lettre. *Des soldats vinrent donc et rompirent les jambes du premier larron et de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Mais quand ils arrivèrent à Jésus et constatèrent qu'il était mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes. L'un d'eux d'un coup de lance lui ouvrit le côté et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Joan., XIX, 31.

<sup>2</sup> Joan., XIX, 32-33-34.

De hauts mystères doivent ici s'accomplir, à entendre avec quelle solennité l'Évangéliste rapporte ces détails et nous les présente comme l'un des plus importants objets de notre foi. *Celui qui l'a vu en rend témoignage et son témoignage est vrai, et il sait que ce qu'il dit est la vérité, afin que vous croyiez vous aussi*<sup>1</sup>.

Quels sont les mystères que fait pressentir ce grave langage ? C'est durant un sommeil extatique, au Paradis terrestre, que du côté entr'ouvert du premier Adam sort toute vivante Eve son épouse. Durant le sommeil de la Croix, le second Adam, de son côté que la lance du soldat vient d'entr'ouvrir, laisse apparaître l'Église, sa Celeste Epouse, formée de lui-même, née de son sang. Ce sang deviendra notre nourriture, cette eau, d'une limpidité miraculeuse, sera notre eau baptismale, la plaie du côté sera notre asile, comme l'arche de Noé avec son ouverture au flanc, fut l'asile de la portion du monde sauvée du déluge. Et ainsi se découvre à nous l'admirable harmonie que présentent les deux Testaments. Dans le premier Dieu prophétisait ou esquissait en images ce qu'il devait réaliser dans le second. *Ainsi se réalisa cette parole de l'Écriture : Vous ne briserez aucun de ses os. Et cette autre : Ils verront Celui qu'ils ont transpercé*<sup>2</sup>.

V. — C'en était fini des humiliations du Calvaire : les gloires allaient commencer pour l'Homme-Dieu. Sa sépulture fut confiée à deux personnages des plus considérables de Jérusalem, ses disciples en secret, timides pendant sa vie, et retrouvant après sa mort une

<sup>1</sup> Jean., XIX, 35-37.

<sup>2</sup> Jean., XIX, 36-37.

intrépidité que rien n'arrêta. Les soldats allaient détacher de leurs mains trop indignes le corps du Sauveur, quand survint au Calvaire le Sanhédrite Joseph d'Arimathie<sup>1</sup> qui par son rang et son crédit obtint sans peine du Centurion quelque temps de sursis qu'il employa à obtenir une entrevue du gouverneur Romain. Très estimé des Juifs, il ne l'était pas moins des officiers de Rome, car nous le voyons admis sur le champ et obtenant de suite l'objet de sa demande. *Il alla droit à Pilate et lui réclama hardiment le corps de Jésus*<sup>2</sup>. Pilate allait tout accorder, quand un doute se fit jour dans son esprit : Se pouvait-il que Jésus fût déjà mort ? Il n'avait été témoin ni de l'agonie du jardin des Olives et de la première effusion du sang Divin, ni de l'horrible nuit passée dans les cours des Grands Prêtres et des mauvais traitements essayés durant de mortelles heures, ni des tortures de la flagellation et des scènes de cruauté sauvage déroulées dans les casernes de l'Antonia, ni surtout des angoisses secrètes, des désolations, du brisement de la sainte âme du Sauveur. Ce n'est pas qu'il fût mort, mais qu'il eût pu parvenir vivant au Calvaire, qui eut dû provoquer l'étonnement de Pilate. Le Centurion qui avait tout vu, jusqu'au coup de lance de Longin, en témoigna et Pilate se rendit à son témoignage. *Pilate, surpris que Jésus eût sitôt succombé fit venir le Centurion et s'enquit de lui de la mort, et sur son affirmation il ordonna que le corps fût remis à Joseph*<sup>3</sup>.

Un Scribe fameux, celui-là même qui, au début de la

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 50-51.

<sup>2</sup> Luc., XXIII, 52. Marc., XV, 43. Matt., XXVII, 57, 58.

<sup>3</sup> Marc., XV, 44, 45. Luc., XXIII, 52. Joan., XIX, 38. Matt., XXVII, 58.

vie publique du Sauveur, était venu la nuit conférer avec lui, Nicodème, était resté disciple secret et pusillanime. Comme Joseph d'Arimathie la mort de Jésus l'avait soudain rendu courageux jusqu'à l'héroïsme. Ni la haine des Juifs, ni la crainte d'une disgrâce, ni aucune considération du respect humain ne l'arrêtèrent. Pendant que Joseph se procurait un linceul de toile très fine, lui acheta des parfums de grand prix et tous deux se retrouvèrent au Golgotha. Tous deux aussitôt se mirent en devoir de détacher le Saint Corps de la croix, le couvrirent du linceul, l'enveloppèrent de bandelettes avec des parfums et l'ensevelirent selon la coutume des Juifs<sup>1</sup>.

Notre piété se demande pourquoi l'Évangile se tait sur l'intervention et le rôle de Marie durant cette scène si remplie pour elle de déchirements et aussi de mystérieuses joies ? Son regard sondait une à une les affreuses plaies du corps de son Fils, et son Âme s'abîmait dans ce vaste océan de douleurs dont avaient parlé les prophètes. Mais d'autre part elle mesurait les grâces que la Rédemption répandait sur le monde et les gloires dont son divin Fils allait être éternellement inondé, et on peut lui appliquer ce que l'Écriture dit de Jésus « que les consolations entrèrent dans son Âme dans la proportion même des désolations qui s'y étaient déversées ».

Tout proche du Calvaire était un jardin, propriété de Joseph d'Arimathie, et dans ce jardin se trouvait un sépulcre. C'est là que fut déposé le corps du Sauveur, dans un sépulcre « neuf », où *personne n'avait été enseveli*<sup>2</sup>, sépulcre taillé au flanc des rochers, avec une salle funéraire, et dont une énorme porte de pierre fermait

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 59-60. Marc., XV, 46. Luc., XXIII, 53.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 60. Marc., XV, 46. Luc., XXIII, 53. Joan., XIX, 39, 42.

l'entrée. Au temps des humiliations tout semblait bon pour l'Expiateur des péchés du monde, maintenant que sa gloire s'inaugure c'est la sépulture des riches qui lui convient.

Cependant, le crépuscule approchait et avec lui s'ouvrait le repos du sabbat, il fallut se hâter. *Joseph et Nicodème déposèrent le Corps de Jésus et ayant roulé la grosse pierre qui fermait le monument, ils s'éloignèrent quand déjà les étoiles commençaient à briller*<sup>1</sup>.

Tout rentrait dans le silence ; le Calvaire et le sépulchre n'étaient plus qu'une solitude baignée dans l'ombre, mais deux femmes y demeuraient encore, Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques<sup>2</sup>. Elles contemplaient, priaient, et faisaient leur plan pour donner à Celui qu'elles pleuraient une sépulture moins hâtée et plus complète.

VI. — Au Corps de Jésus la Divinité restait unie, mais ayant voulu mourir comme nous mourons, l'âme s'en était séparée. Où fut cette âme ? Saint Pierre nous l'a révélé ; l'Eglise nous l'enseigne ; le *Credo* chante : « Il descendit aux enfers ». L' « Enfer » est pris ici pour « lieu souterrain », profond abîme. Ce n'est pas l'enfer, à Dieu ne plaise ; ce n'est pas non plus le Purgatoire où l'on expie encore, ce sont les *limbes*, où les âmes des justes de l'Ancien Testament, sans souffrir d'autre tourment, étaient retenues loin du Royaume céleste que la mort du Christ pouvait seule leur ouvrir. La loi de la mort les retenait inexorable et douloureuse, et cette multitude sainte attendait le Rédempteur avec

<sup>1</sup> Luc., XV, 54.

<sup>2</sup> Matt., XXVII, 61. Marc., XVI, 47. Luc., XXIII, 53, 56.

d'ineffables effusions d'espérance et d'amour. « C'est à eux, c'est à ces prisonniers, dit saint Pierre, que l'âme de Jésus s'offrit; c'est eux qu'elle évangélisa ». « Aujourd'hui, s'écrie magnifiquement saint Jean Chrysostome, notre Seigneur parcourut ces demeures souterraines, aujourd'hui il brisa les portes, il détruisit les verrous de fer de ces prisons. Remarquez le mot de l'Écriture : « il brisa ». La prison n'est désormais plus une prison; tous s'en échappent, nul n'y peut plus être retenu. Et quand c'est le Christ qui brise ces portes infernales, qui les rétablira?... La mort était jusque-là victorieuse, implacable, inflexible, ses liens étaient de fer, son front était d'airain, c'est-à-dire que durant de si longs siècles nul n'échappa de ces liens, aucun captif ne fut relâché. Mais, voici que le Seigneur des anges descend dans ces limbes et y fait éclater sa puissance. Il a commencé par terrasser la mort, puis après il lui enlève ses victimes, il lui arrache ses trésors; « trésors ténébreux », dit l'Écriture, pour marquer que les captifs des limbes ne jouissaient pas de la vision béatifique. Mais, quand apparut en ces lieux le Soleil de Justice, quand il fit resplendir ces Âmes, de l'enfer il fit le ciel, car où il est, est le ciel<sup>1</sup> ».

Le tressaillement de bonheur qui parcourut l'immense Église « des premier-nés », la terre, au troisième jour, allait le ressentir.

## LA RÉSURRECTION

L. — Si tout repose : foi, espérance, destinée, obligations présentes comme future récompense, sur la Divi-

<sup>1</sup> Sanct. Chrysost. de Cœmeterio et Cruce.

nité de Jésus-Christ, ne nous étonnons pas des garanties et des invincibles lumières dont Dieu a voulu affermir et assurer ce grand dogme. Jésus-Christ est Dieu. Sa préexistence dans les Prophéties et l'universelle attente du monde, les innombrables miracles qui ont rempli sa vie et appuyé ses affirmations, ne laissent plus, nous le savons, un seul doute raisonnable dans un esprit droit. Néanmoins, c'est sa Résurrection qui fut toujours donnée par Lui et son Eglise comme le plus victorieux des arguments.

Impossible à l'homme de contrefaire la vie de Dieu. L'homme peut vivre illuminé de bien des gloires, puissant dans bien des œuvres ; il peut conquérir par le génie ou par le glaive une domination bien étendue ; mais, l'homme meurt, et quand il laisse la vie il ne lui est pas donné de la reprendre. Sa tombe ne s'entr'ouvrira plus pour lui donner passage aux régions de la vie. Un Dieu seul peut dire : « Je dépose ma vie quand il me plaît, et, à mon gré, je la reprends ». Or, c'est ce que Jésus-Christ a dit et a fait. Aussi donnait-il aux Juifs sa résurrection comme l'argument suprême de sa Divinité. Son Eglise se fonde sur ce dogme. C'est au nom de cette Résurrection et pour achever d'en démontrer la réalité que les Apôtres opèrent leurs plus éclatants miracles. Jésus-Christ est ressuscité : donc il Dieu.

Autant cette preuve de Divinité était victorieuse, autant l'erreur allait s'efforcer de la détruire ; autant aussi Dieu se devait de la mettre au-dessus de toute attaque. Il fallait trois choses pour établir inébranlablement la Résurrection : d'abord, que la mort fût dûment constatée ; ensuite que le sépulchre fût si officiellement gardé, qu'aucune supercherie, aucun rapt, ne fût possible ; enfin que Celui dont on avait constaté la mort et scellé la tombe

reparût plein de vie, durant de longs jours, au milieu des siens, et que d'innombrables témoins aient vu, touché, longuement constaté, la réalité de cette nouvelle existence.

Ces trois conditions se sont réalisées dans un tel éclat et sous de telles garanties que la contradiction est à jamais impossible. Ce sont les ennemis et eux seuls qui constatent officiellement la mort de Jésus-Christ. Le Centurion qui a présidé à son supplice est appelé par Pilate qui a prononcé l'arrêt de mort, et tous deux, en livrant à Joseph d'Arimathie la Dépouille sacrée, font foi que Jésus Christ est bien réellement mort.

Restera à l'erreur une ressource : ce sera de prétendre que les Disciples, pour fonder la croyance à la Résurrection, ont fait disparaître le cadavre. Les Juifs, les ennemis les plus acharnés de Jésus, vont eux-mêmes se charger de rendre cette accusation impossible. Eux-mêmes s'empareront du Sépulcre ; eux-mêmes y placeront des gardes de leur choix, eux-mêmes y apposeront le sceau des Sanhédrites.

La crainte que les Disciples n'enlevassent le Corps ne les quittait plus ; elle troubla leur sommeil, et, dès le lendemain matin, sans respect pour le grand Sabbat, sans crainte de se souiller en franchissant le seuil de l'Antonia, ils allèrent trouver Pilate. *Seigneur, lui dirent-ils, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit pendant qu'il vivait encore : après trois jours je ressusciterai. Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent le dérober et ne disent au peuple : « il est ressuscité d'entre les morts. Car la dernière erreur serait pire que la première »*. Il en-

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 63, 63, 64.

trait dans les desseins de Dieu que les Gentils comme les Juifs assurassent l'authenticité du miracle de la résurrection. Pilate accorda aux Sanhédrites autant de légionnaires qu'ils en voulurent pour la garde du Sépulcre : *prenez des gardes, leur dit-il, allez, surveillez comme vous l'entendrez*. Ils partirent eux-mêmes avec les gardes, et par excès de précautions *ils apposèrent leur sceau sur la pierre* <sup>1</sup>.

II. — Et le lendemain matin Jésus-Christ ressuscitait ! Dès la première aube, sa chair spiritualisée que la mort ne pouvait retenir, que le tombeau ne pouvait entraver, traversait la pierre sans toucher au sceau, et sortait du sein du sépulcre comme il était autrefois sorti du sein virginal de Marie. Ne cherchons dans cette résurrection aucune manifestation d'éclat extérieur, aucune pompe, aucune sortie triomphale. Cette venue du Christ « en grande pompe et en grande majesté » est réservée au dernier jour et fait le caractère exclusivement distinctif du Second Avènement. Jusque-là Jésus-Christ nous restera plein de son immortelle vie et de sa toute puissante activité, il sera l'Âme de l'Église, le dominateur des peuples, le salut des âmes, il versera à flots sa Rédemption sur le monde : mais en même temps il restera un « Sacrement de foi », et nous ne le posséderons qu'au travers le voile épais du mystère. De la même manière silencieuse et invisible qu'il sortit du sépulcre, ainsi demeurera-t-il au milieu de nous.

Ne croyons pas toutefois qu'il ait laissé sans témoignage le miracle de sa Résurrection. Tout au contraire il réunit pour le rendre éclatant toutes les forces du ciel

<sup>1</sup> Matt... XXVII, 65, 66.

et de la terre. Le sol se mit à trembler, une resplendissante lueur enveloppa le sépulcre, des anges descendirent des Cieux, la pierre du tombeau fut miraculeusement déplacée, les gardes saisis de terreur devant ces prodiges, s'enfuirent à Jérusalem et en firent le récit aux Sanhédrites qui les avaient envoyés. *Au matin du troisième jour il y eut un violent tremblement de terre ; un ange du Seigneur était descendu du ciel, avait renversé la pierre du Sépulcre et s'y était assis. Son visage brillait comme l'éclair, ses vêtements étaient resplendissants de blancheur comme la neige. Frappés de terreur et d'épouvante les gardes demeuraient comme morts*<sup>1</sup>.

Jésus-Christ ne se montrant pas dans sa gloire, ses ministres, ses anges, sont chargés de le représenter. L'Ange du Sépulcre est éblouissant d'éclat ; c'est le reflet de la splendeur de son Maître. Il est assis, symbolisant ainsi la victoire du Christ et son repos après les labours de sa vie mortelle. Si la terre tremble, voyons dans ses commotions violentes une première annonce du Second Avènement. Et si l'ange rassure les pieuses femmes et terrifie les légionnaires au milieu de leur garde impie, c'est un écho lointain de la sentence qui, au dernier jour, appellera les bons à la gloire et chassera les méchants dans les flammes de l'expiation. Les soldats eux-mêmes dans leur fuite épouvantée vers Jérusalem devenaient la vive image des pécheurs rejetés de Dieu<sup>2</sup>.

Au moment même où ils fuyaient, les saintes femmes se rendaient au Sépulcre. Dès la veille, après que le soir

<sup>1</sup> Matt., XXVIII, 2, 3.

<sup>2</sup> Matt., XXVIII, 4.

eût clôturé le repos sabbatique, elles avaient acheté les parfums et les essences nécessaires à l'embaumement<sup>1</sup>, et elles venaient donner au Corps du Sauveur une sépulture plus digne que celle que Joseph d'Arimathie et Nicodème avaient dû précipiter. *Marie-Magdeleine, Marie Mère de Jacques et Salomé étaient allées acheter des aromates pour embaumer Jésus. Le lendemain de grand matin, avant même que les ténèbres fussent dissipées, elles se dirigèrent vers le tombeau*<sup>2</sup>. Ce sont donc des femmes que la piété, la vigilance et le courage, amènent au tombeau ; ce sont des femmes qui les premières verront les Anges et un peu après le Dieu des Anges. Elles le méritent, elles qui, au défaut des Apôtres en fuite, ont suivi le Sauveur tout le long de sa Voie Douloureuse et ont, au milieu du tumulte et des blasphèmes, reçu son dernier soupir. D'ailleurs, un touchant mystère s'accomplissait en elles. C'est la femme, c'est Eve, qui avait eu, là première, la terrible vision de la mort : c'est la femme qui, la première, reverra le retour de la résurrection et de la vie. Cette Vie c'est Marie qui l'a donnée au monde, ce sont d'autres Marie qui la verront et l'annonceront à sa sortie du tombeau.

« Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et Salomé » s'avançaient sur la route de Jérusalem au Calvaire. Mais une grave difficulté les préoccupait ; la pierre qui fermait le Sépulcre était énorme : qui la leur écarterait ? *Chemin faisant elles se disaient l'une à l'autre : « qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du tombeau ? »* L'anxiété de Marie-Madeleine fut si

<sup>1</sup> Marc., XVI, 1. Luc., XXIV, 1.

<sup>2</sup> Matt., XXVIII, 1. Marc., XVI, 2. Luc., XXIII, 56 ; XXIV, 1. Joan., XX, 1.

<sup>3</sup> Marc., XVI, 3.

obsédante qu'elle prit les devants, et assez proche du Sépulcre pour en découvrir l'aspect, regarda et poussa un cri de douloureuse surprise : on était certainement venu voler la divine Dépouille, le tombeau était ouvert et le corps n'y était plus ! *Voyant que la pierre n'y était plus, Marie-Madeleine courut vers Simon-Pierre et cet autre Disciple que Jésus aimait et leur dit : Ils ont enlevé le Seigneur du Sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis*<sup>1</sup>.

L'émoi de Madeleine gagna vite les deux Apôtres, et ils prirent leur course vers le tombeau. L'Évangile entre ici dans de si minutieux détails qu'il est clair que de beaux et profonds mystères s'accomplissent. Leur course est rapide : *tous deux se mettent à courir*. Dès qu'il s'agit de Dieu, de Jésus-Christ, de l'âme, du salut, aucune lenteur n'est de mise, c'est en courant qu'il faut aller au Christ et du Christ au Ciel. Mais s'ils courent tous deux, c'est néanmoins d'une vitesse inégale. *L'autre Disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau. S'étant penché il vit les linges posés à terre, mais il n'entra pas. Pierre qui le suivait arriva bientôt et pénétra dans le sépulcre*<sup>2</sup>. Jean arrivé le premier au Sépulcre reste en dehors sans y pénétrer ; Pierre arrivé le second y entre et le visite. Qu'est-ce à dire ? Les deux Apôtres personnifient en eux les deux portions qui forment l'humanité : la Gentilité et le Judaïsme. Ces deux humanités allaient à Dieu l'une par la Loi naturelle, l'autre par la Loi écrite. Mais dans le cours des siècles la Gentilité retardée par ses erreurs et ses crimes perdit du terrain et fut devancée par le Judaïsme, où le vrai

<sup>1</sup> Jean., XX, 1, 2.

<sup>2</sup> Jean., XX, 3, 4, 5.

Dieu était connu et adoré et où la morale était restée pure. Au temps du Messie, les rôles changent. Les Juifs sont rebelles, ils refusent de croire en Jésus-Christ, ils se rendent indignes d'entrer dans sa Rédemption, où la Gentilité plus docile entre, forme l'Église, possède le Christ, pénètre dans tous les trésors de la grâce. Mais les Juifs resteront-ils éternellement dehors ? Non, à la fin des siècles eux aussi entreront dans l'Église de Jésus-Christ. Après que Pierre est entré dans le Sépulcre, Jean à la fin y entre à son tour : *Alors le Disciple qui était arrivé le premier entra à son tour<sup>1</sup>. Il vit et il crut.* Et assurément la foi de Pierre ne fut ni moins prompte, ni moins profonde. Ils crurent tous les deux également à la Résurrection du Seigneur. Trop oublieux des Ecritures et de la parole même de Jésus qui avaient si clairement annoncé la résurrection, ils se rendirent au moins à l'évidence qu'ils avaient sous les yeux. Le Corps n'était plus dans le tombeau et l'enlèvement furtif de ce Corps leur apparaissait impossible. Des voleurs n'eussent pu commettre ce sacrilège en présence des Gardes, ni, sans être vus et entendus, rouler l'énorme pierre. Que si par impossible ils l'eussent fait, la pensée et le temps leur eussent fait défaut pour enlever du Corps les bandelettes, les linges, le suaire qui l'enveloppaient, plier soigneusement ces linges et les mettre à part. Ce n'est pas ainsi qu'on vole un cadavre ! *Pierre vit les linges posés à terre, et aussi le suaire qui couvrait la tête de Jésus plié et placé, avec les linges, mais à une place à part<sup>2</sup>.* La conviction se fit jour dans leur esprit à tous deux. *Sans doute ils ne*

<sup>1</sup> Jean., XX, 8.

<sup>2</sup> Jean., XX, 6, 7. Luc. XXIV, 12.

*compréhendaient pas encore qu'il fallait, d'après l'Écriture, que Jésus ressuscitât d'entre les morts<sup>1</sup>, mais l'aspect du Sépulcre les convainquit. Sans s'y attarder, ils retournèrent dans leur demeure pleins d'admiration et de joie.*

O impénétrables desseins de Dieu ! Ce n'est pas eux, c'est Madeleine, c'est la pécheresse convertie, que Jésus favorisa de sa première apparition. Oh ! sans doute, nous ne parlons pas de Marie ; Marie est un monde à part, monde de miracle et de grâce. Ne la cherchons pas parmi ceux auxquels Jésus daigna apparaître au jour de sa Résurrection ; ne la confondons avec nul autre. Quand, et où, et comment, vit-elle son Fils ? Disons mieux : Quand fut-elle sans le voir ? Quand son âme, son cœur, ses yeux, tout elle-même furent-ils privés de la Bienheureuse Vision ? L'Évangile est muet. Comment eut-il exprimé de si inexprimables choses ?

N'est-elle pas déjà ineffablement touchante l'apparition de Jésus à Marie-Madeleine ? Osons dire cependant qu'elle était méritée à plusieurs titres. Son amour était ardent, son dévouement sans limite, ses larmes de pénitente sans mesure. Elle avait suivi toutes les étapes de la Voie douiloureuse, assisté intrepide au drame entier du Calvaire, et maintenant ni sa pensée, ni son cœur, ne se détachaient un instant du Maître bien-aimé. La voici revenue en toute hâte au tombeau qu'elle trouve solitaire : elle y pleure et elle s'obstine à y chercher son Seigneur et son Dieu. *Or Madeleine se tenait toute en pleurs à l'entrée du Sépulcre. Se baissant elle plongea son regard dans l'intérieur. Deux anges vêtus de blanc s'y tenaient l'un à la tête, l'autre aux*

<sup>1</sup> Joan., XX, 9.

*pieds, à l'endroit même où l'on avait posé le Corps*<sup>1</sup>. L'ardeur de ses préoccupations l'empêcha d'y prendre garde ; ne voulant que Jésus, le reste, fussent des anges, semblait lui importer peu et eux-mêmes furent obligés de l'interpeller : *femme, pourquoi pleures-tu*<sup>2</sup> ? Que pleurait-elle sinon l'absence de son Jésus ? *Ils ont enlevé mon Seigneur, répondit-elle, et je ne sais où ils l'ont mis*<sup>3</sup> !

Vit-elle à ce moment les deux anges se prosterner et entendit-elle un bruit de pas derrière elle ? Madeleine se retourna. Un homme était là, un inconnu, peut-être le jardinier du lieu, et elle l'entendit lui poser la même question que les Anges : *femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu*<sup>4</sup> ? Délicieux égarement de l'amour ! Elle est si pleine du souvenir de son Bien-aimé, que le monde entier doit le connaître, sans qu'il le faille nommer : *Seigneur s'écrie-t-elle, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis ; j'irai et je l'emporterai*<sup>5</sup>. Rien ne semble impossible à l'amour. Faible femme, elle ira, elle le portera, elle lui trouvera une retraite sûre où elle l'ensevelira ; seule elle accomplira ce que plusieurs hommes réunis eussent à peine pu entreprendre. Que lui importent les gardes, et le Sanhédrin, et Pilate et les dangers, et les impossibilités même ? « J'irai et je l'emporterai » ! Jésus ne put résister plus longtemps devant tant de larmes et tant d'amour : « Marie ! dit-il »<sup>6</sup>. Et à ce seul mot les voiles tombèrent, l'Inconnu se révéla, c'était bien Jésus ! O Maître ! s'é-

<sup>1</sup> Joan., XX, 11, 12.

<sup>2</sup> Joan., XX, 13.

<sup>3</sup> Joan., XX, 13.

<sup>4</sup> Joan., XX, 14, 15.

<sup>5</sup> Joan., XX, 15.

<sup>6</sup> Joan., XX, 16.

*cria-t-elle*<sup>1</sup>, et s'élançant vers lui elle cherchait à saisir le Corps transfiguré.

Jésus l'arrêta d'un mot et ce mot nous est une révélation profonde : *Ne me touche pas, car je ne suis pas encore remonté à mon Père*<sup>2</sup>. Ce n'est pas la volonté de Dieu que nous jouissions humainement de notre Christ bien-aimé, jusqu'au moment où il se révélera à nous dans le Ciel. Sur la terre nous ne le posséderons que par la foi, et saint Paul formulera ainsi les conditions de cette possession bienheureuse : « durant ma vie mortelle c'est dans la foi du Fils de Dieu que je vis ». Mes sens n'ont plus rien à prétendre; plus rien d'humain ne persiste dans mon union avec mon Jésus.

Cette union sera merveilleusement étroite; non seulement je le toucherai, non seulement il me sera donné de l'étreindre, mais un merveilleux Sacrement le déposera dans mon cœur et m'unira si étroitement à Lui, que « nous serons deux dans une seule chair ». Voilà comment nous posséderons Jésus « quand il sera remonté vers mon Père ».

Madeleine qui ne comprenait pas ce mystère et redemandait après la résurrection, ce qui lui était loisible durant la vie mortelle, fut doucement repoussée. O Madeleine, « quand je serai remonté vers mon Père », dans la gloire du Ciel, je donnerai à mes élus bien plus que tu ne demandes, mais ils l'auront d'une autre manière que tu demandes. Je serai tout à eux, mais sans que mon humanité apparaisse.

Puis il y avait plus à faire que jouir; il y avait à servir son Maître dans un important message. Les Apôtres, sauf

<sup>1</sup> Jean., XX, 16.

<sup>2</sup> Jean., XX, 17.

Pierre et Jean, demeuraient dans une désolation profonde, que ne tempérerait aucune espérance, nulle foi en la résurrection de leur Maître, nulle vision des splendeurs de grâce que la Rédemption versait sur le monde : *va, dit Jésus à Madeleine, va trouver mes frères et dis leur : je monte à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu*<sup>1</sup>. O le sublime message ! O la prodigieuse élévation de la nature humaine ! Nous voici devenus les « frères » du Fils de Dieu ! Et Dieu est notre Père par adoption, comme il est son Père par nature ! Et lui, en tant qu'homme, adore et sert le même Dieu que nous ! Et s'il remonte au ciel, c'est pour « nous y préparer notre place », et nous y remonterons un jour avec lui ! Madeleine dans l'ivresse de sa joie courut aux Apôtres, mais ce fut pour y être blessée au cœur par leur incrédulité. Pierre et Jean n'étaient pas avec eux *et elle les trouva dans les larmes et les gémissements : « J'ai vu le Seigneur, leur dit-elle, et voici ce qu'il m'a dit »*. Mais vainement leur affirmait-elle qu'il vivait *et qu'elle l'avait vu ; ils ne la crurent pas*<sup>2</sup>.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, Marie-Madeleine n'était pas seule, quand, au lever du jour, elle était venue pour la première fois au Sépulcre. Marie, mère de Jacques et Salomé l'accompagnaient. Pendant le temps que Madeleine, rebroussant brusquement chemin, était allé prévenir Pierre et Jean de l'ouverture du Sépulcre, les deux autres pieuses femmes s'étaient approchées et avaient pénétré jusque dans l'intérieur du tombeau. Un Ange y était assis du côté droit. Prises de terreur à sa vue, elles allaient s'enfuir quand il les rassura : *Ne*

<sup>1</sup> Joan., XX, 17.

<sup>2</sup> Joan., XX, 18. Luc., XXIV, 11. Marc., XVI, 10, 11.

*craignez rien, leur dit-il, je le sais, vous cherchez Jésus de Nazareth qui fut crucifié ; il est ressuscité, il n'est plus ici ; venez et voyez le lieu où on l'avait mis. Hâtez-vous d'annoncer à Pierre et aux disciples qu'il est ressuscité des morts. Il sera devant vous en Galilée, c'est là que vous le verrez*<sup>1</sup>. Les deux femmes quittèrent précipitamment le Sépulcre, mais tout entières à leur joie et aussi à leur première frayeur, elles n'osèrent rempara auprès des Apôtres le message qui venait de leur être confié : *elles ne dirent rien à personne*<sup>2</sup>.

Cependant d'autres groupes de Galiléennes sillonnaient la route de Jérusalem au Calvaire, parmi lesquelles l'Évangile cite Joanna, épouse de Chusa, l'Intendant d'Hérode Antipas ; des disciples s'étaient joints à elles et tous allaient au tombeau pour l'embaumement<sup>3</sup>. Arrivées au Calvaire et entrées dans l'intérieur pour y chercher le Corps Divin, leur désolation fut grande de ne l'y plus trouver. Mais voici qu'à cette désolation se joint l'épouvante quand devant elles apparaissent deux anges revêtus de robes resplendissantes et qui leur disent : *pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est vivant ? Il n'est plus ici, il est ressuscité. Souvenez-vous de ce qu'il vous disait, étant encore en Galilée : « Il faut que le Fils de l'homme soit lié aux mains des pécheurs et crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour »*<sup>4</sup>. Elles se retiraient et allaient remplir leur message, quand, sur la route, Jésus leur apparut. *Je vous salue, leur dit-il*<sup>5</sup>, et elles reconnais-

<sup>1</sup> MATH., XXVIII, 4, 5, 6, 7. Marc., XVI., 4, 5, 6, 7.

<sup>2</sup> Marc., XVI, 8.

<sup>3</sup> Luc., XXIV, 10.

<sup>4</sup> Luc., XXIV, 3, 4, 5, 6, 7.

<sup>5</sup> MATH., XXVIII, 9, 10.

sant cette voix divine, retrouvant dans la résurrection Celui qu'elles avaient vu mourir sur la Croix, se prosternèrent, embrassèrent ses pieds et l'adorèrent. *Ne craignez pas, ajouta Jésus, mais allez dire à mes frères, qu'ils se rendent en Galilée. Là ils me verront* <sup>1</sup>. Fidèles au commandement du Maître, elles allèrent à Jérusalem trouver les Apôtres et leur dirent : Comment elles avaient vu et touché Jésus ressuscité d'entre les morts. Mais pas plus que Madeleine, pas plus que Marie mère de Jacques et Salomé, elles ne trouvèrent accueil auprès des Apôtres obstinés à ne pas croire. *Leur récit paraissait l'effet du délire et ils refusèrent d'y croire* <sup>2</sup>.

Une apparition qui dût être émouvante entre toutes fut celle que Jésus accorda à Pierre durant la même journée de la Résurrection. Pierre était revenu du tombeau avec la foi à son Maître ressuscité, mais quel trépidement d'amour, quelles larmes de repentir, quel élan de confiance furent les siens, quand Jésus lui apparut, lui donna le baiser de paix avec la pleine assurance du pardon ! Plus tard, dans les apparitions suivantes Pierre sera magnifiquement promu au gouvernement de l'Église, ici nous aimons à nous représenter une scène de larmes, de joie, de dévouement et d'amour <sup>3</sup>.

A un autre point de Jérusalem se déroulait une autre scène d'où ne ressortait pas avec moins d'éclat la vérité de la résurrection. Nous avons vu les gardes fuir du tombeau, épouvantés des miracles terrifiants qui y avaient suivi la résurrection du Sauveur. Ils s'en vinrent à Jérusalem raconter aux Princes des prêtres tout ce qu'ils

<sup>1</sup> Matt., XXVIII, 5.

<sup>2</sup> Matt., XXVIII, 8. Luc., XXIV, 24.

<sup>3</sup> Luc., XXIV, 34. I Corinth., XV, 5.

avaient vu. Grand émoi parmi les Sanhédrites. Ces malheureux, enracinés dans le mal, ne songent pas un instant à se rendre à l'évidence, à reconnaître, après tant d'autres prodiges, le prodige de la Résurrection que Jésus leur avait tant de fois prédit, à se jeter enfin aux pieds de Celui qu'ils avaient mis à mort et qui reparais-sait plein de vie. Non ! leur unique préoccupation est d'étouffer la vérité, fût-ce sous les plus invraisemblables inventions et les plus maladroits mensonges. *Ils se réunirent en Conseil avec les Anciens du peuple, et après en avoir délibéré ils donnèrent aux légionnaires une grosse somme d'argent avec cette consigne : dites que ses disciples sont venus pendant la nuit et durant votre sommeil et l'ont enlevé*<sup>1</sup>. Et ils ne trouvèrent pour échapper à la réalité de la Résurrection que cette ineptie. Ce sont des endormis qu'ils offrent comme témoins ! C'est un acte absolument impossible, démenti d'ailleurs par les faits, qu'ils opposent au miracle qui les confond ! Car enfin prêter aux Apôtres la volonté de violer le Sépulcre pour enlever le corps, c'est travestir ces timides et ces fuyards en héros capables des plus impossibles exploits. Impossible en effet d'approcher du tombeau qu'entoure une garde vigilante ; plus impossible encore, sans être vus et entendus, de rouler l'énorme pierre, de pénétrer dans le sépulcre, d'enlever les linceuls et les bandelettes et de les soigneusement puer, de transporter le corps : tout cela au milieu des légionnaires auxquels la consigne la plus sévère a été donnée. Ainsi, le voulussent-ils, ils ne le pouvaient ; et, nous ne le voyons que trop, non seulement ils ne le voulaient pas, mais ils n'y songeaient nullement. Ils

<sup>1</sup> Matt., XXVIII, 11, 12, 13, 14.

pleuraient leur Maître et, avec lui, leurs espérances déçues et restaient enfermés dans une désolation morne et inerte. Aussi les Juifs étaient les premiers à ne pas croire à la fable qu'ils mettaient en circulation, mais il fallait à tout prix tromper le peuple et lui donner le change sur le miracle de la Résurrection. Que firent-ils ? Ils employèrent ce qui a perpétuellement réussi : l'argent et le mensonge. *Les soldats prirent l'argent et firent ce qu'on leur avait dit* <sup>1</sup>. Ils le prirent d'autant plus aisément qu'on les mettait à couvert du côté de Pilate. *Si, leur avaient dit les Sanhédrites, Pilate vient à savoir quelque chose, nous le gagnerons et nous vous mettrons à l'abri de tout châtement* <sup>2</sup>. Pour le peuple on sait avec quelle facilité on lui fait croire les plus invraisemblables choses. *Cette fable, continue l'Évangile, se répandit parmi les Juifs et aujourd'hui encore on la colporte* <sup>3</sup>. Les Évangélistes disent tout, sans jamais rien dissimuler. D'ailleurs que pouvait cette fable devant une telle réalité, alors que la Judée, l'Orient, le monde, furent bientôt remplis de l'Évangile, et en adoration devant l'Homme-Dieu ressuscité ?

Une quatrième apparition nous fera pénétrer au vif dans l'étrange incrédulité des Apôtres et des disciples : étrange en effet, après la multitude des œuvres par lesquelles Jésus-Christ avait prouvé sa Divinité, après les prophéties si claires qu'il avait faites de sa Passion et de sa Résurrection, après le témoignage des premiers témoins oculaires qui venaient de le revoir plein de vie. Mais telle est la fragilité de la nature, telle aussi sa stupeur instinctive quand elle est en face du surnaturel et du

<sup>1</sup> Matt., XXVIII, 15.

<sup>2</sup> Matt., XXVIII, 13, 14.

<sup>3</sup> Matt., XXVIII, 15.

divin. Disons aussi que le plus profond dessein de la Divine Sagesse était d'employer la longue incrédulité des Apôtres comme fondement solide à notre foi. Prompts à croire, nous eussions suspecté leur adhésion au Mystère ; ils nous fussent apparus comme hommes de peu de raisonnement et de critique ; au contraire leur refus de croire oblige les preuves à se multiplier et nos propres hésitations à se laisser vaincre par l'évidence.

Deux de ces Disciples incrédules avaient pris, vers le soir, la route d'un bourg nommé Emmaüs. Leur langage, met à nu l'état de leur âme. Leur amour pour Jésus a fait naître en eux une tristesse mortelle après le drame sanglant du Calvaire. A cette tristesse se mêle une amère déception, car Celui qu'ils aimaient ils le regardaient comme le fondateur d'un puissant empire et le libérateur qui les arracherait au joug des Romains ; et voilà que l'impuissance l'avait terrassé, la mort avait brisé tous les espoirs qu'il avait fait naître, et il ne restait plus d'une si brillante carrière qu'un sanglant souvenir ! Qu'il fût Dieu, que sa Passion eût été un holocauste volontaire, et sa mort la Rédemption du monde : ils n'en avaient pas la moindre idée. Ils avaient néanmoins à leur acquit qu'ils cheminaient loin de la foule, à l'écart, et que leur âme était comme leurs paroles pleine de Jésus. *Ils s'entretenaient de ce qui venait de se passer*<sup>1</sup>. A un endroit de la route, Jésus les aborde et se met à marcher à leurs côtés, mais sans se faire reconnaître. Ne voit pas Jésus-Christ qui veut ! Ils ne méritaient pas encore d'en avoir la vision vivifiante *et une force supérieure tenait leurs yeux voilés*<sup>2</sup>. Il plaisait d'ailleurs au Sauveur d'éclairer

<sup>1</sup> Luc., XXIV, 13-14.

<sup>2</sup> Marc., XVI, 12. Luc., XXIV, 15.

peu à peu leur intelligence et de disposer leur cœur. *De quoi vous entretenez-vous ainsi durant le chemin, leur demanda-t-il, et d'où vous vient d'être tristes? — Êtes-vous si complètement étranger dans Jérusalem, répondit l'un d'eux, Cicopas, que vous ne sachiez ce qui s'y est passé ces jours-ci? — Quoi donc? fit Jésus. — Mais Jésus de Nazareth, réparent-ils; ce Jésus qui fut un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Et voici qu'il a été livré par nos prêtres et nos princes, condamné à mort et crucifié*<sup>1</sup>. Voilà bien ces lourds cerveaux et ces épaisses intelligences! Ils sont disciples de Jésus, ils ont tout vu, tout entendu, la Divinité du Christ a jailli de tout Lui-même, plus lumineuse que l'éclat du soleil, et il n'est pour eux qu'« un prophète ». Il leur a prédit qu'il devait être livré, souffrir et mourir, et de cette annonce faite d'avance ils ne savent pas conclure à la pleine indépendance de Celui qui se livrait volontairement à la mort. Bien plus, ils sont au courant des apparitions qui viennent de remplir la journée presque entière. *Il y a bien quelques femmes qui sont des nôtres qui nous ont effrayés. Elles sont allées dès l'aurore à son tombeau, n'y ont plus trouvé son corps, mais, ainsi qu'elles nous l'ont redit, elles ont vu des Anges qui leur ont affirmé qu'il était vivant*<sup>2</sup>.

Croyez-donc alors! Mais quelques mots viennent de nous révéler le suprême obstacle à la foi en Jésus-Christ dans les intelligences Juives; c'est un Jésus triomphateur étincelant de gloire qu'il leur faut; la « folie de la croix » les déconcerte. *Nous espérons qu'il serait le Redemp-*

<sup>1</sup> Luc., XXIV, 17-20.

<sup>2</sup> Luc., XXIV, 22-23.

teur d'Israël, et voilà déjà le troisième jour que tout est terminé<sup>1</sup>. Soit encore qu'ils n'aient eu dans les pieuses femmes qu'une confiance amoindrie, mais ils savent que deux d'entre eux, Pierre et Jean, ont vu les mêmes choses et fait le même récit. *Quelques-uns des nôtres se sont rendus au Sépulcre, ont trouvé les choses en l'état où les femmes les avaient vues ; mais Lui ils ne l'ont pas trouvé<sup>2</sup>.*

A ce moment, le bon Maître vient au secours d'une si grande misère intellectuelle. Il les catéchisera patiemment, mais il commence par secouer leur torpeur. *O intelligences fermées ! O cœurs rebelles aux enseignements des Prophètes<sup>3</sup> !* Cette exclamation poussée, Jésus leur ouvre le plan entier de la Rédemption : comment le monde prévaricateur devait payer à Dieu la dette de la souffrance et de la mort ; comment le Fils de Dieu s'était chargé de cette dette ; comment il devait, comme homme, conquérir sur la croix sa gloire éternelle, et comment nous la conquérons nous-mêmes par la foi et les œuvres. *« O intelligences fermées !... Ne fallait-il pas que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire<sup>4</sup>, et nous y amener avec lui ? Et qui nous prouve la réalité d'une Divine Rédemption ? Qui nous prouve que Jésus-Christ est Dieu, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il nous a rachetés en Dieu ? Sa préexistence dans tous les siècles, sa vie et son action dans le monde, vie et action qui sont l'exclusif apanage d'un Dieu. *Parcourant tous les Prophètes, en commençant par Moïse, Jésus leur expliqua tout ce que les Écritures ont raconté du Christ<sup>5</sup>.**

<sup>1</sup> Luc., XXIV, 31.

<sup>2</sup> Luc., XXIV, 24.

<sup>3</sup> Luc., XXIV, 25.

<sup>4</sup> Luc., XXIV, 26.

<sup>5</sup> Luc., XXIV, 27.

Sa parole illuminait et échauffait, préparant l'acte de foi qui est tout ensemble un acte de l'esprit et de la volonté. Les deux Disciples ne pouvaient plus quitter l'Étranger qui les captivait en les sanctifiant, et quand, à l'entrée du bourg, Jésus feignit de continuer sa route ils le contraignirent de demeurer avec eux. *Il se fait tard, le jour est sur son déclin, lui dirent-ils, demeurez avec nous*<sup>1</sup>. Oh ! qu'il fait bon, quand l'ombre de la nuit pèse sur notre foi, que les dangers de l'obscurité s'approchent, ou que l'affliction nous plonge dans de désolantes ténèbres, qu'il fait bon avoir Jésus avec nous ! *Jésus entra donc avec eux. Pendant qu'ils étaient à table il prit le pain et le bénit, puis l'ayant rompu il le leur présenta. Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent*<sup>2</sup>. C'est l'effet de l'Eucharistie ; elle achève d'illuminer nos âmes et Jésus se révélera toujours aux cœurs purs qui le reçoivent. S'éloigner de la Table Sainte, c'est perdre peu à peu les traces du Seigneur, ne plus le voir, ne plus conserver avec lui que des relations lointaines et froides, et, à la fin lui demeurer étrangers. C'est l'histoire de tant de Chrétiens impratiquants ; c'est l'histoire plus frappante encore de l'hérésie qui a répudié le Sacrement et « vit sans Christ en ce monde ».

Jésus ne resta pas plus longtemps avec les Disciples ; il *disparut à leurs regards*<sup>3</sup>. Mais ce qui resta de lui est ce qui nous reste d'une bonne Communion : la piété et le zèle. *Ils se disaient l'un à l'autre : « n'est-il pas vrai que notre cœur était brûlant en nous-mêmes lorsqu'il nous parlait en chemin et qu'il nous révélait le sens*

<sup>1</sup> Luc., XXIV, 29.

<sup>2</sup> Luc., XXIV, 30-31.

<sup>3</sup> Luc., XXIV, 31.

*des Écritures* ? Mais la piété ne va pas sans le zèle ; l'âme vraiment éprise de Jésus devient apôtre, elle ne peut retenir pour elle-même la joie qui la remplit, il lui faut la faire partager à d'autres. *Sur l'heure même ils se levèrent et reprirent la route de Jérusalem pour y retrouver les Disciples.*

Il faisait nuit quand ils rentrèrent. *Les onze étaient réunis en un même lieu et avec eux d'autres Disciples. Les portes étaient fermées par crainte des Juifs. A peine entrés, vraiment, s'écria-t-on, le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Simon. Et eux à leur tour racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin et comment ils avaient reconnu Jésus à la fraction du pain* <sup>1</sup>. Mais leur récit qui eut dû confirmer la foi commune ne fit que réveiller la défiance : *On ne les crut pas* <sup>2</sup>. Vers le milieu du repas qu'ils prenaient tous ensemble, Jésus apparut. C'est la dernière des apparitions du jour même où le Sauveur ressuscita, et elle est plus solennelle, plus significative que les autres, à raison de ceux à qui elle est accordée, du dogme qui s'y précise, des pouvoirs qui y sont transmis. C'est à ses Apôtres, sauf Thomas, que Jésus apparaît, à ceux qui fonderont l'Église, qui évangéliseront l'univers, qui annonceront partout la Résurrection, et accompliront pour la prouver les plus étonnantes merveilles. Jésus les trouve abattus et tristes, tremblants au milieu de leurs ennemis, flottants encore et mobiles dans leur foi. Il importe de les fortifier et de les persuader.

Ce qui les trouble en ce moment et les jette dans

<sup>1</sup> Luc., XXIV, 32-33.

<sup>2</sup> Luc., XXIV, 34.

<sup>3</sup> Marc., XVI, 13.

l'effroi c'est la venue de Jésus les *portes closes* <sup>1</sup>. C'est donc un fantôme qui leur apparaît! *Dans leur trouble et leur effroi ils croyaient voir un esprit. — Pourquoi de telles pensées viennent-elles dans vos cœurs? Regardez mes pieds et mes mains, c'est bien moi. Touchez et considérez qu'un esprit n'a ni chair, ni os comme vous voyez que j'ai* <sup>2</sup>. Et il leur montrait ses mains, son côté et ses pieds. Tout d'abord, ils éclatèrent en transports de joie. Ils semblaient comprendre que si le Corps ressuscité du Sauveur était doué de qualités et de puissances nouvelles, s'il avait dépouillé les faiblesses d'une chair mortelle, il n'en restait pas moins son vrai Corps. Ils touchaient cette chair, ils contemplaient ces blessures. C'était bien Lui! Et pourtant l'hésitation renaissait, les objections montaient à leur pensée et faisaient fléchir leur foi. Jésus condescendit à de nouvelles preuves. *Avez-vous, ici, leur dit-il, quelque chose à manger? Un morceau de poisson rôti et un rayon de miel se trouvaient sur la table. Il en mangea, puis prenant les restes, il les leur distribua* <sup>3</sup>. Non certes qu'il fut accessible à la faim, mais il prouvait ainsi plus amplement la réalité de sa chair. Mais il lui fallait plus encore qu'assurer et éclairer leur foi, il voulait leur appliquer le suprême bienfait de sa rédemption qui est la rentrée en grâce de l'homme coupable, sa réconciliation avec Dieu, sa sécurité présente et ses assurances d'avenir. Par deux fois il leur dit : *La paix soit avec vous* <sup>4</sup>! La paix, signe de pardon qu'il accordait à leur incrédulité pré-

<sup>1</sup> Joan., XXI, 19.

<sup>2</sup> Joan., XXI, 19. Marc., XVI, 14. Joan., XXI, 20.

<sup>3</sup> Luc., XXIV, 41, 42, 43.

<sup>4</sup> Luc., XXIV, 36. Joan., XXI, 19.

cedente, la paix qu'il faisait passer dans leur âme en chassant le trouble et la tristesse, la paix devant les fureurs de leurs ennemis que la puissance divine saurait éteindre. Jésus, tout en témoignant aux siens tant de sollicitude et de tendresse, ne voulut pas, néanmoins, qu'ils méconnaissent l'injure que leur incrédulité lui avait faite. *Il leur reprocha la dureté de leur cœur parce qu'ils n'avaient pas voulu croire ceux qui l'avaient vu ressuscité* <sup>1</sup>.

Enfin, arriva le moment le plus solennel de l'apparition, quand Jésus institua le Sacrement de pénitence, dont il donna à ses Apôtres et à leurs successeurs l'administration. Pour montrer qu'une telle puissance ne vient que de Dieu seul, qu'une telle grâce ne peut jaillir que de l'Esprit de grâce, qu'une telle mission ne peut être que le prolongement de sa propre mission sur la terre : *Comme mon Père, dit-il, m'a envoyé, moi-même je vous envoie; puis il souffla sur eux et ajouta : recevez l'Esprit-Saint. Les péchés que vous remettrez seront remis. Ceux que vous retiendrez seront retenus* <sup>2</sup>.

Quelle dignité d'une part ! Quelle grâce de l'autre ! L'homme est investi de la puissance divine, le prêtre est un dieu sur la terre. Comme Dieu, avec Dieu, il ouvre le ciel, il le ferme ; il ferme l'enfer, il le laisse béant, selon qu'il absout le pécheur ou refuse de l'absoudre. Ce qu'aucune puissance au monde, aucun monarque, aucun potentat ne possède, le prêtre l'a entre les mains, et c'est lui qui dans l'absolue vérité du mot est l'arbitre de la vie et de la mort. Mais, quelle grâce aussi ! L'amnésie est en permanence sur notre

<sup>1</sup> Marc., XVI, 14.

<sup>2</sup> Matt., XXVIII, 18. Joan., XXI, 21, 22, 23.

terre pécheresse, le Sang divin est versé à flots sur les âmes par le ministère sacerdotal, et désormais ceux-là seuls périront qui voudront périr.

Telles furent les apparitions qui remplirent le jour entier de la Résurrection. Jésus se montra successivement à Marie-Madeleine, aux saintes femmes, à Pierre, aux disciples d'Emmaüs, aux Apôtres assemblés. Un seul, le plus incrédule de tous, Thomas, n'avait pas vu le Sauveur ressuscité<sup>1</sup>. Et c'est à lui que, huit jours plus tard, à Jérusalem même, Jésus daignera apparaître.

III. — Dieu permet non seulement les afflictions qui arrivent à ses Saints, mais même aussi leurs fautes ; il les permet parce qu'elles montrent jusqu'à quel point sa bonté et sa patience se prodiguent, il les fait de plus servir à notre instruction. Quelles larmes pénitentes a fait couler l'histoire d'un David adultère, et de quels désespoirs elle a retiré ceux qui ayant grièvement péché se croyaient à jamais perdus ! Ainsi en fut-il de l'incrédulité de Thomas : nous y découvrons les vices où notre foi peut choir ; mais surtout l'infinie bonté du Sauveur qui nous secoure dans nos pires défaillances. Thomas pèche deux fois dans son obstination à ne pas croire. D'abord il repousse le témoignage d'autrui, ne voyant pas qu'une foule de connaissances et de vérités, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel, ne nous parviennent que transmises par le témoignage. L'adhésion au témoignage enlevée, que nous restera-t-il des vérités les plus essentielles ? Ou bien prétendons-nous remplir à nous seuls le temps et l'espace pour tout voir, tout entendre, tout contrôler par nous-mêmes ? Une

<sup>1</sup> Joan., XXI, 25.

autre prétention déraisonnable de Thomas est de n'admettre comme véridique que ce qui se voit et se touche, comme si la vérité ne nous parvenait pas par bien d'autres issues. Or, *Thomas, surnommé Didyme, l'un des douze, n'était pas avec les autres quand Jésus leur apparut. « Nous avons vu le Seigneur », lui dirent les Apôtres. Et lui de répondre : Si je ne vois dans ses mains l'ouverture des clous et ne mets mon doigt dans cette ouverture ; si je ne mets ma main dans son côté je ne croirai point* <sup>1</sup>. Jésus aura pitié de son infidèle Apôtre, mais cette pitié deviendra notre salut pour nous-mêmes. Plus Thomas doute et veut se rendre compte, plus Jésus satisfait à ses exigences, plus le mystère de la Résurrection s'illumine pour nous. Nous comprenons quelque peu comment, devenue assez spirituelle, assez éthérée, pour traverser les corps les plus durs, la chair ressuscitée n'en reste pas moins palpable, ne changeant pas de nature, changeant seulement de mode et de qualité. *Huit jours après, les Apôtres étaient encore dans le même lieu. Les portes étaient fermées. De nouveau Jésus apparut, debout, au milieu d'eux* <sup>2</sup>. Après leur avoir donné son salut habituel : *« La paix soit avec vous ! »* Il s'adressa à Thomas : *« Mets ici ton doigt et vois mes mains ; approche ta main et enfonce-là dans mon côté, et ne sois plus incrédule mais fidèle* <sup>3</sup>. Eperdu, hors de lui, transporté autant de joie que de repentir, Thomas ne songe plus qu'à une chose tomber aux pieds de Jésus et l'adorer comme son Dieu. Sa foi est ardente, ardente aussi sa piété ; il a douté longtemps, mais sa

<sup>1</sup> Joan., XXI, 24, 25.

<sup>2</sup> Joan., XXI, 26, 27.

<sup>3</sup> Joan., XXI, 26, 27.

foi répare maintenant par sa vivacité les coupables lenteurs qu'elle mit à éclore : « *Mon Seigneur et mon Dieu* <sup>1</sup>, s'écrie-t-il !

Tout heureux fut-on de voir et de toucher, il en est de plus heureux encore, et ces plus heureux, ces privilégiés, c'est nous-mêmes. Nous possédons le Sauveur autant que le possédait Thomas au moment où il se jetait à ses pieds ; nous vivons avec lui, nous le visitons dans sa demeure, nous nous nourrissons de sa chair et de son sang, il se fait l'hôte de nos âmes, il s'unit jusqu'à n'être plus qu'un avec nous. Et ces réalités sublimes sont magnifiquement rehaussées par le mérite de la foi. « *Parce que tu m'as vu, dit Jésus, tu as cru, Thomas. Bienheureux ceux qui croient et ne voient pas* <sup>2</sup>. Qu'il est réconfortant et doux d'entendre notre béatitude affirmée par Dieu même, et d'avoir la perspective des inénarrables suites de nos actes de foi !

C'est désormais en Galilée que se montrera le Sauveur ressuscité, et il ne retournera plus à Jérusalem que pour son Ascension glorieuse.

IV. — Les Apôtres, les Disciples, un grand nombre de Galiléens, étaient demeurés à Jérusalem durant les huit jours que duraient les fêtes de la Pâque. Les fêtes terminées ils eurent hâte de se rendre en Galilée, selon le message des Anges et l'ordre que le Seigneur leur en avait donné. *Là ils me verront, avait dit Jésus* <sup>3</sup>. Là en effet, durant trente jours, les apparitions se multiplièrent <sup>4</sup>, et bien que l'Évangile n'en rapporte qu'un

<sup>1</sup> Joan., XXI, 28.

<sup>2</sup> Joan., XXI, 29.

<sup>3</sup> Matt., XXVIII, 7, 10.

<sup>4</sup> Joan., XX, 30, 31.

petit nombre, il nous laisse bien entendre qu'elles furent nombreuses, et par saint Paul nous savons qu'elles n'étaient pas accordées seulement aux Apôtres, mais parfois à la multitude des Disciples <sup>1</sup>. Parfois aussi à un seul comme il arriva à saint Jacques le mineur, cousin du Sauveur <sup>2</sup>.

Nous pouvons dire néanmoins que les principales, celles où étaient données les instructions relatives à l'Eglise, et où les pouvoirs étaient conférés, regardèrent les seuls Apôtres.

A peine rentrés en Galilée sept d'entre eux conversèrent longuement avec le Sauveur sur les bords du Lac. La Galilée se prêtait mieux que la Judée à ces apparitions. C'était la patrie de presque tous les Apôtres, la terre pleine des merveilles et des enseignements de l'Homme-Dieu, où chaque grève, chaque pli des montagnes, renfermait un souvenir. Et puis l'éloignement des Sanhédrites rendait aux âmes la sécurité et le calme que leur enlevait Jérusalem. La première apparition se fit dans les circonstances suivantes, et elle fut accordée à sept des Apôtres : *Simon-Pierre, Thomas, surnommé Didyme, Nathanaël de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres* <sup>3</sup> que l'Evangile ne nomme pas. Nous les trouvons tous les sept dans une barque occupés à pêcher. Au temps du Sauveur la vie quotidienne leur était garantie ; lui disparu, il fallait se pourvoir. N'avait-elle pas aussi une signification mystique cette pêche des Apôtres ? Ne préfigurait-elle pas la capture des âmes que devaient, sur l'ordre et à la suite de Pierre, accomplir ces « pêcheurs d'hommes » ? *Si-*

<sup>1</sup> 1 Corinth., XV, 7.

<sup>2</sup> 1 Corinth., XV, 7.

<sup>3</sup> Jean, XXI, 4, 2.

*mon leur dit : je vais pêcher. — Nous y allons avec toi, répondirent les autres* <sup>1</sup>. De graves enseignements surgissent de cette scène si simple. S'ils semblent abandonner leur apostolat pour un labeur matériel, ne voyons là ni désillusion, ni abandon, ni incroyance : c'est le légitime usage d'un devoir et d'un droit. Sans doute le prêtre doit vivre de l'Autel, mais si des circonstances surviennent qui le privent des ressources de l'Autel, le prêtre peut et doit se créer par un travail quelconque le nécessaire à sa vie. Saint Mathieu, une fois apôtre de Jésus-Christ, ne retournera pas sans doute à son comptoir d'iniquité, mais nos pêcheurs galiléens demanderont à un métier honorable une légitime subsistance. Ainsi le prêtre, pour subvenir à ses besoins, et sans négliger le ministère des âmes, s'adonnera pour vivre à quelque labeur permis. Saint Paul ne montrait-il pas au clergé d'Éphèse avec une noble fierté ses mains qu'un dur travail avait durcies ?

Voyons mieux encore qu'une leçon de travail dans ces Apôtres pêchant sur le Lac de Galilée : il nous apparaissent comme un glorieux symbole du Sacerdoce Catholique. Ils vont en haute mer, ils quittent le rivage avec ses villas charmantes ou ses cités tumultueuses. C'est en se séparant du monde, de la chair, des dissipations et des voluptés que le prêtre peut prétendre à la conquête des âmes. Ils sont réunis dans la même barque ; l'isolement leur rendrait tout travail fructueux impossible. Que sommes-nous dès que nous sertons de l'Église, sinon des unités réduites à l'impuissance ? Mais aussi que sommes-nous sans la grâce ? Que pouvons-nous sans Jésus-Christ ? Apprenons-le des pêcheurs

<sup>1</sup> Joan., XXI, 3.

Galiléens. *Ils sortirent, montèrent dans la barque, mais cette nuit là ils ne prirent rien* <sup>1</sup>. Leur travail ne devint fécond qu'à l'apparition de Jésus. *Dès le point du jour Jésus parut sur le rivage sans que ses disciples le reconnussent* <sup>2</sup>. Durant sa vie mortelle le Sauveur avait aussi rendu miraculeuse la pêche de ses Apôtres, mais ces deux miracles diffèrent dans plusieurs de leurs circonstances. Naguère Jésus était, non plus sur le rivage, mais sur les flots mobiles; non plus dans la ferme et immuable éternité, mais au sein des fluctuations de la vie passible. *Ils ne le reconnurent pas*, note l'Évangile. Jésus ne nous apparaît pas tel qu'il est durant le temps où nous sommes sur la mer de ce monde. Néanmoins il nous est facile, comme il le fut aux Apôtres, de connaître sa présence et son action. Jésus est tout dans notre âme, dans le monde, dans l'Église; hors de lui l'impuissance, avec lui la force et la fécondité! C'est à ce signe que nous le découvrons sans danger d'erreur. *De loin Jésus leur demanda : mes enfants, n'avez-vous rien à manger ? — Rien, répondirent-ils. — Lancez le filet à droite de la barque et vous trouverez* <sup>3</sup>. Pourquoi « à droite » ? Cette pêche miraculeuse n'est plus, comme la première, l'image de l'Église militante qui, renfermant en elle bons et méchants, les recueille à droite et à gauche indifféremment. C'est ici l'Église triomphante et la capture des seuls élus qui sont représentés : c'est donc « à la droite » que nous les devons voir; c'est à ceux qui seront « à sa droite » que Jésus-Christ dira : « Venez les béniés de mon Père. » L'ordre donné par l'Inconnu

<sup>1</sup> Joan, XXI, 3.

<sup>2</sup> Joan, XXI, 4.

<sup>3</sup> Joan, XXI, 5, 6.

avec une telle assurance fut une première révélation pour les Apôtres qui ne pouvaient pas ne pas se souvenir de la première pêche, annoncée presque dans les mêmes termes. Le miracle acheva de dessiller leurs yeux. *Ils lancèrent donc le filet et ne pouvaient plus le tirer, tant il était chargé de poissons. Alors le Disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « C'est le Seigneur<sup>1</sup> ! »* Les deux Apôtres, Jean et Pierre, nous apparaissent sous les traits qui les distinguent : Jean au regard plus perçant, Pierre à l'âme plus ardente, à l'amour plus impétueux. Savoir son Maître si près de lui, sans l'aller retrouver, semble insupportable à Pierre qui se jette à la mer et va rejoindre Jésus au rivage, avant que les autres y puissent attérir. *Simon-Pierre eut à peine su que c'était le Seigneur, qu'il se couvrit de son manteau (car il s'en était dépourvu) et se jeta à l'eau<sup>2</sup>.* Chez les autres l'amour et la foi, quoique très véritables, ont moins d'ardeur ; ils suivent à force de rames en trainant leur filet. *Comme la barque n'était distante du rivage que d'environ deux cents coudées, les autres disciples abordèrent à la rame traînant après eux le filet plein de poissons<sup>3</sup>.*

Ils avaient reconnu Jésus au déploiement de sa puissance, ils eussent pu le reconnaître à la délicate tendresse de son cœur. Pendant leur labeur en pleine mer, Jésus sur le rivage leur avait préparé leur repas. Par un miracle plus éclatant que ceux de sa vie mortelle, il avait, non plus multiplié seulement une nourriture préexistante, mais tiré du néant les mets qu'il leur présentait : un poisson et du pain. Sa sollicitude ne leur

<sup>1</sup> Joan., XXI, 7.

<sup>2</sup> Joan., XXI, 7.

<sup>3</sup> Joan., XXI, 8.

avait pas même laissé le soin de sa cuisson, mais ils trouvèrent le poisson prêt à être mangé. *Dès qu'ils furent descendus à terre ils virent des charbons allumés, un poisson dessus et du pain*<sup>1</sup>. Jésus nourrissait les corps de ces mets miraculeux ; quant aux âmes elles n'ont d'autre nourriture que Lui-même. Lui-même est « le Pain vivant », Lui-même aussi se représente sous le symbole de ce « poisson passé au feu », lui que les ardeurs de l'amour embrasèrent et qui passa par le feu de sa Passion. Le rassasiement des âmes et leur alimentation viennent-ils de Dieu seul ? Non ; nous croissons en grâce pour le salut par notre libre coopération, « Dieu qui nous a créés seul, ne veut pas seul nous sauver ». Jésus avait préparé le commencement d'un repas, c'était aux Apôtres à le compléter. *Jesus leur dit : « Apportez ici ces poissons que vous venez de prendre. Simon-Pierre courut à la barque et amena à terre le filet rempli de cent cinquante trois gros poissons*<sup>2</sup>. Dans l'autre pêche miraculeuse, le compte des poissons n'est pas fait et ne pouvait l'être puisque les apostasies et les conversions modifient sans cesse le nombre des fidèles : Ici il s'agit des Elus dont le nombre est fixé et connu de Dieu. Si dans la première pêche le filet « se rompait », c'est qu'il fallait prophétiser les schismes et les hérésies dont serait desolée l'Église militante. Dans sa vie triomphante il n'est plus question de ces défections douloureuses, aussi le filet ne se rompt pas. *Malgré ce poids énorme le filet ne se rompit point*<sup>3</sup>.

*Venez et mangez*<sup>4</sup>, dit alors Jésus. La joie était

<sup>1</sup> Joan., XXI, 9.

<sup>2</sup> Joan., XXI, 10.

<sup>3</sup> Joan., XXI, 11.

<sup>4</sup> Joan., XXI, 12.

grande parmi ces heureux convives, mais elle était contenue par une mystérieuse terreur. Jésus n'était plus l'hôte de naguère, avec lequel ses Apôtres s'étaient habitués à traiter familièrement. Un reflet du monde supérieur donnait à son aspect une majesté nouvelle ; il était du monde d'en haut, et sa Divinité empruntait de sa résurrection un éclat inconnu. Le silence fut la seule marque de respect et d'adoration que purent donner les Apôtres, sachant bien qu'ils avaient devant eux l'Homme-Dieu leur Maître, désirant en même temps en avoir l'assurance de sa propre bouche, mais n'osant pas interroger. *Ils s'assirent, mais aucun d'eux n'osa lui demander : « qui êtes-vous ? », sachant bien en effet que c'était le Seigneur.* Ils l'adoraient en silence, et, lui unissant à sa divine Grandeur la plus condescendante bonté, les servait de sa main : *Jésus s'approcha, prit du pain et le leur donna, et, de même leur partagea le poisson*<sup>1</sup>.

*C'était la troisième apparition aux Apôtres depuis sa résurrection d'entre les morts*<sup>2</sup>. La seconde, au Cénacle, avait été marquée par les divins pouvoirs donnés au Sacerdoce Catholique de remettre les péchés ; la troisième, en Galilée, vit se constituer le gouvernement de l'Eglise et s'ériger le Pontificat Suprême. Plusieurs fois, durant sa vie mortelle, Jésus-Christ avait laissé entendre qu'il ferait reposer son Eglise sur un fondement unique, qu'elle aurait un chef suprême duquel tous les membres, jusqu'aux plus élevés dans la hiérarchie sainte, tireraient tous leurs pouvoirs. S'adressant à Simon : « Tu es pierre, avait-il dit, et sur cette pierre

<sup>1</sup> Joan., XXI, 12, 13.

<sup>2</sup> Joan., XXI, 14.

je bâtirai mon Église ». A la Cène il lui avait donné pour mission de confirmer ses frères dans la foi. Dieu voulait tout ramener en un seul.

Ce plan divin l'heure est venue où Jésus le réalise. Devant tous les autres il interpelle Pierre : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?* L'amer souvenir du reniement perçait dans ces paroles, et s'accroissait mieux encore dans la triple interpellation qui correspondait au triple renoncement de Pierre. Mais elles étaient surtout l'annonce au clergé catholique que le Sacerdote devait, pour se soutenir, être fondé sur l'amour, le double amour de Dieu et des âmes, amour sans lequel aucune fonction sacerdotale n'a de vie, aucun ministère n'a plus de désintéressement et d'héroïsme ; amour qui doit surpasser l'amour de tous les autres : « plus his ».

Combien Pierre est changé ! Ce n'est plus l'impétueux Apôtre dont la présomption causa la chute, c'est l'homme humble et défiant de lui-même, ne s'en rapportant plus qu'à ce que son Maître sait de lui. A cette question : « m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » *Seigneur, dit-il, vous savez que je vous aime* ! Il n'ose d'ailleurs pas se comparer aux autres, lui qui naguère disait avec une présomption si voisine de l'orgueil : « Quand tous se scandaliseraient, moi jamais ! ». Le premier reniement est expié, les premières prérogatives lui arrivent : *Pais mes agneaux*. Les agneaux sont les simples fidèles. Pierre aura pour berceau le monde, et les fidèles du monde entier seront sous sa houlette.

Parmi ces fidèles, il y en aura qui domineront les autres par une position plus en vue, des influences plus larges, des pouvoirs plus dominateurs : eux aussi seront

† Joan., XXI, 15.

pour Pierre de simples agneaux, et non, fût-il prince, fût-il monarque, ne sera membre de l'Église s'il n'obéit à Pierre. C'est ce que Jésus-Christ fait entendre dans une seconde interrogation. *Une seconde fois Jésus lui dit : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?* Pierre répondit avec la même humble confiance : *« Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime ! — Et Jésus : « pais mes agneaux <sup>1</sup> ».*

Restait à établir Pierre le Chef universel, auquel tous les autres Chefs devaient obéissance, pasteurs par rapport aux fidèles de leur troupeau, simples brebis par rapport à Pierre. Car ainsi sera l'Église gouvernée par de nombreux évêques, mais sous un seul pasteur suprême auquel fidèles, prêtres, évêques, seront soumis. *Une troisième fois Jésus interpella Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu » ?* Cette insistance troubla l'apôtre ; le souvenir de sa faute se dressa devant lui comme une accusation douloureuse, une vive peine passa sur son âme et avec plus d'humilité encore qu'auparavant il s'en remit tout entier au Maître qu'il savait cherir. *« Seigneur, vous savez tout, vous savez donc que je vous aime » !* Pierre était prêt pour recevoir une dignité suprême et porter un écrasant fardeau. Fort du double amour qu'il portait à Jésus et que Jésus lui portait, il entendit les mots d'une toute divine investiture : *« sois le Chef, non plus des simples sujets, mais sois le Chef des Chefs : pais mes brebis <sup>2</sup> » !*

Dieu a parlé, la cause est entendue, le débat est fini, nul ne peut plus nier la primauté du Siège Apostolique, s'il veut rester dans le giron de l'Église. Il est de foi

<sup>1</sup> Joan., XXI, 16.

<sup>2</sup> Joan., XXI, 17.

que le Pontife Romain est le successeur du Bienheureux Pierre, prince des Apôtres, le vrai vicaire de Jésus-Christ, le chef de toute l'Église, le père et docteur de tous les Chrétiens et qu'à lui a été confié par Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la personne du bienheureux Pierre, le plein pouvoir de pâtre, de régir et de gouverner l'Église universelle. L'Église romaine a donc par l'institution divine la principauté de pouvoir ordinaire sur toutes les autres églises. Les pasteurs et les fidèles quels que soient leur rite et leur rang lui sont assujettis par le devoir de la subordination hiérarchique d'une vraie obéissance, non seulement dans ce qui concerne la foi et les mœurs, mais aussi dans ce qui appartient à la discipline et au gouvernement de l'Église répandue dans tout l'univers. L'Église du Christ est un seul troupeau sous un seul pasteur. De ce pouvoir suprême du Pontife romain de gouverner l'Église universelle résulte pour lui le droit de communiquer librement, dans l'exercice de sa charge, avec les pasteurs et les troupeaux de toute l'Église, afin qu'ils puissent être instruits et dirigés par lui dans la voie du salut. Il est le juge suprême et on peut recourir à son jugement dans toutes les causes ecclésiastiques; et au contraire, le jugement du Siège Apostolique au-dessus duquel il n'y a point d'autorité ne peut être réformé par personne. Tout cela n'est que le développement logique de l'investiture divine : *Pais, mes agneaux, pais mes brebis.*

Pierre étant constitué « vicaire » de Jésus-Christ ; il devenait son ministre et le Sauveur avait dit : « là où je serai, mon ministre y sera pareillement ». Appliquée à Pierre cette parole était l'annonce de son futur martyr. Comme son Maître Pierre devait être chargé de chaînes et mourir sur la croix. Il l'apprend maintenant en ter-

mes à peine voilés. *En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune tu te ceignais toi-même, tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas*<sup>1</sup>. En ces quelques mots Jésus traçait toute la carrière de Pierre, sa jeunesse indépendante, ses libres allures, ses volontés satisfaites ; puis, au déclin de l'âge, les persécutions, les chaînes, les mains qui s'étendent sur une croix, l'horreur instinctive de la mort que son Maître avait daigné éprouver et qu'il partagerait, allant à une mort dont la nature ne veut pas, mais dont il glorifierait Dieu et acquerrait son éternel triomphe. *Jésus parlait ainsi pour révéler par quel genre de mort Pierre devait glorifier Dieu*<sup>2</sup>.

D'un mot Jésus résuma tout ce qui précède : *suis-moi*<sup>3</sup> ! Pierre prit le mot à la lettre et comme en le prononçant Jésus s'était levé et marchait, il se mit à le suivre. Jean suivait un peu plus loin. Assuré pour lui-même de son avenir, Pierre voulut l'être aussi de celui de Jean, et comme il l'aperçut derrière lui il posa la question au Sauveur : *Maître, celui-ci qu'advient-il de lui ?* Pierre ne pouvait douter des faveurs que Dieu réservait à un tel Apôtre, car *c'était le Disciple que Jésus aimait, le même qui pendant la Cène avait reposé sur sa poitrine et lui avait demandé : « qui est-ce qui doit vous trahir ? »* Son avenir serait magnifique sans doute, mais quel serait-il ?

Jésus n'avait pas à satisfaire une inopportune curiosité,

<sup>1</sup> Joan., XXI, 18.

<sup>2</sup> Joan., XXI, 19.

<sup>3</sup> Joan., XXI, 19.

<sup>4</sup> Joan., XXI, 21.

<sup>5</sup> Joan., XXI, 20.

il fit à Pierre une mystérieuse réponse : *Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Pour toi, suis-moi* <sup>1</sup> ! La longue vie de l'Apôtre Jean peut nous aider à fixer le sens des paroles du Sauveur. Jésus « revint » comme justicier dans cette Judée décide alors que Jérusalem tomba sous le fer des Romains. Or de tous les Apôtres Jean est le seul qui vit la ruine de la grande coupable et le retour de la divine Justice ; tous les autres avaient scellé l'Évangile de leur sang. Cette longue survivance de Jean, Jésus l'annonçait donc quand il disait à Pierre : « si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe » ?

Mais ce n'est pas ainsi que furent interprétées les paroles du Sauveur, et elles donnèrent lieu aux plus étranges commentaires. *Le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait point* <sup>2</sup> ; et l'imagination se donnant libre carrière de véritables fables eurent cours dans l'Église naissante. Jean n'était pas mort, il était entré vivant dans le sépulcre, il continuait à y vivre et l'on pouvait voir la poussière se soulever à son souffle... Jean avait le pressentiment de ces fables, aussi chercha-t-il à y couper court. *Jésus, écrit-il, n'avait point dit : il ne mourra pas, mais si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe* <sup>3</sup> ?

V. — Les quarante jours durant lesquels Jésus affirmait sa résurrection et constituait son Église touchaient à leur fin. Il plut à sa sagesse qu'une de ses dernières apparitions eut plus d'éclat que les autres par la multi-

<sup>1</sup> Jean , XXI, 22.

<sup>2</sup> Jean , XXI, 23.

<sup>3</sup> Joan., XVI, 23, 24.

tude de fidèles qui y fut convoquée et par la grandeur des actes qui y furent accomplis. C'est sur une montagne qu'eut lieu cette apparition. L'Évangile sans la nommer dit seulement : *une montagne que Jésus leur avait indiquée*<sup>1</sup> ; sans doute l'une des nombreuses collines qui surplombent le Lac de Génésareth. C'est sur « la montagne » qu'il nous convient de nous rendre, dans la solitude, dans l'élévation, si nous voulons jouir des apparitions de Jésus. Les bas-fonds de la vie des sens, les vallées et les plaines où le monde passe sa vie facile et abaissée, ne sauraient convenir au Dieu qui fait des hauteurs sa royale résidence. Mais toute montagne n'est pas celle où nous verrons Jésus ; c'est la montagne « désignée par lui » que nous devons gravir. Les uns s'élèvent dans les régions de la science, d'autres se poussent aux honneurs et aux hautes charges ; ce n'est pas là que leur apparaîtra Jésus.

Tout nous porte à croire que la montagne indiquée par le Sauveur se couvrit d'une multitude de fidèles, et quand saint Paul nous parle de « cinq cents » il a soin de nous insinuer qu'il reste en dessous du chiffre véritable<sup>2</sup>. Tout ce que Jésus comptait de disciples dans la Judée et la Galilée s'y trouvaient sans doute réunis, les onze apôtres, et les fervents Disciples en formaient l'élite, et tous attendaient avidement l'apparition promise. Jésus se montra. Les Apôtres aussitôt se prosternèrent en l'adorant<sup>3</sup>. Quelques-uns dans la foule doutaient encore<sup>4</sup>. Mais leur hésitation dût peu durer en présence de la majestueuse attitude du Sauveur, de la solennité

<sup>1</sup> Matt., XXVIII, 16.

<sup>2</sup> I Corinth., XV, 6.

<sup>3</sup> Matt., XXVIII, 17.

<sup>4</sup> Matt., XXVIII, 17.

de sa parole, et l'immensité de l'œuvre qu'il confiait aux siens. *Toute puissance, dit-il, m'a été donnée dans le ciel et sur la terre*<sup>1</sup>. Dieu seul a la toute puissance; si Jésus-Christ peut se l'attribuer c'est qu'il est Dieu. Voulez-vous qu'il parle aussi comme homme? Libre à nous puisque dans le Christ la Divinité et l'Humanité sont hypostatiquement unies en une seule Personne divine.

C'est donc un Dieu que nous avons sous les yeux et qui parle; un Dieu auquel tout est soumis au ciel et en la terre, que les anges adorent et auquel la création entière obéit. C'est un Dieu qui dit à ses Apôtres et en leurs personnes au Sacerdoce de tous les siècles : *allez donc, enseignez toutes les nations*<sup>2</sup>. Commencez par ce grand œuvre de chasser les erreurs, de ramener la vérité, d'illuminer les intelligences, de leur faire connaître partout le vrai Dieu et son Christ Rédempteur du monde. « *Allez* » ! Que rien ne vous arrête, ni l'espace, ni le temps, et ce qu'aucun conquérant n'a pu faire, réalisez-le, parcourez et subjuguiez le monde ! *Prêchez l'Évangile à toute Créature*<sup>3</sup>. Relevez de sa déchéance la Création tombée et, en transformant l'homme pour lequel elle a été tirée du néant, rendez-lui la sainteté et l'éclat que le péché lui avait fait perdre. Enseigner est la première œuvre, baptiser sera la seconde. Quand l'Église a préparé les âmes, elle opère en elles par le baptême la transformation qui élève à la vie divine et destine à l'éternité glorieuse. *Enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*<sup>4</sup>. Quand l'homme est instruit, quand le

<sup>1</sup> Mat. XXVIII, 18.

<sup>2</sup> Mat. , XXVIII, 19.

<sup>3</sup> Marc. , XVI, 15.

<sup>4</sup> Mat. , XXVIII, 19.

baptême a fait de lui un enfant de Dieu et une toute divine créature, reste pour lui à mener une vie digne de sa cœleste élévation, et cette vie lui est tout entière tracée par les enseignements de Jésus-Christ et de son Eglise : *apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé* <sup>1</sup>.

Est-il loisible à l'homme de refuser ces dons divins ? Peut-on « se moquer de Dieu » ? rejeter son Christ ? « fouler aux pieds le sang de la Rédemption » ? Non certes ! Et ce n'est pas impunément que, individus, familles et peuples, éconduiront l'Évangile. *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé. Mais celui qui ne croira pas sera condamné* <sup>2</sup>.

D'ailleurs le signe de Divinité restera toujours au front de l'Église ; le miracle y sera permanent et y appuiera la prédication. *Tels sont les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom ils chasseront les démons, ils parleront les langues ; ni les serpents, ni les poisons ne leur pourront nuire ; à l'imposition de leurs mains toute maladie guérira* <sup>3</sup>. Quand l'Évangile commença la conquête du monde, ces miracles et bien d'autres éclatèrent à profusion, et ils n'ont plus cessé de s'accomplir là où Dieu les juge nécessaires.

Mais un miracle qui surpassera à jamais tous les autres est d'indéfectible vie de l'Église, dont ni les siècles, ni les Puissances, ni les persécutions, ni les martyres, ni les forces conjurées du monde et de l'enfer, n'ont pu arrêter la marche ni briser la domination. Qu'y a-t-il au fond de ce miracle ? La présence dans l'Église de son

<sup>1</sup> Matt., XXVIII, 20

<sup>2</sup> Marc., XVI, 16.

<sup>3</sup> Marc., XVI, 17.

Fondateur Jésus-Christ : *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* <sup>1</sup>.

Ainsi s'écoulaient les quarante jours qui séparaient la Résurrection de l'Ascension. *Jésus-Christ se montrait fréquemment à ses Disciples après sa mort ; il leur donnait de continuelles preuves de sa Resurrection ; il leur apparaissait durant quarante jours, et les entretenait du Royaume de Dieu* <sup>2</sup>, de l'Eglise qu'ils étaient chargés de fonder et d'étendre dans tout le monde.

## L'ASCENSION. LA PENTECÔTE.

### LES PREMIERS JOURS DE L'EGLISE.

I. — C'est à Jérusalem, témoin de ses humiliations et de sa mort, que les gloires de son Ascension devaient apparaître. Aussi sur la fin de son séjour ici-bas, Jésus y convia-t-il ses Apôtres. Nous les trouvons réunis au Cénacole qui sera désormais leur asile et le berceau de l'Eglise, et un dernier banquet est, au milieu d'eux, partagé par le Sauveur. Ils y reçoivent leurs dernières instructions et le magnifique don de comprendre et d'interpréter avec une science infaillible les divines Ecritures. *Mangeant avec eux Jésus leur commanda de ne point partir de Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père que vous avez, leur dit-il, ouïe de ma bouche ; car Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, dans peu de jours, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit* <sup>3</sup>. Puis, avant d'ouvrir miraculeusement les yeux

<sup>1</sup> Matt., XXVIII, 20.

<sup>2</sup> Act. 1, 2, 3, 4.

<sup>3</sup> Act. 1, 5.

de leur esprit sur les vérités révélées dans les Saints Livres, il prit soin lui-même de leur en donner la substance. L'Écriture entière se rapporte à Jésus-Christ, à son immolation, au rachat du genre humain, à la gloire infinie rendue au Père. Jésus-Christ s'offrant à la souffrance et à la mort pour glorifier son Père et sauver le monde : voilà ce que les Écrivains sacrés ont redit dans toutes leurs pages. *Voici, ajouta Jésus, que s'accomplit ce que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de Moi dans la Loi de Moïse, dans les Prophètes et les Psaumes s'accomplît* <sup>1</sup>.

*En ce moment il leur ouvrit l'esprit et leur donna l'intelligence des Écritures* <sup>2</sup>. Les pauvres pécheurs Galiléens connurent alors dans son ensemble, ses détails, ses profondeurs, ses mystères, ses difficultés de toute sorte, les Livres inspirés, et nous les voyons, dans leurs discours et leurs écrits, en rappeler les passages et en fixer le sens. Quant à nous nous savons désormais pour la durée des siècles la règle qu'il faut suivre dans l'interprétation de la Bible. Cette interprétation n'est pas abandonnée à la fantaisie de chacun : l'Église seule a mission d'en élucider le sens et d'y trancher toute difficulté. Chaque fois que l'hérésie a voulu s'affranchir de cette règle et livrer la Bible à l'interprétation privée, elle a abouti au chaos et à l'extravagance, après avoir passé par des luttes sans fin et des confusions sans issue.

C'est désormais à des auditeurs de pleine intelligence que Jésus continua : *Voyez, ceci est écrit ; il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât d'entre les*

<sup>1</sup> Luc., XXIV, 44.

<sup>2</sup> Luc., XXIV, 45.

morts, le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés dans tout l'univers, en commençant par Jérusalem <sup>1</sup>. Dans le cours de la vie publique du Sauveur ces vérités restaient voilées aux Apôtres et quand il essayait de les leur découvrir il n'obtenait d'eux qu'ignorance et oubli. Maintenant ils comprennent. Mais la science du mystère de la Rédemption que Jésus vient de leur donner, ils la doivent à leur tour répandre dans tout l'univers. *Pour vous, vous êtes témoins de ces choses* <sup>2</sup>. Mais cette mission d'éclairer et de convertir le monde est de telle nature, de telle impossibilité aux forces humaines, qu'il leur faut pour l'accomplir l'effusion de l'Esprit-Saint. *Je vous enverrai le don que mon Père vous a promis* <sup>3</sup>, l'Esprit de Dieu qui vous rendra invincibles, de faibles et pusillanimes que vous êtes encore. Aussi n'entreprenez ce grand œuvre que quand la puissance vous aura été départie : *demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut* <sup>4</sup>.

Ils montrèrent incontinent combien cette illumination et cette force leur étaient nécessaires. Quelques instants les séparaient du départ pour le Ciel de leur Maître bien-aimé. Jésus s'était levé, et, précédant ses apôtres avait gravi la pente du Mont des Oliviers jusqu'à l'endroit où commence le territoire de Bethanie <sup>5</sup>, et eux se rempissaient l'âme des visions et desirs d'un royaume terrestre ! Ils ressuscitaient, à cette heure solennelle où le ciel allait s'entr'ouvrir et d'éternelles splendeurs appa-

<sup>1</sup> Luc., XXIV, 46, 47.

<sup>2</sup> Luc., XXIV, 48.

<sup>3</sup> Luc., XXIV, 49.

<sup>4</sup> Luc., XXIV, 49.

<sup>5</sup> Luc., XXIV, 50. Act., I, 5.

raître, les rêves juifs sur la domination temporelle du Messie. *Maître, dirent-ils, est-ce maintenant que vous allez restaurer la royauté d'Israël?* Jésus reprima cette curiosité si mêlée de désirs humains et d'ambitions enfantines, si peu en rapport avec leurs grandes destinées. Pauvre nature humaine ! Quand Dieu la grandit magnifiquement, elle s'obstine à ses hochets et se complait dans ses riens ! Ces apôtres qui demandent un étroit royaume sont ceux-mêmes que Dieu envoie conquérir le monde, fonder l'empire des âmes, dominer les intelligences, dompter les volontés, enchaîner les cœurs, exercer une domination que ni rois, ni empereurs, ni conquérants ne purent même rêver <sup>1</sup>. Mais au sein des grandeurs surnaturelles dont Dieu nous revêt, nous ne devons jamais oublier qu'un Maître nous domine et que d'impénétrables mystères nous refusent leur secret. *Ce n'est pas à vous, leur dit Jésus, de connaître les temps et les moments que le Père a mis en sa puissance* <sup>2</sup>. Laissez à Dieu les secrets de son gouvernement suprême, et remplissez la glorieuse mission qu'il s'appête à vous confier : *Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre* <sup>3</sup>.

Tel est l'ordre, telle est la marche tracée à l'Évangile. Il commence par les Juifs pour finir par les Gentils. Il recueillera dans la Judée tous ceux qui se rendront dociles à son illumination et qui formeront le noyau de l'Église, puis, à mesure que l'ensemble de la nation dé-

<sup>1</sup> Act., I, 6.

<sup>2</sup> Act., I, 7.

<sup>3</sup> Act., I, 8.

cide repoussera le salut, il se tournera vers les Gentils et s'étendra jusqu'aux extrémités du monde.

Jésus achevait ces dernières paroles et étendait les bras pour bénir la foule, quand il s'éleva de terre, et lentement, majestueusement, aux regards de tous, gagna enveloppé d'une nuée les profondeurs du ciel<sup>1</sup>.

Il avait disparu, le ciel s'était refermé sur lui, que tous les yeux le cherchaient encore, que toutes les mains s'étendaient vers lui, que toutes les âmes se remplissaient des joies d'une vision si céleste et de la douleur d'un tel éloignement.

Jésus à ces joies et à cette douleur envoya deux de ses anges. *Deux hommes vêtus de blanc apparurent et parlèrent ainsi : hommes de Galilée, pourquoi rester ici, les yeux toujours fixés sur le ciel ? Ce Jésus qui vous a quittés pour remonter aux Cieux en descendra comme vous l'avez vu monter*<sup>2</sup>. Vous venez de le voir dans sa majesté et son éclat ; plus majestueux encore et plus éclatant de gloire il reviendra sur la terre lors de son dernier Avènement.

C'est désormais dans l'attente de ce retour que vivra l'humanité Chrétienne, adorant, priant, s'emplissant des joies de l'espérance, rentrant dans le temple pour y prier, dans le monde pour le féconder de ses vertus. *Les Disciples l'ayant adoré, s'en retournèrent pleins de joie à Jérusalem et ils étaient sans cesse dans le temple louant et bénissant Dieu*<sup>3</sup>.

Telle est la scène qui se déroulait sur la terre ; que dire de celle qui se déroulait dans les Cieux ? Qu'en pourrions-nous savoir si l'Écriture ne nous soulevait un coin

<sup>1</sup> Luc. XXIV, 50-51. Act. I, 9.

<sup>2</sup> Act., I, 10-11.

<sup>3</sup> Luc., XXIV, 52-53. Act. I, 12-13.

du voile ? Elle nous montre notre divin Triomphateur au moment où il pénètre dans les Cieux. Des multitudes d'anges sont venus à sa rencontre et forment son cortège. « Ils sont des milliers et des milliers, chante le Psalmiste<sup>1</sup>, et tous ivres de joie ». Et quand ils approchent de la cité de Dieu, ils avertissent les anges qui y sont demeurés et un sublime dialogue s'engage entre eux : « Elevez, ô princes, les portes de votre Cité éternelle, et le Roi de gloire entrera. — Et qui est donc ce Roi de gloire ? — C'est le Seigneur tout puissant, c'est le Dieu fort, le Roi puissant dans les combats. — Et quel est-il encore ce Roi de gloire ? — C'est le Seigneur des Vertus, c'est lui-même qui est ce Roi de gloire<sup>2</sup> ». Mais voici qu'apparaissent sur ses pieds, sur son côté, les cicatrices de ses blessures. « Que sont ces plaies », demandent les anges ? Et encore : « Qui est Celui-ci qui vient d'Édom, les vêtements teints de sang » ? Ils le savent, ils savent le grand mystère de la Rédemption par la Croix, ils savent la sortie et la rentrée du Verbe de Dieu dans la chair de l'homme. Et tous, toute leur innombrable multitude, au commandement que Dieu leur en fait, se prosternent et adorent l'Homme-Dieu. « Dieu dit : que tous les anges l'adorent<sup>3</sup> ! » Et aux cantiques des anges, les cantiques de la terre font écho : « C'est le Dieu très haut, c'est le Dieu terrible, c'est le grand Roi qui règne sur le monde ». « Dieu s'élève dans la nue au sein d'une immense allégresse ». « Il amène avec lui tous les captifs délivrés » et « il laisse tomber sur la terre la profusion de ses largesses<sup>4</sup> ».

<sup>1</sup> Psal., LVII.

<sup>2</sup> Psal., XXIII.

<sup>3</sup> Hébr., I, 6.

<sup>4</sup> Psal., LXVII.

Certes nous n'avions pas besoin de cette preuve dernière pour affirmer la Divinité de Jésus-Christ ; mais elle confirme splendidement toutes les autres. Il est Dieu Celui qui s'élève ainsi par sa propre vertu ; il est Fils de Dieu Celui qui retourne au sein du Père qui l'a engendré ; il est Dieu Celui qui pénètre aux Cieux comme en son domaine propre.

Il est Dieu surtout Celui qui rouvre à une humanité pécheresse un ciel qui devant elle s'était à jamais fermé. Car si l'homme pouvait souffrir, le Dieu seul donnait à sa souffrance une valeur infinie et satisfaisait infiniment aux exigences infinies de la Divine Justice.

Mais si Jésus triomphe pour nous, il jouit pour lui-même, au jour de l'Ascension, d'une incomparable gloire. Ce corps que toutes les avanies ont couvert, que toutes les plaies ont défiguré, qui n'apparaissait plus que comme le « lépreux », le voilà maintenant environné d'une incomparable gloire, revêtu d'une divine beauté. Les anges sont avides de le contempler, et il fait à jamais les délices des Bienheureux.

Car telle est aussi la conséquence de l'Ascension. Jésus-Christ rend au ciel son plus magnifique ornement ; il illumine les chœurs angéliques, « il fait, comme l'avait chanté un Prophète, resplendir les Cieux <sup>1</sup> ». David ne s'écriait-il pas « qu'y a-t-il au ciel sinon vous ? ». Sans Jésus il n'y a plus même de ciel pour nous. Car c'est par lui seul que nous y entrons ; nous sommes sa conquête, nous qui étions la conquête du démon.

Aussi l'Écriture nous montre-t-elle Jésus s'élevant au ciel, emportant avec lui les dépouilles arrachées à l'enfer, nos âmes si longtemps enchaînées dans les bagnes

<sup>1</sup> Babac., III.

du péché : « Ascendens in altum captivam duxit captivitatem ». Quand il se présente à son Père c'est pour lui offrir en hommage ce riche butin qu'il a payé de son sang, cette famille des élus enfantée par lui sur la Croix, ce royaume des âmes qu'il est venu fonder sur la terre.

Et maintenant « il est assis à la droite de Dieu », « vivant toujours pour toujours intercéder », « répandant » à profusion « ses dons sur la terre », et parmi tous ces dons le plus précieux et le plus nécessaire, qui est son Saint-Esprit.

II. — Selon l'ordre que Jésus leur avait réitéré, les Disciples s'étaient renfermés dans le Cénacle pour y attendre la venue de l'Esprit-Saint<sup>1</sup>. L'assemblée se composait de cent-vingt personnes<sup>2</sup> : les onze Apôtres : Pierre et Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthelemy et Mathieu, Jacques fils d'Alphée, Simon le Zélé et Jude, frère de Jacques<sup>3</sup>. Marie, objet dès lors de vénération et d'amour, présidait cette réunion auguste que grossissait un nombre considérable de disciples<sup>4</sup>. C'est sur ces cent-vingt à la fois que descendra dans quelques jours l'Esprit-Saint.

Mais Dieu voulait que douze Apôtres fondassent son Eglise et la trahison de Judas avait laissé dans le Collège Apostolique un vide douloureux. Pierre que nous ne cessons plus de voir à la tête de ses frères songea de suite à le combler. Il pouvait de par son autorité suprême désigner l'élu ; il préféra consulter ses frères et Dieu avec eux. Mathias fut choisi et remplaça Judas dont Pierre

<sup>1</sup> Luc., XXIV, 49.

<sup>2</sup> Act., 15.

<sup>3</sup> Act., I, 13.

<sup>4</sup> Act., I, 14.

retraça la tragique histoire. *Il était, dit-il, du même rang que nous, dans le même ministère, mais il entra en possession du Champ que son crime avait acquis, il s'y pendit et de son corps rompu par le milieu ses entrailles se répandirent.* Pierre parlait ainsi dans cette Jérusalem pleine encore des témoins du drame: *Tout cela, les habitants de Jérusalem le savent, et ce Champ a été appelé dans leur langue Haceldama, « le Champ du sang »*<sup>1</sup>.

Pendant le jour de la promesse approchait; les Apôtres et les disciples rassemblés au Cénacle ne cessaient d'appeler l'Esprit-Saint de leurs vœux, et ces vœux furent enfin comblés. *Soudain, des hauteurs du ciel, un bruit formidable se fit entendre qu'on eut pris pour l'approche d'une tempête et dont fut remplie la maison entière où tous étaient assis. En même temps se vit comme un feu d'où se détachèrent des langues de flammes qui se posèrent sur chacun d'eux. Tous à l'instant furent remplis de l'Esprit-Saint*<sup>2</sup>.

Dieu, dans notre état actuel, ne peut être vu de nous que sous une forme sensible. Le Verbe se fait Chair, et d'invisible nous devient visible. A son tour, l'Esprit-Saint se fait précéder du souffle de la tempête et se montre à nous sous l'apparence du feu. Au Baptême de Jésus-Christ, c'est la Colombe qui plane; au Thabor, c'est la Née lumineuse qui enveloppe; au Cénacle c'est le feu qui se sépare en langues enflammées et se repose sur chacun des assistants.

Pourquoi le vent violent, pourquoi le bruit formidable, et ce Cénacle ébranlé par la tempête, et Jérusalem elle-

<sup>1</sup> Act., 13-26.

<sup>2</sup> Act., II, 1, 2, 3, 4.

même mise en émoi par le miracle ? Tout cela préfigure le vaste ébranlement que va subir le monde, l'immense commotion que l'Évangile produira au sein de tous les peuples ; car, ainsi que l'avait annoncé le Prophète, « leur voix retentit d'une extrémité à l'autre du monde ». Si nous nous renfermons dans un sens plus restreint, le souffle dont le Cénacle fut rempli avait pour mission de réveiller les attentions et de disposer les âmes à la venue du Divin Esprit.

C'est « soudain » que ce souffle impétueux s'élève. Car les dons de Dieu précèdent toute initiative humaine ; l'action de Dieu est aussi spontanée qu'elle est impétueuse et irrésistible. Quand le souffle de la grâce fait irruption dans une âme, d'admirables effets se produisent sans y avoir été préparés.

Ce souffle impétueux venait des « hauteurs du ciel ». D'où pouvait venir l'Esprit-Saint sinon des inaccessibles profondeurs du Ciel ? D'où vient la grâce sinon d'en haut ? Et nous-mêmes où allons-nous, quelle est notre destinée, sinon de nous élever à ces hauteurs d'où Dieu daigne lui-même descendre ?

C'est sous l'apparence d'un feu que l'Esprit-Saint fut donné à Marie, aux Apôtres, aux Disciples. Les mystères abondent ici. Le feu, par son éclat, sa force, son agilité, sa course irrésistible, représente admirablement Dieu et son action dans le monde. Aussi est-ce au milieu des éclairs et sur un Sinaï enflammé que Dieu apparut à Moïse. Si la Loi Ancienne donnée à Israël lui apparut sous un éclat terrifiant, il convenait que fût plus lumineuse encore la Loi Nouvelle dont les Apôtres étaient pour le monde entier les glorieux transmetteurs. C'est le feu qui marque le plus souvent la mission des Prophètes. C'est avec un charbon ardent que sont purifiées

les livres d'Isaïe. « Elie, dit l'Écclésiastique, s'éleva comme un feu ardent, comme un brasier qui dévore » ; et c'est sur un char de feu qu'il disparut dans les hauteurs du ciel. « Dieu, dit Jérémie, fit pénétrer le feu dans mes os, et ainsi m'instruisit-il ». Et que disait le Sauveur lui-même, annonçant le vaste incendie de foi et d'amour dont allait être embrasée la terre ? « C'est le feu que je suis venu allumer dans le monde et et quelle est ma volonté sinon qu'il brûle ? » Le vrai feu divin c'est le Saint-Esprit.

Or, au jour de la Pentecôte, ce feu se sépare en langues enflammées qui viennent se reposer sur la tête des Apôtres et des disciples. Pourquoi cette forme de « langues » ? Nous sommes faits à l'image de Dieu et en nous la langue manifeste au dehors ce que nous avons pensé au dedans. Qu'allait-il se passer dans le monde ? La solennelle divulgation des pensées de Dieu. Et par quelle impulsion, sous quelle inspiration ? L'Esprit-Saint en inspirant les Apôtres devait être la langue de Dieu. Notre langue a une autre mission encore que celle de la parole, elle distingue les saveurs bénignes et salutaires des saveurs malsaines et empoisonnées. Ainsi fait l'Esprit-Saint dans nos âmes ; par lui nous goûtons les choses du ciel et nous repoussons les voluptueux attraites de la chair et du monde. Enfin qui ne sait quel mal terrible ou quel bien précieux est la langue ? Les désastres qu'elle cause quand son éducation a été pervertie, l'édification qu'elle répand quand ses inspirations sont sages et saintes ? L'Esprit-Saint apparaît sous la forme de langues pour nous faire entendre que lui seul sait diriger et sanctifier nos paroles.

Et si ces langues de feu « se posent » sur les fronts, nous devons en conclure quelle sera la stabilité immuable

de la prédication Évangélique, et le repos où elle établira nos âmes. Peut-être est-ce aussi pour laisser pressentir que les Apôtres furent, dès le jour de la Pentecôte, confirmés en grâce.

Beaucoup des divins phénomènes que nous venons d'énumérer restaient cachés dans l'intime de l'âme, ou ne devaient se manifester que plus tard. Mais un grand miracle éclata dès lors et jeta Jérusalem dans une stupefaction profonde. Au bruit extraordinaire que le souffle tempétueux avait fait, une foule énorme était accourue et entourait le Cénacle <sup>1</sup>, et à cette foule venue de toutes les parties du monde les Apôtres et les Disciples, hommes sans lettres, parlaient à chacun sa langue propre : *Tous étaient hors d'eux-mêmes et s'écrièrent dans leur stupéfaction, « Ces gens qui parlent ne sont-ce pas des Galiléens? Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue propre? Parthes, Mèdes, Élamites, Mésopotamiens, Juifs, Cappadociens, habitants du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Égypte, de la Lybie Cyrénaïque, Juifs et Prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons tous publier en notre langue les merveilles de Dieu ».* Et dans leur épouvante ils demandaient l'un à l'autre : *« Qu'est-ce ceci ? »*

Ces rumeurs et ce mouvement des foules ne demeurèrent pas longtemps cachés aux Pharisiens et aux Princes des Prêtres, et leur déconvenue fut grande. Alors qu'ils se croyaient débarrassés pour jamais de Jésus, de sa Divinité et de ses miracles, cette Divinité réapparais-

<sup>1</sup> Act., II, 6.

<sup>2</sup> Act., II, 4-12.

sait plus éclatante que jamais dans les miracles de ses Disciples. Que faire ? Nier était impossible devant une pareille foule qui voyait la merveille. Ils reprirent leur ancienne tactique, mais plus maladroitement que jamais. Naguère ils rejetaient sur des maléfices les miracles de Jésus-Christ ; ici ils attribuèrent à l'ivresse le don des langues, et préférèrent, comme le feront tous les incrédules avec eux, une absurdité aux lumineuses conclusions de la foi. *Ces hommes sont ivres, dirent-ils* <sup>1</sup> !.

La réponse ne se fit pas attendre et elle fut écrasante. Ils n'avaient plus devant eux les hommes timides, illettrés, sans défense, qu'ils avaient connus. Le miracle de la Pentecôte les avait transfigurés. A leur pusillanimité première avait succédé une irrésistible force ; leur ignorance faisait place aux vives illuminations de la doctrine, les Ecritures Sacrées n'avaient plus de secrets pour eux ; et ces hommes si lents à croire à la divinité du Christ et tout récemment encore à sa Résurrection, les voici, comme le dira saint Paul, « tout pleins de la Divinité ». Ils en ont la céleste ivresse, si ivresse il y a. Paroles, actes, vertus, souffrances, tout en eux devient miracle de sainteté et d'efficacité. Pierre, leur Chef, prend la parole et, découvrant à la foule et aux pharisiens qui l'écoutent les secrets des Ecritures, il leur montre comment ce qui arrive était dès longtemps prédit, comment l'effusion de l'Esprit-Saint était annoncée, et surtout comment la double force qui jaillit de la prophétie comme du miracle appuie invinciblement la Résurrection de Jésus. « *Ce Jésus de Nazareth, dont vous avez contemplé les prodiges et les merveilles, que vous avez poursuivi et fait mourir, . . . Dieu l'a ressuscité. . .*

<sup>1</sup> Act., II, 13.

que toute la Maison d'Israël sache certainement que ce Jésus crucifié par vous, Dieu l'a fait Christ et Seigneur <sup>1</sup>. Miracles et prophéties formaient un invincible ensemble de preuves, auxquelles la parole de feu de l'Apôtre prêtait une chaleur et une lumière nouvelles. Trois mille auditeurs se rendirent à l'évidence, reçurent le baptême et formèrent le premier noyau de l'Église <sup>2</sup>.

Bientôt un éclatant miracle, la guérison instantanée du boiteux de naissance accomplie devant tout le peuple, plus encore peut-être de nouvelles prédications de Pierre, amenèrent à Jésus-Christ cinq mille autres adorateurs <sup>3</sup>. L'Église de Jérusalem était constituée.

III. — La transformation de ces premiers fidèles, leur foi ardente, leurs vertus héroïques, leur esprit de pauvreté, leur incessante prière, ne constituaient pas la moindre des merveilles dont Jérusalem était le théâtre. « Ils persévéraient dans la doctrine des Apôtres, dans la communion de la fraction du Pain, et dans la prière. Ils vivaient de la même vie. Entre eux tout était commun ; ils vendaient leurs biens et en distribuaient le prix aux nécessiteux selon les besoins de chacun. Chaque jour ils se rendaient au temple... Ensemble ils louaient Dieu, aimés de tout le peuple. Et de jour en jour le Seigneur augmentait le nombre de ceux qui trouvaient le salut dans cette communauté sainte » <sup>4</sup>.

Comme en l'humanité déchue le mal doit toujours se mêler au bien et les vices aux vertus, les Apôtres

<sup>1</sup> Act., II, 14-36.

<sup>2</sup> Act., II, 38, 41.

<sup>3</sup> Act., III, 1, 11. IV, 4.

<sup>4</sup> Act., IV, 32, 35.

devaient parfois servir, comme Pierre le fit pour Saphire et Ananie. Mais la crainte devenait alors la puissante auxiliaire de l'amour, et Jésus-Christ était d'autant plus aimé dans cette admirable Eglise que ses commandements étaient plus respectés. D'ailleurs pour un exemple de sévérité combien de bienfaites merveilles ? De toutes parts les miracles éclataient dans Jérusalem. « Le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur allait sans cesse grandissant, de sorte qu'ils apportaient les infirmes sur les places publiques, les posant sur des grabats et des lits, afin qu'au passage de Pierre, son ombre au moins les couvrit et qu'ils fussent guéris de leurs infirmités. Des villes voisines une multitude accourait également à Jérusalem, amenant leurs malades et leurs possédés. Et tous étaient guéris »<sup>1</sup>.

L'admiration du peuple n'avait d'égal que la rage des Sacerdotes. Impuissants à nier, les Scribes, les Princes du peuple, les Grands Prêtres, Caïphe en tête, s'imaginèrent d'étouffer le Christianisme naissant sous l'effort brutal de la persécution. « Que ferons-nous de ces gens, dirent-ils dans leur conseil, leur miracle est connu de tout Jérusalem, il est évident, et impossible à nous de nier. Pour que tout cela ne se divulgue pas davantage, défendons à qui que ce soit de parler au nom de Jésus ». A leurs menaces Pierre et les autres répondirent par de nouveaux miracles et de plus puissantes prédications<sup>2</sup>.

Alors vinrent aux Apôtres les tribunaux, les chaînes, les prisons, que leur Maître leur avait si clairement annoncés. Naguère ils tremblaient : maintenant « ils

<sup>1</sup> Act., V, 14, 16.

<sup>2</sup> Act., V, VI.

exultaient de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le Nom de Jésus ». D'ailleurs les prisons où on les enfermait devenaient le théâtre de nouveaux prodiges ; les anges en ouvraient les portes, en leur enjoignant d'aller au Temple prêcher Jésus-Christ <sup>1</sup>. Et quand on les amenait devant leurs persécuteurs, Pierre en leur nom à tous faisait la réponse qui est restée celle de l'Église à travers les siècles : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » <sup>2</sup>.

Un sage appréciait dès lors l'Église, sa divine origine, sa mission céleste, la preuve qu'elle donnait d'elle-même par son indéfectible vie. « Laissez-faire ces gens-là, disait Gamaliel au Conseil des Sanhédrites, si cette œuvre est humaine elle tombera, si elle est divine, vous ne parviendrez pas à la détruire, et c'est contre Dieu même que vous vous élèverez » <sup>3</sup>. Si cette manière de raisonner était déjà juste à la naissance de l'Église, combien plus l'est-elle après l'expérience des siècles ?

Mais l'orgueil humain ne l'a jamais voulu comprendre. Les persécuteurs s'acharnent aujourd'hui contre l'œuvre de Dieu comme ils s'y acharnaient à Jérusalem, au temps des Apôtres. Bientôt un autre illustre Saint concentra la fureur des Sanhédrites. L'Église, en grandissant, réclamait, même pour les besoins matériels de ses membres, de nouveaux ministères. Les diacres venaient d'être créés, et parmi ces diacres, un héros magnanime faisait l'admiration des croyants. « Etienne, rempli de grâce et de force, opérait des prodiges et d'éclatants miracles parmi le peuple » <sup>4</sup>. C'en était trop

<sup>1</sup> Act., V, 17, 18, 19, 20, 21, 27.

<sup>2</sup> V, 28, 29.

<sup>3</sup> Act., V, 34, 40.

<sup>4</sup> Act., VI, 8.

pour que l'ennemi le laissât en paix. Il fut traduit devant le Sanhédrin, il y prêcha Jésus-Christ avec une invincible puissance, et, hors d'état de lui résister, les Juifs le lapidèrent. Son martyre fut le point de départ d'une violente persécution. « A part les Apôtres, tous furent dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie <sup>1</sup> ». C'était la divine semence que le souffle de la tempête transportait en tous lieux, et plus particulièrement qu'ailleurs, dans la Samarie. Philippe y fit par ses prédications et ses miracles de rapides conquêtes, qu'allèrent consolider Pierre et Jean <sup>2</sup>. L'Éthiopie elle-même recevait un Apôtre nouveau dans l'Intendant de la reine Caudace miraculeusement évangélisé par Philippe <sup>3</sup>.

Vers l'an 36 de Jésus-Christ, Jérusalem et le monde recevaient des mains de Jésus-Christ leur plus admirable Apôtre, Saul, qui de persécuteur ardent de l'Évangile en était devenu, sur le Chemin de Damas <sup>4</sup>, son plus infatigable propagateur. Aussitôt persécuté que converti, Paul se réfugia en Arabie <sup>5</sup>, échappa à Damas aux embûches des Juifs qui le poursuivaient à mort <sup>6</sup>, revint à Jérusalem y soutenir l'Église naissante, puis, sur un ordre du Seigneur quitta la Cité déicide, pour répandre la Bonne Nouvelle parmi les Gentils.

Pierre cependant fondait partout, en Syrie, en Phénicie, dans le Liban, dans l'Asie-Mineure, de nombreuses Communautés chrétiennes, et de son Siège d'Antioche les visitait assidument <sup>7</sup>. La parole et les miracles

<sup>1</sup> Act., VIII, 1.

<sup>2</sup> Act., VIII, 5, 14.

<sup>3</sup> Act., VIII, 26, 38.

<sup>4</sup> Act., IX, 4, 20.

<sup>5</sup> Galat., I, 17.

<sup>6</sup> II Corinth., XI, 32, 33.

<sup>7</sup> Act., IX.

étaient partout les initiateurs de la foi. Les Juifs étaient toujours les premiers objets de son zèle, mais bientôt Dieu, dans une vision, lui révéla le salut destiné aux Gentils<sup>1</sup> et l'un des descendants des plus illustres familles de Rome, le Centurion Corneille, reçut de lui le baptême et la foi<sup>2</sup>. Les fidèles de Jérusalem, qui n'avaient pas encore dépouillé les préjugés juifs, s'en émurent, Pierre les rassura et Dieu fut béni des miséricordieux appels dont il favorisait la Gentilité<sup>3</sup>.

Il dut bientôt les fortifier contre de nouvelles persécutions. Hérode-Agrippa voulant appuyer son pouvoir sur la bienveillance des Juifs, ne crut pas avoir de meilleur moyen que le meurtre des Apôtres et les sévices contre les fidèles. Il commença par mettre à mort saint Jacques le Majeur<sup>4</sup> et continua par l'emprisonnement de saint Pierre. Dieu agréa le martyre du premier, mais délivra miraculeusement le second<sup>5</sup>, et peu après fit périr d'une mort ignominieuse Hérode, leur bourreau.

C'est le temps où la dispersion de l'Évangile devait amener à Jésus-Christ les Gentils de toutes les parties du monde. Les Apôtres se partagèrent la terre, et si nous suivons les données de la tradition, voici à peu près la part de chacun d'eux. A saint Mathias échet la Colchide, à saint Jude la Mésopotamie, à saint Mathieu l'Éthiopie. Saint Barthélemy évangélisa l'Arménie, saint Thomas les Indes, saint Philippe la Phrygie, saint Simon les rivages de l'Afrique. André prit pour sa vaste

<sup>1</sup> Act., X, 9.

<sup>2</sup> Act., XI, 1, 17.

<sup>3</sup> Act., XI, 18.

<sup>4</sup> Act., XII, 1, 2.

<sup>5</sup> Act., XII, 3-11.

part la Scythie, l'Épire et la Grèce. Saint Jean devint l'Apôtre d'Ephèse et de l'Asie-Mineure. Saint Paul dont nous devons décrire plus au long les courses apostoliques fut donné à la fois à l'Occident et à l'Orient. Quant à Pierre son grand œuvre après les précédentes est de fonder l'immuable Siège de Rome.

Paul est avant tout l'Apôtre de la Gentilité, c'est vers elle que Jésus-Christ l'envoie et pour elle qu'il se livre à de prodigieux travaux et souffre d'incessants martyres. Nous le voyons tour à tour évangéliser la Séleucie, aborder à Chypre où il convertit un illustre fils de Rome, le Proconsul Sergius Paulus<sup>1</sup>, se diriger vers Antioche de Pisidie, à Iconium, à Lystres, à Derbé, où les embûches et les violences des Juifs ne cessent de le poursuivre, mais où l'Évangile fait de merveilleux progrès<sup>2</sup>. Ces merveilles opérées parmi les Gentils, Paul et Barnabé vinrent en rendre compte au Concile de Jérusalem<sup>3</sup> et à Celui d'Antioche, et de là partirent pour l'Asie-Mineure dont ils visitèrent et affermirent les Églises déjà fondées. Une vision d'en-haut poussa Paul en Macédoine<sup>4</sup> et là, comme partout ailleurs, les adversités se mêlaient aux triomphes et les souffrances aux consolations. La route de l'Évangile était semée d'épines, mais jamais ni nulle part elle n'était interceptée. Paul, comme les autres Apôtres, prêchait Jésus-Christ, prouvait sa Divinité, en s'appuyant sur les prophéties et les miracles, surtout sur le plus grand de tous, sa résurrection. La morale suivait le dogme, et les vertus s'édifiaient sur les vérités de la foi. Aux Églises

<sup>1</sup> Act., XIII.

<sup>2</sup> Act., XIII, XIV.

<sup>3</sup> Act., XV.

<sup>4</sup> Act., XVI, 9.

qu'il avait évangélisées il écrivait ses admirables Epîtres que lui dictait l'Esprit-Saint et qui illumineront tous les siècles. Après Tessalonique et Bercé, c'est Athènes et son Aréopage<sup>1</sup> qui entendent la Parole Sainte de sa bouche inspirée, puis la voluptueuse Corinthe où il fonda l'une de ses plus belles Chrétientés. Ephèse et l'Asie-Mineure le revirent ensuite. Puis peu après il gagna la Macédoine et la Dalmatie, revit Corinthe, et de là eut à raffermir l'Eglise des Galates que les Juifs étaient parvenus à bouleverser<sup>2</sup>. Après un court séjour à Troade et à Milet il prit le Chemin de Jérusalem « où les chaînes et les tribulations<sup>3</sup> » l'attendaient. Elles lui étaient préparées en effet. Arrêté dans le temple, mis aux fers par le Tribun Romain, poursuivi par les cris de mort de la foule, il ne cessa de prêcher Jésus-Christ, comparût devant le Sanhédrin, puis au tribunal du gouverneur Félix<sup>4</sup>. Les Juifs allaient obtenir sa tête du faible et ambitieux gouverneur, quand il invoqua son titre de Citoyen Romain, et en appela à César<sup>5</sup>.

Son séjour à Rome fut de deux ans durant lesquels, quoique captif, il put librement annoncer l'Évangile à tous ceux qui le visitaient, et envoyer aux Églises ses Lettres de consolation et de doctrine<sup>6</sup>. Rendu à la liberté, il revit l'Asie-Mineure, la Palestine, l'Asie, la Macédoine et la Grèce, traversa le midi de la Gaule pour se rendre en Espagne, où il fonda de nombreuses Communautés chrétiennes.

<sup>1</sup> Act., XVII, 34.

<sup>2</sup> Galat., I.

<sup>3</sup> Act., XX, 17.

<sup>4</sup> XXIII, XXIV, XXV.

<sup>5</sup> XXV, 11, 12.

<sup>6</sup> XXVII, 23, 24, 26. XXVIII, 30, 31.

L'heure du Martyre était arrivée pour le glorieux Apôtre et c'était à Rome que, dans les vues de Dieu, il le devait subir. Saint Pierre y avait son siège et devait lui aussi l'illustrer de son martyre. Les deux grands athlètes de la foi moururent pour Jésus-Christ dans la persécution de Néron. Paul eut la tête tranchée, Pierre mourut sur la Croix.

L'unité et la rapidité du récit nous ont fait omettre une scène à jamais touchante : le départ pour le ciel de la Bienheureuse Vierge Marie. Sa vie, depuis l'Ascension, se partageait entre la prière et les œuvres saintes. Elle était l'âme de l'Église, la lumière des Apôtres et des Disciples, la force et la consolation de tous. De sa bouche saint Luc apprenait les particularités de l'enfance du Sauveur, saint Jean, son fils adoptif, recevait les illuminations sublimes dont son Évangile resta imprégné. Marie était dès lors ce qu'elle reste à travers tous les siècles, « le secours des Chrétiens » et « la porte du ciel ». Quand fut venue pour elle l'heure du triomphe, son âme prit son essor vers le ciel, et trois jours après son trépas, son corps partagea les gloires de la Résurrection de son Fils.

Après la mort de sa divine Mère Adoptive, l'Apôtre Jean continua et étendit les labeurs de son Apostolat dans l'Asie-Mineure. Nous nous souvenons de la prophétie de Jésus, Pierre, à qui Jésus avait dit : « Suis-moi » ! avait suivi son Maître au martyre. Jean, selon l'autre parole : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe » ? avait survécu à tous les Apôtres, était parvenu à une extrême vieillesse, et attendait son Maître « qui devait venir ». Cette venue du Christ regardait Jérusalem et le peuple Juif impénitents et elle devait être terrible. Quant à l'Apôtre il devait

survivre quelque temps encore aux effroyables représailles de la Justice de Dieu.

La miséricorde avait durant trente années précédé la Justice. Dieu attendait à la pénitence la nation déicide ; il lui envoyait des Apôtres, des thaumaturges, des justes, des Saints, et il ne cessait de la provoquer au repentir. La malheureuse répondait par l'injure et le sang et mettait à mort les Disciples avec la même rage qu'elle avait déployée contre le Maître. Quand la mesure fut comble, l'immense orage de colère éclata. Jérusalem périt et elle périt de la manière même que le lui avait annoncé le Sauveur. Qu'on rapproche la prophétie de l'événement tel que l'historien Juif, Joseph, l'a décrit, pas un détail ne manque, pas une circonstance qui ne soit à la lettre justifiée. Les faux prophètes remplacent auprès du peuple les Apôtres de Jésus-Christ reniés et repoussés, et telle est la foi aveugle qu'on leur accorde que plus aucun conseil de sagesse ne prévaut. Titus avant de les perdre veut les sauver et va jusqu'aux supplications pour qu'ils renoncent à une guerre insensée. Les terribles lignes de circonvallation enserraient déjà Jérusalem, la ville était en proie à la famine, les haines fratricides l'ensanglantaient tout entière, les Romains disposaient l'assaut suprême, que ces insensés croyaient encore les faux prophètes qui leur promettaient l'empire de l'univers. Enfin les murailles tombent, l'armée ennemie pénètre au cœur de la ville, les massacres sont partout, le fer et la flamme dévorent les habitants par milliers, le temple que Titus veut préserver est détruit de fond en comble, les Juifs qui échappent à la mort sont trainés captifs et dispersés aux quatre coins du monde : tout s'accomplit comme Jésus-Christ l'avait annoncé.

« Voilà l'histoire des Juifs. Ils ont persécuté leur Messie, et en sa personne et en celle des siens ; ils ont remué tout l'univers contre ses disciples et ne les ont laissés en repos dans aucune ville ; ils ont armé les Romains et les empereurs contre l'Église naissante ; ils ont lapidé saint Etienne, tué les deux Jacques que leur Sainteté rendait vénérables même parmi eux, immolé saint Pierre et saint Paul par l'épée et par les mains des Gentils ; il faut qu'ils périssent . . Jérusalem réprouvée et ingrate envers son Sauveur devait être l'image de l'enfer. Ses perfides citoyens devaient représenter les damnés, et le jugement terrible que Jésus-Christ devait exercer sur eux était la figure de celui qu'il exercera sur tout l'univers lorsqu'il viendra à la fin des siècles en sa majesté juger les vivants et les morts <sup>1</sup> ».

A cette saisissante prophétie Jésus-Christ en ajoutait une autre tout aussi impossible que la première aux prévisions humaines les plus perspicaces : la conversion du monde, la destruction de l'idolâtrie, la transformation du vieux paganisme, la naissance d'un nouvel ordre de choses, en un mot la fin d'un monde, la création d'un monde nouveau : tout cela sans ressources, sans crédit, sans puissance d'aucune sorte, avec la croix odieuse pour étendard, les vertus torturantes pour condition, le martyre comme attrait, un invisible royaume comme récompense, douze pauvres Galiléens comme prédicateurs !

Et cela s'est fait ! « *Consummatum est* ». L'univers a été subjugué, les idoles abattues, la croix partout dressée, l'empire des Ames fondé chez tous les peuples ; une œuvre plus impossible à accomplir que la création du

<sup>1</sup> Bossuet. Hist. Unvers. Part. II, Chap. XXI, XXII.

monde a surgi de deux paroles : « allez, enseignez toute les nations » ; et encore : « Je bâtirai mon Église, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ».

O Christ Jésus, mon Sauveur et mon Maître, vous êtes Dieu !

## Note A

*(se rapportant à la page 77)*

Les fondements du temple furent jetés 1,008 ans avant Jésus-Christ, et il fut achevé au bout de sept ans.

La plate-forme sur laquelle le temple était bâti avait 600 coudées sur chaque côté. Tout cet espace était environné d'une muraille haute de six coudées et large d'autant. De chaque côté, un magnifique portique donnait entrée dans la première enceinte, qui était le parvis des gentils, destiné aux étrangers et aux Juifs impurs. Plus loin était le parvis d'Israël : c'est là que se tenait le peuple pendant les sacrifices et les prières. Cet espace était entouré de galeries et de colonnades.

Le troisième était le parvis des prêtres : c'était là qu'ils exerçaient leurs fonctions. Le temple venait ensuite. Il était en pierre, et avait soixante et dix coudées de long de l'est à l'ouest, vingt coudées de large et trente de hauteur. Il était divisé en trois parties, le vestibule, le saint et le sanctuaire. Deux fois par jour un prêtre entraît dans le saint pour y offrir l'encens ; le sanctuaire n'était accessible qu'au grand prêtre une fois par an : c'est là que se trouvait l'Arche sous les ailes des chérubins.

Les objets sacrés se trouvaient dans les autres parties du temple.

Dans ces immenses édifices, on voyait avec profusion des lambris et des sculptures en bois de cèdre, des pavés en marbre ; il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or, et la beauté du travail égalait partout la richesse de la matière.

La dédicace en fut célébrée pendant sept jours, et tout le peuple fut convié à cette fête solennelle : cent-vingt mille brebis et vingt-deux mille bœufs furent offerts en sacrifice.

Saint Jean Chrysostome a fait voir que le temple de Salomon était la représentation de l'univers avec celle de toutes les choses visibles et invisibles. On y voyait en figure le ciel, la terre et la mer, le soleil et la lune, les sept planètes, les douze signes du zodiaque, les deux hémisphères et les équinoxes, les quatre éléments, les mois et les jours de l'année. Le grand prêtre, avec tous ses vêtements symboliques, apparaissait au milieu de cet univers comme le digne représentant du Créateur.

420 ans après que Salomon eut jeté les fondements de ce temple, il fut réduit en cendres par Nabuchodonosor, 528 ans avant Jésus-Christ.

Les Juifs l'avaient profané, et ils avaient élevé des idoles jusque dans le sanctuaire ; dans la maison de Dieu, des femmes, logées dans les appartements du temple, tissaient des voiles pour couvrir les mystères de débauche qui souillaient le lieu saint dans la célébration des fêtes d'Adonis ; auprès de la principale entrée, il y avait des chevaux et un char, emblème du soleil, et qui lui étaient consacrés ; jusque dans les souterrains du temple on trouvait les anciens d'Israël eux-mêmes qui allaient y adorer le soleil levant ; les prophètes étaient mis à mort, l'idolâtrie et la corruption s'étendaient sur toute la terre.

Alors Jérémie fit entendre sa voix à ce peuple prévaricateur.

« Écoutez, dit-il, écoutez la parole de Jéhova, rois de Juda et habitants de Jérusalem : voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Je vais amener sur

ce lieu des maux tels que les oreilles tinteront à quiconque les entendra ».

Le Temple détruit par les Assyriens fut rebâti après la captivité, mais avec bien moins de magnificence.

Les fils de la captivité se mirent donc en route, sous la conduite de Zorobabel, pour retourner à Jérusalem et dans Juda ; ils étaient au nombre de 42,360 avec 7,337 serviteurs et servantes, et parmi eux, 200 chanteurs et chanteuses destinés au temple. Ils mirent quatre mois à faire un voyage de trois cents lieues.

Quand ils furent dans la ville sainte, les chefs de famille firent des dons volontaires pour édifier la maison de Dieu ; ils donnèrent 61.000 drachmes d'or, 5.000 mines d'argent, et cent robes sacerdotales. (I Esd., II, 69).

En attendant qu'ils pussent construire le nouveau temple, ils bâtirent un autel pour y offrir des holocaustes. Puis, selon les ordres de Cyrus, ils donnèrent de l'argent aux tailleurs de pierre et aux maçons, et du froment, du vin et de l'huile aux habitants de Sidon et de Tyr pour apporter des bois de cèdre du Liban à la mer de Joppé.

Quand le temple fut bâti, les prêtres et le peuple s'y rendirent avec des instruments et chantèrent des hymnes ; mais les anciens, qui avaient vu le temple de Salomon, pleuraient avec de grands cris ; et l'on ne pouvait distinguer la voix de ceux qui se réjouissaient de la voix de ceux qui pleuraient.

Au temps de Jésus-Christ, Hérode, pour gagner en popularité, redonna au temple une splendeur et des agrandissements de toute richesse.

Il employa dix mille ouvriers à ces travaux ; mille prêtres, ayant été instruits dans l'art de tailler les pierres et de travailler le bois, bâtirent le sanctuaire, où les

ouvriers ne pouvaient pas pénétrer ; mille chariots amenaient les matériaux .

L'esplanade du temple fut encore agrandie ; selon Joseph, elle fut doublée du côté du sud . Le temple de Salomon avait occupé le milieu de l'enceinte sacrée, telle qu'elle était alors ; tandis que celui d'Hérode, bien que bâti à la même place, se trouvait beaucoup plus rapproché de la limite du nord que de celle du sud . Comme la partie de l'esplanade ajoutée avait une forte déclivité vers le sud, il fallut construire d'immenses galeries souterraines pour maintenir le niveau du terrain . Les piliers qui soutiennent ces voûtes colossales attestent encore aujourd'hui la haute antiquité de leur origine .

Huit portes donnaient accès dans l'enceinte sacrée .

Une seule s'ouvrait au nord, où un fossé profond terminait de ce côté la grande enceinte .

Il y avait quatre portes au couchant : une porte conduisait par un pont dans le palais royal ; deux autres conduisaient dans la ville basse, et la quatrième par un escalier souterrain dans la vallée Tyropéon, puis sur le mont Sion par un escalier opposé .

Les deux portes du sud conduisaient vers la vallée de Siloam par des escaliers souterrains, en partie taillés dans le roc .

La porte orientale, en face du temple, s'ouvrait vers la vallée de Josaphat ; elle existe encore aujourd'hui, mais elle est murée : c'est la porte Dorée .

On entra dans le temple par neuf portes, dont une seule était à l'est, la Belle Porte (*Porta Speciosa*) ; il en est fait mention dans les *Actes des Apôtres* à l'occasion de la guérison du boiteux par Pierre et Jean . (*Actes*, III, 2) .

Les pierres du temple étaient de la plus grande dimen-

sion : elles avaient jusqu'à quarante coudées de long. Ce sont là les pierres dont il est question dans l'Évangile et qui ne devaient pas rester l'une sur l'autre. Ces pierres étaient liées ensemble avec du fer et du plomb. Les colonnes qui ornaient les portiques étaient si grandes, qu'à peine trois hommes pouvaient les embrasser ; il y en avait cent soixante-deux : il avait fallu quarante-six ans pour achever tous ces travaux. (Jean, II, 20. Monseigneur Mislin, *Les Lieux Saints*).

---

## Note B

*(se rapportant à la page 102)*

Les livres saints font si souvent allusion aux fêtes nuptiales, qu'il suffit d'en rapprocher les témoignages <sup>1</sup>.

L'épouse se préparait soigneusement à ce grand jour. Baignée dès la veille <sup>2</sup>, elle répandait sur elle les parfums en telle profusion, que Salomon la compare, enveloppée de ses longs voiles, à un nuage d'encens flottant sur la terre <sup>3</sup>. Signe distinctif de la fiancée, ces voiles couvraient non seulement la tête, mais tout le corps <sup>4</sup>, et cachaient aux regards la blanche robe brodée d'or <sup>5</sup>, les bijoux <sup>6</sup>, la ceinture de la vierge que l'époux seul devait délier <sup>7</sup>, et la couronne de myrte qui ceignait son front <sup>8</sup>.

Ainsi parée de la main de ses amies, la jeune fille attendait l'arrivée du cortège. Près d'elle veillaient le paranymphe et dix vierges qui devaient l'accompagner la lampe à la main. C'était à une heure avancée que retentissait le cri : « Voici l'époux, sortez au-devant de lui <sup>9</sup> ! » Dans ces belles nuits d'Orient qui disputent avec

<sup>1</sup> Bien que le serment des époux (Ezech., XVI, 8; Mat., II, 14) et la bénédiction qu'ils recevaient (Gen., XXIV, 60; Ruth., IV, 10; Tob., VII, 15) donnassent au mariage son caractère sacré, l'acte de la procession nuptiale était tel, que cette dernière cérémonie passait pour la partie principale des noces juives.

<sup>2</sup> Ruth., III, 3; Ezech., XXIII, 40.

<sup>3</sup> Cant., III, 6.

<sup>4</sup> Gen., XXIV, 63; XXXVIII, 14.

<sup>5</sup> Apoc., XIX, 8; Psalm., XLIV, 10, 14.

<sup>6</sup> Is., XLIX, 18; LXI, 10; Apoc., XXI, 2.

<sup>7</sup> Jer., II, 32.

<sup>8</sup> *Katabibol.* II, 1.

<sup>9</sup> Mat., XXV, 6.

nos jours d'éclat et de douceur, la procession s'avancait conduite par une troupe de chanteurs qui mêlaient leur voix au son des flûtes et des tambourins <sup>1</sup>. Derrière eux venait l'époux richement vêtu, le front ceint d'un turban doré qu'entouraient des guirlandes de myrte et de rose. Autour de lui dix amis, appelés « Fils de l'époux <sup>2</sup> », tenaient en main des rameaux de palmier <sup>3</sup>; les parents l'escortaient portant des torches allumées <sup>4</sup>, et les filles d'Israël le saluaient de leurs acclamations <sup>5</sup>. L'époux avec ses compagnons pénétrait dans la demeure de la jeune fille, et la prenant par la main l'amenait jusqu'au seuil : là, il recevait les tables de pierre où le douaire était inscrit <sup>6</sup>, et la suite des conviés reprenait sa marche vers la maison du fiancé.

Un repas y était préparé <sup>7</sup> qui durait de longues heures, égayé par des énigmes et d'autres jeux. Fouard, *Vie de N. S. Jésus-Christ*).

<sup>1</sup> Gen., XXXI, 27; Jer., VII, 34; XVI, 9; I Mac., IX, 39.

<sup>2</sup> Jud., XIV, 11; Matt., IX, 45.

<sup>3</sup> *Ketoubot*, 16, 17; *Sabbath*, 110 a; *Sota* 49 b.

<sup>4</sup> Matt., XXV, 7.

<sup>5</sup> Cant., III, 11; Psalm., XLIV, 45. — *Ketoubot*, 45 b.

<sup>6</sup> *Ketoubot*, 1, 2.

<sup>7</sup> Matt., XXII, 1-10; Luc., XIV, 8; Joan., II, 2.

## Note C

(se rapportant à la page 112.)

*Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei.* Son avènement fut la réhabilitation du pauvre. Des hommes qui n'attaquent le christianisme que parce qu'ils ne le comprennent pas, se sont scandalisés de cet avènement d'un Dieu dans l'humiliation et l'indigence. Mes frères, ce scandale ne fait pas plus d'honneur à leur intelligence qu'à leur foi. Et certes, il suffit d'un peu de réflexion pour voir que la pauvreté et l'abaissement d'un Dieu, eussent-ils été inutiles à la réparation de l'homme déchu par le péché, auraient encore été nécessaires dans l'ordre de la société, pour la consolation de l'homme malheureux. Oui, il fallait un Dieu souffrant et un Dieu pauvre ! Savez-vous pourquoi ? C'est que Dieu ne venait pas seulement pour les riches, il venait pour tous les hommes. Et qu'est-ce donc que le genre humain ? (Car dans cette immensité les riches disparaissent comme dans l'océan les fleuves). Qu'est-ce donc que le genre humain, sinon l'immense collection des pauvres et des misérables ?

Et voyez, en effet, comme dans la crèche de Bethléem, double berceau de la rédemption surnaturelle de l'homme et de la vraie civilisation des sociétés humaines, voyez comme les abaissements de J.-C. relèvent et ennoblissent à jamais l'humanité ! Celui qui était riche, dit excellemment saint Paul, s'est fait pauvre, et voilà la pauvreté tirée dès lors de son antique opprobre, consacrée dans la personne d'un Dieu, et par là même divinisée. Désormais le pauvre n'a plus à rougir de son indigence. L'inégalité des conditions a cessé, ou plutôt

elle existe encore ; mais sur un plan nouveau où tout est ravi au riche, où tout est donné au pauvre. Car, si du côté du riche se trouvent la puissance, la fortune et les plaisirs, du côté du pauvre, mes frères, il y a bien plus, infiniment plus que tout cela : il y a un Dieu, il y a Jésus-Christ.

Après avoir honoré la condition du pauvre, et dans sa personne divine et dans son Eglise, que peut faire de plus le Fils de Dieu ? Rien, ce semble, et toutefois ce n'est là que le préparatif d'un dessein plus grand encore. Non, pour Notre-Seigneur, ce n'est pas assez de tant de prérogatives accordées aux pauvres, il veut que désormais ils soient honorés à l'égal de lui-même ; il veut leur créer, non plus seulement des titres à la considération et au respect, mais le dirai-je ? des titres à un culte, et à une sorte d'adoration. Et pour cela, il fait de leur condition comme un sacrement ineffable dans lequel il se révèle sensiblement à nous jusqu'à la fin des temps. Oh ! que le pauvre est grand dans cette économie de la charité catholique ! Il est le représentant visible des souffrances de J.-C., comme le prêtre est le représentant visible de sa puissance rédemptrice. Le prêtre parle : c'est J.-C. qui parle. Le prêtre absout : c'est J.-C. qui absout. Le prêtre prie et consacre : c'est J.-C. qui prie et consacre. Le pauvre pleure : c'est J.-C. qui pleure. Le pauvre a faim : c'est J.-C. qui a faim. Le pauvre mendie : c'est J.-C. qui mendie.

Où, le pauvre, c'est J.-C. et, de peur que cette transformation ne restât une idée stérile, et dès lors, ne fût plus qu'une chimère, J.-C. en a tiré lui-même la conséquence pratique. En mettant dans le pauvre sa dignité il a voulu mettre en lui sa puissance. Il connaissait l'homme et les instincts de son cœur ; il savait que la

dignité a peu de courtisans, lorsqu'elle est séparée de la puissance, et que ce n'est que la dignité solitaire du malheur. Il a donc voulu soutenir notre foi par l'intérêt ; pour créer un culte à la pauvreté, il a fait le pauvre tout-puissant. Le pauvre, dit excellemment saint Chrysostome, c'est le trésorier du ciel ; ce que J.-C. donne, le pauvre le donne. J.-C. donne la vérité, le pauvre donne la vérité. J. C. donne la grâce, le pauvre donne la grâce ; J.-C. donne le ciel, le pauvre donne le ciel ; car la foi, la grâce, le salut éternel, qui ne sait que tout cela est promis à l'aumône chrétienne ? Ainsi voilà le pauvre assuré des hommages de ses semblables. L'homme ira à lui avec respect, puisqu'il tient en ses mains tout ce dont l'homme a besoin. Le voilà vraiment divinisé, puisqu'il donne ce qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de donner. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette idée si étrange, cette idée si élevée au-dessus des sens et de la raison, cette idée qui heurtait si violemment tous les préjugés de l'opinion et de l'orgueil, est entrée si avant dans la société humaine qu'elle en a changé toutes les idées, tous les sentiments, tous les rapports.

Le pauvre sera toujours confié à la sollicitude et à la charité du riche ; mais J.-C. lui créera de nouveaux droits en lui transportant tous les siens et par là, il triomphera de l'insensibilité du riche, et fera taire les blasphèmes du pauvre. Et quel est le riche, à moins qu'il n'ait fait mourir en lui-même les derniers germes de la foi, quel est le riche qui pourra repousser le pauvre, lorsque J.-C. vient, par son organe, implorer sa pitié et mendier son aumône ? Lorsqu'un Dieu se présente à lui sous les livrées de la misère et de la douleur, et semble lui dire : c'est moi qui suis votre Créateur et vous n'avez rien qui ne soit un don de ma bonté ; c'est

moi qui suis votre Rédempteur, et c'est pour votre salut que je suis descendu aux extrémités de l'humiliation et de l'indigence : c'est moi encore qui veux être votre Remunérateur et votre félicité dans une vie qui n'aura point de terme. En reconnaissance de ce que j'ai souffert pour vous, ne prendrez-vous pas pitié de ce que je souffre dans vos frères ? En échange de ce que je vous ai donné, et en retour de ce que je vous promets, ne refuserez-vous une part dans vos richesses qui sont mes bienfaits, et un léger tribut sur votre opulence qui est mon ouvrage ? Ainsi, tous les désordres des passions humaines sont réparés. Attendris à l'aspect et à la voix de leur Dieu, présent dans le pauvre, les riches donneront et se sanctifieront par le détachement et la générosité. Résignés dans leur misère, à l'exemple du Dieu qu'ils représentent, les pauvres iront à la vertu par l'humilité et par la patience. Les riches imiteront le Père, Créateur de toutes choses, qui possède tout et qui met sa gloire à donner. (De Place, *Jésus-Christ*).

---

## Note D

(se rapportant à la page 135)

I. — Le rapport des paroles qu'on lit dans saint Jean, et de celle de l'institution est visible : là *manger* ; et ici *manger* : là *boire* ; et ici *boire* ; là *la chair* ; et ici *la chair* ; ou ce qui est la même chose, *le corps* : là *le sang* : ici *le sang* : là *le manger* et *le boire*, *la chair* et *le sang* séparément ; et ici la même chose. Si cela ne fait pas voir précisément que tout cela n'est qu'un seul et même mystère une seule et même vérité, il n'y a plus d'analogie ni de convenance ; il n'y a plus de rapport ni de suite dans notre foi, ni dans les paroles et actions du Sauveur. Mais si le manger et le boire de saint Jean est le manger et le boire de l'institution ; donc en saint Jean, c'est un manger et un boire par la bouche ; puisque dans l'institution visiblement c'en est un de cette nature. Si la chair et le sang, dont il est parlé en saint Jean, n'est pas la chair et le sang en esprit et en figure, mais la chair véritable et le sang véritable, en leur propre et naturelle substance, il en est de même dans l'institution : et l'on ne peut non plus interpréter : *Ceci est mon corps* : *ceci est mon sang*, d'un corps en figure, d'un sang en figure ; que dans saint Jean : *Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang*, de la figure de l'un et de l'autre. Or, qui pourroit seulement songer que Jésus-Christ ait voulu dire : *Si vous ne mangez ma chair en figure, et mon sang de même, il n'y a point de vie pour vous* : et, *ma chair en figure est vraiment viande ; et mon sang en figure est vraiment breuvage* ; et ainsi du reste ? cela serait ainsi. Il ne l'est donc pas moins de

dire que *Ceci est mon corps* : *Ceci est mon sang* ; ne soit pas la vérité ; mais la figure de l'un et de l'autre.

Vous dites que souvent, dans l'Écriture, *manger*, c'est croire ; *boire*, c'est croire ; et que c'est là le manger et le boire dont il est parlé dans saint Jean. Mais puisque manger et boire à la fois c'est la même chose ; Jésus-Christ ne se seroit pas arrêté jusqu'à quatre fois répétées à distinguer le manger d'avec le boire, ni la viande d'avec le breuvage, s'il n'avoit pas regardé à autre chose. Visiblement donc il a regardé aux paroles de l'institution, où manger, c'est prendre par la bouche ; où boire, c'est boire dans une coupe et en avaler la liqueur. Ainsi, quoi qu'il en soit des autres passages, où manger et boire, c'est croire ; dans l'endroit que nous méditons, il n'est plus permis de dire que le manger et le boire soit un manger, et un boire impropre et allégorique, ni autre chose qu'un manger et un boire véritable et proprement dit, un manger et un boire par la bouche du corps.

Je le crois ainsi, mon Sauveur ! *si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang* : c'est-à-dire si vous n'obéissez à cette parole : *Prenez, mangez : Ceci est mon corps ; Buvez : Ceci est mon sang* ; et il n'y a d'autre différence entre ces paroles, sinon que par l'une vous promettez, dans l'autre vous donnez ; dans l'une vous préparez, dans l'autre vous instituez ; dans l'une vous vous étendez davantage sur le fruit, dans l'autre vous vous attachez plus précisément à exposer la chose même. Mais partout, c'est le même corps, le même sang, reçu de la même manière, et toujours pour la même fin, qui est de s'unir substance à substance, à la chair et au sang que vous avez pris.

Quel est le vrai effet, et la chose, pour ainsi parler, de ce sacrement ? Être incorporé à Jésus-Christ : lui être

parfaitement uni selon le corps et selon l'esprit : être avec lui une même chair et un même esprit, par la consommation de ce chaste mariage : être de ses os et de sa chair, comme une épouse fidèle ; mais être aussi de son esprit, en sorte qu'il jouisse, tout ensemble de notre corps, de notre esprit, de notre amour, comme nous jouissons du sien : en un mot, être le corps de Jésus-Christ, lui être uni membre à membre, comme les membres sont unis entre eux, comme tous le sont au chef, et cela pour toujours, sans jamais être en division ni en froideur, ni avec lui, ni avec aucun de ses membres ; parce qu'il veut non seulement venir en nous, mais y demeurer. Il ne s'unit qu'à regret et à contre-cœur à ceux qu'il voit désunis dans la suite et jusqu'à la fin : il ne les répute pas siens, de cette manière secrète et permanente, dont il veut qu'on soit des siens : autrement son disciple bien-aimé dira : *Ils étoient au milieu de nous ; ils en sont sortis ; mais ils n'étoient point des nôtres ; et pourquoi ? Parce que s'ils avoient été des nôtres ; ils seroient demeurés avec nous. Qui me mange demeure en moi, et moi en lui ; et qui n'y demeure pas, ne me mange pas comme il faut.*

En effet, qu'avons-nous dans l'eucharistie, qu'y avons-nous en substance, si ce n'est celui qui fait la félicité des bienheureux ? C'est la même chose, la même substance ; et il n'y a qu'à ôter le voile. Seigneur, ôtez ce voile ; percez ce nuage : que me restera-t-il entre les mains et devant les yeux, sinon cet objet qui fera ma béatitude ? N'ai-je pas déjà cet objet dans votre corps ? Dans le corps de Jésus-Christ n'ai-je pas son âme ? N'ai-je pas toute sa personne, et dans sa personne celui qui *y habite corporellement avec une entière plénitude*, c'est-à-dire, le Verbe divin : et dans ce Verbe, n'ai-je

pas son Père? et n'a-t-il pas dit la vérité; quand il a dit : *Qui me voit, voit mon Père*. J'ai donc tout. Que me reste-t-il à désirer, sinon de voir ce que je tiens, de percer le voile, de voir clairement et par une manifeste vision ce que je sais bien que j'ai, mais ce que je ne vois pas? Mais il n'y a qu'à demeurer en lui : car ainsi il demeurera en nous. Et il ne demande qu'à être vu, qu'à être parfaitement possédé, qu'à jouir parfaitement de nous en nous donnant tous ses biens et lui-même pour en jouir; enfin à être connu comme il connoit : c'est-à-dire, à être connu clairement, vivement, éternellement, sans obscurité, au-dessus de toute vision. Voilà le fruit, la vérité, l'entière consommation du mystère de l'eucharistie.

II. — Mais quoi? Nous faudra-t-il dévorer sa chair, ou vive, ou morte, en sa propre espèce et nature? Et puisqu'il faut que son sang nous soit aussi bien donné à boire, que sa chair à manger; afin que donné ainsi, il nous soit en gage que c'est pour la rémission de nos péchés qu'il a été répandu; faudra-t-il avaler ce sang en sa propre forme? A Dieu ne plaise. Dieu a trouvé le moyen, que sans rien perdre de la substance de son corps et de son sang, nous les prissions seulement d'une manière différente de celle dont ils sont naturellement exposés à nos sens. Par ce moyen, nous avons toute la substance de l'un et de l'autre; et Dieu, en nous les donnant dans une forme étrangère, nous sauve l'horreur de manger de la chair humaine, et de boire du sang humain, en leur propre forme.

Et comment a-t-il fait cela? Il a pris du pain, et il a dit : *Ceci est mon corps*, mon vrai corps, mais sous la figure de pain; il a pris une coupe pleine de vin, et il a

dit : *Ceci est mon sang*, mon vrai sang, sous la figure de ce vin dont j'ai rempli la coupe que je vous présente. Comme donc, afin que son Fils éternel et immortel pût mourir, il l'a fait Fils de l'homme : ainsi afin qu'on pût manger cette chair et boire ce sang, il a fait ce corps, pain d'une certaine manière ; puisqu'il a revêtu son corps de l'espèce et de la forme du pain : il a voulu que son sang fût encore versé dans nos bouches, et coulât en nous sous la forme et la figure du vin. Nous avons donc toute la substance de l'un et de l'autre ; les figures anciennes s'accomplissent, notre foi est contente, notre amour a ce qu'il demande : il a Jésus-Christ tout entier, en sa propre et véritable substance ; et l'Eglise le mange ; l'Eglise le reçoit : comme épouse elle joint de son corps ; elle lui est unie corps à corps, pour lui être aussi unie cœur à cœur, esprit à esprit. Comment tout cela s'est-il pu faire ? *Dieu a tant aimé le monde* : l'amour peut tout ; l'amour fait, pour ainsi dire, l'impossible pour se contenter, et pour contenter son cher objet. Dieu aussi a fait pour nous l'impossible ; je dis pour nous ; car pour lui, il n'y en a point : tout lui est possible. Mais ce qui étoit impossible à la nature à faire, et au sens humain à comprendre ; il l'a fait : son Fils est devenu le Fils de l'homme ; et il s'est approché de nous : la nature humaine, qu'il a mise en quelque façon entre lui et nous, n'a point empêché que ce ne soit lui-même en personne qui vint à nous, même comme Dieu : au contraire, il y est venu par l'homme même, et la chair qu'il a prise a été notre lien avec lui. De même, quand le Fils de l'homme a été donné à la mort, il a été vrai que le Dieu mourait lui-même, dans la nature qu'il avait prise. S'il faut ensuite manger cette chair donnée pour nous en sacrifice ; son amour en trouvera le moyen : *Prenez,*

*mangez, ceci est mon corps* : ne vous informez pas de la manière : c'est la substance qu'il vous faut ; car c'est à la substance qu'est unie la divinité et la vie. Sous la figure de ce pain, c'est mon propre corps : sous la figure de ce vin, c'est le même sang qui a été répandu pour vous. *Mangez, buvez* : tout est à vous : ne songez pas à ce que vos sens vous présentent ; c'est à votre foi que je parle ; c'est à elle que je dis : *Ceci est mon corps*. Souvenez-vous donc que c'est moi qui vous le dis. Nul autre que moi, nul autre que le Fils de Dieu, par qui tout a été fait, ne pourroit parler de cette sorte. Souvenez-vous que sous la figure de ce pain et de ce vin, c'est mon corps, c'est mon sang, que je vous donne : ce corps donné à la mort, ce sang répandu pour vos péchés.

Et comment tout cela s'est-il fait ? *Dieu a tant aimé le monde*. Il ne nous reste qu'à croire, et à dire avec le disciple bien-aimé : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous*. La belle profession de foi ! le beau symbole ! Que croyez-vous, chrétien ? Je crois l'amour que Dieu a pour moi. Je crois qu'il m'a donné son fils ; je crois qu'il s'est fait homme ; je crois qu'il s'est fait ma victime ; je crois qu'il s'est fait ma nourriture, et qu'il m'a donné son corps à manger, son sang à boire, aussi substantiellement qu'il a pris et immolé l'un et l'autre.

III. — Venons-en au Sacrifice. Quelle simplicité du sacrifice chrétien ! Je ne vois qu'un pain sur l'autel, quelques pains au plus, un peu de vin dans le calice. Il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus auguste, le plus noble qui se puisse jamais comprendre. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-

t-il point de sang dans ce sacrifice ? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés ; il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ : et cette chair et ce sang seront mystiquement séparés. Et d'où viendra cette chair, d'où viendra ce sang ? Il se fera de ce pain et de ce vin : une parole toute puissante viendra, qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang ; tout ce qui sera proféré par cette parole, sera dans le moment ainsi qu'il aura été prononcé ; car c'est la même parole qui a fait le ciel et la terre, et qui fait tout ce qu'elle veut dans le ciel et dans la terre. Cette parole prononcée originairement par le Fils de Dieu, a fait de ce pain son corps, et de ce vin son sang. Mais il a dit à ses apôtres : *Faites ceci* : et ses apôtres nous ont enseigné qu'on le ferait *jusqu'à ce qu'il vînt* : *donec veniat*, jusqu'au dernier jugement. Ainsi la même parole répétée par les ministres de Jésus-Christ aura éternellement le même effet. Le pain et le vin se changent ; le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place. O Dieu ! ils sont sur l'autel ce même corps, ce même sang ; ce corps donné pour nous, ce sang répandu pour nous. Quelle étonnante merveille ! C'est une merveille pour nous, mais ce n'est rien d'étonnant pour le Fils de Dieu, accoutumé à faire tout par sa parole. *Tu es guéri* : on est guéri : *Tu es vivant* : on vit, et la vie qui s'en allait est rappelée.

Voilà le signe que Jésus-Christ nous a laissé, signe auquel nous reconnaissons qu'il est véritablement présent. Car la parole nous le dit : et il ne faut pas être en peine de la manière dont elle exécute ce qu'elle prononce ; il ne faut songer qu'à ce qu'elle signifie. Car elle a en elle-même une vertu pour faire tout ce que veut celui qui l'envoie. *Il a*, dit-il, *envoyé sa parole, et elle*

*les a guéris, et elle les a arrachés des mains de la mort. Sa parole ne revient point inutile : elle fait tout ce qu'il a ordonné.* Entendez donc encore un coup cette parole : *Ceci est mon corps.* S'il avait voulu laisser un simple signe, il auroit dit : Ceci est un signe : s'il avait voulu que le corps fût avec le pain il auroit dit : Mon corps est ici. Il ne dit pas : Il est ici, mais : *Ceci l'est* : par là il nous définit ce que c'étoit, et ce que c'est. Quand on vous demandera : Qu'est-ce que ceci ? Il n'y a qu'un mot à répondre : C'est son corps ; la parole a fait cette merveille.

Elle n'en demeure pas là. Sortie de la bouche du prêtre comme de celle du Fils de Dieu, elle a fait sur le saint autel ce changement prodigieux : elle tourne ensuite sa vertu sur nous tous, qui assistons au sacrifice : elle éteint en nous tous nos sens : nous ne voyons plus ; nous ne goûtons plus, par rapport à ce mystère. Ce qui nous paroît pain, n'est plus pain : ce qui nous paroît vin, n'est plus vin : c'est le corps, c'est le sang de Jésus-Christ. Nous n'en croyons plus le jugement de nos sens ; nous en croyons la parole : elle a tout changé ; et nous-mêmes nous ne sommes plus ce que nous étions, des hommes assujettis à leur sens, mais des hommes assujettis à la parole. En cet état nous approchons du saint autel : Venez, le désiré de mon cœur : SITIVIT IN TE ANIMA MEA ; *Mon âme a soif de vous : en combien de manières ma chair vous desire-t-elle.* Oui, ma chair prend part au désir de l'âme : car c'est en elle que s'accomplit ce qui cause à l'âme ces transports. *Mon cœur et ma chair se réjouiront dans le Dieu vivant : tous mes os crieront : Seigneur, qui est semblable à vous ?* (BOSSUET, *Méditations sur l'Évangile*)

## Note E

(se rapportant à la page 177.)

En sortant de Jérusalem par la porte Orientale que les chrétiens appellent aujourd'hui porte de Saint-Etienne, on descend dans la vallée de Josaphat, et, après avoir passé le torrent de Cédron, on se trouve au pied de la montagne des Oliviers et tout près du jardin de Gethsémani. Ce nom signifie *pressoir d'huile* ; c'est là qu'on pressait les olives cueillies sur la montagne. C'est à Gethsémani, remarque saint Augustin, que Jésus-Christ a commencé à nous communiquer l'huile de sa miséricorde pour nous faire renaître dans la joie, l'huile de sa vertu pour nous donner la force de combattre, à son exemple, le démon avec succès. Les évangélistes donnent à ce lieu le nom de jardin, villa, domaine : c'était un lieu retiré, planté d'oliviers, comme il l'est encore aujourd'hui. Jésus-Christ passait le jour à enseigner dans le temple, puis il venait prier dans le jardin des Oliviers, et se rendait souvent à Béthanie pour la nuit. Dans le temps des grandes solennités surtout, où tant de monde affluait à Jérusalem, on passait la nuit dans les environs, sous des arbres ou sous des tentes, ce que permet la douceur du climat, et ce qui a lieu encore aujourd'hui.

A une des extrémités du jardin, il y a une grotte naturelle, assez spacieuse, dans laquelle on descend par huit marches. Elle reçoit le jour d'en haut par une ouverture pratiquée dans le roc ; on croit que c'est par là qu'on jetait les olives dans la grotte où se trouvaient les pressoirs. Les chrétiens l'appellent : Grotte de l'agonie, *Atrium agonizæ*. On peut admettre avec toute

vraisemblance que notre Sauveur y avait déjà quelquefois passé la nuit avec ses disciples. D'après la sœur Emmerich, Adam et Eve, chassés du paradis étaient venus pleurer leur faute dans cette grotte. Du temps de saint Jérôme elle servait de crypte à une église bâtie par-dessus ; elle était sous le vocable de *Saint Sauveur*.

Le jardin de Gethsémani appartient aux Pères de Terre-Sainte ; ils l'ont entouré d'un mur d'environ huit pieds de haut pour protéger les arbres qui occupent seuls cet espace, long de soixante pieds et large de cent cinquante. Ce jardin, le plus saint qui existe, et ses arbres, les plus vénérables après l'arbre de la Croix, puisque Jésus-Christ venait prier sous leurs ombrages, sont honorés par les pèlerins de toutes les religions. Aussi ceux-là mêmes qui leur refusent une si haute antiquité ne peuvent nier qu'ils ont été nourris dans une terre arrosée des pleurs et du sang de notre Sauveur. Aujourd'hui ils sont encore au nombre de huit.

Leurs rameaux sont presque desséchés, mais portent cependant encore quelques olives. Nous recueillîmes celles qui jonchaient le sol sous les arbres ; nous en fîmes tomber quelques-unes avec une pieuse discrétion et nous en remplîmes nos poches pour les apporter en reliques de cette terre à nos amis. Je conçois qu'il est doux pour l'âme chrétienne de prier en roulant dans ses doigts les noyaux d'olives de ces arbres dont Jésus arrosa et féconda peut-être les racines de ses larmes, quand il pria lui-même pour la dernière fois sur la terre. Si ce ne sont pas les mêmes troncs, ce sont probablement des rejetons de ces arbres sacrés. Mais rien ne prouve que ce ne soient pas identiquement les mêmes souches. J'ai parcouru toutes les parties du monde où croît l'olivier : cet arbre vit des siècles, et nulle part je n'en ai trouvé

de plus gros, quoique plantés dans un sol rocailleux et aride ».

Tout près de ces arbres se trouve un rocher plat, sur lequel six ou huit personnes peuvent s'asseoir ou se coucher commodément ; indépendamment de la tradition, tout porte à croire que c'est là que Jésus dit à ses disciples : « Asseyez-vous ici, *sedete hic*, tandis que j'irai là pour prier ». (Matt., XVI, 36.)

Tel est le jardin des Oliviers où se sont passées les premières scènes de la Passion. Dès maintenant nous sommes sur les traces de notre Rédempteur : les lieux que nous allons visiter, les chemins que nous allons suivre, ont été sanctifiés par sa présence : puissions-nous à chaque pas recueillir ses divins enseignements et en pénétrer notre âme !

Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, voulut faire la Cène avec ses disciples, en un lieu qu'il avait choisi, dans le Cénacle, sur le mont Sion. L'agneau pascal ayant été mangé selon les prescriptions de la loi, il institua la divine Eucharistie. Lorsqu'un des douze, Judas Iscariote, eut reçu du pain des mains du Sauveur, il s'éloigna pour aller consommer son crime : Satan s'était emparé de lui.

Alors Jésus se disposa à accomplir la grande œuvre qui lui avait été ordonnée par son Père. La nuit était venue ; il se dirigea vers le mont des Oliviers. Il faut une demi-heure pour aller du Cénacle à Gethsémani : on traverse le Cédron, puis on remonte la vallée de Josaphat, en suivant le pied de la montagne.

Arrivé dans le jardin, Jésus laissa huit de ses disciples en leur disant : « Restez ici, pendant que j'irai prier à l'endroit que j'ai choisi ». Et prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, les mêmes qui avaient été les témoins

de sa transfiguration, il commença à s'attrister et à s'affliger, et il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi ». Et il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre, et, s'étant mis à genoux, il pria son Père.

Le lieu où Judas trahit notre Sauveur est à dix ou douze pas du rocher où se trouvaient les apôtres. Jésus s'était un peu avancé vers Judas, et il lui dit : « Ami, pourquoi êtes-vous venu ? *Amice, ad quid venisti ?* » Alors ceux qui étaient venus avec Judas se saisirent de Jésus. C'est dans ce même lieu que saint Pierre coupa l'oreille à Malchus, valet du grand prêtre ; que Jésus fit un miracle pour le guérir, et qu'il dit à ceux qui se saisissaient de lui, et qui le garrotaient : « Vous êtes venus comme pour un voleur, avec des glaives et des bâtons. J'étais tous les jours avec vous dans le temple, et vous n'avez pas mis la main sur moi. Mais c'est maintenant votre heure et la puissance des ténèbres ». [Luc, XXII].

C'est donc ici que commence la *Voie de la Captivité* ; elle a environ un mille de longueur jusqu'à la maison du grand prêtre sur le mont Sion. Elle descend la vallée de Josaphat, en croisant le chemin que Notre-Seigneur avait suivi quelques jours auparavant lorsqu'il fit son entrée triomphante à Jérusalem, puis traverse le Cédron, vis-à-vis des monuments de Josaphat et d'Absalon, monte la colline du temple, pénètre dans la ville par la porte Sterquiline, et va aboutir à la maison de l'ancien grand-prêtre Anne. La maison d'Anne était sur le mont Sion, dans l'intérieur de la ville actuelle ; elle a été convertie en église, et elle appartient aux Arméniens.

Non loin de Gethsémani, du côté du sud, il y a des grottes sépulcrales profondes auxquelles on a donné plus

tard le nom de *Tombeau de Saint-Jacques*; on croit que c'est là que les apôtres se cachèrent pendant la passion de notre Sauveur, et qu'ils y demeurèrent sans nourriture jusqu'à ce que Jésus leur apparut après sa résurrection.

On croit de même que Marie et les saintes femmes, après la Cène, s'étaient retirées, avec quelques amis du Sauveur, dans la maison de Marie, mère de Marc, et qu'elles demeurèrent ensemble pendant cette nuit douloureuse en proie aux plus vives inquiétudes.

Jésus-Christ est arrêté, garrotté, maltraité, sur un ordre émané d'un conciliabule composé de prêtres et de docteurs de la loi; et cela au milieu de la nuit, avec l'aide d'un traître et d'une troupe de valets: c'est-à-dire qu'on a violé toutes les lois, mis de côté toutes les formes juridiques, et que ces prêtres et ces juriconsultes ont agi comme les malfaiteurs qui attendent leurs victimes dans les bois et dans les antres des rochers, ou comme tant d'autres magistrats qui, à différentes époques, ont voulu perdre quelques disciples de Jésus-Christ, coupables d'avoir enseigné la doctrine du rédempteur du genre humain.

Une tradition porte que notre Sauveur, en traversant le Cédron, tomba sur une pierre qui conserva l'empreinte de ses genoux et de ses mains. Quaresmius, en citant entre autres le témoignage du cardinal Baronius et celui du prince de Radziwil, qui assure avoir vu ces empreintes encore parfaitement conservées, ajoute: « Je n'ignore pas que quelques-uns ont tourné en ridicule ce fait comme vain et apocryphe; mais c'est bien plutôt à eux que le ridicule appartient, puisque non seulement l'impression de ces vestiges n'est pas opposée à la raison, mais elle a pour elle une certaine convenance, l'autorité, et d'autres faits semblables ».

Les empreintes qu'on voit aujourd'hui sont peu distinctes.

La sœur Emmerich raconte qu'elle vit le Sauveur renversé deux fois par les violentes secousses que lui donnaient les archers avant qu'il arrivât au lit du Cédron. Mais lorsqu'ils furent arrivés sur le milieu du pont, ils ne mirent plus de bornes à leurs cruautés : ils poussèrent brutalement Jésus enchainé et le jetèrent de toute sa hauteur dans le torrent, lui disant de s'y désaltérer. Il tomba sur les genoux, puis sur son visage, qui eût été grièvement blessé contre des rochers à peine couverts d'un peu d'eau, s'il ne l'avait pas garanti avec ses mains liées ensemble. Ses genoux, ses pieds, ses coudes et ses doigts s'imprimèrent miraculeusement sur le rocher où il tomba. « On ne croit plus à ces sortes de choses, ajoute-t-elle ; mais les rochers furent moins durs et plus croyants que le cœur des hommes et rendaient témoignage, dans ces terribles moments, de l'impression que la vérité suprême faisait sur eux. Je n'avais pas vu Jésus se désaltérer, malgré la terrible soif qui suivit son agonie au jardin des Oliviers ; je le vis boire de l'eau du Cédron lorsqu'on l'y eut poussé, et j'appris que c'était l'accomplissement d'un passage prophétique des Psaumes, où il est dit qu'il *boira dans le chemin de l'eau du torrent*. (Ps. CIX). (Mgr. Mislin *Les Lieux Saints*).

---

## Note F

(se rapportant à la page 122)

Posons avant toutes choses que Jésus, considérant en lui-même qu'il est juste que le pécheur, s'étant séparé de Dieu qui est son appui, tombe dans la dernière faiblesse ; au moment qu'il a résolu qu'il se mettrait en la place de tous les pécheurs, a suspendu volontairement et a retiré en lui-même tout l'usage de sa puissance. C'est pourquoi les Juifs s'approchant pour se saisir de sa personne, il leur dit cette mémorable parole : « Vous venez à moi comme à un voleur ; j'étais tous les jours dans le temple et vous ne m'avez pas arrêté ; mais c'est que voici votre heure et la puissance des ténèbres ». Il veut dire, ô Juifs, si vous l'entendez, que vous ne pouviez pas l'arrêter alors, parce qu'il se servait de sa puissance ; maintenant qu'elle n'agit plus, la puissance opposée n'a plus rien qui la borne, qui la contraigne. Voilà Jésus livré et abandonné à quiconque voudra l'outrager. *Nunc est hora vestra et potestas tenebrarum*. Cette suspension étonnante de la puissance du Fils de Dieu ne resserre pas seulement sa puissance extraordinaire et divine ; elle enchaîne la puissance même naturelle, et elle en suspend tout l'usage jusqu'au point que vous allez voir.

Qui ne peut pas résister à la force, quelquefois se peut sauver par la fuite ; qui ne peut pas éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse ; celui à qui on ôte cette liberté, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Jésus s'est ôté toutes ces puissances ; tout est lié jusqu'à sa langue. Il ne répond pas quand on l'accuse ; il ne murmure pas quand on le frappe ; et jusqu'à ce cri confus que forme le gémissement ou la plainte, triste et unique ressource de la fai-

blesse opprimée, par où elle tâche d'attendrir les cœurs et d'arrêter par la pitié ce qu'elle n'a pu empêcher par la force. Jésus ne veut pas se le permettre. Parmi toutes ces violences on n'entend point de murmures ; mais « on n'entend pas seulement sa voix » ; *Non aperuit os suum* ; bien plus, il ne se permet pas seulement de détourner la tête des coups. Eh ! un ver de terre que l'on foule aux pieds fait encore quelque effort pour se retirer, et Jésus se tient immobile, il ne tâche pas d'é luder le coup par le moindre mouvement : *Faciem meam non averti*.

Que fait-il donc dans sa passion ? Le voici, en un mot, dans l'Écriture : *Tradebat autem judicanti se injuste* ; « Il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement » ; et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent de l'insulter : *Tradebat autem* ; il se donne à eux pour en faire tout ce qu'ils veulent. On veut le baiser, il donne les lèvres ; on le veut lier, il présente les mains ; on le veut souffleter, il tend les joues ; frapper à coups de bâton, il tend le dos ; flageller inhumainement, il tend les épaules ; on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu ; Hérode et toute sa cour se moquent de lui, et on le renvoie comme un fou ; il avoue tout par son silence. On l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même. Cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille ; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas ; c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente ; voilà ce fou dans le corps de garde, qui s'imagine être roi des Juifs ; il faut lui mettre une couronne d'épines : *Tra-*

*debat autem judicanti se injuste* ; il la reçoit ; et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton ; frappez, voilà la tête. Hérode l'a habillé de blanc comme un fou : apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleurs ; mettez, voilà les épaules ; donne, donne ta main, roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre ; la voilà, faites-en ce que vous voudrez. Ah ! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné ; donne encore ta main qu'on la cloue ; tenez, la voilà encore. Enfin, assemblez-vous, Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats, revenez cent fois à la charge ; multipliez sans fin les coups, les injures ; plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités ; insultez à sa misère jusque sur la croix ; qu'il devienne l'unique objet de votre risée comme un insensé, de votre fureur comme un scélérat : *Tradebat autem* ; il s'abandonne à vous sans réserve, il est prêt à souffrir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

Faut-il que je fasse paraître successivement tous les différents personnages, un Judas qui le baise, un Pierre qui le renie, un Malchus qui le frappe, des faux témoins qui le calomnient, des prêtres qui blasphèment son nom, un juge qui reconnaît et qui condamne néanmoins son innocence ? Faut-il que je vous dépeigne notre Criminel gémissant à deux ou trois reprises sous la grêle des coups de fouet, suant sous la pesanteur de sa croix, usant toutes les verges sur ses épaules, émoussant en sa tête la pointe des épines, lassant tous les bourreaux sur son corps ? Mais le jour nous aurait quittés avant que j'eusse seulement touché la moitié de ce détail épouvantable.

Contemplez cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux; regardez cet homme que Pilate vous présente au haut du prétoire. Le voilà, le voilà, cet homme; le voilà cet homme de douleurs: *Ecce homo, ecce homo*. « Voilà l'homme ». Et qui est-ce? Un homme ou un ver de terre? Est-ce un homme vivant, ou bien une victime écorchée? On vous le dit c'est un homme: *Ecce homo*, « voilà l'homme ». Le voilà l'homme de douleurs; le voilà dans le triste état où l'a mis la Synagogue sa mère; ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés, nos propres péchés, qui ont fait fondre sur cet innocent tout ce déluge de maux. O Jésus, qui vous pourrait reconnaître? Nous l'avons vu, dit le prophète, et il n'était plus reconnaissable ». Bien loin de paraître Dieu, il avait même perdu l'apparence d'homme et « nous l'avons cherché même en sa présence »; *et desideravimus eum*. Est-ce lui? Est-ce lui? Est-ce là cet homme qui nous est promis, « cet homme de la droite de Dieu, et ce Fils de l'homme sur lequel Dieu s'est arrêté »? *Super virum dexteræ tuæ, et super Filium hominis quem confirmasti tibi*. C'est lui, n'en doutez pas: voilà l'homme, voilà l'homme qu'il nous fallait pour expier nos iniquités; il nous fallait un homme défiguré, pour reformer en nous l'image de Dieu que nos crimes avaient effacée; il nous fallait cet homme tout couvert de plaies, afin de guérir les nôtres: *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra*; « Il a été blessé pour nos péchés, il a été froissé pour nos crimes; et nous sommes guéris par la lividité de ses plaies ». *Et livore ejus sanati sumus*. (Bossuet, *Le Vendredi-Saint*).

## Note G

(se rapportant à la page 241)

Le titre qui a été cloué au haut de la croix par les ordres de Pilate, et qui portait l'inscription *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*, en hébreu, en grec et en latin, fut retrouvé au bas du Calvaire par sainte Hélène, et placé dans une caisse d'argent avec la partie de la vraie croix qu'elle destinait à la ville de Rome. Le titre, ainsi que nous l'apprend Sozomène, historien né en Palestine au commencement du v<sup>e</sup> siècle, était composé d'une tablette en bois de peu d'épaisseur, revêtue d'une couche de couleur blanche, pour mieux faire ressortir les lettres qui étaient en rouge. Au retour de sainte Hélène, les insignes reliques furent déposées dans son palais du Sessorium, en attendant que la basilique, qui devait les recevoir, bâtie à sa demande par Constantin, fût achevée; on donna à cette basilique le nom de Sainte-Croix-en-Jérusalem: elle existe encore. Sous Valentinien III, dans la première moitié du v<sup>e</sup> siècle, le titre avait été mis dans une caisse en plomb hermétiquement fermée et placée dans une petite niche au sommet de l'abside de cette église; ce fait ayant été oublié, on crut pendant longtemps que le titre était perdu. L'année 1492, à l'occasion de réparations faites dans cette basilique, les ouvriers découvrirent, derrière une plaque en terre cuite, une caisse en plomb sur laquelle on lisait ces mots: *Titulus Crucis*. Dans la caisse se trouvait effectivement la planche sur laquelle avait été écrite la cause de la condamnation du Sauveur, mais elle a été détériorée par le temps: le bois a noirci, la couleur rouge a rembruni et il ne reste plus de la légende hébraïque

que le bas de quelques lettres ; les deux autres sont incomplètes ; les lettres sont légèrement en creux. La planchette a 235 millimètres de largeur et 130 millimètres de hauteur ; évidemment elle n'est pas entière. De même que sainte Hélène a fait trois parts de la vraie Croix, il est possible qu'elle en ait fait trois aussi du titre pour Rome, Jérusalem et Constantinople ; cette dernière est venue à Paris ; d'autres villes en ont aussi des fragments.

M. Drach, rabbin converti, a rétabli le titre en caractères hébreux, qui était, comme nous l'avons dit, presque entièrement effacé :

Chez les Romains, l'écríteau destiné à faire connaître au peuple le motif de la mort du condamné était attaché à son cou ou porté devant lui, puis cloué sur l'instrument du supplice : tout cela indique qu'il devait être écrit sur un fond solide et en grands caractères, et s'accorde parfaitement avec le titre conservé à Rome. Après la condamnation de Jésus, on a eu un temps suffisant pour transcrire sur un morceau de bois l'inscription de Pilate ; mais son exécution grossière prouve aussi que ce travail a été fait à la hâte, et expliquerait au besoin la présence de quelques fautes grammaticales. Pilate était entouré, non de grammairiens, mais de Juifs et de soldats de différentes nations, dont aucun peut-être ne savait les trois langues de l'inscription.

La forme grossière de l'inscription en grec et en latin fait soupçonner avec raison que le titre entier dans les trois langues a été tracé par la même main, probablement par un Juif attaché au proconsulat. Considérant l'hébreu comme le texte, et le grec et le latin comme traductions, il a écrit ces deux dernières langues de droite à gauche, afin que sous chaque mot hébreu se

trouvât sa double traduction. Au reste, les Grecs et les Romains étaient habitués à cette écriture renversée, qu'on remarque sur plusieurs médailles anciennes.

Les trois langues inscrites sur le titre de la Croix et qui sont précisément celles dont se sont servis notre Sauveur dans ses divins enseignements et le Saint-Esprit dans l'inspiration des saintes Écritures, sont considérées par les catholiques comme langues sacrées, et ont été pendant les trois premiers siècles exclusivement employées pour la liturgie de l'Eglise dans toutes les contrées où s'est établi le christianisme, et où elles n'étaient pas les langues vulgaires. Renvoyez donc au pied de la Croix ceux qui demandent pourquoi l'Eglise tient tant à l'hébreu, au grec et au latin. Ces langues, inscrites d'une manière providentielle par le gouverneur romain au-dessus de la tête du Fils de Dieu, et placées entre le ciel et le divin médiateur, ont été admises par l'Eglise comme intermédiaires entre le ciel et la terre. Dans plusieurs occasions, notamment à Gethsémani et sur le Thabor, notre Sauveur a choisi trois de ses disciples pour être les témoins les plus intimes de ses souffrances et de sa gloire, et ce furent ceux qui devaient annoncer son Evangile dans ces trois langues : saint Pierre, à Rome, en latin ; saint Jean, à Éphèse, en grec, et saint Jacques, en hébreu, à Jérusalem. (Tiré de l'ouvrage de Mgr Mislin, *Les Lieux Saints*).

---

## Note H

(se rapportant à la page 285)

Jésus opéra deux fois le miracle d'une pêche miraculeuse : la deuxième fois après sa Resurrection ; la première, aux débuts de sa vie publique, quand il choisit ses premiers Apôtres. C'est de cette première pêche miraculeuse que nous nous occupons ici. Voici le récit des Evangelistes (Matt., IV, 18, 22. Marc., I, 16-20. Luc., V, 1-11).

*Jésus dit à Simon : « Avance en pleine eau et jette les filets pour pêcher. — Maître, répondit Simon, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. Mais sur votre parole je jetterai le filet.*

*Il le jeta et ils prirent une si grande quantité de poissons que le filet se rompait.*

*..... A cette vue Simon-Pierre tomba aux genoux de Jésus ..... Jésus lui dit : Ne crains point ; désormais tu seras pêcheur d'hommes.*

Pierre seul a des sujets dans tout l'univers ; il peut faire entendre la parole de vie dans les îles les plus éloignées, dans les contrées les plus inhospitalières et jusqu'aux extrémités de la terre. Sa monarchie spirituelle et sa juridiction sont sans bornes, parce que Jésus-Christ n'a pas assigné de limites à Pierre, aux pêcheurs de la mer de Tibériade, dont il leur a abandonné, au contraire, toute la surface, et par là, je le répète, l'univers entier, pour y prendre des poissons de toutes qualités et de toutes grandeurs : « Va en avant, et jetez vos filets pour prendre du poisson : *Duc in altum, et la rete retia in capturam piscium* ».

Quand le Sauveur eut prononcé ces paroles, Pierre reprit aussitôt : « Mais, Seigneur, mes compagnons et

moi nous avons pêché toute la nuit dans cette même mer sans rien prendre ». Cette déclaration de Pierre est, selon Bède, la figure de l'inutilité des efforts tentés par les savants et les sages pour attirer les hommes à Dieu durant la nuit séculaire qui précéda la venue de Jésus-Christ. De sorte que la pêche abondante qui suivit l'obéissance des disciples au commandement de Jésus, est la figure de l'éclatant miracle opéré par les apôtres, substitués aux anciens sages. Cet artisan obscur n'emploie pas la violence, dans son labeur : il jette son filet à la mer et il tire à lui les poissons qui s'y prennent volontairement. Or, Dieu l'a choisi pour convertir la terre, afin que, dans cette condition nouvelle, il se comportât de la même manière, et qu'en changeant de profession, il ne changeât pas de conduite. C'est ce qui arriva : les apôtres ne contraignirent personne à embrasser le christianisme ; ils ne violentèrent aucun homme. Tant de peuples divers ne se trouvèrent réunis dans la même Eglise, que parce qu'ils vinrent librement se précipiter dans les filets de la prédication apostolique. La parole, voilà l'arme des convertisseurs, et non l'épée : il n'y eut point de menaces, mais d'aimables invitations ; la ruse n'y eut aucune part, la vérité seule fut montrée aux yeux des peuples.

Mais ce miracle (digne de l'étonnement des cieux) de la propagation rapide de l'Eglise, sans l'emploi ni de la séduction, ni de la fraude, ni de la violence, ni d'aucun des moyens qui attirent ou assujettissent le monde ; ce miracle, dis-je, est lié, par une merveilleuse dépendance, au caractère de la *catholicité* de l'Eglise. Il faut que *tous* se plient à admettre une religion qui se présente, se déclare et se prouve instituée pour le bien de *tous* ; car l'efficacité d'une religion est la preuve de la

*catholicité* de sa nature. Ainsi, parmi toutes les communions chrétiennes, celle-là seule sera vraiment *catholique* et *universelle*, qui, lorsqu'elle est libre dans son action, se propage et s'étend avec facilité, en dépit de toutes les passions. Or, cette merveilleuse efficacité, ce pouvoir surhumain de dominer les esprits et d'attirer les cœurs se trouve dans la seule Eglise romaine.

Les instruments qui servirent dans cette pêche des hommes ne pouvaient, par leur nature, s'user avec l'usage ni vieillir avec le temps. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas été fabriqués par l'art de l'homme, mais par la grâce de Dieu. Les apôtres ont reçu du divin Maître des filets que le temps ne consume point, des cannes que la vermoulure n'attaque jamais, des hameçons que la rouille n'atteint pas. Ils se sont assis sur une pierre inébranlable que les flots heurtent vainement ; ils se sont embarqués sur une nacelle qui affronte, sans crainte de se briser, et les vagues et les tempêtes. Mais où trouver, depuis les apôtres, ces instruments qui ne s'usent pas, ce roc qui n'est jamais ébranlé, cette barque qui se rit du naufrage ? Ah ! cette barque c'est l'Eglise, et ce rocher c'est Pierre ; car c'est à Pierre qu'il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise ».

A Jérusalem, il convertit huit mille personnes dans deux sermons ; du jour où, sur l'ordre du ciel, il attira par le filet de la foi, dans la barque de l'Eglise, comme prémices des Gentils, le centurion Corneille ; de cet instant, dis-je, où commença, par de si heureux auspices, la noble pêche des Ames, Pierre n'a jamais cessé de pêcher dans la personne de ses successeurs. En effet, le Souverain Pontife est encore aujourd'hui celui à qui il a été dit, comme autrefois à Pierre : *Tu es pêcheur d'hommes*. C'est donc au Souverain Pontife qu'il appar-

tient de convertir les âmes; aussi est-ce lui qui, dans l'Eglise, jusqu'à présent, en personne ou par ses légats, les évêques, les prêtres, les missionnaires qu'il envoie par toute la terre, convertit les infidèles et les hérétiques, tout comme les premiers Pontifes convertirent d'abord Rome, puis envoyèrent convertir les autres peuples.

Mais, hors de l'Eglise, qu'est-ce que la prédication? Le schisme, convaincu de son impuissance, y a renoncé. A-t-on jamais entendu parler de missionnaires dans cette nuit où personne ne peut opérer ni son salut, ni celui d'autrui, et où, par conséquent, l'on pèche toujours sans rien prendre. Ils se servent d'engins usés, propres plutôt à mettre en fuite le poisson qu'à le prendre. Ils s'appuyent sur l'autorité du *jugement privé*, origine de toutes les erreurs, écueil de toutes les vérités. Ils ne jettent pas leurs filets de la barque de Pierre, mais de la barque de Photius, ou de Luther, ou de Calvin, ou d'Henri VIII, où Jésus-Christ n'est pas ni ne peut être. Et cela au nom des gouvernements temporels, des trafiquants et des spéculateurs qui les envoient; et cela, plus dans l'intérêt de la politique et de la cupidité, que dans celui de la religion et de la charité. En un mot, ils n'opèrent pas au nom de Jésus-Christ, mais bien au nom de Satan; est-il donc étonnant qu'ils ne pêchent qu'à l'avantage du démon?

Les missionnaires de l'Eglise catholique, les envoyés du Souverain Pontife, travaillent *seuls de jour, et dans la lumière*, à la splendeur d'une foi perpétuelle, constante, unanime, universelle. Ils jettent leurs filets de la barque de Pierre; dans les régions les plus reculées, ils sont toujours de l'Eglise ou dans l'Eglise où se trouve Jésus-Christ, le soutien de leur courage, le compagnon

de leurs travaux. Ils pêchent en son nom, par ses ordres : *In verbo tuo.*

Les filets prennent pêle-mêle le bon et le mauvais poisson : ainsi, dit saint Augustin, la prédication évangélique s'empare-t-elle indistinctement des hommes charnels et des spirituels, des réprouvés et des élus. Le filet qui se rompt et la barque qui submerge signifient que les schismes et les erreurs des hérétiques, les scandales des mauvais chrétiens, menaceraient de compromettre l'*unité* de l'Eglise. Mais, en se remettant à flot, en résistant à son poids immense, la barque de Pierre et son filet prédisent aussi que ce serait en vain : *Et cum tanti essent, non est scissum rete.* Quel beau privilège dans l'Eglise ! son filet mystérieux, sa barque de construction divine, tout en embrassant l'universalité des hommes, ne doit souffrir aucun dommage ni dans son intégrité, ni dans son *unité* ! Quel prodige ! Nonobstant la multitude d'hommes qu'elle accueille dans son sein, tous si différents par l'éducation et par le génie, par le caractère et par les mœurs, par les habitudes et par le langage, par la foi et par la vertu ; quoiqu'elle embrasse et qu'elle renferme des citoyens de tous les pays du monde, de tous les climats, de toutes les races et de toutes les conditions ; malgré le poids énorme, discordant, turbulent, qui menace toujours de rompre ses filets, l'Eglise reste intacte ; et plus elle pêche, plus elle se remplit, et plus aussi elle est entière ! *Et cum tanti essent, non est scissum rete* (Ventura).

---

## Note I

*(se rapportant aux pages 297 et 302.)*

Jésus-Christ ne regarde pas si ceux qu'il appelle sont à la hauteur de leur mission ; car il prétend renverser le cours ordinaire des choses, il prétend que son œuvre fasse de grands hommes, non que de grands hommes fassent son œuvre. Bien plus, toujours conséquent dans ses vues, il veut des apôtres qui répondent au Maître. Comment s'est-il attaqué aux puissances qu'il veut abattre ? Comment a-t-il marché à la conquête souveraine qu'il médite ? C'est par l'opprobre, par la faiblesse, par l'anéantissement volontaire de soi-même. Il lui faut des coopérateurs qui soient, de leur nature et par leur condition, ce qu'il a paru lui-même, mais par sa volonté et par son choix. Il rejette inexorablement tout ce qui a une valeur et une puissance selon le monde. Il passe devant les savants, les habiles, les sages, sans daigner leur donner un regard. Il descend aux derniers degrés de l'échelle sociale, il descend jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qui n'est pas, dit saint Paul, afin de s'en servir pour confondre ce qui est. Il va aux bords des lacs et parmi les filets des pêcheurs. Lui-même, ouvrier autrefois et aujourd'hui conquérant, il s'adresse à d'autres ouvriers dont il fera des conquérants, à leur tour et à l'heure qu'il a fixée. Des mercenaires dont l'ambition se borne au succès d'une pêche, des ignorants pour qui le monde de la pensée n'existe pas, des hommes grossiers et qui n'ont jamais traité avec les hommes, des bateliers, en un mot, fixent son choix souverain.

L'un étend la main sur l'Orient, l'autre sur l'Occident.

L'un dit : à moi les barbares ; l'autre : à moi la Grèce et Rome. Chacun a sa part dans cette distribution de peuples et d'empires ; chacun se trace son champ de bataille et se pose son but de conquête ; chacun se met à l'œuvre, sans douter un instant du succès. Les années succèdent aux années, les luttes aux luttes. Au terme de la carrière, pas un d'eux qui ait trahi sa mission ou qui ait été trahi par la fortune. Avant de mourir chacun remplit sa mesure de victoire. A sa mort, chacun d'eux reste législateur et conquérant.

Le doigt divin est visible. Qu'a voulu J.-C. ? se faire un royaume, c'est-à-dire une Église tellement en dehors et au-dessus des puissances humaines que nul ne pût prétendre ou à la gloire de l'avoir établie ou au droit de la gouverner. La sagesse a consisté à contredire la sagesse humaine, la force à se passer de la force du monde. En choisissant les ignorants et les pauvres et en triomphant par eux seuls, non seulement J.-C. a fait éclater une vertu surhumaine, mais il a élevé à jamais sa personne et son Église au-dessus de toutes les puissances d'ici-bas. Il a pris des bateliers pour coopérateurs, parce qu'il est bien sûr que jamais le monde n'attribuera le succès à leur faiblesse. Il a dédaigné les sages, parce qu'on n'aurait pas manqué de faire honneur de la victoire à leur sagesse. Il les appellera à leur tour, sans doute, mais ce sera après tous les autres et quand il sera évident que le triomphe n'est pas leur œuvre. Oui quand les pêcheurs auront pris les peuples dans leurs filets, quand la philosophie divine de la croix sera acceptée de tous, quand le genre humain sera, d'un côté, à ses pieds et, de l'autre côté, les sages seuls dans leurs écoles désertes, alors J.-C. viendra à eux.

J.-C. serait infidèle à lui-même, s'il ne les choisit-

sait comme il a choisi les apôtres, c'est-à-dire sans proportion avec le but à obtenir.

Il est un ordre constant et, en quelque sorte, inflexible selon lequel s'accomplissent les révolutions sociales. Cet ordre J.-C. l'a méprisé jusqu'ici ; il le méprisera jusqu'au bout. Ainsi les révolutions commencent de loin dans les esprits, éclatent ensuite dans les faits ; l'opinion les prépare, les événements les consomment. J.-C. ne prépare rien et brusque tout, les idées, les intérêts, les mœurs, les institutions, l'opinion surtout, cette reine du monde, comme dit Pascal. Dans l'ordre humain les révolutions partent d'en haut, le mouvement est donné par quelques hommes puissants qui ont la foule derrière eux et qui sont servis par les circonstances. Les masses suivent et l'idée populaire triomphe. J.-C. tenta sa révolution en sens inverse, c'est-à-dire de bas en haut, du peuple aux grands, des pauvres aux riches, des ignorants aux sages et aux hommes de génie. Reste un troisième caractère des révolutions humaines : c'est que toutes elles triomphent par l'ascendant de la force et toujours avec violence. Car c'est la loi de toute puissance qui marche, de briser ce qui résiste ; s'arrêter pour elle, ce serait mourir. La révolution tentée par J.-C. et par les siens viole toutes ces lois. Elle n'admettra que deux moyens de succès : au lieu de la force, la persuasion ; au lieu de la violence, la douceur jusqu'à la faiblesse. Point d'autres armes que la foi ; point de sang versé, que le sang de ses disciples et de ses apôtres. Deux moyens, en un mot, la parole et le martyr.

Et ne dites pas : mais la parole, c'est la première des puissances ; au fond, c'est le levier du monde. La première des puissances ! Oui, sans doute, quand elle part des hauteurs de la société ; oui, quand elle est éloquente ;

oui, quand elle s'adresse aux passions ou aux intérêts du moment. Non, quand elle part d'en bas ; non, quand elle est sur les lèvres des ignorants ; non, quand elle s'adresse à des intérêts si dédaignés, contre des passions vivantes. Ne dites pas alors que la parole est la première des puissances ; dites plutôt que c'est la dernière des faiblesses.

Je me représente par la pensée les premiers débuts de la conquête chrétienne. Des étrangers paraissent tout à coup au milieu de la foule, sur les places publiques d'Antioche, de Corinthe, d'Athènes, de Rome. Qui sont-ils et d'où viennent-ils ? On se le demande autour d'eux et nul ne sait le dire. L'extérieur pauvre, le visage exténué, le corps tout saignant encore des stigmates d'un récent martyr, ils parlent sans recherche, sans art, dans une langue qu'ils balbutient. Jetant, dit un Père, jetant à chaque mot la vérité avec leurs solécismes, ils s'adressent à ce peuple qui ne les connaît point, ils disent : frères, *fratres*, que faites-vous ? Qu'adorez-vous ? Le bois et la pierre ? Jetez bas ces idoles ; crucifiez vos sens ; humiliez vos esprits ; faites pénitence, et n'adorez qu'un seul Dieu, le Seigneur J.-C. mort sur une croix et sans lequel il n'y a point de salut. Quel accueil, je le demande, devait recevoir une telle parole adressée par de tels prédicateurs et à un tel auditoire ? Mais nous tous, nous sommes nés entre les bras de l'Eglise et l'éducation à presque identité pour nous la langue de l'Evangile et la langue de la raison. Et la parole chrétienne rencontre en nous des oppositions si vives et des résistances si opiniâtres ! Que devait-ce être de cette même parole tombant comme la foudre au milieu de la société païenne ? Les passions armeront contre elle la liberté humaine. Il faut donc que l'apôtre de la vérité

soit non seulement son prédicateur, mais encore son athlète. C'est peu de l'exposer, il faut la défendre. Ce n'est point assez de parler pour sa cause, il faut combattre. Mais comment ses apôtres vont-ils la défendre? En cédant à toutes les violences. Comment vont-ils combattre? En mourant. Aussi contemplez les apôtres, ces prétendants à l'empire du monde : toujours et jusqu'au bout le même système d'infirmité et le même parti pris de faiblesse. Vous avez entendu les prédicateurs, contemplez les athlètes. Apôtres et disciples sont affichés dans tous les édits de proscription. Ils sont nommés dans tous les cris de mort. Ils connaissent toutes les routes de l'exil. Ils descendent dans toutes les prisons. Ils montent sur tous les échafauds. Ils rougissent de leur sang tous les glaives. Toujours, de leur part, la faiblesse qui cède et qui souffre, jamais la violence qui se raidit et résiste. Si on les insulte, ils baissent la tête devant l'outrage. Si on les met aux fers, ils ne brisent point les chaînes. Si on tire l'épée, ils présentent la poitrine. Si on frappe, ils pardonnent et ils prient pour les bourreaux. Et ainsi cédant toujours, souffrant tout, d'opprobres en opprobres, de faiblesse en faiblesse, de martyr en martyr, ils restent seuls maîtres du champ de bataille. Les victimes ont vaincu, le monde appartient aux martyrs. Autour d'eux les temples croûlent sur les trônes et les écoles sur les temples et sur les trônes. Un mouvement inouï confond et mêle tout. Des catastrophes sans nom accumulent les ruines sur les ruines. Les lois, les arts, les institutions, tout se précipite, tout est à terre. Puis, quand l'agitation s'est calmée, quand les bruits sont tombés, quand la poussière soulevée par tant de débris s'est dissipée, au-dessus de tous les décombres, que reste-t-il? La cité spirituelle, la cité de

Dieu, avec la croix pour étendard, les pêcheurs de Galilée pour princes, le Supplicié du Calvaire pour souverain. La devise triomphale du Christ est arborée d'un bout du monde à l'autre : *Christus vincit, regnat, imperat.*

Mais comment la faiblesse a-t-elle survécu à la force ? Comment les apôtres du Christ ont-ils vaincu en mourant ? Une sagesse vulgaire n'eût vu dans un tel moyen qu'une cause assurée de ruine ; la sagesse de J.-C. y a vu le triomphe. Et qu'avait prétendu J.-C., sinon constituer le règne de l'âme et le règne de Dieu ? Quand il parut, il trouva Dieu dans l'oubli, l'âme dans le mépris universel. Quand on disait plaisir, fortune ou gloire, toutes les ambitions s'agitaient. Quand on disait liberté, les cœurs s'émouvaient. Quand on disait patrie, le courage se dévouait. Quand on disait l'âme ou Dieu, l'homme restait froid, insouciant, immobile. J.-C. dit aux siens : souffrez et mourez ! Voilà le but atteint à moitié. Quand les hommes avaient vu leurs semblables mourir pour la patrie ou pour la liberté, ils avaient dit : la liberté et la patrie sont tout ; puisqu'on meurt pour toutes deux. Quand ils virent les apôtres souffrir et mourir pour Dieu et pour l'âme, ils dirent à leur tour : Dieu et l'âme sont donc plus que la liberté, plus que la patrie, plus que la vie, puisqu'on immole tout pour l'âme et pour Dieu. Ah ! c'est bien connaître l'homme qui n'estime ce que valent les choses que par ce qu'elles coûtent. En demandant aux siens le sacrifice de toutes choses pour la vérité, il mettait d'un seul coup la vérité au-dessus de toutes choses ; il en faisait la plus haute des puissances et la première divinité du monde.

Supposez qu'à la quatrième année du règne d'Auguste, alors que le Sauveur du monde cachait à Beth-

léem le mystère de sa naissance, un prophète envoyé du ciel se fût présenté devant César et son Sénat, et que là en présence du maître du monde et des descendants des Crassus, des Pompée et des Scipion, il leur eût parlé en ces termes :

« Ecoutez, César, et vous, sénateurs, écoutez. Dans une ville obscure de l'Orient un enfant vient de naître qui est votre souverain et dont vous êtes les sujets. Cet enfant n'a rien de ce qui donne la gloire au berceau des hommes. Sa vie sera comme sa naissance, pauvre et méprisée ; sa mort sera cruelle et honteuse. Il mourra sur la croix, mais une fois au tombeau cet homme dominera le monde. A vous, César, il prendra votre capitale pour en faire le siège de son culte et le centre de son Eglise, et il contraindra vos successeurs à se retirer devant le Pontife qui le représente. Vous, sénateurs, il soumettra vos descendants à ses lois. Il abattra cet autel de la Victoire élevé dans cette enceinte, et il mettra en sa place son image. Il se suscitera des disciples, des apôtres, même parmi vos enfants. Il leur fera donner leur sang pour sa cause et, après que vos successeurs les auront immolés dans vos amphithéâtres, il les forcera de déposer leurs restes dans des temples qui seront les siens et d'élever des autels à leurs propres victimes. En moins de quatre siècles, tout cela sera accompli et sans retour ». (De Place, *Jésus-Christ*).

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

### LES RAMEAUX

Pages

1. La vie du Christ, vie d'obscurité, de faiblesse, de souffrance. — Mais le Christ était Dieu. Il lui plut de montrer de temps à autre que la glorification et le triomphe dépendaient de sa volonté souveraine. — Il quitte Béthanie et son entrée triomphale à Jérusalem se prépare. — Ordre donné à deux de ses Apôtres et ou sa puissance sur les volontés humaines se manifeste. — L'annon et l'annonce. — Prophétie de Zacharie. — Haute signification mystique. La conversion des peuples ; le délaissement d'Israël. — L'action de Dieu visible dans l'élan populaire et les triomphales ovations de la foule. — Sens profond des acclamations. Jésus est « l'envoyé ». Jésus est le « béni ». Jésus est de race royale. Jésus est le « David » véritable. Jésus est l'auteur de la « paix et de la gloire au plus haut des cieux ». — Pleurs de Jésus sur Jérusalem. Quel est son crime ? Quel sera son inexorable châtiment ? — Jérusalem image de l'âme pécheresse dans son crime et dans son châtiment. — Description de ce châtiment. — Attitude désolante de Jérusalem, au moment où Jésus y fait son entrée. — Insolente injonction des Pharisiens. Réponse de Jésus. — Les vendeurs chassés du Temple. Déploiement d'une force surnaturelle. — Multitude d'infirmes et de malades guéris. — Nouveau miracle : la parole donnée aux enfants à la manivelle pour acclamer l'Homme-Dieu. — Prophétie qui annonçait ce miracle.

- II. Des Grecs étrangers demandent à voir Jésus. — Scène grandiose et touchante. — Jésus-Christ livre tour à tour son âme à l'angoisse devant sa passion, à la joie devant la rédemption du monde et la conversion des peuples qui en seront le prix. — Qu'appelle-t-il « son » heure » ? — Application pratique des paroles du Sauveur. — Le « grain de froment ». — Nécessité de mourir avec Jésus-Christ pour renaitre et vivre éternellement en Lui. — La voix du Père se fait de nouveau entendre, comme au Jourdain, comme au Thabor. — Jésus devait être glorifié au Calvaire. — Rénovation du monde par la Croix. — Les Juifs se méprennent volontairement sur les paroles du Sauveur. — Leur châtement sera de ne plus voir la lumière et leur aveuglement fut prédit par Isaïe. — Les incrédules jugés et punis sans miséricorde au dernier jour. . . . . 1

## LE LUNDI SAINT

- I. *Le figier desséché.* — Les Apôtres croient par erreur que Jésus vient chercher du fruit. — Jésus veut seulement donner un exemple de sa puissance judiciaire. — Le figier stérile c'est d'abord le peuple Juif, qui finira, après de longues miséricordes, par être rejeté et desséché. — Le figier stérile est aussi l'image de toute âme, qui se complait orgueilleusement dans de fallacieux mérites et ne donne à Dieu aucun des fruits attendus.
- II. Jésus fait son entrée dans le Temple. — Les Pharisiens l'entourent. — Leur insolente et sotte question. — Jésus les force à émettre sur le baptême et la mission de Jean-Baptiste un jugement qui les confond ou les expose à la colère du peuple. Ils se taisent honteusement.
- III. *Parabole des deux fils.* — Les Juifs et les Gentils sont signifiés dans cette parabole. — Nous devons nous l'appliquer à nous-mêmes. — Deux classes de fideles. Les uns qui, après avoir violé les commandements de Dieu, se convertissent et les observent héroïquement. Les autres, toujours lâches et déloyaux, cachent, sous un

semblant de piété, de trop véritables résistances aux ordres divins.

- IV. *Parabole de la vigne et des vigneron.* — Vaste portée de cette parabole, qui embrasse l'histoire juive tout entière. — La vigne c'est tout l'ensemble des grâces départies à Israël et des efforts de Dieu pour sanctifier son peuple. — Les envoyés sont les prophètes et les justes de l'ancienne Loi. — Effrayants martyres que les Juifs leur font subir. — Le « Fils de famille » envoyé le dernier n'est autre que le Fils de Dieu, Jésus-Christ. — Sa passion et sa mort bellement prédites. — Circonstance spéciale : Jésus sera crucifié « hors de la vigne », hors des murs de la Cité. — Les Pharisiens amenés tout d'abord à prédire le sort réservé aux vigneron homicide, se rétractent ensuite effrayés. — Leur déicide sera suivi de châtimens effroyables. — Jésus-Christ, la « pierre rejetée », deviendra la clef de voûte de tout l'édifice. Jésus-Christ centre unique auquel tout vient aboutir. — Sort de ceux qui repoussent Jésus-Christ, peuples comme individus. — Un premier châtimant les meurtrit. — S'ils s'obstinent, la « pierre » tombe sur eux et les écrase.

- V. *Parabole des invités aux noces du fils du roi.* — Similitudes et dissemblances entre cette parabole et la précédente. — Elle a d'abord un sens général : c'est toute l'histoire de la fondation de l'Église que Jésus-Christ nous peint. — Les Juifs les premiers y sont conviés. Durant plus de trente années après le Calvaire et la résurrection Dieu leur envoie ses apôtres et ses saints pour les inviter au salut. — Ils refusent obstinément. — Ils vont jusqu'à mettre à mort les envoyés de Dieu. — Enfin la vengeance arrive, ils sont détruits et dispersés. Les nations les remplacent dans la salle du festin. — La parabole s'adresse à chacun de nous. Les « noces du fils du roi », c'est l'Incarnation, l'union du Verbe avec la nature humaine. — La fête commence dès ce-là par la grâce et les biens immenses que nous procure la grâce, puis elle se consomme éternellement dans les cieux. — La « robe nuptiale », Condition absolue pour avoir part au festin éternel : la grâce sanctifiante. Sort terrible de

ceux qui meurent sans cette grâce. — Sens premier de ce mot du Sauveur : « beaucoup d'appelés, mais peu d'élus..... »

## MARDI SAINT

- I. A propos du figuier desséché, enseignement du Sauveur sur la puissance de la foi. — Puissance aussi de la prière. — Mais condition essentielle de cette puissance : la charité.
- II. Piège tendu au Sauveur par ses ennemis. — Le tribut dû à César. — Périodie de ce piège. — Divine sagesse de Jésus et son grave enseignement. — Ce que nous devons au Pouvoir public. — Où s'arrête notre obéissance. — Comment Dieu, notre Maître souverain, doit être obéi en tout et toujours.
- III. Question posée par les Saducéens qui nient la vie future. — Qu'advient-il du mariage dans une vie future ? — Enseignement du Sauveur : enseignement double. Jésus-Christ montre d'abord, dans l'immortalité dont jouissent les Elus, l'inutilité et la suppression de tout rapport conjugal. Puis il affirme la réalité d'une vie future et de la résurrection des corps. — Double cause de l'erreur des Saducéens et de tous les incrédules : ils méconnaissent les affirmations de Dieu contenues dans les Ecritures. Ils méconnaissent la puissance de Dieu et jugent de l'action divine par la faiblesse et l'impuissance de la nôtre.
- IV. Un scribe, envoyé traitreusement par les Pharisiens, lui pose cette question : Quel est le plus grand des commandements de Dieu ? — But perfide de cette interrogation. — Qu'était d'ailleurs ce Scribe ? Apparente contradiction des Evangélistes. — L'amour dont Dieu et le prochain sont l'objet est le suprême commandement. — Il domine tous les autres. Il renferme tous nos devoirs. Il annule et rend impossibles tous nos vices. — Qu'est-ce qu'aimer Dieu « de tout son cœur » ? — Qu'est-ce que l'aimer « de toute son âme » ? — Qu'est-ce que l'aimer

« de tout son *esprit* » ? — Qu'est-ce que l'aimer « de toutes ses *forces* » ? — Le second commandement semblable au premier. — Motifs faux de l'amour du prochain. Motifs seuls vrais, puissants, immuables, de cet amour. — Dernières paroles de Jésus au Scribe.

V. Jésus confond les Pharisiens sur la question de sa Divinité. — Impossible, sans confesser sa divinité, d'expliquer le Psaume CIX<sup>e</sup> de David. — Jésus « fils » de David selon son humanité. Jésus « Seigneur » de David selon sa divinité. — Comment tout le psaume CIX<sup>e</sup> proclame la divinité de Jésus-Christ.

VI. Les « *Vx* » contre les Scribes et les Pharisiens. — Il importait que le Sauveur dévoilât les vices du sacerdoce Pharisaique. Motifs de cette urgence. — Tyrannique domination des Scribes et des Pharisiens. — Le laisser-aller scandaleux de leur vie. — Leur orgueil et l'ambition des honneurs qui les dévore. — Ici Jésus fait une digression destinée à l'instruction des siens. Humilité nécessaire à ses Apôtres et à ses prêtres. — En quel sens précis il faut prendre quelques-unes de ses paroles. — Jésus revient aux Pharisiens et aux Scribes. — Zèle et prosélytisme faux et hypocrites. — Leur avarice et les sacrilèges ou cette avarice les emporte. — Leurs vaines observances cachent leurs vices trop réels. — Ils sont impudiques. — Ils sont cruels et sanguinaires. Comme leurs pères ils feront mourir les innocents. Plus qu'eux, ils se préparent au crime effroyable d'un déicide. — Après le Christ ils feront péir ses Apôtres et ses Saints. — Ruine de Jérusalem préliste jusque dans ses moindres détails.

VII. *La denier de la pauvre veuve.* — Consolants aperçus sur l'aumône. Les riches doivent la faire. Les plus pauvres le peuvent. — Admirable exemple que les pauvres nous donnent très souvent.

VIII. *La ruine de Jérusalem.* — A l'admiration des Apôtres pour les splendeurs du Temple, Jésus-Christ répond par la prédiction de son entière ruine. — Double question des Apôtres : la première sur les signes précurseurs de la ruine de Jérusalem et du Temple ; la seconde sur la fin du monde et les signes qui l'annonceront. — Jésus répond

d'abord à la première. — Des signes annonceront la ruine de la Cité sainte. — Le premier sera l'apparition de faux prophètes et de faux messies. Ils se succéderont sans relâche durant trente années. — Un second signe sera la confusion sanglante qu'amèneront, d'une part la guerre civile, les combats acharnés des factions rivales ; d'autre part les calamités publiques, les pestes, les famines. Bientôt aussi des signes menaçants dans le ciel. Témoinage de l'historien Joseph pour les Juifs. Témoinage des auteurs païens pour le reste du monde. — Le troisième de ces signes plus éloignés sera la prédication victorieuse de l'Évangile parmi toutes les nations. — Après les signes éloignés viendront les signes prochains. Que faut-il entendre par « l'abomination de la desolation » dans le lieu saint ? — Premier investissement de Jérusalem. On peut encore s'en échapper et le Sauveur y exhorte. C'est le dernier moment où le salut fut possible et les Chrétiens en profitèrent. — Enfin vient le moment de la ruine. Le siège par Titus. — Effet des prières des justes dans les calamités publiques.

**IX. Fin du monde.** Prédiction du Sauveur. — Deux temps à distinguer dans la fin du monde : le temps qui précédera et que des signes annonceront ; le moment précis de la venue de Jésus-Christ et qui restera un secret incommunicable de Dieu. — Des signes précurseurs le premier sera une vaste et cruelle persécution. — Triple caractère de cette persécution : la séduction, l'oppression, l'intervention diabolique. — Autre signe : des commotions violentes, des phénomènes terrifiants dans la nature, des cataclysmes et des calamités de toute sorte. — Autre signe : l'Ante-Christ et son empire. — Autre signe : la conversion en masse du peuple Juif. Traduction constante dans l'Église. Paroles de l'Écriture.

**X.** Le moment même où Jésus-Christ apparaîtra reste un impénétrable secret. Les fidèles, avertis par les signes précurseurs, s'y préparent. Les mondains et les pécheurs vivent dans une stupide tranquillité. — Les « jours de Noé ».

**XI.** Avènement de Jésus-Christ. — Des scènes multiples le

remplissent, mais tout s'y accomplit dans l'espace d'un moment. — Conflagration universelle. — Destruction et rénovation du monde. — Le feu pour les justes et les pécheurs à cet instant suprême. — La résurrection des corps. — La séparation, par les anges, des justes et des réprouvés. — Jésus-Christ au haut des Cieux. Les Elus vont l'y rejoindre. — Jugement général. — Les réprouvés rejetés en enfer. — Les Saints introduits triomphalement dans le ciel. — Hommage rendu par Jésus-Christ à son Père. — Dieu tout en tous.

XII. Jésus ajoute, à ses prédictions des paraboles qui les dramatisent. — *Parabole des dix Vierges*. — Sous ce nombre « dix » comprenons le genre humain dans son entier. — Pourquoi nous sommes appelés « Vierges ». Le genre humain se partage en justes et en pécheurs : Vierges sages et Vierges folles. — Qu'est-ce que la lampe allumée ? Qu'est l'« huile » ? — Les vierges endormies ce sont toutes les générations humaines au tombeau. Réveil soudain, quand apparaît Jésus-Christ à la fin du monde. — Impossibilité, alors, de se refaire la sainteté perdue. — Les pécheurs implorent en vain et sont chassés loin du ciel.

*Parabole des talents*. — Elle a le même but que la précédente. — De plus elle détaille l'inégalité des dons de Dieu et la nécessité de les faire valoir. — Responsabilité diverse qu'entraînent les dons de Dieu. — Devoirs inhérents à chaque situation. — La reddition des comptes au dernier jour. — Les bons serviteurs. Leur récompense. — Le serviteur paresseux, l'homme vide de vertus et de bonnes œuvres. — Sa condamnation. Idée que Jésus-Christ nous donne de l'enfer.

XIII. *Le Jugement dernier*. — Apparition de Jésus-Christ dans sa gloire. — Sa cour céleste. — Devant lui toutes les générations humaines. — Séparation des bons d'avec les pécheurs. — Les deux sentences : « Venez, les bénis » ; « Allez, les maudits ». — La Charité est donnée par Jésus-Christ comme le pivot du salut. — Raisons de ce fait. La charité est l'accomplissement de toute la Loi. — Jésus-Christ identifié au pauvre. Le pauvre continuant, perpétuant, Jésus-Christ.

## MERCREDI SAINT

- I. — Jésus le passa tout entier hors de Jérusalem, vraisemblablement à Bethanie et dans les solitudes environnantes. — Nous pouvons croire qu'il fit trois parts de ce temps suprême : une donnée à la prière ; une autre consacrée à fortifier les apôtres contre le scandale de ses humiliations et de sa mort ; une troisième largement dépensée en effusions de l'amour filial. — Dernier adieu de Jésus et Marie. — Jésus console et affermit Marthe, Marie et Lazare.
- II. Scènes qui se déroulent dans Jérusalem. — Judas, dans le Temple, en pourparlers sacrilèges avec les prêtres. — Il s'offre à se saisir adroitement de Jésus et à l'amener aux Sanhédrites. — On convient du prix de la trahison. — Sur la colline de Sion les Sanhédrites sont assemblés et discutent sur l'opportunité du moment de l'arrestation. — Décidés d'abord à remettre après la Pâque, la proposition de Judas les fait changer d'avis et précipiter le crime.....

113

## JEUDI SAINT. LA CÈNE.

## L'EUCCHARISTIE. DISCOURS APRÈS LA CÈNE.

- I. *Les apprêts de la Pâque.* — Jésus y montre sa puissance divine. — Splendeurs dont il veut entourer son sacrifice mystique et son Eucharistie. — Comment s'ouvre le repas pascal. La première coupe distribuée aux Apôtres. — Le lavement des pieds. Charité, humilité, amour tout extraordinaire du Verbe incarné envers l'homme. Là est l'extrême limite de la dilection. — Refus véhément de Pierre, puis son ardente demande, qui donnent lieu aux enseignements du divin Maître. — Après l'absolution des fautes graves, il faut se purifier des souillures légères. — Mot de Jésus sur Judas et l'inexprimable douleur de son âme devant le crime et la perdition du traître. — Comment l'Eglise met en pratique les leçons que Jésus

donne après le lavement des pieds. — Trahison de Judas annoncée. — Trouble de Jésus. — Frayeur des Apôtres. Leurs anxieuses questions. — Judas interrogé à son tour. — Continuation du repas pascal. Le vin de la seconde coupe. Jésus annonce sa résurrection.

II. *Institution de l'Eucharistie.* — Jésus-Christ l'institue comme Sacrement et comme Sacrifice. — Les effets en nous de la divine Eucharistie. — Matière du Sacrement et du Sacrifice. Pourquoi le pain ? Pourquoi le vin ? — Explication des paroles et des actes de Jésus-Christ. — Il bénit. — Il rompt. — Il distribue. — C'est à ses Apôtres purifiés qu'il donne l'Eucharistie. — Pourquoi aussi à Judas. — Force invincible des expressions dont se sert Jésus-Christ. C'est une Puissance infinie qui opère. — Dessin que Dieu poursuit dans l'Eucharistie. — Explication des paroles de la consécration du calice. — Explication des actes. — Un peu d'eau est mêlée au vin. Ainsi fera l'Eglise.

Perpetuité du divin Sacrifice. Les Apôtres et les prêtres offriront par toute la terre et durant tous les siècles l'Oblation sainte.

Judas clairement désigné à Jean. — Après une dernière marque de bonté du Sauveur, il sort impénitent et consume son crime. — Extase sublime de Jésus et prophétie de la gloire dont sa Passion sera le fruit. — Etrange discussion parmi les Apôtres, à qui serait le plus grand dans le futur royaume. Enseignement de Jésus.

III. *Discours après la Cène.* — Le Sauveur en tient la première partie au Cénacle ; la seconde, vraisemblablement, durant le trajet du Cénacle au Cédron ; la troisième, qui est sa Prière, sur les bords du Cédron et avant de le franchir.

Dans la première partie Jésus énumère tout ce qu'il laisse à ses Apôtres et à ses fidèles qu'il va quitter. Il laisse l'Église. Mais du monde, ils s'aimeraient les uns les autres ; c'est le commandement « nouveau ». — Interruption de Pierre qui affirme présomptueusement sa force de sauver son Maître jusqu'à la mort. Jésus lui prédit sa chute et arme les Apôtres contre le scandale de la Croix.

Eux et l'Église seront en but aux assauts de l'enfer. Mais Pierre et son siège seront indefectibles. Aux Apôtres, terrifiés et dans l'angoisse où les jette la nouvelle annonce de sa Passion, Jésus propose le deuxième don qu'il leur laisse : l'*espérance*. Les différentes demeures du Ciel. Le sein du Père. Comment allons-nous au Père ? Par Jésus-Christ. — Interruption de l'Apôtre Thomas. Jésus lui redit comment Lui et son Père ne font qu'un seul et même Dieu, et comment ce n'est que par Lui qu'on va au Père. — Nouvelle interruption de l'Apôtre Philippe. Jésus lui montre, comme à Thomas, comment sa consubstantialité avec le Père fait que qui voit le Fils voit le Père. — La foi en Jésus-Christ, essentielle condition du salut. Jésus-Christ est Dieu, comme ses œuvres le prouvent, et non seulement ses œuvres, mais les œuvres plus merveilleuses encore que les siens opéreront après lui. — Jésus quittant ce monde, nous laisse donc, comme troisième bien, la *foi*. — Le quatrième don sera celui de l'*Esprit consolateur*. Rôle de l'Esprit-Saint dans l'économie de la Rédemption. L'Esprit-Saint dans les âmes. L'Esprit-S. mt refusé au monde indigne de le recevoir. — Autre don ineffable : *Jésus-Christ*. — Le Sauveur nous enlève seulement la visibilité de sa présence au milieu de nous. Pourquoi Jésus-Christ reste inconnu au monde ? — Nouveau don de Jésus-Christ : la *paix*. Combien est précieux ce don. — Jésus termine la première partie de son discours quand son regard divin voit dans l'ombre de la nuit, s'organiser la troupe qui le doit venir prendre. Lui et ses Apôtres quittent le Cénacle.

Deuxième partie du Discours. — Sous l'emblème de la vigne Jésus explique à ses Apôtres le magnifique mystère de la *vie surnaturelle*. — Par Jésus-Christ nous devenons des êtres divins. — Le Céleste Vigneron. La taille de la vigne. Les fruits de la vigne. — Sort terrible de ceux qui se séparent de Jésus-Christ. Le feu éternel les consumera. — Bonheur ineffable de rester dans l'amour de Jésus-Christ. — Mais ce bonheur a des conditions, dont la plus expresse est de garder les Commandements. — Il en est une autre essentielle aussi, c'est la Charité fraternelle. — Comment ne pas aimer ceux qu'a aimés Jésus

jusqu'à donner pour eux sa vie? — Comment nous traiter les uns les autres en étrangers, quand Jésus fait de nous tous ses frères? — Nouveau motif de nous aimer entre nous, quand nous nous voyons tous hais du monde. — Mystère étrange que cette haine du monde! — Mais Jésus-Christ nous en explique les motifs. — Haine d'opposition. — Haine diabolique. — La mort de Jésus-Christ nous vaut le don de l'Esprit-Saint. — Mission de l'Esprit-Saint touchant : le péché, la Justice, le jugement. — Mission de l'Esprit-Saint touchant la révélation des vérités divines. — Jésus doit mourir. Mais il doit ressusciter et réapparaître à ses Apôtres. Ce sera le moment de la complète illumination. — Jésus a vaincu le monde.

*La prière de Jésus.* — Elle a trois objets. — Jésus prie pour lui-même, pour la double gloire, de Lui à son Père et de son Père à Lui. — Jésus prie pour ses Apôtres. Pour leur préservation au milieu du monde. Pour leur sanctification. Quant au monde Jésus se refuse à prier pour lui! — Enfin Jésus prie pour son Église. Il demande pour elle l'union. Il demande pour elle la béatitude du ciel.....

120

## LA DIVINE PASSION

I. Gethsémani. — La tristesse divine. La prière. — L'agonie. — La sueur de sang. — Les Apôtres à Gethsémani. — Jésus s'offre à mourir, mais Il obtient de son Père le salut du monde. — L'ange à Gethsémani.

II. Judas et la troupe qu'il guide. — Le baiser du traître. Jésus apparaît en Dieu, quand d'un mot il renverse la cohorte chargée de l'arrêter. — Le coup d'épée de l'Apôtre Pierre. Nouveau miracle de Jésus. — Jésus est pris et garrotté. — Dispersion des Apôtres. — Fuite du jeune homme dont on veut s'emparer.

III. Jésus conduit au palais des Grands prêtres. — Interrogatoire chez Anne. But et nature de cet interrogatoire. — Le soufflet du valet. — Jésus est mené chez Caïphe. — Les faux témoins. — Le silence de Jésus. — Confu-

sion et inanité des témoignages. — Solennelle affirmation que fait Jésus de sa Divinité. Prophétie de son second Avènement. — Le Sauveur commence à subir toutes sortes de mauvais traitements.

IV. Les reniements de saint Pierre. — Ils ont eu lieu en trois différentes circonstances; mais ils ont été plus nombreux. — Le regard de Jésus sur Pierre. — Le remords, la douleur, les larmes, la conversion, type parfait de toute conversion véritable.

V. Jésus, entraîné par les valets des grands Prêtres, subit mille outrages, est assailli de coups. — Sa prière instante. Ainsi expiait-il notre orgueil et notre sensualité.

VI. Le matin venu, nouveau conciliabule du Sanhédrin, afin de pallier quelque peu les illégalités de la nuit. — Nouvelle interrogation de Céphé. — Jésus repousse une partie, fait droit à celle qui a trait à sa Divinité. — Confession solennelle de sa Divinité. Annonce des splendeurs et des puissances qui marqueront sa seconde venue sur la terre.

VII. La fin du traître Judas. — En quoi fausse était sa conversion, inefficace son repentir, stérile sa douleur. Il lui manquait tout ensemble la foi, l'espérance et l'amour. — Le démon dans l'âme de Judas. Le psaume prophétique de David. — Judas dans le Temple. L'accueil des prêtres achève de le précipiter dans le désespoir. — Il jette l'argent et fuit dans la vallée d'Hinnom. Prophétie de Jérémie. Prophétie de Zacharie sur le Champ du potier, prix de la trahison. — Judas pendu dans le champ du potier. — Comment saint Pierre a pu dire que ce champ lui appartenait. — Conciliabule des Prêtres pour l'emploi des trente deniers. Ils achètent le champ où Judas s'est pendu.

VIII. Jésus conduit à Pilate. — Ce qu'était l'Antonia. — Les Juifs, sans y vouloir pénétrer, en assiègent tumultueusement l'entrée. — De tous les chefs d'accusation que les Juifs vocifèrent contre Jésus, Pilate n'en retient qu'un qui l'a frappé. — La royauté mystérieuse de Jésus. — Le Sauveur s'efforce d'éclairer l'âme de Pilate et de l'élever jusqu'à la conception du royaume éternel, et aussi jusqu'à sa mission d'apporter au monde la vérité. — Pi-

late rebelle à cette première révélation, n'en reconnaît pas moins l'innocence de Jésus et veut le sauver. — Nouveaux pourparlers avec les Juifs. — Expédient auquel il a recours pour se débarrasser de la cause du Juste en le renvoyant à Hérode. — Ce qu'était Hérode. — Hérode traite Jésus comme un idiot, s'en fait, lui et sa soldatesque, un jouet et le renvoie à Pilate. — Réconciliation des deux misérables. — La lâcheté de Pilate devant les Juifs s'accroît et se traduit pour Jésus en de nouveaux supplices. — Jésus comparé à Barabbas. — Message de la femme de Pilate. — Barabbas préféré à Jésus. Epouvantables clameurs de mort. — Pilate se lave les mains. — Il condamne Jésus à la flagellation des esclaves, supplice horrible chez les Romains. — Le Couronnement d'épines. Jésus torturé par les soldats du Prétoire. — Pilate ramène Jésus devant les Juifs. — « *Ecce homo* ». — Nouvelles clameurs de mort. — Effroi de Pilate au mot de « *Fils de Dieu* ». Il ramène Jésus dans le palais et l'interroge. — Suprêmes efforts de Jésus pour l'éclairer. — Une dernière menace des Juifs triomphe enfin de Pilate qui livre Jésus au supplice de la croix.....

177

## LA DIVINE MORT

- I. La Voie douloureuse. — Le cortège. — Les deux criminels suivant Jésus. — Jésus est Roi triomphant dans cette sortie de Jérusalem. Il porte son sceptre royal. Il sort pour conquérir le monde. — Pourquoi Jésus devait mourir hors de la ville. — Simon le Cyrénéen. Significations profondes. — Annonce aux femmes de Jérusalem des calamités à venir. — Jésus succombe sous ses douleurs : un vin mêlé de myrre lui est présenté. — Il arrive au Calvaire.
- II. Stations du chemin de la Croix que la tradition seule a consacrées.
- III. Le crucifiement. — Outrages dont le Divin Crucifié ne cesse plus d'être abreuvé. — Les deux larrons. — Conversion admirable de l'un des deux. — Paroles de Jésus en croix. — Le titre de la croix. Reclamations inutiles

- des Juifs auprès de Pilate. — Partage des vêtements. — Les outrages continuent et deviennent universels. — Marie, saint Jean, les saintes femmes au Calvaire. — Une parole de Jésus nous la donne pour Mère. — Le cri d'angoisse de Jésus. — La soif : le breuvage qu'un soldat lui présente. — Le grand cri. — La mort.
- IV. Les prodiges éclatent de toute part. — Epouvante et confession de la foule. — Confession plus explicite encore du Centurion et des légionnaires. — Les Saintes femmes au pied de la Croix. — Message des Juifs à Pilate. — Le coup de lance qui transperce le Divin Corps. Profonds mystères du sang et de l'eau qui coulent du côté entr'ouvert du Sauveur.
- V. La sépulture. — Joseph d'Arimathie chez Pilate. — Nicodème et Joseph d'Arimathie au Calvaire. — Ils déposent le Divin Corps au tombeau. — Le soir venu, deux pieuses femmes restent seules près du Sépulcre.
- VI. — Descente de l'Âme divine de Jésus dans les limbes. Son ministère de joie et de lumière au milieu des Justes de l'Ancienne Loi. — Belle page de saint Jean Chrysostome.....

## LA RÉSURRECTION

- I. Ce qu'elle devait avoir de silencieux et d'invisible. — Ce que, d'autre part, elle devait avoir d'éclatant et de miraculeux. — Jésus ressuscité dès la première aube, mais sans que nul ne le puisse apercevoir. — Les prodiges éclatent alors de toute part. Les Anges descendent éblouissants de lumière. La terre tremble. Les gardes épouvantés s'enfuient vers Jérusalem. — La résurrection du Sauveur entourée de tous les signes possibles de crédibilité.
- II. Les Saintes femmes au tombeau. — Course précipitée de Marie-Madeleine vers Pierre et Jean pour leur annoncer l'ouverture du Sépulcre et la disparition du Saint Corps. — Les deux Apôtres accourent sans mystère de leur course et de leur entrée successive dans le Sépulcre. — Apparition de Jésus à Marie-Madeleine. —

- Apparition de Jésus aux Saintes femmes. — Apparition de Jésus à Pierre. — Sauf Pierre et Jean, les Apôtres se refusent à croire à la Résurrection.
- Les gardes devant le Sanhédrin — Leur témoignage sur les prodiges dont ils ont été spectateurs. — Les Sanhédrites les corrompent à prix d'argent. — Fable absurde qu'on leur fait répandre.
- Apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs. — Etat d'âme de ces disciples. — Jésus commence par les instruire. Puis, en les communiant, se découvre à eux. — Leur retour auprès des Apôtres. — Incrédulité persistante de plusieurs.
- Apparition de Jésus, au Cénacle, aux Apôtres réunis, ce soir même de la résurrection. — Vérité de la chair du Sauveur. Ses blessures. — Il converse et mange avec ses apôtres. — Il leur confère le pouvoir de remettre les péchés. — Incrédulité de l'Apôtre Thomas.
- III. Huit jours plus tard, au Cénacle encore, Jésus apparaît aux Apôtres. Thomas vaincu par l'évidence tombe à ses pieds et l'adore.
- IV. Apparition de Jésus à ses Apôtres en Galilée. — La pêche miraculeuse. Ses significations mystiques. — Le repas. — Triple confession de foi et d'amour de l'Apôtre Pierre. — Primauté du Siège apostolique établie dans l'Église. — Paroles mystérieuses de Jésus au sujet de l'avenir des apôtres Pierre et Jean. — Prédiction du martyre de Pierre et de la longue survivance de saint Jean.
- V. Apparition de Jésus à ses Apôtres et à une foule nombreuse sur une montagne de Galilée. — Mission donnée aux Apôtres de conquérir le monde. — La foi. — Le baptême. — Les signes miraculeux. — Nombreuses furent, outre celles-ci, les apparitions de Jésus ressuscité . . . . .

## L'ASCENSION. LA PENTECÔTE. LES PREMIERS JOURS DE L'ÉGLISE.

### I. L'Ascension.

Les Apôtres sont revenus à Jérusalem. — Jésus leur apparaît. — Il leur ouvre le sens des Écritures. — Il leur an-

nonce la venue prochaine de l'Esprit-Saint. — Négligeant leur question relative au royaume temporel, il les constitue conquérants du monde entier et fondateurs du royaume des âmes.

Jésus conduit ses Apôtres, auxquels se sont joints de nombreux disciples, sur la cime du mont des Oliviers. — Son Ascension glorieuse. — Descente et paroles des Anges. — L'entrée du Sauveur au ciel décrite dans les Prophètes.

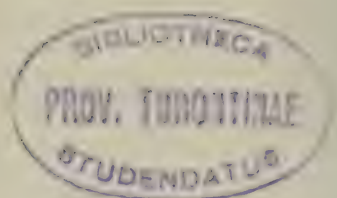
## II. La Pentecôte.

Réunion nombreuse de disciples, au Cénacle, avec les Apôtres et la glorieuse Vierge Marie. — La descente du Saint-Esprit. — Le souffle impétueux de la tempête. — Le feu. — Le feu partagé en langues étincelantes, reposant sur la tête de chacun. — Explication de chacun de ces signes. — Stupeur où est jetée Jérusalem à l'apparition des Apôtres et des disciples rayonnants des dons de l'Esprit-Saint. — Conversions par milliers opérées par Pierre. — Miracle éclatant sur un infirme. — Véhémentes prédications de Pierre.

III. Les premiers jours de l'Église. — La vie sainte des premiers fidèles à Jérusalem. — Quelques exceptions sévèrement traitées par Pierre : Ananie et Saphire. — Les premières persécutions. — Le saint Diacre Etienne. — Conversion et apostolat de saint Paul. — Martyre de saint Jacques. — Emprisonnement et miraculeuse délivrance de saint Pierre. — Les Apôtres se dispersent à travers le monde. — Courses apostoliques de saint Paul. — Mort et Assomption de la Très Sainte Vierge. — Apostolat de saint Jean en Asie. — La nation déicide s'enfonce de plus en plus dans son crime et son impénitence. — Le châtement tombe enfin sur elle. Pendant que l'Évangile triomphe dans le monde entier, Jérusalem est détruite et le peuple Juif est ou massacré ou traîné en captivité et dispersé par toute la terre.....

<b>Note A.</b> — Le Temple de Jérusalem .....	77
<b>Note B.</b> — Description d'une noce juive.....	102
<b>Note C.</b> — Jésus Christ se personnifiant dans le pauvre..	112
<b>Note D.</b> — L'institution de la Sainte Eucharistie .....	135
<b>Note E.</b> — Gethsemani.....	340
<b>Note F.</b> — La flagellation et le couronnement d'épines..	347
<b>Note G.</b> — Le titre de la Croix.....	351
<b>Note H.</b> — Les péchés miraculeux .....	354
<b>Note I.</b> — Mission des Apôtres dans le monde entier....	350

---



# TABLE ANALYTIQUE

## DES EVANGILES DES DIMANCHES ET FÊTES

---

### LES DIMANCHES DE L'ANNEE

---

#### AVENT

##### Premier Dimanche

Tomes Page.

*Que deviendront les pécheurs quand apparaîtra Jésus-Christ? — Quelle aura été leur conduite durant la période qui précédera? — Double attitude des pécheurs et des mondains. Quand les signes avant-coureurs éclateront, quand les convulsions de l'univers seront terribles, quand les calamités qui précéderont la calamité suprême se succéderont dans une suite et une violence terribles, les pécheurs seront dans l'épouvante; la terreur les brisera sans néanmoins les convertir. — Puis, par l'incurable légèreté propre aux gens du monde, ils se rassureront, ils reprendront leur vie d'affaires, de dissipation et de plaisir. Ce sera « les jours de Noé, » dont Jésus-Christ parle ailleurs. — La venue subite du Souverain Juge les surprendra dans leur fausse sécurité.*

*Que deviendront les justes quand apparaîtra Jésus-Christ? — Ils auront foi aux paroles divines. Ils auront vaillamment subi la persécution des méchants. Au lieu de s'abaisser, « ils leveront la tête ». Ils attendront leur redemption, comme nous attendons les splendeurs du printemps.....*

### Deuxième Dimanche

*Qu'est-ce que ce message du Saint Précurseur à Jésus ?*

— L'emprisonnement de Jean-Baptiste. — Son anxiété que causent les mauvaises dispositions de ses disciples à l'égard de Jésus-Christ. — Il faut les convaincre de la Divinité du Sauveur; pour cela il les lui députe, afin que la vue de ses miracles triomphe de leur mauvais vouloir. — Aussi Jésus les multiplie-t-il devant eux.

*Ce qu'était Jean lui-même.* — Magnifique éloge du Saint Précurseur sur les lèvres de Jésus. — Intépidité de Jean. Jean ne saurait être le « roseau » qui plie à tout vent. Jean ne saurait être l'hôte efféminé des cours, lui que le cachot retient et que l'austerité ne cessa de sanctifier. — Jean est prophète. — Jean est le centre des deux Testaments. — Jean est le plus grand parmi les hommes.

*Ce qu'était Jésus-Christ en face de Jean.* — Jean était le héraut, Jésus était le Prince. — Jean qui brillait plus au dehors était infiniment « moude ». — Jean avait annoncé le premier Avènement de Jésus-Christ comme Elie annoncera le second.....

II. 1

### Troisième Dimanche

*Dans quelles circonstances et pour quel but l'ambassade des Juifs à Jean-Baptiste.* — Ce que les Pharisiens redoutent de Jésus. — Ce qu'ils prétendent faire de Jean. — Leur plan est de constituer Jean Messie, et de repousser ainsi le Jésus de Nazareth que, tout ensemble, ils méprisent et redoutent.

*Attitude et paroles de Jean-Baptiste.* — Il repousse avec véhémence le titre de Messie. — Il déclare ce qu'il est, quelle est sa seule mission, comment il est le préparateur, le précurseur, l'organe du vrai Messie. — Ce vrai Messie est venu. Il sauvera le monde, en le baptisant dans la grâce, dans l'Esprit-Saint. — Ce Messie est plus grand que tout homme en ce monde.....

J. 129

### Quatrième Dimanche

*Mission de Saint Jean-Baptiste.* — Mission double : il doit préparer le peuple à l'Évangile ; il doit révéler la présence et la divinité de Jésus-Christ. — De là l'éclat immense dont nous le voyons entouré, la puissance de sa parole, les multitudes qui accourent à lui, l'extraordinaire solennité que met saint Luc à annoncer sa mission.

*Sainteté de Jean-Baptiste.* — Sa naissance miraculeuse. — Son genre de vie au désert. — Sa force, sa douceur, son ardent amour pour Jésus, son zèle des âmes. — Saint Jean-Baptiste termine la vie ancienne, sous la précédente Loi, et inaugure la vie nouvelle, toute spirituelle et céleste.

*La prédication de Saint Jean-Baptiste.* — Son fond : il dispose les âmes à la pénitence ; il prêche assidument Jésus-Christ. — Sa diversité : comment il traite les orgueilleux ; comment il traite les humbles.

*Le baptême de Jean-Baptiste.* — Ce qu'il ne pouvait être. — Ce qu'il était en réalité.....

I, 99

## LES DIMANCHES APRÈS L'ÉPIPHANIE

### Dimanche dans l'octave de l'Épiphanie

*Que faisait Jésus à Nazareth.* — Jésus vivait dans l'obscurité, dans l'obéissance, dans la pauvreté, dans le travail. — Dans l'obscurité. C'était le remède à notre orgueil, la grande et solennelle leçon dont avaient besoin notre ambition, notre faste, notre insatiable désir de paraître. L'homme s'était perdu, comme l'ange, pour avoir voulu usurper la gloire de Dieu. Il devait se réhabiliter par l'humilité et l'obscurissement. — Dans l'obéissance. Notre intraitable esprit d'indépendance ne pouvait être redressé que par l'obéissance de l'Homme-Dieu. — Dans la pauvreté, afin de relever et

de glorifier le pauvre. — Dans le travail, afin d'ennoblir l'artisan.

*Pourquoi son séjour au Temple, à douze ans ?* — Pour laisser paraître un premier rayon de sa divinité. —  
— Pour exercer la vertu de Marie et de Joseph. —  
Pour leur indiquer le but de sa venue en ce monde.

*Jésus retrouve dans le Temple.* — Ce que voulut le Sauveur en quittant ses parents et en se rendant au Temple. D'une part montrer son indépendance divine et inaugurer sa mission; d'autre part laisser jaillir aux yeux des Juifs un rayon de sa Divinité.

*Vie cachée de Jésus à Nazareth.* — Portée immense de cette vie silencieuse, laborieuse, obscure. Jésus y expie notre orgueil. Jésus y condamne notre faste. Jésus y relève le pauvre et y exalte l'artisan . . . . .

I, 96

### Deuxième Dimanche

*Dans quelles circonstances Jésus se rendit à Cana.* — Il inaugurait sa vie publique. Il avait choisi ses premiers Apôtres. — C'est parmi les humbles que nous trouvons Jésus. — C'est à des noces. Motifs de sa présence.

*Marie aux noces de Cana.* — Sa sollicitude pour nos détresses. La toute puissance de son intervention. — Comment pour elle Jésus bouleverse les temps et modifie le plan qu'il s'était tracé. — Quelle est son « heure » ? — Qu'elle est désormais sa conduite pour sa mère ? — Mais comment aussi sa Mère reste toute puissante sur son cœur.

*Le miracle de Cana.* — Nature du miracle. — Victorieuse évidence du miracle. — Fruits du miracle.

*C'est le premier miracle de Jésus.* — Récits fantaisistes des Évangiles apocryphes. — Fantaisies réfutées ici . . . . .

I, 131

### Troisième Dimanche

*Foi vive du lépreux.* — Elle se montre dans son attitude. Il se mêle à la foule contre la prescription de la Loi ;

mais il voit en Jésus-Christ le Maître de la Loi. Il se prostorne et il adore. — Elle se montre dans ses paroles. Il reconnaît en Jésus-Christ un pouvoir, non pas délégué, mais propre, un pouvoir divin.

*Le miracle et ses circonstances.* — Jésus accepte la profession de foi du lépreux. — Jésus le guérit. — Jésus le touche, montrant ainsi que le mal ne saurait l'atteindre, et qu'il est aussi au-dessus de la loi qui défend ce contact. — Pourquoi Jésus obligeait les lépreux qu'il guérissait à se montrer aux prêtres.

*Double enseignement.* — Jésus nous enseigne l'humilité en défendant au lépreux de publier le miracle. Ne demandons que l'obscurité et l'oubli pour nos œuvres les plus excellentes. — Le lépreux nous enseigne la reconnaissance et le zèle ardent de la gloire de Dieu. Il publie partout le miracle dont il vient de bénéficier...

I, 412

### Quatrième Dimanche

*Pourquoi Jésus livre ses Apôtres aux fureurs d'une tempête.* — Pour les former au danger et développer leur énergie. — Pour les habituer à la confiance et à l'abandon en sa puissance. — Pour leur faire entrevoir l'avenir de leur apostolat et la vie de l'Eglise. — Explication de ce dernier sens. L'Océan c'est le monde. La barque c'est l'Eglise. La tempête c'est la persécution. Le sommeil de Jésus c'est son apparent silence. Le miracle de la mer subitement apaisée c'est l'issue merveilleuse de toutes les persécutions.

*Reflexions sur le sommeil de Jésus.* — Son humilité. La dureté ordinaire de sa vie. C'est une pauvre barque. C'est un banc bien dur où il repose. — D'ordinaire Dieu laisse nos dangers croître jusqu'à l'extrême, et lui semble nous délaisser, quand tout à coup le secours et la délivrance nous sont accordés.

*Le miracle.* — Avant de l'opérer Jésus instruit ses Apôtres sur la nécessité de la foi. — Ici comme toujours l'opération divine est complète. Aucune trace d'agita-

tion ne reste aux flots apaisés. — Résultats du miracle :  
 Sur les Apôtres : Sur les autres mariniers..... I. 221

### Cinquième Dimanche

*Ce qu'est l'hérésie.* — Elle n'est pas la négation de la vérité totale. Elle en est l'amoindrissement, la corruption, l'altération. — Elle se fait autant qu'elle le peut ressemblante de la vérité. — Elle se dissimule sous le couvert de la vérité. Elle n'apparaît dans un pays que quand y a été semée la vraie doctrine. — Elle naît, croît, se développe là où la foi a baissé, où les mœurs se sont altérées. — Là surtout où la vigilance et le zèle des pasteurs font défaut.

*Comment traiter l'hérésie.* — Premièrement éviter contre elle toute violence qui allumerait des guerres religieuses, au grand détriment de la vérité catholique. En arrachant l'ivraie on meurtrirait le bon grain. — Deuxièmement livrer à l'hérésie une guerre de zèle et de charité.

*Comment Dieu traitera l'hérésie.* — L'hérésie est un crime très grave. — Dieu la punira du feu éternel... II. 22

### Sixième Dimanche

*L'Eglise dépeinte dans les Paraboles.* — L'Eglise devait naître dans la plus profonde humilité. A côté d'Elle des royautés florissantes, des empires fameux, des sages, des génes, des illustrations de toute sorte. — L'Eglise humble et faible. L'Eglise méprisée du monde. L'Eglise poursuivie et persécutée. — Voilà le « grain de sénévé, la plus petite des graines ». — Mais qu'arrive-t-il soudain ? L'Eglise grandit, s'étend, couvre le monde, abrite les peuples, devient le rendez-vous de toutes les âmes magnanimes. — Le grain de sénévé est devenu un grand arbre.

Et comment s'est opérée cette œuvre gigantesque ? Silencieusement, sans tumulte, sans secousse. L'Évangile a pénétré le monde et l'a transfiguré. — C'est le « levain »

qui jete dans la pâte, la soulève et lui donne toute sa vie et sa saveur.

*Pourquoi Jésus parlait en paraboles.* — Ce fut un châti- ment. Jésus voila ses enseignements à mesure que leurs mauvaises dispositions rendaient les Juifs indignes de recevoir la vérité dans tout son éclat. — Ce fut aussi une miséricorde. La vérité leur restait, et, ainsi vêtue, elle les rebutait moins et les frappait davantage.....

II, 28

## LES DIMANCHES DE CARÊME

### Septuagésime

*L'appel des ouvriers.* — C'est l'image de l'appel qui invite chaque homme à la foi et au salut. — Dieu appelle au ciel, « vigne céleste », les tout petits enfants. — Dieu appelle au noble labeur du salut les adolescents. Peinture de cet âge dans la Parabole. — Dieu convie au même travail les hommes dans leur maturité. — Il ne dédaigne pas la conversion des vieillards. — Sa miséricorde apparaît, dans son plus merveilleux éclat, à la couchée des moribonds. Eux aussi, s'ils le veulent, peuvent profiter de l'appel de la « onzième heure ». — Sens plus étendu. C'est le genre humain tout entier que Dieu appelle à la foi, d'Adam à Jésus-Christ, par intervalles et époques successives.

*Le prix de la journée.* — Qu'est ce que ce « denier » donné uniformément à tous ? — S'en suit il que tous les différents mérites auront la même perception du bonheur du ciel ? — Comment entendre les murmures des ouvriers des premières heures ? Souveraine indépendance de Dieu dans la distribution de ses dons.....

II, 431

### Sexagésime

*Pourquoi Jésus-Christ se servait de la parabole ?* — Ce voile, cette lumière atténuée, était d'abord un châtiement pour les mauvaises dispositions des Juifs. — C'était aussi une dernière miséricorde.

*Que sont le Semeur et la Semence ?* — Le Semeur est le Verbe Incarné venu sur la terre pour répandre la vérité, la grâce, le salut. — La semence est jetée par toute la terre. — Toute âme la reçoit dans une mesure suffisante au salut. — D'autre part, inégalités dans la distribution de la grâce.

*Quelles sont les terres qui reçoivent la divine semence ?* — Beaucoup d'âmes rendent inféconde par leur faute la grâce de la rédemption. — Les âmes légères, sans fond, sans courage. — Les âmes dissipées et mondaines. — Les âmes où les sollicitudes de la vie et le tumulte des passions étouffent la bonne semence. — Merveilleuse fécondité des âmes justes. — Inégalités parmi elles.....

II, 12

### Quinquagésime

*Jésus annonce sa Passion.* — Déjà plusieurs autres annonces moins explicites avaient précédé celle-ci. — Raisons pour lesquelles Jésus faisait ces prophéties. — D'abord pour montrer combien sa mort était volontaire : dans son heure : dans son mode : dans ses plus minimes circonstances. — Puis, en prophétisant, il dévoilait sa puissance divine. — En annonçant sa résurrection il achevait de prouver sa divinité. — Mais que l'attitude des Apôtres est étrange ! Loin d'adhérer aux paroles de leur Maître, ils ne se préoccupent que de règne temporel, de gloire, de premières places à occuper !

*Guérison des aveugles de Jericho.* — Leur foi est ardente. — Leur énergie est indomptable. — Les obstacles qu'on leur oppose ne font que les enflammer. — Dans leur guérison Jésus se montre à la fois Dieu et Homme. Sa Divinité opère par son Humanité.....

II, 402 408

### Jeudi après les cendres

*Le Centurion, belle et attachante figure entre toutes.* — Sa bonté. Au temps où l'esclavage et la domesticité sont tombés dans un effroyable abaissement, le Cen-

turion porte à un serviteur l'intérêt d'un père. — Son humilité. Ses différents messages en témoignent. Il se croit indigne, non seulement de recevoir, mais même d'aborder Jésus-Christ. — Surtout sa foi, qui est une des plus parfaites de tout l'Évangile. En Jésus-Christ, il confesse le pouvoir propre, personnel, absolu, universel. Jésus-Christ pour lui est le Dieu qui régit le monde et commande à l'univers. — Admiration de Jésus. — Le miracle.

*Double solennelle prophétie de Jésus.* — La réprobation de la nation Juive pour son incrédulité. — L'appel des nations. La formation de l'Église. Le royaume universel des Elus..... I, 417

### Samedi après les cendres

*Figure saisissante de la vie de l'Église.* — Jésus s'est retiré et prie sur la montagne : c'est Jésus-Christ à la droite de son Père. — Pendant ce temps les Apôtres naviguent péniblement sur les flots déchaînés : c'est l'Église aux prises avec les difficultés, les luttes, les persécutions qui l'assaillent. — Mais Jésus vient à elle, et, au moment où tout semble perdu, la délivre et la mène au rivage.

*Figure saisissante de la Papauté.* — Pierre est engagé dans les profondeurs de cette mer déchaînée. — Il y marche avec assurance. — Mais Dieu veut lui montrer que l'indéfectible du Siège souverain vient de Dieu et non de l'homme. Pierre enfonce et pousse un cri de détresse. — Mais Jésus est là qui le soutient et le relève. — Telle sera la Papauté à travers tous les siècles. II, 83

### Premier Dimanche de Carême

*But de la tentation que subit Jésus.* — Jésus modèle du chrétien. Il le mène au combat. Il lui fait foi de la nécessité de la lutte. — Circonstances du combat. Circonstances de temps, de lieu, de mode.

*Nature de cette tentation.* — Elle resume toutes celles que nous pouvons essayer. — Les trois assauts du démon. Le premier pour découvrir s'il est Dieu. Et, s'il est seulement homme, pour le faire tomber dans l'orgueil et la convoitise des sens. — Le second assaut plus impie : Satan veut, comme il le voulut pour Adam, rendre Dieu odieux à Jésus. Puissance effroyable du mot : « Jette-toi en bas » ! — Quelle arme Jésus emploie pour vaincre. — Le troisième assaut regarde l'ambition, le faste, l'amour des grandeurs. Combien universelle cette tentation, combien redoutable. Comment Jésus la repousse.

*Fruit de la victoire dans nos tentations.* — Le démon mis en fuite. Mais pour un temps. — Force et joie dans le fond de l'âme. — Abondants secours de Dieu. Assistance des Anges.....

I, 119

### Jeu*d*i de la première semaine

*La Chananéenne.* — Jésus s'avance vers les terres infidèles, au pays de Chanaan. Et c'est là que sa grâce se ménage l'une de ses plus illustres victoires. — Ainsi nul homme ne doit désespérer. Nulle situation où Dieu ne verse les grâces nécessaires au salut. Nul état de péché d'où nous ne puissions sortir, si nous coopérons à la grâce divine. — Admirable travail de la grâce dans l'âme de la Chananéenne. Son humilité. Sa confiance. Son inébranlable force de persévérance.

*Lutte formidable.* — Jésus, qui connaît le degré d'héroïsme de cette femme et qui veut la donner comme exemple, la soumet à des assauts terribles. — Son silence. — Son refus aux Apôtres. — Ses paroles à la femme qui eussent dû l'humilier, l'irriter, l'éloigner. — A chaque lutte la Chananéenne grandit en vertu. — Apprenons d'elle à supporter les mystérieuses condultes de Dieu sur nous.

*Illustre victoire.* — Quand Jésus l'a éprouvée, il l'exalte. Il lui accoste tout ; il la munit, pour ainsi dire, des pouvoirs divins.....

II, 128

**Deuxième Dimanche.**

*La Transfiguration dans son but.* — Jésus voulait donner à ses Apôtres une vue anticipée de sa gloire divine, afin d'affermir en eux la foi en sa Divinité. — Jésus voulait les prémunir contre le scandale prochain de ses souffrances et de sa mort. — Jésus gravait si profondément dans l'âme de Pierre l'impression de ce grand miracle, que Pierre, plus tard, le donnait comme fondement de notre foi et de notre espérance.

*La Transfiguration dans son accomplissement.* — Trois Apôtres seulement sont au Thabor. Dieu agit ainsi toujours. — C'est durant qu'il est en prière que Jésus est transfiguré. Effet analogue de nos prières sur notre âme. — Jésus transfiguré nous fait entrevoir ce qu'il sera au ciel, ce que nous y serons nous-mêmes. — Les paroles de Pierre à Jésus, forment nos ordinaires illusions. — A l'entour, Moïse, Élie et Jésus ne s'entretenaient que de la prochaine mort au calvaire. — La nuée lumineuse. — La voix du Père : nouvelle et magnifique preuve de la Divinité de Jésus-Christ. — Jésus-Christ Docteur unique du genre humain. . . . . II, 184

**Troisième Dimanche**

*Le lépreux aveugle et muet, image du pécheur.* — Le premier effet du péché est de nous livrer au démon. — Ce que s'efforce d'opérer en nous le démon c'est l'aveuglement et le mutisme. — Les vérités de la foi s'obscurcissent en nous. — La parole s'éteint. Elle s'éteint pour la prière. Elle s'éteint pour l'aveu de nos fautes. — Quelle espérance nous reste ? Une seule : Jésus-Christ.

*Les Pharisiens, méprisante figure de la rechute.* — Deux parties distinctes dans l'histoire du peuple Juif. — Avant Jésus-Christ, il pèche souvent et grièvement. Dieu le châtie, mais toujours lui pardonne. — Après Jésus-Christ sa perte devient irrémissible. — C'est

que la rechute dans le péché est intervenue. Il a repoussé Jésus-Christ. Il a blasphémé Dieu, lui attribuant les œuvres du démon. Il a commis le « péché contre le Saint-Esprit ». Son second état est mille fois pire que le premier.

*Appliquons-nous les dangers de la rechute.* — Longtemps Dieu nous pardonne et chasse de nous le démon qui nous tyrannise. — Mais un jour vient où Dieu se lasse, où le démon acquiert tout empire et où nous sommes perdus.....

II, 37

### Vendredi dans la Semaine

*Jésus au puits de Jacob.* — Notre modèle. Son humilité, sa pauvreté, son zèle des âmes.

*La conversion de la Samaritaine type de toute conversion.* — Première touche de la grâce qui nous arrête et nous saisit au milieu de nos sollicitudes terrestres. — Puis la grâce nous donne le dégoût des choses mondaines et nous élève à des pensées supérieures. — Après, la grâce fait naître en nous le désir des biens célestes. — Après, elle commence à nous découvrir Dieu et les choses de Dieu. — Jésus se montre, Jésus se nomme, Jésus triomphe.

*Les suites d'une vraie conversion.* — Abandon de la vie ancienne. — Tout quitter pour être à Jésus. — Le zèle du salut des autres. L'apostolat.....

I, 187

### Quatrième Dimanche

*Préparation au miracle.* — Le zèle de la foule. Elle contemple les merveilles que Jésus opère. Elle écoute sa parole. Elle est captivée par ses charmes divins. Elle le suit jusque dans les solitudes qui avoisinent le Lac de Tibériade, où il s'est retiré avec ses Apôtres. — La détresse de la faim qu'elle consent à subir. Ainsi devrions-nous faire prédominer nos sollicitudes surnaturelles. — La tendre compassion de Jésus. Ses Apôtres partagent cette compassion, donnant au Clergé de tous

les âges l'exemple de la sollicitude des âmes et des corps des fidèles.

*Le miracle.* — Jésus ne crée pas, comme il le pourrait ; il multiplie une matière préexistante. Il fera de même pour la multiplication de son corps dans la communion. — Jésus associe ses Apôtres, comme plus tard ses prêtres, au miracle qu'il vient d'opérer. — La foule immense est calme, silencieuse, harmonieusement rangée par groupes. Ainsi doivent communier les fidèles.

*La suite du miracle.* — La foule miraculeusement rassasiée glorifie Dieu et confesse Jésus-Christ. — Mais elle mêle à sa joie spirituelle une trop grande ardeur pour les satiétés corporelles.....

II, 73

### Mercredi des Quatre-Temps de Carême

*Quel piège perfide recouvrait cette demande d'un signe dans le ciel?* — Comme Moïse et plusieurs prophètes en avaient produit d'éclatants, les Pharisiens espéraient pouvoir rabaisser Jésus-Christ au-dessous d'eux.

*Le signe de Jonas.* — C'est la sépulture et la résurrection de Jésus. — Dieu, durant tout le cours de l'Ancienne Loi, a esquissé, dramatisé, les faits relatifs à son Verbe Incarné. — Jonas enseveli trois jours dans les entrailles d'un monstre, c'est Jésus-Christ dans les entrailles de la terre. — Puis viennent la sortie au grand jour, la prédication, la conversion.

*Le signe de Jonas, signe terrible aux Juifs.* — C'est à partir de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ que la mesure de leurs crimes se comble, que la Justice divine éclate, que leur affreuse ruine se consume..

II, 48

### Vendredi des Quatre-Temps de Carême

*Mystères attachés à la Piscine de Bethesda.* — Dieu esquissait dans l'Ancienne Loi ce qu'il devait réaliser dans la Nouvelle. — La Piscine de Jérusalem est l'image du Baptistère chrétien. L'eau. L'ange. Le mouvement de l'eau. La guérison et la transfiguration des mala-

des. — Les malades eux-mêmes images de toutes nos maladies spirituelles que guérissent les Sacrements.

*Le Paralytique de la Piscine.* — Ses touchantes dispositions. Ses vertus naturelles. — La foi et le courage qu'il montrera incontinent. — Sa miraculeuse guérison. Combien instantanée. Combien complète.

*Doctrine de Jésus-Christ sur les châtimens du péché.* — Si le péché détériore l'âme avant tout, il fait ressentir au corps sa mortelle influence. — Nos maux physiques, souvent le châtimement du péché..... I, 264

### Dimanche de la Passion

*Jésus au milieu de ses ennemis.* — Nous sommes à la troisième année de la vie publique. — Les haines pharisaïques se sont accumulées contre le Sauveur. — Le Sanhedrin l'a excommunié. — Parmi le peuple il en est qui croient en lui, mais d'une foi vacillante. La plupart tremblent devant les chefs de la nation. — Jésus affronte les dangers et multiplie sans se lasser ses prédications.

*Les paroles de Jésus.* — Il affirme avec une clarté et une force croissantes sa divinité. — Il est consubstantiel au Père; vrai Fils de Dieu. — Il est « sans péché ». Il est la Sainteté elle-même. — Il est venu sur la terre pour enseigner toute vérité. — Il est éternel. — Jésus annonce aux Juifs leur déicide et leur réprobation.

*Injures dont Jésus est abreuvé.* — Il les supporte avec une inaltérable douceur. — Il n'en continue pas moins ses enseignements. Divin exemple!..... II, 252

### Dimanche des Rameaux

*Triomphe de Jésus-Christ, triomphe divinement préparé.* — Au moment de mourir, renié par tout un peuple, Jésus veut montrer qu'il tient en ses mains les volontés humaines, que sa mort est volontaire, que ses humiliations font place, à son gré, aux plus magnifiques ovations.

*Caractères du triomphe de Jésus-Christ.* — Le faste humain en est exclu. C'est dans un appareil simple et doux que ce Roi fait son entrée dans la capitale de son empire. — La spontanéité remplace les acclamations de commande, les apprêts ordonnés, qui caractérisent les triomphes des monarques du monde. — Enfin les larmes voilent la gloire du triomphateur. Jésus pleure. Jésus laisse entendre de poignantes lamentations.

*Enseignements que le jour des Rameaux nous donne.* — Nous aussi allons à Jésus. — Nous aussi répétons les acclamations de la foule. — Nous aussi dépoüillons-nous pour parer le passage de Jésus.....

III, 1

## LES DIMANCHES APRÈS PAQUES

### Dimanche « in Albis »

*But multiple des apparitions de Jésus-Christ ressuscité.*

— Prouver la réalité de sa résurrection. — Montrer l'identité et les qualités nouvelles de sa chair. — Continuer et achever de constituer son Église. — Donner à ses Apôtres leurs pouvoirs divins.

*Attitude des apôtres.* — Incrédulité de Thomas. — Qu'ils sont lents à se rendre à l'évidence! — Mais leur lenteur à croire est pour nous une nouvelle et précieuse assurance de la réalité de la résurrection. — Si nous étudions les causes de l'incrédulité de l'apôtre Thomas, nous en découvrons deux principales : il commet la faute de rejeter le témoignage humain, source obligée de beaucoup de nos connaissances ; il se figure qu'il n'y a de vrai que ce que l'on palpe et l'on voit.....

III, 282

### Deuxième Dimanche

*Jésus est le Bon Pasteur.* — L'Église représentée sous l'image d'une bergerie. — C'est par Jésus seul que l'on entre dans l'Église, dans la grâce, dans le Royaume de Dieu. — C'est par Lui que tout pasteur reçoit ses pouvoirs de son ordination. — C'est par lui que tout fidèle participe à la vie divine.

*Les caractères du Bon Pasteur.* — Il se livre tout entier aux soins du troupeau. — Il connaît ses brebis. Jésus a de nous une connaissance intime. Une connaissance de commisération et de bienfaits. — Jésus connaît, aime, secourt, soulève, relève, sanctifie, chacun de nous comme si nous étions sa seule brebis. — Si Jésus connaît ses brebis, ses brebis le connaissent. Jésus s'est trop révélé à nous pour que nous le puissions ignorer. — Nous connaissons sa Divinité. Nous connaissons son Humanité. Nous connaissons sa vie, ses œuvres, ses bienfaits. Nous connaissons son Cœur. — A l'imitation de Jésus, le prêtre catholique se conduit en tout comme le bon Pasteur.

*Les héroïsmes du Bon Pasteur.* — Jésus n'a reculé devant aucune souffrance pour le salut des siens. — Jésus a sacrifié sa vie pour le monde. . . . . II, 292

### Troisième Dimanche

*Absence et retour de Jésus par rapport aux Apôtres.* — Étrange lenteur d'esprit de ces Apôtres! Bien des fois Jésus leur avait prédit sa mort, puis, après trois jours, sa résurrection. C'est encore la révélation qu'il leur fait ici, et ils n'y entendent rien; ils s'interrogent les uns les autres. Il faut que leur Maître leur dépeigne ces jours si différents où il sera ravi et où il leur réapparaîtra. Jours douloureux, les premiers! Jésus vient d'expirer; il est au tombeau, le silence se fait sur lui, pendant que Jérusalem se livre aux joies de la Fête. — Mais voici que tout change. Il ressuscite, revoit ses Apôtres et les inonde de joie.

*Absence et retour de Jésus par rapport à l'Église.* — L'histoire des Apôtres devient la nôtre. Du premier au second Avènement, nous vivons privés de Jésus, dans la tristesse, dans la pénitence, pendant que le monde se livre à ses folles joies. — Mais, ô renversement! Jésus revient sur la terre; le monde est dans l'angoisse, les Élus dans l'allégresse. . . . . III, 168

## Quatrième Dimanche

*Condition à laquelle seule nous pouvons recevoir l'Esprit-Saint.* — Jésus-Christ devait terminer sa carrière mortelle. — La terre devait être purifiée par son sang et préparée à recevoir la doctrine céleste. — Dieu devait nous pardonner nos crimes avant de nous remplir de son divin Esprit.

*Les missions diverses de l'Esprit-Saint.* — Une mission regarde le monde. L'Esprit-Saint y fera apparaître trois vérités formidables. La première : c'est le crime commis par tous ceux qui, repoussant Jésus-Christ, se mettent en dehors de sa rédemption. La seconde : c'est que toute justice vraie, toute sainteté efficace découle de Jésus-Christ et de l'Évangile. La troisième : est que tous les pécheurs, comme Satan, seront jugés et condamnés. — La seconde mission regarde les apôtres qui, par Lui, seront illuminés et fortifiés.

*L'œuvre par excellence de l'Esprit-Saint.* — Ce sera de faire connaître, par tout le monde et dans tous les siècles, l'origine, l'œuvre, la puissance, la gloire de Jésus-Christ.....

III, 166

## Cinquième Dimanche

*Biens immenses procurés par la Résurrection.* — C'est le temps de la grâce, c'est l'heure du salut. — Dieu vient de s'être réconcilié avec l'homme, en Jésus-Christ. Il lui a rendu sa bienveillance et son amour. — Dès lors l'homme se trouve, en Jésus-Christ, investi de la plus extraordinaire puissance. Pourvu qu'il demande au nom de Jésus-Christ, il peut tout demander, il est assuré de tout obtenir.

*Lumières éclatantes répandues par la Résurrection.* — Quelle est la lumière essentielle? Quelle est la première des vérités du salut? Quel est le dogme sans lequel ne vivent ni les individus, ni les familles, ni les sociétés? C'est de connaître et d'adorer Jésus-Christ

comme Dieu et Fils consubstantiel de Dieu. Rien ne sert sans la confession de cette foi. « Pas un autre nom sous lequel nous puissions trouver le salut ». — Faisons donc comme les apôtres, énonçons notre acte de foi ; croyons et professons que Jésus-Christ est sorti du sein de Dieu, et qu'après les jours de sa vie mortelle il y est retourné..... III, 169

## LES DIMANCHES APRÈS LA PENTECÔTE

### Dimanche après la Fête-Dieu

*Parabole du festin.* — Dès les siècles antiques Dieu fait pour Israël les apprêts du festin auquel il a dessein de le convier. — Festin de grâce, de gloire, de vérité. — Dieu réunit toutes ses faveurs sur son peuple élu. — Aux jours de la rédemption il lui envoie son Fils pour l'inviter à la fête depuis si longtemps préparée. — Aux appels pressants de Jésus-Christ l'élite de la nation répond par un refus et se condamne à la réprobation. — Cependant Jésus-Christ et ses apôtres recueillent les petits et les humbles qui formeront le noyau de l'Eglise. — Les places restées libres sont remplies par la gentilité.

*Sens plus étendu de la parabole.* — C'est le monde entier qui est l'invité de Dieu ; l'invité aux grâces présentes et aux gloires futures. — Hélas ! combien refusent ! — Classes différentes de ces malheureux qui s'excluent eux-mêmes du royaume des cieux. — Raisons ordinaires de ces refus..... II, 381

### Premier Dimanche, après la Pentecôte

*Ce que nous devons donner à nos frères.* — Donnons-leur la bonté. — Avec la bonté nous possédons les préservatifs qui nous épargnent toute désunion avec eux. La bonté éteint en nous la colère, sauf les cas où la colère est un devoir et un bienfait. — La bonté éloigne de nos lèvres toute injure. Or qui ne sait les désas-

tres que peut amener l'injure? — La bonté éteint toute haine. Elle nous porte aisément aux réconciliations sauf les cas où notre sécurité et notre salut nous commandent l'éloignement. — La bonté est féconde en toute sorte d'œuvres de miséricorde.

*Ce dont nous devons nous abstenir.* — Avant tout des mauvais jugements. — Nombreux maux renfermés dans le jugement téméraire. D'abord un mépris de la justice divine. Dieu seul est notre juge. Ne jugeons donc que quand nous participons à son autorité. — Le jugement téméraire est inique, puisque nous-mêmes sommes des coupables. — Le jugement téméraire manque l'ordinaire de toute réserve et de toute bonté.

I, 344

### Deuxième Dimanche

*Guérison miraculeuse du sourd-muet.* — Jésus touche l'infirme de son doigt. — Il met un peu de salive dans sa bouche. — Il pousse un soupir. — Il dit le mot qui opère le miracle: « Ephpheta ». — Jésus-Christ, dans sa seule personne divine, réunit deux natures. La divinité pénètre l'humanité et lui communique de divines puissances. — En Jésus-Christ l'humanité est le signe sensible; la divinité est la grâce invisible. — Ainsi Jésus-Christ est « Sacrement ». — Il nous touche de son humanité; il nous transfigure de sa divinité. — Le soupir de Jésus. Il nous montre, en soupirant, qu'il compatit à nos maux. — Il nous montre la profondeur de nos maux. — Jésus leve les yeux au ciel, nous indiquant le ciel comme le centre de nos aspirations et le terme de notre vie.

*La suite du miracle.* — La défense faite par Jésus à l'infirme de publier le miracle nous est une leçon d'humilité. — L'enthousiasme de la foule nous rappelle au devoir de la reconnaissance et de l'action de grâce. . .

II, 136

### Troisième Dimanche.

*Paraboles de la bétula et de la drachme.* — Jésus accueille partout les pécheurs; il s'en entoure, il partage

leur toit et leur table..... Les orgueilleux pharisiens s'en indignent, lui en font des reproches, et c'est pour leur répondre que Jésus compose ces deux délicieux récits. — Sous le voile d'une double parabole, c'est l'histoire entière de notre rédemption que nous retrace le Sauveur.

*La brebis égarée.* — Sur les cent brebis de Dieu qui représentent l'ensemble de ses créations une s'égaré : C'est la nature humaine, qui, quittant imprudemment le bercail, va se perdre dans le « désert ». Tout est désert aride là où n'est plus Dieu ! — Le Verbe incarné laisse-là le ciel et les Anges pour se mettre à la recherche de l'humanité perdue. — Il la ramène au ciel.

*La drachme perdue.* — La nuit c'est le péché — Ce flambeau allumé c'est Jésus-Christ. — La maison « fouillée », « bouleversée », c'est le monde détruit et refait par l'Évangile.....

II, 388

### Quatrième Dimanche

*Le rôle et la mission de Pierre dans la pêche miraculeuse.*

— C'est dans la barque de Pierre qu'est monté Jésus. — C'est à Pierre qu'il donne l'ordre de jeter les filets pour la pêche. Les autres apôtres travailleront sous ses ordres. — Jésus dramatise ainsi la constitution de son Église, la hiérarchie sacrée, la primauté de Pierre, la dignité et la puissance de la Papauté.

*Le rôle et la mission de l'Église dans la pêche miraculeuse.*

— L'Église est lancée, comme la barque de Pierre sur le lac, dans les eaux profondes qui ne sont autres que tous les peuples de l'univers. — Elle amène à elle toutes les âmes. Elle fait entrer dans ses filets toutes les nations. — Elle seule a mission et puissance pour convertir. — Auprès d'elle l'hérésie et le schisme ne montreront que stérilité et impuissance.

*Circonstances de la pêche miraculeuse.* — La nuit, sans Jésus, durant les ténèbres de l'incroyance et de l'erreur, la pêche est nulle. Il faut le jour et il faut Jésus. —

La barque se remplit de poissons de toute sorte — L'Eglise renfermera des bons et des mauvais chrétiens. — Les flots « se rompent » : des hérésies et des schismes déchireront l'Eglise. — Mais à la fin la barque aborde au rivage où l'Eglise nous conduit... III, 354

### Cinquième Dimanche

*Les caractères de la Loi nouvelle.* — Sa perfection.

C'est en ce sens qu'elle est « nouvelle ». Elle porte tout à la perfection. Elle fait cesser les tolérances et les imperfections de la Loi ancienne. — Sa divinité. Elle est l'œuvre de Jésus-Christ, vrai et consubstantiel Fils de Dieu. — Son immutabilité. Rien n'y pourra. Rien n'y sera changé. Elle est définitive. Son autorité. Nulle puissance au monde, nulle loi humaine, ne peuvent prévaloir contre la législation de Jésus-Christ.

*Le précepte de la charité.* — Non seulement Jésus-Christ défend le meurtre, mais il interdit tout ce qui peut y conduire. — Il défend l'ingère. Sanctions graduées qu'il y oppose. — Il défend la colère. Il est cependant des colères permises. Il en est même de commandées. — Il défend les injures. Du devoir de la réconciliation. — Il est néanmoins des désunions nécessaires. I, 344, 350

### Sixième Dimanche

*Multiplication des pains.* — Jésus dans la Décapole.

— Les foules accourent à lui de toutes parts. — Jésus guérit d'abord tous leurs malades, puis les évangélise dans la solitude où elles l'ont suivi.

*Tendre compassion de Jésus.* — La laim commence à torturer la multitude du peuple. Nul n'y songe. Les Apôtres eux-mêmes ne s'en préoccupent<sup>1</sup> pas. Seul Jésus en a la sollicitude. — Inanité des secours humains. Dieu seul pourvoit à nos détresses. Dieu seul doit être notre espérance.

*Le miracle.* — Jésus ne crée pas la miraculeuse nourriture. — Il opère ici comme il fait dans le monde en-

tier, où, dans sa main divine, un grain de froment devient une ample moisson. — Ainsi les pains et les poissons se multiplient sans mesure. — Figure de l'Eucharistie. ....

II, 143

### Septième Dimanche

*Nous vivons au milieu d'ennemis.* — Ils sont de deux sortes : les persécuteurs et les corrupteurs. — Les premiers nous attaquent par la violence. Ils ourdissent les complots pour nous perdre. Ils nous ravissent nos biens. Ils attentent à notre liberté. S'ils le peuvent, ils versent notre sang. — Les corrupteurs sont pour nous « les faux prophètes ». Ils sèment les erreurs, mais habilement, sous couleur de vérité et de justice. Ils inondent la Société d'écrits immondes et s'efforcent de perdre les bonnes mœurs.

*Comment les reconnaître?* A leurs actes. Ils ont beau se couvrir de mensongères protestations de vérité et de vertu, leur vie les trahit. C'est aux mauvais fruits que se reconnaît le mauvais arbre.

*Qu'advient-il d'eux et de nous?* Le jour du jugement général viendra qui destinera le mauvais arbre au feu, le bon aux récompenses éternelles. ....

I, 404

### Huitième Dimanche

*Parabole de l'Econome infidèle.* — Ce que Jésus-Christ veut nous faire entendre? — Premièrement le peu de cas et d'estime que Dieu fait de la richesse. Dures épithètes qu'il lui donne, et tristes caractères qu'il lui attribue. — Puis, les dangers auxquels la richesse nous expose. — Ce que c'est que de mal gérer la fortune. — Ce que c'est que de la bien administrer. Enfin, Jésus-Christ nous montre comment nous pouvons par l'aumône nous racheter de nos fautes. — Ce qu'il ne saurait dire, ce qu'il ne dit nullement, c'est que l'Econome voleur a bien agi. Il met en relief son ingé-

niosité, voilà tout. — Que les enfants de lumière soient aussi avisés que lui !

*Réflexions salutaires.* — Comme l'Econome de la parabole nous sommes chargés de la gestion d'une fortune toute divine. — Tout ce que nous avons : âme, corps, grâce surnaturelle, éternel avenir, tout nous vient de Dieu. — Mais ces biens que nous administrons entraînent avec eux de formidables responsabilités. — Jour terrible que celui de la mort, où Dieu nous dit : *Redde rationem !* ..... II, 399

### Neuvième Dimanche

*Jésus pleure sur Jérusalem.* — Considérons la cause intime de ces pleurs. — Jésus pleure sur l'inutilité de son sang rédempteur pour son malheureux peuple. Il a tant aimé ! Il a tant exhorté ! Il a tant supplié ! Israël est demeuré sourd à toutes ses effusions de tendresse. — Il pleure sur les maux que son crime et son impénitence attireront à Jérusalem. — Ces maux il les décrit. — C'est le siège qui entourera la Cité déicide d'inexorables ennemis. — C'est la famine qui, dès avant le massacre, fera périr les Juifs par milliers. — C'est la prise et le sac de Jérusalem. Tout est renversé, tout est détruit. Le temple n'est plus. Le culte est muet. Plus de sacrifices. Plus de prières. — Le massacre et la captivité sont la fin de cet épouvantable drame.

*Jésus pleure sur les pêcheurs impénitents.* — Leur crime est semblable au crime de Jérusalem infidèle. Eux aussi ont été prévenus des grâces de la Rédemption. Eux aussi ont méprisé, humilié, chassé, leur Seigneur et leur Père. — Leur châtiment est semblable. Le péché les assiege. La famine les dévore. Tout l'édifice de la foi est en ruine. — Leur âme est éternuée par ses blessures. Tout en eux est perdition..... III, 7

### Dixième Dimanche

*La prière orgueilleuse.* — Elle se montre, dès le début, par son attitude. C'est au haut du temple, bien en

vue, devant tous les autres, que l'orgueilleux fait sa prière. — Pénétrons dans son âme. Il est plein de lui-même, de ses vertus, de ses bonnes œuvres. — Il se préfère à tous les autres. — Il déverse son mépris sur certains qu'il connaît plus particulièrement. — En tout cela il prend le contre-pied de ce que Dieu réclame de toute créature. — Quelle sera la conséquence de cette piété orgueilleuse, méprisante, impitoyable pour les faiblesses des autres? D'abord, elle n'obtient rien de ce qu'elle demande. Puis, elle déplaît à Dieu. Puis, elle est éconduite. Puis elle est condamnée.

*La prière humble.* — Elle aussi se fait voir à son attitude. Le pauvre Publicain, type de la supplication humble, se tient au bas du temple. — Il n'ose lever les yeux et son âme est brisée de componction et de douleur. — Sa prière est plutôt le cri suppliant du condamné que la parole assurée du fils à son père. — Quelle est la fin? Il sort absout, pendant que l'autre ne retire qu'une condamnation .....

II, 338

### Onzième Dimanche

*Domination tyrannique du démon.* — Elle est la suite du péché. — Par le péché nous nous livrons au démon qui devient notre maître, ou plutôt notre tyran. — Que fait-il aussitôt de nous? Des « sourds et muets ». Sourd, le pécheur n'écoute plus ni la voix de Dieu, ni celle de sa conscience, ni les avertissements de la Justice, ni les appels de la miséricorde. — Muet, il n'a plus la parole de la prière, ni celle qui fait l'aveu des fautes.

*Tristesses de Jésus.* L'Évangéliste nous fait remarquer « le soupir » que pousse Jésus. Oh! Que Jésus a pleuré sur nous! Sur nos maux spirituels, causes de tous les autres; sur nos souffrances corporelles aussi et sur nos infirmités.

*Puissance et miracle.* — Jésus, par toute son attitude, en accomplissant ce miracle, prend à tâche de nous révéler ce qu'il est : Dieu et homme tout ensemble,

Redempteur et Introduceur au ciel. — Comme Dieu il communique à son Humanité la puissance de vivifier tout ce qu'elle touchait — Comme Homme, il soupire. — Comme Redempteur il leve les yeux au ciel, où il nous introduit. — A son exemple, levons au ciel nos yeux et nos desirs..... II, 137

### Deuxième Dimanche

*Parabole du bon Samaritain.* — Un Scribe interpelle le Sauveur et lui demande quel est le grand commandement de la Loi. — C'est la charité, c'est l'amour, dont l'objet est double : Dieu d'abord, le prochain ensuite. — Mais, qu'est-ce que le « prochain » ? Comment faut-il se conduire envers le prochain ? Peut-on, en le négligeant, se retrancher dans une indifférence égoïste ?

*Ce qu'est la parabole.* — Extrémité douloureuse où est réduite la victime. — Elle est dépouillée ; elle est meurtrie ; elle est mourante. — Elle vient d'être délaissée par deux passants. — Un troisième sera le vrai pratiquant de la Charité. — Il s'arrête et considère. — Il panse les plaies. — Il assure le salut de ce moribond.

*Extension du sens de la parabole.* — Le blessé c'est l'humanité déchue. — Tous l'ont délaissée. — Seul Jésus-Christ vient à elle et la sauve..... II, 324

### Troisième Dimanche

*Guérison des dix lépreux.* — Jésus venait de recevoir des habitants d'une bourgade de la Samarie le plus sanglant affront. Il se venge par un bienfait. — Grande leçon pour nous si prompts à nous venger, si débilement amenés à la patience et au pardon des injures !

*Quels étaient ces dix lépreux ?* — Seul était Juif, un était Samaritain. Ils s'étaient unis par l'effet d'une commune affliction. — Aimons, recherchons nos semblables, quand nous les voyons souffrir, comme nous-mêmes avons

souffert. — Le plaisir souvent désunit : la douleur rapproche.

*Leur différente attitude.* — Guéris par Jésus, ils reviennent à leur instinct. Les Juifs sont oublieux et ingrats, ils s'éloignent sans un merci. — Le Samaritain au contraire nous donne l'exemple de la reconnaissance et de l'action de grâce avec lesquelles nous devons recevoir les bienfaits de Dieu. — Suite dangereuse de l'ingratitude. Les Juifs ingrats sont réprouvés. Les élus sont appelés aux joies du Royaume pour avoir accepté avec foi et amour le salut.....

II, 235

### Quatorzième Dimanche

*Amour désordonné des richesses.* — Il a d'abord pour cause l'orgueil, le faste, le désir de paraître et de briller. — Puis, c'est le manque de raisonnement et de sagesse. Il faut comprendre ce qu'est la richesse et les maux qu'elle entraîne. La richesse est passagère ; c'est donc folie de nous établir sur elle comme sur un bien permanent. — La richesse est incertaine, c'est donc folie de compter sur elle comme sur un patrimoine sûr et immuable. — La richesse est nuisible. Elle déprime notre âme. Elle nous enchaîne à la terre. Elle est la mère de beaucoup de vices. — Mais surtout, l'amour désordonné de la richesse est inconciliable avec l'amour et le service de Dieu. Quiconque est l'esclave de l'or, ne peut être serviteur de Dieu.

*Les conditions essentielles pour ne pas aimer désordonné-ment la richesse.* — Première condition : l'humilité. Rejetons le luxe, les pompes du monde, l'amour des honneurs. — Deuxième condition : abandon à la Providence pour les choses de la vie.....

I, 348

### Quinzième Dimanche

*Les tendresses du cœur de Jésus.* — On parle en terre le fils unique d'une pauvre veuve : Jésus s'émeut, Jésus met sa puissance divine au service de son tendre cœur.

— Jésus a ainsi prouvé la réalité de sa nature humaine.  
 — Jésus a montré qu'il nous aimait. — Combien de fois  
 Jésus a pleuré sur nous !

*Les circonstances du miracle.* — La mort s'arrête dès  
 qu'apparaît Jésus. — Jésus est source de résurrection  
 et de vie. — Sa parole, signe sensible, laisse échapper  
 la grâce invisible : c'est le Sacrement. — Jésus-Christ  
 n'est pas seulement l'auteur des Sacrements ; il en est  
 le type. Jésus est sacrement.

*Révélation solennelle.* — Ce miracle, en même temps  
 qu'il est un fait réel, est aussi une annonce. — Le mort  
 de Nain, c'est le genre humain tombé dans le péché,  
 et du péché dans la mort éternelle. Il est condamné.  
 On le porte à son supplice. — Mais Jésus survient,  
 Jésus parle, Jésus commande. Sa Rédemption sauve à  
 jamais le coupable et ressuscite le mort. — Appliquons  
 aussi tout cela à chacun de nous.....

I, 422

### Seizième Dimanche

*Comment l'Évangile est Évangile.* — Jésus, dans les der-  
 nières mois de sa vie mortelle, évangélisait la Pénée.  
 Les Pharisiens étaient plus que jamais ivres de haine  
 et de désirs déviés. — Chaque parole, chaque action,  
 chaque miracle de Jésus était éprouvé dans le dessein de  
 de le perdre. — Invité à la table d'un Pharisien, Jésus  
 y guérit un parrye hydrophique. — Il violé donc le  
 sabbat ! — Jésus répond à ses accusations incroyables  
 en mettant en scène ses accusateurs et en les confon-  
 dant.

*Paroles du Sauveur sur l'humilité.* — Ses ennemis ne sont  
 pas seulement vaineux et débaux, ils sont orgueilleux,  
 avides d'honneur, se disputant les premières places. —  
 De sa les leçons de Jésus. — La recherche des dis-  
 tinctions et des honneurs est dangereuse à l'âme et  
 funeste au salut. — Mais elle est aussi, dès la vie pré-  
 sente et au point de vue naturel, une source de mé-  
 comptes, de souffrances, d'humiliation. — Et combien

plus terribles seront ces humiliations et ces mécomptes, quand l'orgueilleux se verra rejeté du ciel ?..... II, 376

### Dix-septième Dimanche

*Les Pharisiens tendent un piège au Sauveur à propos de sa divinité.* — Quand ils lui demandent quel est le grand Commandement, ils savent très bien que c'est celui de l'amour de Dieu ; ils veulent le forcer à dire que c'est lui qu'il faut aimer puisqu'il est Dieu. — Ce mot une fois prononcé ils le feront condamner comme usurpateur sacrilège de la divinité. — Il ne plait pas au Sauveur de leur fournir ce prétexte. — Il se contente de rappeler que le commandement suprême est celui d'aimer Dieu. — Tout le salut, la sanctification entière, est renfermé dans ce seul Précepte.

*Jésus confond les Pharisiens à propos de sa Divinité.* — A son tour il accule ses ennemis à un dilemme : ou reconnaître qu'il est Dieu ; ou rendre leur Ecriture intelligible. — Il cite le psaume CIX dicté par l'Esprit-Saint. Dans ce psaume David, qui se dit l'ancêtre du Messie, l'appelle aussi « son Seigneur ». Comment un père peut-il appeler son fils « son Seigneur » ? — Ce fils est donc plus que son fils, plus qu'un homme, mais un Dieu ? — D'ailleurs le Psaume entier proclame la divinité du Christ..... III, 53

### Dix-huitième Dimanche

*Le paralytique guéri.* — Une foule immense entoure Jésus. — Des hommes charitables lui amènent un paralytique sur un grabat. — Dans l'impossibilité de se frayer une issue à travers la foule, ils montent, percent le toit, et descendent l'infirmes aux pieds de Jésus. — Modèle de foi courageuse, de persévérance, d'ingéniosité dans les moyens de salut. — Tout est possible à qui veut.

*Nouvelle manifestation de sa Divinité.* — Jésus remet les péchés. — S'il remet les péchés c'est qu'il est Dieu. —

C'est qu'il est Dieu encore s'il guérit le paralytique instantanément. — Ainsi sont confondus ses ennemis et les négateurs de sa nature divine.

*Dans la manière même dont il opère le miracle, Jésus se montre Dieu. — La puissance est en lui, et aucune intercession ne lui est nécessaire.....* I, 231

(Même Évangile au vendredi des quatre-temps de la Pentecôte)

### Dix-neuvième Dimanche

*Les noces du fils du roi.* — Elle est l'énoncé de toute la Rédemption du monde. Elle décrit l'histoire entière des générations. Elle nous ouvre une redoutable perspective sur le Jugement général qui doit clore le temps et ouvrir l'éternité. — Le Roi qui fait les noces de son fils, c'est Dieu lui-même qui conçoit et exécute le plan de l'Incarnation du Verbe. — Les « noces du Fils », c'est l'union que le Verbe contracte avec la nature humaine. Il s'éprend pour elle d'un ineffable amour. Il vient à elle, il l'élève jusqu'à lui, il en fait son épouse, il lui communique sa divinité, et la dote de son éternelle gloire. — La terre entière est invitée au banquet nuptial, c'est-à-dire aux richesses présentes de la grâce et aux splendeurs futures de la gloire. — Les premiers invités sont les Juifs, qui opposent aux appels de Dieu les plus outrageants refus. Pourtant quelques débris de la nation déicide se rendent à l'invitation et entrent dans l'Église. — Pour combler le vide laissé par l'apostasie d'Israël, Dieu appelle les nations idolâtres, qui entrent en foule dans la salle du banquet, c'est-à-dire l'Église.

*Sens pratique de la parabole.* — Dans cette Église militante où se commencent les fêtes nuptiales de la Rédemption, les bons et les mauvais chrétiens prennent place également, — mais non impunément pour ceux que recouvrent les haillons du péché. — Pour aller au ciel il faut la « robe nuptiale », l'état de grâce. — Terrible sort de ceux qui meurent sans en être revêtus... III, 36

### Vingtième dimanche

*L'officier royal, type d'une foi imparfaite.* — Ce qu'est la vraie foi? C'est de croire en Jésus-Christ : qu'il est Dieu tout-puissant : qu'il est Homme Sauveur. C'est de croire avec une entière assurance qu'il peut tout ce qu'il veut, qu'il opère d'un mot, d'une volonté, d'un seul acte de cette volonté. Ce fut la foi du Centurion, de la Cananéenne, de tant d'autres que nous présente l'Évangile.

*L'officier royal type de la coupable défiance.* — Pour lui, Jésus-Christ n'est qu'un pis-aller ; un secours à l'essai. Jésus-Christ n'est qu'une demi-puissance.

*L'officier royal type d'une vraie conversion.* — Quand la lumière se fait en lui, il se rend, il adore, il se donne. — De plus il devient prédicateur et apôtre. . . .

I, 200

### Vingt et unième dimanche

*Le débiteur insolvable.* — Dans ce débiteur insolvable, reconnaissons-nous. Mais plutôt signalons entre lui et nous de considérables différences. — Lui n'était le débiteur que d'un roi terrestre, nous du Dieu Très Haut. — Lui devait une somme, grande il est vrai, mais limitée cependant aux biens terrestres, nous ce sont des dettes énormes, de toute sorte, continuëles, dont nous sommes surchargés envers Dieu.

*La remise de la dette.* — Si ce roi est magnanime en remettant la dette de son débiteur, qu'est-ce au prix du pardon de Dieu? — Pardon gratuit, pardon accompagné de faveurs immenses, pardon obtenu par le Sang de Jésus-Christ.

*L'issue fatale.* — Le débiteur traite inhumainement son semblable : colère du roi ; prison ; châtiement sans pitié. — Voilà le sort qui nous attend si nous ne pardonnons pas à nos offenseurs . . . . .

II, 224

## Vingt-deuxième dimanche

*Le piège tendu au Sauveur par les Pharisiens.* — Ils cherchent, ou à le faire passer auprès de Pilate comme ennemi de la domination romaine et conspirateur, ou à le donner au peuple comme traître ou antipatriote. — C'est sur la question de l'impôt qu'ils dressent leur embûche. Si Jésus affirme qu'il faut payer l'impôt, c'est un traître à sa patrie, et le peuple l'exécère. S'il défend qu'on le paie, le Gouverneur romain le condamne comme révolté. — Divine sagesse de Jésus ! Ce n'est pas lui qui répondra ; la réponse destinée à le perdre, ce sont ses ennemis eux-mêmes qui seront forcés de la donner. — Que deviennent les ruses de l'homme devant la sagesse de Dieu ?

*Le point enseignement des paroles du Sauveur.* — Jésus profite de l'incident pour donner l'un de ses plus graves enseignements. — La Puissance civile a des droits légitimes à notre obéissance et à nos services. — Mais ces droits elle les perd dès qu'elle se met en contradiction avec la Loi de Dieu. — Dieu reste, nonobstant les prétentions du Pouvoir, le seul suprême Législateur, le seul Souverain Maître. — Quand le Pouvoir légifère contre Dieu, il y a obligation stricte de lui résister, .....

III. 44

## Vingt-troisième dimanche

*Jaïce vient à Jésus.* — Sa douleur est profonde. — Sa foi est plus qu'imparfaite. En quoi se montre son peu de foi ? Que serait la foi vraie et entière ? La seule vraie foi est de confesser que Jésus-Christ est Dieu. — Bonté du Sauveur qui retarde son miracle pour mieux y disposer Jaïce. Avant lui il secourra l'Hémorroïssé.

*L'Hémorroïssé vient à Jésus.* — Dans quelles admirables dispositions d'humilité, de confiance, de foi. — Parole révélatrice de Jésus : « quelqu'un m'a touché ». Jésus Sacrement véritable. Qui « touche » Jésus ? —

Jésus produit au dehors l'admirable femme. Il la guérit.

*Jésus chez Jaïre.* — La foule tumultueuse. Jésus la chasse. — Le miracle s'opère.

*Signification mystique du miracle.* — Jaïre et l'hémorroïsse figures du peuple Juif et de la Gentilité. — La jeune morte ressuscitée, figure de la résurrection générale. I, 249

### Vingt-quatrième dimanche

*Jésus-Christ prédit la ruine de Jérusalem* — Il y aura, avant la ruine, des signes précurseurs. Dieu les donne, Jésus les annonce, afin que tous se convertissent à temps et se sauvent. — De ces signes les uns sont plus éloignés. Un travail d'erreurs, une explosion de mensonges, la venue de faux christes et de faux prophètes. Puis la persécution sanglante des disciples de Jésus-Christ. Puis surtout la diffusion victorieuse de l'Évangile. D'autres signes seront tout prochains : le Temple profané, l'armée romaine en serrant Jérusalem. — Devant ces signes les fidèles croient et se sauvent. Les Juifs demeurent incrédules et se perdent. — Quant à la ruine de Jérusalem, elle défie par son horreur les descriptions que l'on en voudrait faire.

*Jésus-Christ prédit la fin du monde.* — Deux temps sont à distinguer dans cet immense drame. — Une période assez longue où se dérouleront les signes avant-coureurs de l'Avènement de Jésus-Christ. Puis l'instant précis où le Christ apparaîtra. Ce moment suprême restera pour le ciel et la terre l'incommunicable secret de Dieu. — Quelle sera, pendant que les signes précurseurs se succéderont, l'attitude des justes et celle des pécheurs? Les justes pleins de foi dans la prophétie de Jésus-Christ se prépareront dans la prière et les œuvres saintes. Leur espérance sera inébranlable; « ils lèveront la tête ». Les pécheurs, après avoir un moment séché de frayeur devant les commotions de l'univers, se rassureront et vivront leurs derniers jours dans une folle sécurité. — Enfin Jésus-Christ apparaît,

l'univers s'écroule, la résurrection se fait, le Jugement se tient, les récompenses comme les châtements se distribuent, l'éternité commence ..... III, 77

## LES FÊTES DE L'ANNÉE

### Vigile de Noël

*Profonde conduite de Dieu.* — Le Verbe devait « se faire chair », mais sans le contact des vulgaires conceptions. L'Esprit-Saint seul devait féconder le sein virginal de Marie. — Cependant Marie devait trouver dans son véritable mariage avec Joseph la sécurité de son honneur, le soutien de sa faiblesse, la consolation de sa vie. — Mais Joseph devait ignorer le mystère du divin enfantement.

*Vertus de Marie et de Joseph.* — Douleureuse angoisse de Joseph, mais inébranlable foi en la sainteté de son Epouse. Sa fidélité héroïque à la Loi. Douceur et prudence dans sa résolution. — Magnanimité de Marie dans son silence. Connaissance en Dieu. Patience dans cette dure épreuve.

*Secours divin.* — Intervention d'un ange. Ses glorieuses annonces. Son ordre transmis de la part de Dieu..... I, 50

### NOËL (PREMIÈRE MESSE)

*Naissance de l'Homme-Dieu à Bethléem.* — Dieu mène les événements en vue de son Christ. Par lui Rome a étendu son empire par toute la terre. Par lui César Auguste ordonne le dénombrement général. Par lui Joseph et Marie quittent Nazareth et se rendent à Bethléem, où doit naître le Messie.

*La crèche sous son double aspect.* — Pauvreté et humiliation. Le refus de l'hôtellerie. Le choix de l'étable. Spectacle du plus complet dénuement. — Mais, d'autre part, explosion de merveilles qui proclament la divinité du Nouveau-né. Les Anges. Leur cantique.

Adoration des bergers. Etoile miraculeuse des Mages.  
 Enlèvement et conversion du monde..... I, 67

### Noël (DEUXIÈME MESSE)

*Le signe donné aux bergers.* — C'est la faiblesse, c'est la misère, ce sont les langes d'un petit pauvre, c'est l'humide entourage d'un artisan et de son épouse : voilà le signe. — Le signe de quoi? De notre redemption. Il nous fallait un expiateur. Il nous fallait un Sauveur compatissant. Il nous fallait un éclatant exemple.

*L'adoration et l'apostolat des bergers.* — Ils sont dociles à la voix des anges. — Ils sont prompts dans leur démarche. — Ils sont pleins de foi dans leur adoration. — Ils sont ardents à prêcher Jésus-Christ..... I, 70

### Noël (TROISIÈME MESSE)

*Le Verbe dans le sein du Père.* — Pourquoi ce mot « Verbe » pour signifier le Fils de Dieu? — Le Verbe dans le sein du Père. — Sa consubstantialité. — Son égalité. — Son éternelle génération. — Le Verbe créateur.

*Le Verbe dans le monde avant son Incarnation.* — Le Verbe a créé l'Univers. — Le Verbe y règne et y régit toute chose. — Le Verbe y fait de continuelles apparitions. — Tous se sauvent par les mérites anticipés de sa Rédemption. — Le Verbe et les Patriarches. — Le Verbe et l'Ancienne Loi.

*Le Verbe Incarné.* — Force admirable de ce mot: « Le Verbe fait chair ». — Monstrueuse ingratitude du monde à ne pas le recevoir. — Dons suréminents qu'il apporte aux âmes. — Notre naissance spirituelle en Jésus-Christ..... I, 18

### Les Saints Innocents

*Hideuse figure du tyran Hérode.* — Hérode type du politique sans scrupule. — Hérode type de l'ambitieux sans

conscience et sinistère. — Cruauté. — Ruse. — Folie. — Car c'est à un Dieu tout le lui a montré, qu'il s'en prend. — Sa fin terrible.

*Fuite de la Sainte famille en Egypte.* — Dans cette fuite Dieu nous esquisse la vie chrétienne. — Dieu éprouve la sainteté de Jésus et de Marie. — Dieu prépare la conversion de l'Égypte idolâtre. — Dieu accomplit les prophéties.

*Le massacre des Innocents.* — Pourquoi Dieu permet le massacre et la persécution des siens. — Grâce toute spéciale et extraordinaire faite aux enfants de Bethléem. Sens de la prophétie et des lamentations de Rachel...

1, 88

### Circoncision

*La Loi observée.* — Pourquoi Jésus-Christ voulut-il subir la Circoncision? — Comme pécheur, caution des pécheurs. Comme consacré à Dieu.

*Le sang répandu.* — Jésus voué aux douleurs de l'expiation. — Son sang nécessaire au rachat du monde. A la circoncision, prémices de ce sang rédempteur.

*Le nom imposé.* — Origine divine du nom de Jésus. — significations du nom de Jésus.....

1, 73

### ÉPIPHANIE

*But providentiel de la venue des Mages.* — Dieu voulait à la fois amener la nation Juive à reconnaître et à adorer son Messie. De là le retentissement immense qu'eut, à Jérusalem, la venue de ces Orientaux. — De plus par les Mages Dieu faisait briller la lumière Évangélique dans les vastes contrées orientales.

*Grâces dont Dieu favorise les Mages.* — L'étude miraculeuse. — L'illumination même de leur âme. — La maîtrise renouvelée des antiques prophéties. — Les Mages se montrent de près à la grâce. Leur foi. Leur courage. Leur persévérance.

*Les Mages à Bethléem.* — Leur solennelle question

posée à Jerusalem. — Assemblée du Sanhédrin et mise au jour des prophéties. — Double effet produit : sur les Mages, l'affermissement de la foi, sur les Juifs et Hérode l'endurcissement dans le mal. — L'épreuve suprême et le suprême triomphe des Mages : reconnaître et adorer un Dieu dans l'Enfant pauvre de Bethléem. Leurs présents, symbole d'un triple acte de foi. — L'avertissement de l'Ange. — Leur retour..... I, 79

### Épiphanie (DANS L'OCTAVE)

*Jésus est Dieu, vrai Fils de Dieu.* — Tel est le témoignage de Jean-Baptiste, l'homme miraculeux, le saint, le martyr, celui que Dieu combla des grâces les plus insignes et auquel il donna pour mission d'annoncer au monde la venue de son Fils. — Jean reconnut, en Jésus de Nazareth, le vrai Fils de Dieu par une lumière surnaturelle. Il le reconnut aussi par les prodiges qui signalèrent son baptême. — La voix du Père. — La Colombe. — Profondeur des paroles du Père. — Signification de la Colombe.

*Jésus est homme, expiateur, caution pour le péché.* — L'« Agneau » Quels sens renferme ce mot. Parallèle entre la parole de Jean et la prophétie d'Isaïe. — Qu'est-ce que « ôter les péchés du monde » ? — Merveilleuses amnisties. — Grâces plus merveilleuses encore après l'amnistie..... I, 120

### La Purification (1)

*Double prescription de la Loi Ancienne.* — L'enfant mâle devait être : ou attaché au service de l'Autel, ou racheté. — La mère, déclarée souillée par son entantement, devait être purifiée. — Sens profonds de cette double loi. Merveilleuse vertu de Jésus et de Marie à s'y soumettre. — Pourquoi Jésus-Christ voulut observer la Loi Mosaique.

(1) Le même Évangile au dimanche dans l'Octave de Noël.

*Les Merveilles du Temple.* — Adoration, foi, prophétie du saint vieillard Siméon. — Qu'était Siméon? — Anne la prophétesse. Sa sainteté. Sa mission dans tout Jérusalem..... I, 73

### Annonciation (1)

*Zacharie et Elisabeth.* — Leurs vertus. — Leur attente. — Stérilité d'Elisabeth.

*Apparition de l'Archange Gabriel à Zacharie.* — Sa prière dans le Temple. — Le message angélique. — Sens profond des paroles de l'ange.

*Apparition de Gabriel à Marie.* — Immense révolution opérée dans le monde par l'ambassade d'un ange à Marie. — Les gloires de Marie renfermées dans les paroles de l'ange. — Dieu attend l'acceptation de la Vierge pour donner au monde son Fils. — A la parole de Marie, le mystère de l'Incarnation s'accomplit. — Les vertus éminentes que Marie pratique au jour de l'Annonciation..... I, 1454

### Lundi Saint

*Caractère tout spécial de ce dernier repas.* — C'est le repas d'adieu : Jésus va mourir et il réunit une dernière fois ses amis. — Un deuil douloureux pèse sur cette réunion suprême. — Comprendons ce que le glaive prédit par Siméon avait de pointes aiguës pour Marie. Les Apôtres connaissent la passion prochaine. — Marie-Madeleine ne pouvait l'ignorer.

*Prophétique démarche de Marie-Madeleine.* — Ce n'est plus aux pieds du Sauveur que nous la trouvons, elle a pleuré ses péchés, elle est absoute. — C'est sur la tête de Jésus qu'elle répand ses parfums. C'est sa sépulture qu'elle anticipe. — Mais Judas est là qui fait ombre. Il reproche à Madeleine sa prodigalité. Il insulte son

(1) Évangile aussi de la vigile de saint Jean-Baptiste.

**Maître.** — Il est scandaleux et en entraîne d'autres dans son impiété.

**Magnifique annonce que fait Jésus-Christ.** — Le Sauveur prophétise la diffusion victorieuse de l'Évangile par tout le monde. Dans tout l'univers aussi, dans tous les siècles, on connaîtra et on exaltera l'action de Madeleine.....

II, 482

### Jouéi Saint [LAVEMENT DES PIEDS]

**Scène admirable en elle-même.** — Certes ! L'Homme-Dieu avait donné au monde de multiples et étonnantes preuves d'amour. Être descendu du ciel, avoir pris notre nature, avoir partagé notre vie d'exil et de misère, s'être fait plus pauvre, plus humilié que nous, avoir épuisé pour nous racheter de nos fautes tout le calice de la douleur, n'avoir vécu et n'être mort que pour nous : voilà qui confond notre esprit et subjugué notre cœur. — Mais qu'il se jette à nos pieds, qu'il les lave, en les baignant de ses larmes ! Nulle intelligence au monde ne pénétrera les profondeurs d'un pareil mystère.

**Scène admirable dans ses enseignements.** — En lavant les pieds de ses Apôtres il les forme à l'humilité. — Il leur donne un extraordinaire exemple de la Charité fraternelle.

**Scène admirable dans ses suites.** — Voyez les princes, les rois aux pieds des pauvres. — Contemplez les merveilles d'amour et de dévouement aux pauvres opérées par les Saints et les Ordres hospitaliers. — Tout cet amour découle de celui de Jésus.....

III, 124

## PAQUES

**Comment s'est faite la Résurrection.** — Elle devait être à la fois silencieuse et soustraite aux sens, et d'autre part éclatante et majestueuse. — Invisible et soustraite aux sens, car Dieu inaugurerait dès lors l'ordre

spirituel, le salut par la foi. C'est à son second Avènement seulement que Jésus-Christ doit apparaître « en grande pompe et en grande majesté ». Jusque-là il se dissimule. Ainsi sortit il du tombeau. — Mais il fallait en même temps des signes, des prodiges éclatants : la terre qui tremble, les anges apparaissent, etc.

*Les Saintes Femmes au tombeau.* — Pourquoi plus favorisées que tous les autres ? — D'abord leur courage. Elles ont suivi Jésus dans la voie douloureuse, au Calvaire, affrontant les insultes et les dangers. — Puis leur zèle. Dès la veille, elles s'absorbent dans les soins de l'embaumement. Dès l'aube elles accourent. — Puis leur piété. Elles ne quittent le Sauveur ni du cœur ni de la pensée.

*L'apparition des Anges.* — Leur aspect. — Leur attitude.

— Leur message..... III, 264, 271

## ASCENSION

*Dernière apparition de Jésus.* — Elle a lieu à Jérusalem, au Cénacle. — Jésus a donné l'ordre à ses Apôtres et à de nombreux disciples de quitter la Galilée et de se réunir dans la cité sainte. — La foule est diverse. Parmi les croyants il s'en trouve dont la foi est vacillante encore. C'est à eux que s'adressent les reproches de Jésus.

*Mission donnée aux Apôtres.* — C'est dans cette entrevue suprême que Jésus-Christ fait de ses Apôtres les conquérants du monde. — Il les arme pour cette conquête de toute la puissance du miracle. — Il annonce la double sanction donnée tant à la foi qu'à l'incrédulité.

*L'Ascension.* — Une scène majestueuse est vue de la terre : Jésus-Christ s'élevant dans les Cieux. — Une autre, l'entrée de Jésus-Christ dans la Patrie céleste nous est décrite dans les Prophetes..... III, 269

### Vigile de la Pentecôte

*Le milieu ordinaire du Dieu humble et pauvre.* — C'est dans la cabane de pauvres pêcheurs que nous trouvons Jésus. C'est avec les petits et les humbles qu'il se plaît et demeure. — Sans doute il ne repudie pas les riches qui méritent sa venue, mais c'est d'ordinaire parmi les pauvres que nous le trouvons.

*Jésus désire qu'on intercède pour le prochain.* — Les apôtres le prient de guérir la belle-mère de Pierre, et aussitôt il accède à leur prière. — Prions les uns pour les autres. — Intercession des Saints. — Pourquoi Pierre ne pria pas lui-même.

*Le miracle.* — Instantanéité. — Perfection et plénitude de la santé rendue .....

I, 213

## PENTECÔTE

O merveilleuse série des dons de Dieu !

*La grâce sanctifiante.* — C'est le premier des dons divins, le point de départ de tous les autres. L'âme juste possède Dieu au-dedans d'elle-même ; les trois Personnes divines font d'elle leur demeure et l'èlevé à un état surnaturel et divin.

*La présence et l'action de l'Esprit-Saint.* — Il vient en nous tout d'abord comme lumière. Il nous donne l'intelligence de la doctrine céleste que nous a apportée Jésus-Christ. Il grave en nous l'Évangile et il nous illumine les mystères de la foi. — Il est aussi onction consolatrice.

*Notre union avec Jésus-Christ.* — Des paroles du Sauveur « qu'il s'en va, qu'il nous quitte... » concluons seulement qu'il nous enlève sa présence visible. Mais il nous demeure présent ; il s'unit à nous de la plus ineffable manière.

*La paix en Jésus-Christ.* — Paix multiple, paix délicieuse

qui termine l'affreuse guerre qui nous séparait de Dieu, de nous-mêmes, de nos semblables.

*Entree-essieu en Jésus-Christ.* — Du haut des Cieux, sans cesse, Jésus-Christ demande grâce pour nous..... III, 456

## T. S. TRINITÉ

*Deine origine de l'Eglise.* — Au moment de la fonder, l'Homme-Dieu réunit ses Apôtres, leur donne l'ordre de prêcher sa doctrine dans le monde entier, et il les maintient en même temps de tous ses pouvoirs. — Ils sont envoyés à la terre, comme Jésus-Christ y a été envoyé : même mission ; mêmes lumières ; mêmes pouvoirs.

*Comment par Elle nous allons au ciel.* — C'est elle qui nous baptise. — Baptême qui tire de Dieu même, des trois Personnes divines, sa surnaturelle efficacité. — Action commune des trois Personnes divines dans l'œuvre de notre salut.

*Condition que nous est posée.* — Garder par la foi toute la doctrine de Jésus-Christ. — Mettre en pratique tous ses préceptes..... III, 207

## T. S. SACREMENT

*Les divines réalités de l'Eucharistie.* — Impossible d'échapper à la force victorieuse des preuves qui établissent la réalité de l'Eucharistie. — Notre Seigneur la donne comme le couronnement naturel de notre élévation à la vie surnaturelle et divine. — Les termes qu'il emploie sont d'une invincible clarté. — Notre Seigneur y ajoute une force et une énergie toutes particulières. — Impossible de prendre ses paroles au sens figuré. — Le parallèle avec la manne ne se comprend que si l'on parle d'une manducation réelle et non figurée. — Aux Juifs qui comprenaient une manducation réelle de la Chair du Christ et s'en scandalisent, le Sauveur, au lieu de les déromper, confirme ses affirmations. — Sans la réalité du Sacrement Jésus-Christ

aurait trompé son Eglise et avec elle le monde entier.  
— Jésus-Christ laisse presque tous ses disciples l'abandonner, plutôt que de revenir sur ses affirmations.

*Les grandeurs divines de l'Eucharistie.* — L'Eucharistie Sacrement d'amour. — Sacrement de gloire. — Sacrement de force. — Sacrement de sécurité. — Ineffable beauté de l'Eucharistie..... II, 401; III, 430

### Fête de l'Invention de la Sainte Croix

*Circonstances où eut lieu l'entretien de Jésus avec Nicodème.* — Première Pâque de Jésus à Jérusalem. — Nombreux miracles. — Etat de la ville et diverses classes des auditeurs de Jésus. — Les pusillanimes. Nicodème.

*Magnifiques révélations que lui fit Jésus.* — Notre foi en la Divinité de Jésus indispensable. Un être surnaturel et divin créé en nous nous rend possible cette foi divine. — Notre seconde naissance par le Baptême. — Caractère du Baptême. — Similitudes et dissemblances entre nos naissances naturelle et surnaturelle.

*Causes de notre élévation à l'état surnaturel et divin.* — La mort de Jésus-Christ sur la Croix. — Figure saisissante de cette mort et des effets de cette mort au désert. — Cause dernière : la bonté de Dieu qui nous livre son Fils.

*Responsabilités formidables.* — Croire en Jésus-Christ c'est le salut. — Nier et repousser Jésus-Christ c'est se vouer à une perdition irrémédiable..... I, 160-180

### Fête de saint Pierre et saint Paul

*La question de la Divinité de Jésus-Christ, question vitale, décisive, unique.* — Si Jésus-Christ n'est pas Dieu toute notre rédemption n'est qu'un vain mot. — Plus de pardon. — Plus de grâce. — Plus d'avenir. — Si Jésus-Christ n'est pas Dieu l'histoire humaine tout entière devient une indechiffrable énigme.

*Les vaines opinions du monde.* — Ce que pensaient les foules de Jésus-Christ. — Les erreurs sur Lui se sont perpétuées à travers les âges. — Ne voir en Jésus-Christ qu'un sage, un génie, un bienfaiteur insigne, c'est ne rien connaître de Lui.

*La confession de foi de saint Pierre.* — Elle est formelle. Jésus-Christ est Dieu. — Elle est complète. Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme. Jésus est « Christ », est Sauveur, est Rédempteur. — Elle est inspirée. Saint Pierre ne parla que sous l'inspiration directe de Dieu.

*Le prix de la confession.* — Pierre, fondement de l'Église. — Pierre, chef suprême. — Pierre, dépositaire de tous les pouvoirs de Dieu.....

II, 163

### La Visitation

*La Mission de Marie, Mere de Dieu.* — Marie est pleine de grâces : c'est pour les répandre dans le monde. — Marie a conçu le Verbe divin, c'est pour le donner aux âmes. — Cette mission, Marie l'inaugure chez Zacharie et Elisabeth.

*Les prodiges dont Marie est la source.* — Le tressaillement de Jean-Baptiste, annonce et symbole du tressaillement du monde à la venue du Rédempteur, du tressaillement des âmes au contact de la grâce. — Les paroles d'Elisabeth ; toute empreintes des clartés de la prophétie, Elisabeth miraculeusement éclairée connaît et confesse le mystère de la Rédemption et la gloire immense qui en rejouira sur Marie.

*Le Magnificat de Marie.* — Plus que Zacharie et Elisabeth, Marie sait et annonce le bouleversement du monde par l'Évangile ; l'immense océan de grâce prêt à couvrir la terre ; la réprobation des rebelles ; l'exaltation des Saints ; le retour final d'Israël.....

I, 54

### Fête de sainte Marie-Madeleine

*Un regard tour à tour sur le monde, sur les prétendus justes, sur Jésus, sur la pecheresse.* — Quand le monde

il corrompu et déshonoré la femme, il l'abandonne lâchement, il la repousse, il la méprise, il achève de la perdre. — Les fidèles du Christ-Jésus devraient avoir pitié. Les vrais fidèles l'ont. Mais il en est d'autres qui méconnaissent la charité, et, au lieu de recueillir ces épaves, les refoulent avec un dédain cruel. Simon le Pharisien est de cette race. Il ne voudrait pas que la pécheresse s'approchât de lui, et il déverse sur Jésus qui l'accueille accusations, suspicions, injurieux mépris. — Oh ! la douce et délicieuse apparition de la charité en Jésus ! Il a converti la pécheresse, maintenant il l'accueille, il la protège, il la défend. — Mais, Madeleine mérite cette compassion, tant elle montre de repentir, de courage, de foi, d'amour.

*Revolution immense inaugurée dans le monde. — Ce que le paganisme avait fait de la femme. — Ce qu'en fit Jésus-Christ. — Ce que, en retour, la femme purifiée et transfigurée fit pour Jésus-Christ.....*

1, 424

## ASSOMPTION

*Jésus chez Marthe et Marie. — Caractère des deux sœurs.*

Marthe toujours active. Marie toujours méditative et attachée au Sauveur. — Au moment où Jésus vient visiter la demeure de ses amis, Marthe lui prépare une réception digne de lui. Elle s'agite, et remplit la maison du tumulte de ses apprêts. — Marie s'est mise aux pieds de Jésus, et se nourrit de sa parole. — A Marthe qui l'interpelle, que va répondre le Sauveur ? Importance de son jugement. — Il ne condamne pas l'activité extérieure en elle-même. Il en signale les dangers et il en reprime l'excès. — Quant à la vie de méditation et de prière, il en proclame la prééminence.

*Extension du sens qui paillet de cette scène. — Dans l'Église, deux sortes de vocations ; les unes adonnées aux œuvres ; les autres à la contemplation. Les premières sont belles et nobles et agréées de Dieu. Mais,*

les secondes les surpassent. — L'Église elle-même passe par deux États. Durant le cours des siècles, elle s'adonne, comme Marthe, à ses multiples ministères. Durant l'éternité elle jouira du repos délicieux de Marie. II, 330

### Nativité de la Très Sainte Vierge

*Raisons d'être d'une généalogie au Sauveur.* — Jésus-Christ venait nous être semblable en tout. — La réalité de son Incarnation devait être victorieusement et juridiquement établie. — Enfin, Jésus-Christ voulut naître de la race royale de David, et une généalogie pouvait seule en faire foi. — Sa Très Sainte Mère, humble et pauvre, pour se conformer au Dieu pauvre, devait être de race royale, épouse de Joseph descendant de rois comme elle.

*Cette généalogie ne nuit en rien à ses divines grandeurs.* — Double génération également mystérieuse et incompréhensible. — La génération éternelle. — La génération temporelle. Celle-ci de même nous reste un impénétrable mystère.

*Toucheante circonstance de cette généalogie.* — Jésus, l'expulser et la caution des péchés du monde, admet des pêcheurs et des pecheresses parmi ses ancêtres. . I, 63

### Fête de saint Mathieu

*Profond conseil de Dieu dans le choix des Apôtres.* — C'est sur le néant que Dieu bâtit. Ses premiers Apôtres sont de pauvres mariners — Ici, Jésus-Christ descend plus bas, Il va chercher Mathieu jusque dans le fond d'une profession décriée et criminelle.

*La conversion de saint Mathieu.* — Elle est prompte. — Elle est héroïque dans son désintéressement. — Elle est prudente dans la foi qui est son point de départ. — Reflexions sur les irresistibles influences qui s'échappent de Jésus. Sa puissance, sa beauté et ses charmes victorieux.

*Le repas donné par saint Matthieu.* — Étrange et stupéfiante assemblée! Tous les pécheurs de la contrée sont là réunis. — Jésus le salut des pécheurs. — Scandale pharisaïque, Jésus le méprise. . . . . I, 237

### Fête de la Dédicace des églises

*Bonté de Jésus pour les pécheurs.* — Il semble en faire sa société. Il délaisse pour eux la compagnie des justes qui le réclament. — Quand il entre dans Jéricho la foule, témoin de ses miracles, l'acclame et veut le retenir. — Lui qui sait qu'une âme l'attend pour se convertir, délaisse les autres et va droit à elle.

*Comment les pécheurs vont à Jésus.* — Zachée est leur modèle. — Deux obstacles l'empêchent d'aller au Sauveur: la foule et sa petite taille. Ces obstacles sont les mêmes qui arrêtent une foule d'âmes. Voyez Zachée. Il se détourne tout d'abord de la foule. Il faut quitter les milieux tumultueux et bruyants pour faire maître en soi la sainte componction. Puis, Zachée compense son défaut de taille en se haussant sur le bois du Sycomore. — L'arbre ou l'âme pécheresse doit s'élever c'est la croix de Jésus.

*Les conditions d'une conversion véritable.* — Posséder Jésus chez soi. — Réparer ses injustices. — Se faire, par l'aumône, pardonner ses fautes. . . . . II, 470

### TOUSSAINT

*Caractères généraux des Béatitudes.* — Elles sont la base de toute la morale chrétienne. — Leur pratique rend seule possible les vertus diverses, les sacrifices, les œuvres, d'où dépendent nos destinées éternelles. — Elles nous sont les degrés indispensables pour nous élever jusqu'aux héroïsmes de la sainteté. — Combien, d'autre part, elles s'harmonisent avec notre situation ici-bas. — Comment, par un apparent paradoxe, mais

une absolue vérité, elles nous procurent le vrai bonheur.

*Études particulières des Béatitudes.* — La « pauvreté en esprit », c'est l'humilité, l'abnégation, la confiance en Dieu. — Les « larmes » sont notre plus riche patrimoine. — La « douceur », la « miséricorde », la « paix », régient nos rapports avec nos semblables. — La « persécution », en nous faisant confesser Jésus-Christ, renferme nos plus hautes gloires et nos plus riches récompenses..... I. 32<sup>o</sup>

### La fête des Morts

*Les circonstances.* — Jésus-Christ vient de guérir le Paralytique de Bethesda, image du genre humain couché dans le mal et le châtement. — Les Pharisiens ennemis se refusent à confesser en Jésus-Christ la nature divine. — C'est alors que le Sauveur proclame solennellement sa Divinité.

*Jésus affirme sa Divinité.* — Il est Dieu parce qu'il est consubstantiel à son Père. — Il est Dieu car il possède en lui la vie, la vie éternelle, immuable ; il est principe de vie, il est la vie du monde. — Il est Dieu car il a la puissance de rappeler les morts du tombeau. — Il est Dieu, car toutes les œuvres que Dieu seul peut faire il les accomplit. — Il est Dieu, car il a le pouvoir de juger tous les hommes. — Il est Dieu, car il communique au monde une vie surnaturelle et divine.

*La confession de cette Divinité est le pivot du salut.* — Bonheur des croyants. — Perte éternelle et irrémédiable des incrédules ..... I, 371

### Messe des Morts

*Jésus-Christ est Dieu.* — Jésus-Christ est consubstantiel au Père. — Il est Fils unique du Père. — Égal au Père en puissance, en perfection, en éternité.

*Les œuvres de Jésus-Christ sont les œuvres d'un Dieu.* —

Jésus-Christ, comme Dieu, est principe de vie. — En Jésus-Christ tous les êtres reçoivent la vie.

*Jésus-Christ est Souverain juge.* — Tous les hommes comparaissent devant son tribunal. — Tous reçoivent de lui leur éternelle existence.

*Jésus-Christ sera l'auteur de notre résurrection future.*

— Au dernier jour, tous les hommes ressusciteront. —

Les uns pour la gloire. Les autres pour subir les supplices de la « seconde mort ». — Le dogme de la Ré-

surrection générale. — Le dogme du jugement dernier.

# TABLE GÉNÉRALE

---

## A

**Abiatar** I, 287.  
**Abraham** (voir le jour du Sau-  
voir). I, 29; II, 274; II, 276;  
II, 408.  
**Ablutions Juives**. II, 417.  
**Adam** I, 124; I, 325; II, 217.  
**Adrien** (empereur). I, 435.  
**Ælia capitolina**. I, 435.  
**Agonie** (de Jésus au Jardin des  
Oliviers). III, 178.  
**Amour** (de Dieu). I, 317; III, 54.  
**Amour** (des ennemis). I, 360.  
**Anathèmes** (contre les Phari-  
sains). II, 342.  
**Anathèmes** (aux villes coupab-  
les). II, 317.  
**André** (apôtre). I, 140; I, 210;  
I, 298.  
**Anges** I, 150.  
**Anne** (la prophétesse). I, 76.  
**Anne** (grand-père). III, 193.  
**Annunciation** I, 37.  
**Anon** III, 3.  
**Anté-Christ**. III, 92.  
**Antonia** (forteresse). III, 248.

**Apôtres**. I, 137; I, 210; I, 298;  
I, 301; I, 339; III, 316, 359.  
**Apparitions** (de Jésus ressus-  
cité). III,  
à Marie-Madeleine : 267.  
aux Saintes Femmes : 271  
à Pierre : 279  
aux Disciples d'Emmaüs : 275.  
aux Apôtres : 279, 283, 285,  
286, 290.

**Archélaüs**. I, 96.  
**Ascension**. III, 303.  
**Asor**. I, 431.  
**Attente**. II, 351.  
**Aumône**. I, 373; III, 76.  
**Avarice**. II, 345.  
**Aveugles**. I, 259; II, 159; II,  
428.  
**Aveugle-né**. II, 278.

## B

**Balsor** (de Judas). III, 188.  
**Baptême** (de Jean). III, 27.  
**Baptême**. I, 101; I, 114; I, 171,  
II, 325.  
**Barabbas**. III, 219.

Barthélemy. I, 147 ; I, 208.  
 Béatitudes. I, 323.  
 Belle-mère (de Pierre). I, 214.  
 Beelzébuth. II, 39 ; II, 150.  
 Bergers. I, 7.  
 Bergerie (figure de l'Eglise). II, 203.  
 Bethsabée. I, 65.  
 Bethesda. I, 264.  
 Béthanie. II, 438 ; III, 117.  
 Bethléem. I, 68 ; I, 86 ; II, 249.  
 Bethesda - Julius. II, 74 ; II, 162.  
 Bethphagé. III, 2.  
 Brebis. I, 295 ; I, 306 ; II, 205 ; II, 371.  
 Brebis perdue (parabole). II, 388.

## C

Cana. I, 151, 154 ; I, 206.  
 Caïphe. II, 457 ; III, 105.  
 Ceinture. II, 349.  
 Capharnaüm. I, 159 ; I, 206 ; I, 209 ; I, 231 ; II, 63.  
 Centurion. I, 417.  
 Cène. III, 121.  
 Cène (discours après la). III, 144.  
 César. III, 46.  
 Césarée de Philippe. II, 163, 182.  
 Cestius. III, 86.  
 Chasteté. I, 363.  
 Circoncision. I, 73.  
 Chananéenne. II, 136.  
 Chanaan. II, 217 ; I, 431.  
 Chemin de la Croix. III, 236.  
 Charité. I, 350.  
 Claudia Procula. III, 220.  
 Construction (laissée maché-  
 veu). II, 385.

Conversion. Modèle d'une. II, 395.  
 Colère. I, 352.  
 Correction fraternelle. II, 221.  
 Couronnement d'épines. III, 223.  
 Crèche. I, 69.  
 Croix. I, 176 ; II, 175.  
 Crucifiement. III, 238.

## D

Dalmanuta. II, 150.  
 David. I, 64 ; I, 287.  
 Dédicace (Fête de la). II, 369.  
 Débiteur. (Parabole). II, 224.  
 Décapole. I, 229 ; I, 217 ; I, 224 ; II, 436.  
 Démon. I, 123 ; I, 225 ; I, 203 ; II, 38 ; II, 55 ; II, 273.  
 Démoniaque. II, 37 ; I, 224 ; II, 195.  
 Désintéressement (du prêtre). I, 302.  
 Didrachme. II, 206.  
 Disciples de Jean-Baptiste. I, 182 ; I, 245 ; I, 182 ; I, 245.  
 Disciples de Jésus. I, 218 ; II, 112.  
 Disciples (les soixante-douze). II, 310.  
 Divinité (Jésus-Christ affirme sa). I, 174, 198, 271 ; II, 166 ; III, 61 ; II, 237, 264 ; II, 277 ; II, 370.  
 Divorce. I, 367 ; II, 405 ; II, 418.  
 Douceur chrétienne. I, 329.  
 Drachme perdue (Parabole). II, 390.

## E

**Econome infidèle.** II, 329.  
**Ecriture sainte.** Comment et pourquoi Dieu nous la donne. — Les deux Testaments. — Bontés et profondeurs. — Nos devoirs envers l'Écriture Sainte. I, 4.

**Eden.** II, 217.

**Eglise.** I, 199; I, 267.

**Egypte.** I, 289, 291.

**Elie.** I, 103, 132; II, 64; II, 186; II, 194; III, 94.

**Elisée.** II, 64.

**Elisabeth.** Mère de saint Jean-Baptiste. I, 45, 47.

**Elus** (nombre des). II, 362.

**Emmanuel** Jésus notre Emmanuel. I, 62.

**Enfance.** II, 210.

**Enfants** (Jésus et les petits). II, 122; III, 10.

**Enfer.** II, 1409.

**Ensevelissement** (de Jésus). III, 233.

**Envie.** II, 37.

**Ephpheta.** II, 117.

**Epis troyens.** I, 296.

**Ephrem.** II, 459.

**Epoux.** Jésus époux de la nature humaine. I, 184; I, 246.

**Esprit-Saint.** III, 154; I, 116; III, 196.

**Etoile.** I, 77.

**Eucharistie.** II, 401; III, 130; III, 232.

**Évangélistes.** — Inspirés de Dieu. — Prodigeuse transformation opérée en eux. — La consécration du monde. — Leur sainteté. — Leur nombre. —

Particularités de leur œuvre. I, 12.

**Évangiles.** Récit sacré du passage d'un Dieu sur la terre.

Profondeurs. — Charms. — Utilité. — Nos devoirs. I, 7.

**Exorcisme.** II, 214.

## F

**Face** (la Sainte). III, 238.

**Femme adultère.** II, 263.

**Femme courbée.** II, 360.

**Festin** (parabole du). II, 381. (Parabole du festin des noces du fils du Roi). III, 36.

**Feu.** II, 355; (au dernier jour). III, 96.

**Figuier.** II, 358; III, 24, 42; III, 95.

**Fils** (Parabole des deux). III, 28.

**Flagellation.** III, 222; III, 347.

**Flambeaux.** II, 349.

**Fleuve d'eau vive.** I, 192; II, 248.

**Foi.** I, 169; I, 178; I, 185; II, 93; II, 201; III, 43.

**Frémissement** (de Jésus). II, 429.

**Fuite en Egypte.** I, 88.

**Fuite.** I, 311.

**Funérailles.** I, 234, 257.

## G

**Gabriel** Archange. Ses différentes missions. I, 63, 67.

**Galilée** (description). I, 431.

**Galilée.** I, 294; I, 302; I, 431.

**Galiléens.** II, 357.

**Gardes** II, 250; III, 273.  
**Gehenne**. II, 215.  
**Geboë**. I, 441.  
**Généalogie** I, 64.  
**Génésareth** Lac, description). I, 447.  
**Gentilité**. I, 80.  
**Gerare**. I, 224.  
**Gethsémani**. III, 177, 310; III, 340.  
**Grâce**. I, 111; I, 193.  
**Grecs** (demandent à entretenir Jésus). III, 12.  
**Guerre** (spirituelle). I, 326.  
**Guerre** (imprudemment déclarée). II, 386.

## II

**Hémorrhisso** (F). I, 219.  
**Hénoch**, III, 94.  
**Hérésie**. II, 23.  
**Hérode**. I, 97; I, 83; I, 93; II, 95; II, 300; III, 210.  
**Hérodien**. I, 297.  
**Hérodiane**. II, 68.  
**Hermon**. I, 431.  
**Hospitalité** (à accorder au pécheur). I, 304.  
**Hozanna**. III, 5.  
**Humilité**. I, 372.  
**Hydropique** (guérison d'un). II, 376.  
**Hysope**. III, 250.

## I

**Inimitié**. I, 355.  
**Injure**. I, 357; I, 353.  
**Injures** (contre Jésus-Christ). II, 211, 509.

**Innocents** (Les Saints). I, 94.  
**Invités** (au festin). II, 381.  
**Issachar**. I, 431.  
**Isaïe**. I, 291.  
**Ivraie** (Parabole de F.). II, 22.

## J

**Jacob**. I, 188.  
**Jacques** (Apôtre). I, 210; I, 208; II, 183.  
**Jacques le Mineur**. I, 208; II, 62.  
**Jaïre**. I, 240.  
**Jean** (Apôtre). I, 140; I, 208; II, 183.  
**Jean-Baptiste** (Saint), Précurseur. I, 27; I, 55; II, 7; II, 65; I, 90, 100, 110, 132; I, 138; I, 182.  
**Jébus**. I, 435.  
**Jéricho**. II, 468.  
**Jérusalem**. II, 7; III, 3; (Israëlienne). III, 79; 320.  
**Jésus**. I, 73.  
**Jéricho**. II, 468.  
**Jeûne**. I, 119.  
**Jeune homme riche**. II, 42.  
**Jésus-Christ**. Dans le sein du Père, comme Dieu. I, 19, 20; auteur. I, 33. Lumière du monde. I, 24. Rebuté du monde. I, 31. Fait Clair. I, 36; 70. Gloire immense de Jésus-Christ. I, 40; 44; I, 113; I, 115; I, 139; I, 154; I, 168; I, 171; I, 217; I, 242; I, 284; I, 216; I, 246; I, 272; I, 293; II, 60; II, 38; III, 6.

**Jeu de Saint**. III, 120.  
**Job**. II, 217.  
**Joie** divine de Jésus. II, 320.  
**Jonas**. II, 59.

**Joseph** Père nourricier de Jésus. I, 36; I, 39.  
**Joseph** cousin de Jésus. II, 62.  
**Jourdain** I, 433; I, 404.  
**Judas** Iscariote I, 298; III, 128; III, 130; III, 187; 296.  
**Jude** apôtre I, 298; II, 62.  
**Jugement dernier**. III, 110.  
**Jugement**. I, 273; I, 407.  
**Jugements** I, 326.  
**Justice** I, 331.

## L.

**Langues** de feu à la Pentecôte. III, 288.  
**Larron** le bon et le mauvais. III, 246; 246.  
**Larmes** I, 326.  
**Lavement des pieds** III, 121.  
**Lazare** frère de Marthe et de Marie II, 438.  
**Lazare** le pauvre II, 407.  
**Lepreux** I, 432; II, 245.  
**Levain** Parabole du I, II, 29; II, 28.  
**Levitique** I, 74.  
**Liban** I, 451.  
**Loi Ancienne** I, 200; II, 119.  
**Loi Nouvelle** I, 344.  
**Lundi Saint** III, 25.  
**Lumière**, I, 341.  
**Lumière** (Jésus lumière du monde). II, 226.

## M

**Mages**, I, 77; 89.  
**Mariage** I, 132.

**Marie**. L'annonciation I, 47.  
 La Visitation. I, 54; I, 56; I, 152; II, 57; III, 116; 248; III, 319.  
**Machéronite**. II, 72.  
**Main** (dresse) etc. I, 290.  
**Maison** (bâtie sur le roc). I, 409.  
**Manne**. II, 101.  
**Mardi Saint**. III, 42.  
**Maréotis**. I, 437.  
**Mariage**. I, 367; II, 405; 418.  
**Marthe et Marie**. II, 330; II, 483.  
**Marie Madeleine**. I, 424.  
**Magdala**. I, 426; II, 61; II, 150.  
**Mathieu** Saint. Son évangile. I, 43; 237; I, 298.  
**Melchisedec**. I, 435.  
**Mercenaire**. II, 304.  
**Mercredi Saint**. III, 115.  
**Mérom**. I, 431.  
**Messe** (institution). III, 138; III, 337.  
**Mines** (parabole des). II, 474.  
**Miracles** de Jésus-Christ. I, 156.  
**Miséricorde**. I, 332.  
**Moise**. II, 186; II, 254.  
**Moisson**. I, 296.  
**Monde** (du ciel). III, 90.  
**Moriah** I, 436.  
**Mort** de Jésus-Christ. III, 250.  
**Multiplication des pains**. II, 73; II, 144.

## N

**Nathanaël** I, 146.  
**Naim** I, 122.  
**Nazareth** I, 67; I, 96; II, 59.

**Nard** (répandu sur Jésus). II, 184.

**Nephtali.** I, 431.

**Nicodème.** I, 167 ; II, 251.

**Ninivites.** II, 53.

**Noces** (cérémonie des noces chez les Juifs). III, 326.

**Noé.** II, 217.

**Nuée lumineuse.** II, 190.

## O

**Œil droit.** II, 218.

**Officier royal.** I, 207.

**Oliviers** (Mont des). II, 252.

**Oraison Dominicale.** I, 378 ; II, 333.

**Ouvriers de la vigne** (Parabole). II, 431.

## P

**Paganisme.** Sa lutte contre l'Évangile. I, 25, 43.

**Paraboles.** II, 11, 19 ; II, 335 ; II, 337 ; II, 338 ; II, 315.

**Paralytique.** I, 231.

**Pardon.** I, 357.

**Pharisiens.** I, 162 ; II, 241, 245.

**Pain vivant.** II, 102.

**Paix.** I, 333.

**Pardon des offenses.** II, 223.

**Paralytique.** I, 212 ; I, 231 ; I, 261.

**Paroles** (de Jésus en Croix). III, 242 et suiv.

**Passereaux.** I, 315.

**Passion.** II, 172 ; II, 402 ; III, 43 ; III, 177.

**Passion** (récit de la). III, 177.

**Pasteur** (le bon). II, 292, 301.

**Patriarches.** Leur foi en Jésus-Christ. I, 29.

**Pâque Juive.** III, 123.

**Paul** (St Paul) : son apostolat. III, 315, 317.

**Pauvres.** I, 324 ; II, 378 ; III, 329.

**Pêches miraculeuses.** I, III, 354 ; (2<sup>e</sup>) III, 285.

**Péché.** II, 123.

**Péchés** (remission). I, 233.

**Péché** (contre le Saint-Esprit). II, 44.

**Pentecôte.** III, 306.

**Pérée.** II, 340 ; II, 375.

**Persécutions.** I, 305, 308 ; I, 334 ; II, 367 ; III, 82.

**Pierre précieuse.** (Parab. de la P.). II, 34.

**Pharisiens.** I, 129 ; (Leurs vices). III, 63.

**Philippe** (Apôtre). I, 146.

**Pierre angulaire.** III, 35.

**Pierre** (Saint). I, 143 ; I, 210 ; I, 214 ; I, 298 ; II, 86 ; II, 115 ; II, 166 ; II, 183 ; III, 291.

**Piété.** I, 375.

**Pilate.** III, 210 et suiv.

**Place** (recherche des premières places). II, 377.

**Pleurs** (de Jésus). II, 439 ; III, 7.

**Poissons.** II, 35.

**Porte étroite.** II, 363.

**Possédés.** I, 224 ; I, 212 ; I, 216 ; I, 225 ; I, 261.

**Pourceaux** (précipités dans la mer). I, 227.

**Présentation.** I, 74.

**Prêtre.** II, 303.

**Prière.** I, 309 ; II, 333 ; III, 43.

**Principe** (Jésus-Christ est). II, 234.

**Proches** (de Jésus). II, 57 ; II, 290.

**Prodigue** (Parabole de l'enfant). II, 302.

Providence. I, 391.  
 Prophètes (aux). I, 404 ; III, 80.  
 Publicain. I, 248.  
 Purification. I, 74.  
 Pureté. I, 333.  
 Purification. I, 73.

## R

Rachel. I, 93.  
 Rahab. I, 63.  
 Rameaux (dimanche des). III, 1  
 Reniement (de Pierre). III, 198.  
 Renoncement. II, 178 ; II, 385 ; II, 429.  
 Réconciliation. I, 333.  
 Réprobation (des Juifs). II, 295, 308.  
 Réprouvés. II, 364.  
 Résurrection (de Jésus). III, 298.  
 Résurrection. I, 374, 377 ; III, 51.  
 Résurrection (de Lazare). II, 178.  
 Règne de Dieu. II, 413.  
 Repas (l'ancien à Bethanie). II, 482.  
 Riche (Parabole du mauvais). II, 406.  
 Richesses. I, 398.  
 Royaume (divisé contre lui-même). II, 40.  
 Royaume temporel. II, 463 ; III, 142 ; III, 302.  
 Ruth. I, 63.

## S

Sabbat. I, 280, 291.  
 Salem. I, 435.

Scandales du monde. II, 216.  
 Salaire (dû aux ouvriers de l'Évangile). I, 319.  
 Salive (employée par Jésus-Christ). II, 282.  
 Salomé. II, 463.  
 Salomon. I, 65.  
 Samarie. I, 431.  
 Samaritain (le bon). II, 324.  
 Samaritains. II, 232.  
 Samaritaine. I, 187.  
 Sel. I, 340 ; II, 249 ; II, 387.  
 Semence (parabole de la). II, 12, 29.  
 Sènevé (parabole). II, 26.  
 Serment. I, 369.  
 Sermon sur la Montagne. I, 320.  
 Serpent. I, 309.  
 Serpent (d'airain). I, 176.  
 Serviteurs. II, 327 ; II, 350 ; II, 353.  
 Sichar. I, 188.  
 Sidon. I, 292 ; II, 137.  
 Sièges (de Jérusalem). III, 86, 89.  
 Signes (dans le ciel). II, 49 ; II, 133 ; avant-coureurs de la ruine de Jérusalem ; III, 81.  
 Signes (avant-coureurs de la fin du monde). III, 90.  
 Siloé. II, 284 ; II, 357.  
 Siméon. I, 73.  
 Simon (Apôtre). I, 298.  
 Simon (le Pharisien). I, 424.  
 Simon (cousin de Jésus). II, 462.  
 Simon le Lépreux. II, 482.  
 Simon de Cyrène. III, 233.  
 Sion. I, 430.  
 Sourd-muet. II, 136.  
 Statère. II, 297.  
 Sueur (de sang). III, 485.

**Surnaturel** (état). I, 170.  
**Syrie**. I, 431.

## T

**Tabernacles** (fête des). II, 228.  
**Talents** (parabole des). III, 104.  
**Témoignage du Père** (sur Jésus-Christ). I, 446; II, 490; II, 261.  
**Tempête** (apaisée). I, 224; II, 83.  
**Temple** (sa ruine). III, 77 (son histoire). III, 322.  
**Tentation**. I, 124.  
**Testament**. Ancien et Nouveau : leur différent caractère. I, 3; II, 36.  
**Tétrarque**. II, 66.  
**Thabor**. II, 481; I, 431.  
**Thamar**. I, 63.  
**Thomas** (Apôtre). I, 298.  
**Tibériade**. II, 90.  
**Titre** (de la Croix). III, 241.  
**Titus**. III, 89; III, 351.  
**Transfiguration**. II, 181.  
**Trésor** (parabole du Trésor). II, 22.  
**Tribut**. III, 46.  
**Triomphe** (de l'Évangile). I, 312.  
**Tyr**. I, 297; II, 427.

## V

**Vœ**. III, 63.  
**Vendeurs** (chasses du Temple). I, 160; III, 9.  
**Vie** (la vie des Élus dans le ciel). III, 48.  
**Verbe**. Pourquoi ce mot pour signifier le Fils de Dieu. I, 49; le Verbe dans l'éternité et dans le temps. I, 49-44.  
**Veuve** (le denier de la). III, 75.  
**Virgines** (parabole des dix). III, 102.  
**Vie surnaturelle**. II, 93.  
**Vigilance**. III, 401.  
**Vigne** (parabole de la vigne et des vigneron). III, 31; III, 139.  
**Virginité volontaire**. II, 421.  
**Voie douloureuse**. III, 230.  
**Voix** (miraculeuse du Père). I, 446; II, 190; III, 17.  
**Volcurs**. II, 204.

## Z

**Zabulon**. I, 305; I, 431.  
**Zacharie**. Père de saint Jean-Baptiste. I, 44.  
**Zacharie** (prophète). III, 3.  
**Zachée**. II, 470.  
**Zébédée**. I, 310; II, 463.

---

Le Mans. — Imprimerie MASSONIER. — 1845.

---

11-9





BS 2555 .D68 1905 v.3 SMC  
Doublet, Jules,  
Nos saint evangiles  
47231426

